

E. CHAUFFAT

Relieur

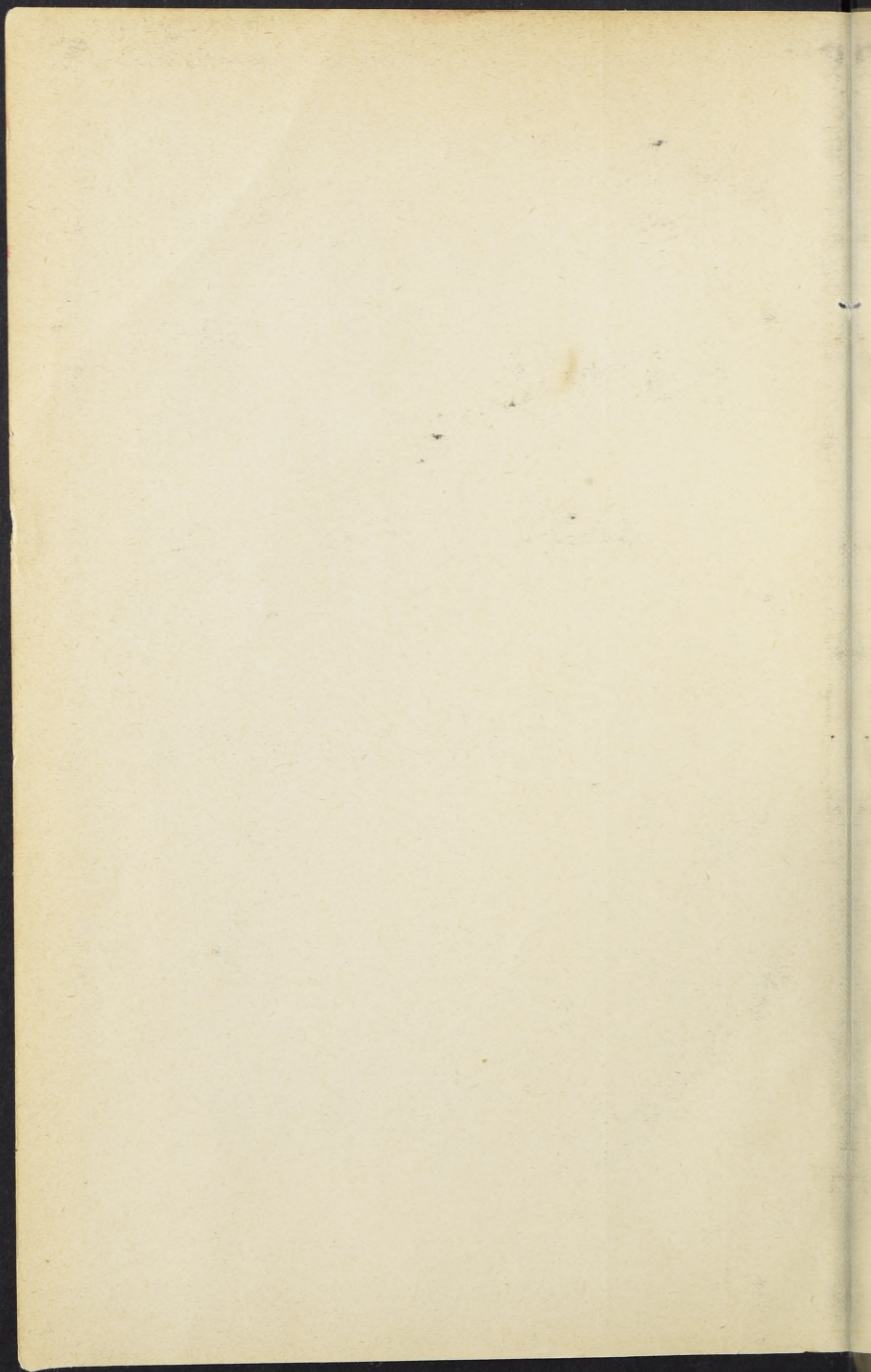
17, r. de l'Ecole, Genève

GE Biblioth. pub. et univ.



1061311908

A



Tome XXXVII

45
L
OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ

RÉSURRECTION

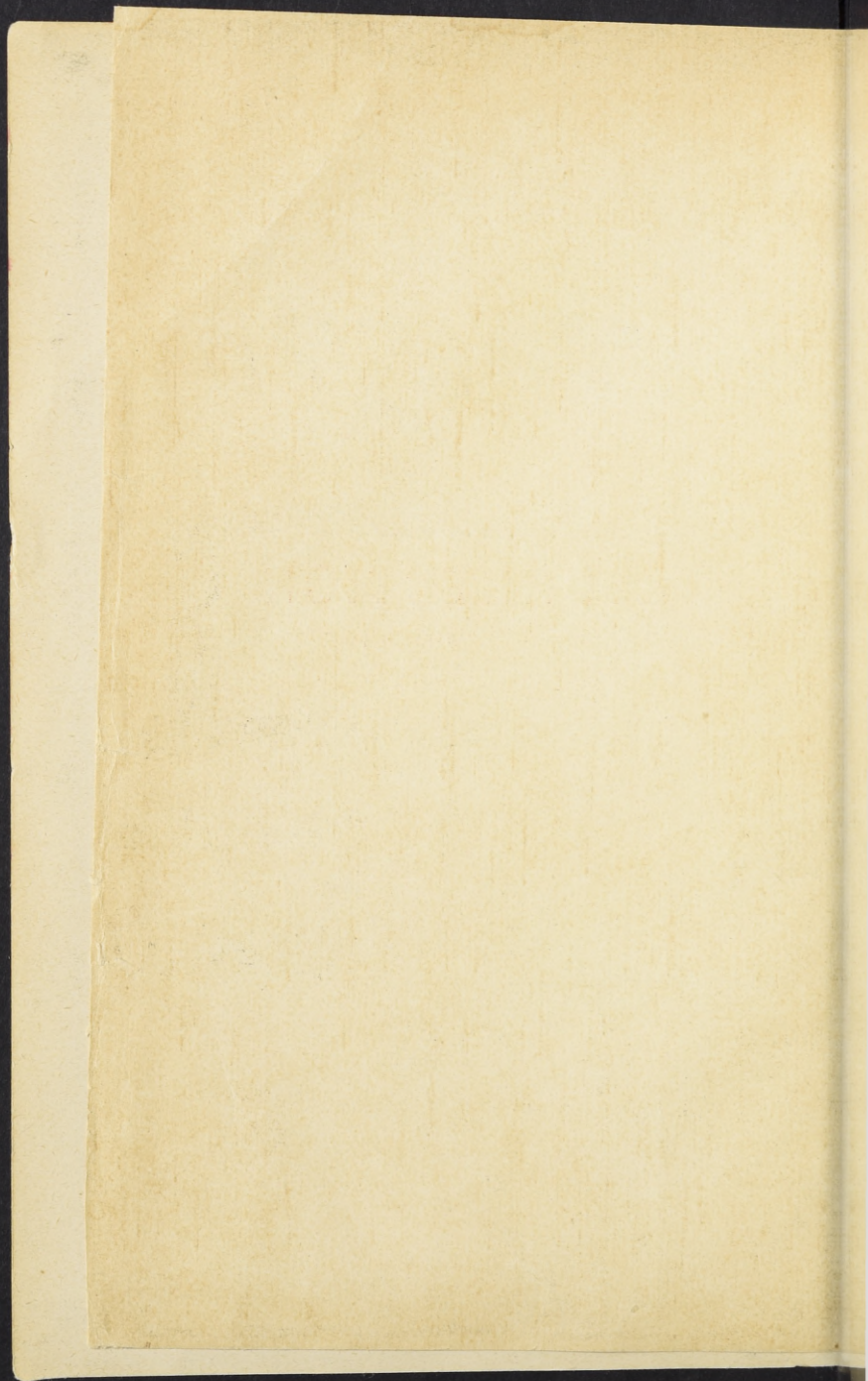
Deuxième et Troisième parties

(1899-1900)

Traduction
de
J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris



CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

XXXVII

RÉSURRECTION

DEUXIÈME ET TROISIÈME PARTIES

(1899-1900)

*Il a été tiré à part de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

11/4517.



RÉSURRECTION

ROMAN EN TROIS PARTIES

(1899-1900)

DEUXIÈME PARTIE

I

L'affaire devait être appelée au Sénat, très probablement dans deux semaines, et Nekhludov avait l'intention d'aller à Pétersbourg à ce moment, puis, en cas de rejet du pourvoi, de présenter le recours en grâce, comme le lui avait conseillé l'avocat qui avait écrit le pourvoi. Enfin, si le pourvoi était rejeté, et, de l'avis de l'avocat, il fallait s'y attendre, vu la faiblesse des motifs invoqués, Maslova pouvait se trouver dans le convoi partant à la mi-juin, de sorte que, pour être prêt à la suivre en Sibérie, ce que Nekhludov avait résolu fermement, il devait dès maintenant se rendre dans ses domaines pour y arranger ses affaires.

Avant tout, Nekhludov commença par Kouzminskoié, celle de ses propriétés la plus proche, très vaste, en terres noires et d'où il tirait son principal revenu. Il avait passé là son enfance et sa jeunesse, puis, déjà adulte, y était revenu deux fois, et enfin une dernière fois, à la demande de sa mère, pour y installer un intendant allemand, avec lequel il avait fait l'inventaire de la propriété. Il connaissait donc bien l'état de ce domaine, ainsi que la situation des paysans envers la gérance, c'est-à-dire envers le propriétaire. Or cette situation se résumait en un asservissement complet des paysans à la gérance. Nekhludov savait déjà tout cela depuis l'Université, quand il professait et admirait la doctrine de George, au nom de laquelle il avait abandonné aux paysans la terre qui lui venait de son père. Il est vrai qu'après avoir quitté l'armée et pris l'habitude de dépenser vingt mille roubles par an, ces théories ayant cessé pour lui d'être obligatoires, il les avait complètement oubliées; et non seulement il ne se demandait jamais d'où venait l'argent que lui donnait sa mère, mais il s'efforçait même de n'y pas penser. Cependant la mort de sa mère, la succession, et la nécessité de disposer lui-même de ses biens, c'est-à-dire de la terre, l'avaient replacé en face de la question de la propriété foncière. Un mois auparavant, il ne se serait point senti la force de modifier l'état de choses

existant : n'administrant pas lui-même ses propriétés, vivant loin de ses terres, il eut laissé aller les choses, se contentant de toucher ses revenus. Maintenant, qu'il avait décidé de partir pour la Sibérie, où il aurait à entretenir des relations compliquées et difficiles avec le monde des prisons, ce qui nécessiterait de l'argent, il ne pouvait laisser ses affaires dans leur état actuel, et il était résolu à les arranger autrement, fût-ce au détriment de ses intérêts. C'est ainsi qu'il avait décidé de ne pas faire valoir lui-même ses terres, mais de les louer à bas prix aux paysans, en leur donnant ainsi la facilité de s'affranchir de la dépendance des propriétaires. Souvent, comparant la situation du propriétaire foncier avec celle du propriétaire de serfs, Nekhludov voyait dans cette location de la terre aux paysans, au lieu de sa culture par des laboureurs, quelque chose d'analogue à ce que faisaient jadis les possesseurs de serfs, en substituant la dime à la corvée. Cela n'était pas une solution, mais un pas vers cette solution : le passage d'une forme plus cruelle à une plus douce. Et son intention était d'agir de cette façon.

Nekhludov arriva à Kouzminskoié vers midi. Simplifiant en tout sa vie, il n'avait pas même télégraphié, et, à la gare, il avait pris une petite voiture à deux chevaux. Le cocher, un jeune paysan en *podioyka* de nankin, une ceinture serrée au-

dessous de sa longue taille, s'était assis de côté sur son siège pour causer plus aisément : cela lui était facile, car le cheval de brancard était boiteux et fourbu, et le cheval de volée, maigre et poussif. Ainsi ils pouvaient aller au pas, ce qui comblait leur désir.

Le cocher se mit à parler de l'intendant de Kouzminskoié, ne se doutant pas qu'il s'adressait au propriétaire. Nekhludov le lui avait tu à dessein.

— Un Allemand chic ! — dit le cocher qui avait habité la ville et lu des romans.

A demi tourné vers le voyageur, et désirant évidemment faire parade de son savoir, il reprit, tout en caressant de la main le long manche de son fouet :

— Il s'est payé une voiture avec trois chevaux superbes, et quand il va se promener avec sa femme, il éclipe tout le monde ! Cet hiver, à Noël, il y avait, dans la grande maison, un bel arbre — j'y ai conduit des invités ; — on eût dit des étincelles électriques ; on n'en aurait pas trouvé un pareil dans tout le chef-lieu ! Ah ! il en a volé de l'argent, c'est effrayant ! Et pourquoi pas ? Il a tous les pouvoirs. On dit qu'il vient d'acheter une très bonne terre.

Nekhludov se croyait indifférent à la façon dont l'Allemand administrait son bien et en profitait. Cependant le récit du cocher à la longue taille lui

était désagréable. Il admirait la belle journée ; les nuages épais qui, s'assombrissant par instants, voilaient le soleil ; les champs où, partout, marchaient derrière leurs charrues des paysans qui labouraient ; les prés au-dessus desquels voltigeaient les alouettes ; les forêts revêtues déjà de frondaisons tendres ; les prairies où paissaient le bétail et les chevaux ; mais à chaque instant il se rappelait quelque chose de désagréable, et quand il se demandait quoi, le récit du cocher sur la manière dont l'Allemand gérait son bien, lui revenait à la mémoire.

Arrivé à Kouzminskoié, où il commença à s'occuper de régler ses affaires, Nekhludov oublia cette impression.

L'examen des livres du bureau et l'entretien avec le gérant, qui exposait naïvement les avantages résultant du fait que les paysans avaient très peu de terres, et encore, enclavées dans les terres seigneuriales, fortifièrent en Nekhludov sa résolution de céder entièrement ses terres aux paysans et de renoncer à l'exploitation du domaine. Par l'examen des livres et les récits de l'employé, il apprit que les deux tiers de ses meilleurs champs étaient, comme jadis, cultivés par des ouvriers, au moyen d'instruments perfectionnés, tandis qu'on donnait aux paysans cinq roubles par déciatine pour cultiver l'autre tiers, c'est-à-dire que, moyennant cinq roubles, le paysan s'engageait à

labourer trois fois, herser également trois fois et ensemercer une déciatine, puis à faucher, lier, battre, engranger, travail pour lequel un ouvrier eût demandé au moins dix roubles par déciatine. Et l'on faisait payer aux paysans un prix très élevé pour tout ce que leur fournissait le bureau. Ils payaient encore, par leur travail, le droit de passage dans les prés et les bois et pour les tiges sèches des pommes de terre, et, malgré cela, ils restaient toujours les débiteurs du propriétaire. Ainsi des terrains pour ainsi dire improductifs leur étaient loués, par déciatine, quatre fois ce qu'en aurait rapporté la vente à 5 pour 100.

Nekhludov savait cela auparavant ; mais aujourd'hui il lui semblait l'apprendre comme quelque chose de nouveau et il ne cessait de s'étonner de ce que lui et les propriétaires comme lui n'eussent pas vu combien cet état de choses était anormal. L'intendant lui démontrait que la terre une fois donnée aux paysans, tout le cheptel serait perdu et ne pourrait être vendu le quart de sa valeur ; les paysans gâcheraient la terre, bref Nekhludov perdait à une pareille transmission. Mais tous ces arguments affermissaient en Nekhludov la conviction qu'il ferait un beau geste en cédant ses terres aux paysans et en sacrifiant ainsi la majeure partie de son revenu. Aussi voulut-il en finir sur-le-champ. Dans ce but il chargea l'intendant de faire couper le blé, de le vendre, ainsi que les instruments et

les constructions inutiles, dès qu'il serait parti, et de réunir, pour le lendemain, les paysans des trois villages enclavés dans les terres de Kouzminskoié, afin de leur annoncer lui-même sa décision et de s'entendre avec eux pour le prix du bail.

Satisfait de la fermeté qu'il avait opposée aux arguments de l'Allemand, et du sacrifice qu'il allait faire en faveur des paysans, Nekhludov quitta le bureau, et, en réfléchissant à la décision qu'il se préparait à exécuter, il alla faire le tour de la maison, sur les plates-bandes, très délaissées cette année, qui s'étendaient devant la demeure du gérant. Il traversa le tennis envahi par la chicorée et l'allée de tilleuls où, jadis, il allait fumer son cigare, et où, trois ans auparavant, la ravissante madame Kirimov s'était montrée coquette. Quand il eut composé le discours qu'il tiendrait le lendemain aux paysans, Nekhludov rentra chez l'intendant, et, pendant le thé, il examina de nouveau de quelle manière il liquiderait sa propriété, puis très calme et satisfait du bien qu'il allait faire aux paysans, il se retira dans la chambre réservée aux hôtes de passage, qu'on lui avait préparée dans la grande maison.

Cette chambre était petite et propre. Des vues de Venise ornaient les murs et une glace était fixée entre les deux fenêtres; il y avait un lit à ressorts, très propre, et une table sur laquelle étaient préparés une carafe d'eau, un verre, des

allumettes et un éteignoir. Devant la glace, sur la grande table, la valise était ouverte. Elle contenait le nécessaire de toilette et quelques volumes; un livre russe : *Essai et recherches sur la loi de la criminalité*; un livre allemand sur le même sujet et un livre anglais. Il s'était promis de les lire à ses moments de loisir, pendant son séjour dans ses propriétés, mais aujourd'hui il n'en avait plus le temps et il voulait aller se coucher, afin d'être prêt le lendemain de bonne heure pour son entretien avec les paysans.

Il y avait dans un coin un vieux fauteuil d'acajou à incrustations, et la vue de ce fauteuil, qui avait meublé autrefois la chambre à coucher de sa mère, éveilla soudain dans l'âme de Nekhludov un sentiment inattendu. Il se surprit à regretter cette maison, qui tomberait en ruines, et ce jardin qui resterait inculte, et ce bois qu'on couperait, et toutes ces dépendances : ces écuries, ces étables, ces granges, ces machines, ces chevaux, ces vaches, bien que lui-même n'eût point établi tout cela ni pris aucune peine pour les conserver. Tout à l'heure il lui semblait facile de renoncer à toutes ces choses, mais à présent il les regrettait, il regrettait même les terres et la moitié du revenu qui, maintenant, pouvait lui devenir si utile. Et aussitôt, il trouva des arguments qui le persuadaient qu'il avait tort de céder ses terres aux paysans et de leur abandonner l'exploitation de ses biens.

« Ces terres, je ne dois pas les posséder. Si je ne les possède pas je ne puis avoir soin de toute cette propriété. En outre, je vais partir pour la Sibérie, alors je n'ai besoin ni de maison ni de terres », disait une voix. « Tout cela est vrai, — répondait une autre voix, — mais, premièrement, tu ne vas pas en Sibérie pour le reste de tes jours. Si tu te maries, tu auras peut-être des enfants. Tes propriétés t'ont été léguées en bon état et tu dois les laisser telles. Il est des obligations envers la terre. C'est très facile de céder, de détruire, mais il est très difficile d'édifier. Songe d'abord à l'avenir, à ce que tu feras de ta vie et règle, d'après cela, la question de tes biens. Or ta décision est-elle définitive? En outre, agis-tu vraiment ainsi pour satisfaire ta conscience, ou pour t'en glorifier devant les hommes? » Nekhludov se posait cette question et il était forcé de convenir que l'opinion d'autrui entraînait pour une part dans sa décision. Et plus il y réfléchissait, plus les questions se présentaient nombreuses et insolubles. Pour s'y soustraire, il se coucha dans le lit frais, et tâcha de dormir, afin de trouver le lendemain, à tête reposée, la solution de ces questions si complexes. Mais il ne pouvait dormir. Les fenêtres entr'ouvertes laissaient pénétrer avec l'air vif de la nuit, les rayons de la lune, le coassement des grenouilles et les trilles des rossignols au fond du parc. L'un d'eux chanta tout près, sous

les fenêtres, dans un massif de lilas en fleurs. En écoutant le rossignol et les grenouilles, Nekhludov se rappela la musique de la fille du directeur de la prison, puis le directeur de la prison, puis Maslova et la façon dont ses lèvres tremblaient quand elle lui disait : « Vous devez laisser cela ». Ensuite, c'était l'intendant allemand qui descendait dans la mare aux grenouilles. Il fallait l'en tirer, mais il était subitement devenu Maslova, et il criait : « Je suis une galérienne ! vous un prince ! » « Non, je ne céderai pas, » pensa Nekhludov. Et il se réveilla en se demandant : « Ce que je fais est-il bien ou mal ? je n'en sais rien et cela m'est égal, complètement égal. Maintenant il faut dormir ». Puis il se sentit enfoncer à son tour, là où s'étaient enfoncés l'intendant et Maslova, et tout s'évanouit.

II

Le lendemain matin, Nekhludov se réveilla à neuf heures. Le jeune commis qui servait le maître l'entendit remuer et lui apporta ses bottines, qui n'avaient jamais été plus luisantes, et de l'eau de source fraîche et pure, et l'informa que les paysans commençaient à arriver. Nekhludov sauta du lit et se remémora les incidents de la veille. Rien en lui ne subsistait de ses hésitations à céder ses terres et même il s'étonna d'avoir eu ces pensées. Il était heureux maintenant de pouvoir accomplir cet acte, et il en était fier. De sa fenêtre, il apercevait la pelouse du lawn-tennis, envahie par les chicorées où, sur l'ordre de l'intendant, se rassemblaient les paysans. Ce n'était pas sans raison que les grenouilles avaient coassé la veille. Le temps était brumeux. Il n'y avait point de vent et une petite pluie fine, tiède, tombant.

depuis le matin, restait suspendue en gouttelettes aux feuilles, aux branches et aux herbes. Une odeur de verdure et de terre avide de pluie pénétrait par la fenêtre ouverte. Tout en s'habillant, Nekhludov, à plusieurs reprises, mit la tête à la fenêtre, pour voir comment les paysans se groupaient sur la pelouse. Ils approchaient les uns après les autres, se saluaient en ôtant leurs bonnets ou leurs casquettes, et ils se mettaient en cercle ou s'appuyaient sur leurs bâtons. L'intendant, un jeune homme gros, trapu, musclé, en veston court, avec d'énormes boutons, et un col droit vert, annonça à Nekhludov que la réunion était au complet, mais que rien ne pressait, que les paysans attendraient et qu'il pouvait prendre d'abord son café ou son thé, car on avait préparé l'un et l'autre.

— Non, merci, je vais aller d'abord les voir, — dit Nekhludov, éprouvant un sentiment inattendu de timidité et de honte à la pensée de la conversation qu'il allait avoir avec les paysans.

Il allait réaliser le désir que ses paysans avaient toujours considéré comme un rêve. Il leur cédait à bas prix toutes les terres; autrement dit, il allait leur faire du bien et il en éprouvait une sorte de honte. Quand Nekhludov fut près d'eux, que tous se furent découverts devant lui et qu'il vit à nu leurs têtes blondes, frisées, chauves, grises, le trouble qui le saisit l'empêcha longtemps de parler. La pluie continuait à tomber en

petites gouttelettes, s'accrochant aux chevelures, aux barbes, et aux poils des caftans. Les paysans, les yeux fixés sur le maître, attendaient ce qu'il allait dire, tandis que lui-même était trop troublé pour parler. L'intendant, le premier, rompit le silence. Cet Allemand, placide et sûr de soi, parlait le russe très correctement et se flattait de connaître à fond les paysans russes. Tous deux : lui, fort et gras, et à côté, Nekhludov, formaient un contraste frappant avec les paysans aux faces ridées et aux corps maigres, perdus dans leurs caftans.

— Voici que le prince veut vous faire du bien ; il veut vous céder les terres, bien que vous ne le méritiez point, — dit l'intendant.

— Comment nous ne le méritons pas, Vassili Carlitch, n'avons-nous pas travaillé pour toi ? Nous étions très contents de la défunte princesse — que le Seigneur lui accorde le royaume des cieux — et le jeune prince — grâces lui en soient rendues — ne nous abandonne pas, — commença un petit paysan roux et phraseur.

— Je vous ai convoqués pour vous faire savoir que, si vous le voulez, je vous céderai toutes mes terres, dit Nekhludov.

Les paysans, muets, semblaient ne pas comprendre ces paroles, ou n'y pas croire.

— Et dans quel sens, pour ainsi dire, nous céder les terres ? demanda un paysan d'âge moyen, en *podionka*.

— Je vous les louerai pour qu'elles vous reviennent à bon marché.

— C'est une bonne affaire, fit un vieux.

— Pourvu seulement que le prix soit dans nos moyens, remarqua un autre.

— La terre, pourquoi ne pas l'accepter ?

— On sait cela, c'est la terre qui nous nourrit !

— Et vous aurez bien plus de tranquillité ; vous n'aurez qu'à recevoir l'argent, tandis que, maintenant, que de péchés ! firent plusieurs voix.

— Le péché vient de vous, dit l'Allemand, vous n'avez qu'à travailler et observer l'ordre.

— Mais cela ne nous est point facile, Vassili Carlitch, répliqua un vieillard maigre, au nez pointu. Ainsi tu dis qu'on a laissé aller le cheval dans le champ de blé. Eh bien ! qui l'a laissé ? Moi qui travaille toute la journée, un jour long comme une année, sans lâcher la faux ou autre chose, alors, la nuit venue, on s'endort, et voilà que si le cheval s'échappe dans ton pré, c'est à moi que tu tonds la peau.

— C'est à vous d'avoir plus d'ordre.

— Cela c'est facile à dire, de l'ordre, mais nous ne pouvons pas faire l'impossible, intervint un paysan de haute taille, le crâne et le visage noirs de poils.

— Mais je vous répète sans cesse de mettre des barrières à vos champs.

— Et toi, donne-nous du bois, dit un petit

homme sec, caché derrière un groupe. L'été dernier j'ai voulu faire une barrière et j'ai coupé un arbre, et pendant trois mois tu m'as envoyé nourrir mes poux en prison. Les voilà tes barrières.

— Que dit-il ? demanda Nekhludov à l'intendant.

— Der erste Dieb im Dorfe, — répondit l'intendant en allemand. — Tous les ans il abat nos arbres. Apprends d'abord à respecter le bien d'autrui, dit l'intendant.

— Avec cela qu'on ne te respecte pas, reprit un vieillard. Nous y sommes bien forcés, puisque nous passons par tes mains et que tu nous tords comme chanvre.

— Hé, l'ami, on ne vous malmènera pas, si seulement vous ne malmenez pas les autres.

— Ah, oui, te malmener ! Tu m'as cassé la gueule, cet été, et il n'en a rien été. Au riche, on ne fait pas de procès, naturellement.

— Tu n'as qu'à agir suivant la loi.

Évidemment c'était là un tournoi de paroles, où les champions ne savaient pas même pourquoi ils discutaient. On remarquait seulement d'un côté, de la colère contenue par la crainte, et de l'autre, la conscience de la supériorité et du pouvoir. Nekhludov, peiné d'entendre cette altercation, essaya de ramener l'entretien à la question : établir les prix et les échéances des paiements.

— Eh bien, que décidez-vous au sujet de la

terre? Consentez-vous? Et quel prix offrirez-vous si on vous la loue?

— La marchandise est à vous; c'est à vous d'en fixer le prix.

Nekhludov indiqua un prix. Comme toujours, bien que le prix fixé par Nekhludov fût de beaucoup inférieur à celui que payaient les paysans des environs, on commença à marchander, le trouvant trop élevé. Nekhludov avait pensé qu'ils accueilleraient sa proposition avec joie, mais il ne remarqua chez eux aucune satisfaction. Pourtant elle existait, et Nekhludov eut la preuve presque certaine qu'ils trouvaient sa proposition avantageuse, quand il fut question de savoir qui louerait les terres : toute la communauté ou seulement un groupe de paysans? Alors une discussion très vive s'éleva entre ceux qui voulaient en exclure les faibles et les mauvais payeurs, et ceux qu'on voulait écarter. Enfin, grâce à l'intendant, le prix et les échéances furent arrêtés, et les paysans, en causant avec animation, retournèrent au village, tandis que Nekhludov allait au bureau pour rédiger avec l'intendant le projet du traité.

Ainsi tout était arrangé comme l'avait désiré et espéré Nekhludov : les paysans avaient la terre à trente pour cent de moins que partout aux environs, et si son revenu était réduit de moitié, il restait encore très suffisant pour Nekhludov, surtout avec ce qu'allait rapporter la vente des bois

et du matériel inventorié. Tout semblait donc parfait, et cependant, tout le temps Nekhludov se sentait mal à l'aise. Il voyait qu'en dépit des remerciements de quelques-uns, les paysans paraissaient mécontents, comme s'ils eussent attendu davantage. De sorte que lui-même s'était privé d'un grand profit tout en ne leur faisant pas le bien qu'ils espéraient.

Le traité sous seing privé ayant été signé le lendemain matin par les anciens du village, Nekhludov, avec le sentiment désagréable de laisser derrière lui quelque chose d'inachevé, monta dans l'élégante voiture de l'intendant, comme avait dit le cocher de l'avant-veille, et partit pour la gare, après avoir pris congé des paysans qui hochaient la tête d'un air étonné et mécontent. Les paysans étaient mécontents. Nekhludov était mécontent de soi. De quoi était-il mécontent? il ne le savait pas, mais tout le temps il était triste et honteux de quelque chose.

III

De Kouzminskoié, Nekhludov se rendit dans la propriété dont il avait hérité de ses tantes, celle-là même où il avait connu Katucha. Il voulait s'occuper de ses terres ici comme à Kouzminskoié, et, de plus, se renseigner, si possible, sur Katucha et sur leur enfant : celui-ci était-il vraiment mort et comment? Il arriva de bonne heure à Panovo, et ce qui l'étonna d'abord en entrant dans la cour, ce fut le délabrement de toutes les constructions et surtout de la vieille maison. Le toit de fer, jadis peint en vert, négligé depuis longtemps, était rouge de rouille et soulevé en plusieurs endroits, probablement par les orages ; sur plusieurs points, là où c'était le plus facile, on avait volé le bois qui recouvrait les murs, et de ceux-ci sortaient de gros clous rouillés. Les deux perrons, celui du devant, et principalement celui de derrière, parti-

culièrement gravé dans sa mémoire, étaient pourris et défoncés; il n'en restait plus que la carcasse; à quelques fenêtres, des planches remplaçaient les vitres; le pavillon dans lequel vivait l'intendant, la cuisine, les écuries, tout était vieux et gris. Le jardin seul n'était pas abimé; il avait poussé, épaissi, et il était tout en fleurs; derrière la haie, on voyait, comme de grands nuages blancs, les branches fleuries des cerisiers, des pommiers, des pruniers. Le massif de lilas était fleuri comme douze années auparavant, le jour où Nekhludov, jouant à courir avec Katucha, alors dans sa seizième année, était tombé et s'était piqué aux orties. Un mélèze planté près de la maison par Sophie Ivanovna, et qu'il avait vu haut comme un pieu, était maintenant un grand arbre, bon pour une poutre, tout revêtu d'une mousse veloutée, verte et jaune. La rivière coulait entre ses rives, écumant avec bruit à l'écluse du moulin. Derrière la rivière, le bétail rassemblé du village paissait dans la prairie. Le gérant, un séminariste qui n'avait pas terminé ses études, vint en souriant au-devant de Nekhludov, dans la cour; sans cesser de sourire, il l'invita à entrer au bureau, comme si, par son sourire, il lui réservait une surprise; puis il se retira derrière la cloison, où Nekhludov entendit des chuchotements, puis tout se tut. Le cocher repartit dans un tintement de grelots, après avoir reçu son pourboire, et un silence complet s'établit. Une

jeune fille, pieds nus, en chemise brodée, passa très vite devant la fenêtre, puis, derrière elle, un paysan frappant le sol de ses grosses bottes.

Nekhludov s'assit près de la fenêtre et se mit à regarder et à écouter. L'air frais du printemps, qui soulevait ses cheveux sur son front en sueur et le papier posé sur l'appui tailladé de la fenêtre, lui apportait une odeur saine de terre fraîchement remuée. Sur la rivière : « tra-pa-tap, tra-pa-tap », on entendait le bruit cadencé des battoirs frappant le linge, et ces sons se répandaient sur la nappe d'eau ; de l'écluse, brillant au soleil, on entendait encore, dans le moulin, la chute régulière de l'eau ; et en même temps, avec un bourdonnement effrayé, une mouche passa près de son oreille.

Et Nekhludov se rappela avoir entendu jadis, ici même, quand il était encore jeune et innocent, ce bruit des battoirs sur le linge mouillé et cette chute régulière de l'écluse ; il se rappela qu'une brise printanière soulevait ainsi ses cheveux sur son front moite, et les feuilles de papier sur l'appui tailladé de la fenêtre, et qu'une mouche était passée auprès de son oreille ; et, non seulement il se rappelait le garçon de dix-huit ans qu'il était alors, mais il se sentait le même, avec la même fraîcheur, la même pureté, apte à accomplir les plus belles choses ; mais en même temps, comme dans un rêve, il sentait que cela n'était plus, et il devint très triste.

— A quelle heure voulez-vous dîner? lui demanda le gérant, en souriant.

— Quand vous voudrez... Je n'ai pas faim. Je vais faire un tour dans le village.

— Ne voudriez-vous pas tout d'abord entrer à la maison; chez moi, à l'intérieur, tout est en ordre. Voulez-vous voir, puisqu'à l'extérieur...

— Non, plus tard; pour le moment, dites-moi, je vous prie, s'il y a ici une femme, Matrena Kharina? (C'était la tante de Katucha).

— Mais oui, dans le village, et elle m'en donne des ennuis. Elle tient le débit. Je la rudoie, mais je ne puis dresser procès-verbal : elle est vieille, puis elle a des petits enfants, — dit l'intendant avec ce même sourire, qui montrait le désir d'être aimable envers le maître, et l'assurance que Nekhludov, comme lui, comprenait toutes choses.

— Et où demeure-t-elle? Je veux aller la voir.

— A l'autre bout du village, la troisième maison avant la dernière. Sur votre gauche vous verrez une izba de briques, et derrière c'est sa mesure. Mais il vaut mieux que je vous conduise, dit le gérant avec un sourire joyeux.

— Non, merci, je trouverai; et, en attendant, réunissez, je vous prie, les paysans devant la maison, pour que je leur parle des terres, dit Nekhludov, qui avait l'intention de prendre ce soir même, si possible, les mêmes arrangements avec ces paysans qu'avec ceux de Kouzminskoié.

IV

Quand il eut franchi la porte, Nekhludov rencontra, sur le sentier tracé à travers la prairie, la même jeune paysanne en tablier bariolé et des boucles aux oreilles. Elle retournait déjà, agitant rapidement son bras gauche, tandis que, du bras droit, elle serrait fortement contre son ventre un coq rouge. Le coq à la crête pourpre semblait tranquille mais il ne cessait de battre des paupières, d'allonger et de replier sous lui une de ses pattes noires, ou d'accrocher ses ergots au tablier de la jeune fille. Celle-ci, en s'approchant du maître, ralentit le pas, s'arrêta quand elle se trouva à sa hauteur, et rejeta la tête en arrière pour le saluer, et elle ne reprit sa course, avec son coq, que quand il se fut éloigné. Près du puits, Nekhludov rencontra encore une vieille femme en chemise sale, portant sur son dos courbé de lourds seaux. La

vieille déposa ses seaux et le salua avec ce même renversement de la tête.

Passé le puits, le village commençait. La journée était claire et chaude à dix heures, il faisait déjà lourd et les nuages qui se rassemblaient voilaient de temps en temps le soleil. Tout le long de la rue une odeur de fumier aigre, mais non désagréable, se dégageait des chariots grimant la montée, et des tas, amassés dans les cours, dont les portes étaient grandes ouvertes. Derrière les chariots, les paysans, pieds nus, la chemise et le pantalon maculés de jus de fumier, regardaient ce grand et vigoureux seigneur, en chapeau gris, dont le ruban de soie miroitait au soleil, et qui montait la rue du village en frappant à chaque pas de sa canne noueuse à pommeau brillant. Les paysans, qui revenaient des champs, se remuaient sur le rebord de leurs chariots vides en ôtant leurs bonnets, et examinaient avec surprise cet homme extraordinaire qui marchait dans leur rue ; les femmes sortaient des portes charretières ou sur les perrons, et se le montraient et le suivaient des yeux. A la quatrième porte devant laquelle passa Nekhludov, il fut arrêté par la sortie de la cour de télègues chargées très haut de fumier tassé, avec une natte pour siège. Un gamin de six ans, en attendant d'y grimper, suivait derrière une télègue. Un jeune paysan en *lapti* marchait à grands pas, chassant des chevaux dans la rue. Un pou-

lain bleu, haut sur jambes, franchit la porte ; mais, effrayé à la vue de Nekhludov, se serrant contre le véhicule et se cognant les jambes aux roues, il courut vers sa mère, attelée à la lourde voiture, et qui eut un hennissement d'inquiétude. Un autre cheval était conduit par un vieillard maigre, encore vigoureux, pieds nus, en pantalon rayé avec une blouse longue et sale, dessinant par derrière, l'arête de son épine dorsale.

Quand enfin les chevaux se trouvèrent dans la rue semée de débris de fumier desséché, le vieillard revint vers la porte et s'arrêta devant Nekhludov.

— Le neveu de nos demoiselles, sans doute ?

— Oui, oui.

— La bienvenue ; tu es donc venu nous voir ? continua le vieillard bavard.

— Oui, oui... Et vous, comment vivez-vous ? demanda Nekhludov, ne sachant que dire.

— Quelle vie la nôtre ! la plus mauvaise, répondit d'une voix chantante et en trainant, le vieillard bavard, qui semblait avoir plaisir à dire cela.

— Pourquoi mauvaise ? demanda Nekhludov en franchissant la porte charretière.

— Mais quelle vie est-ce ? Oui, des plus mauvaises, réitéra le vieillard en suivant Nekhludov sous l'auvent où le fumier avait été nettoyé. Nekhludov s'avança avec lui sous l'auvent.

— Voilà moi, j'ai douze âmes dans ma maison,

continua le vieux, en montrant deux femmes qui, les manches de leurs chemises relevées, leurs jupes retroussées jusqu'au-dessus des genoux, laissant voir leurs mollets tout tachés de purin, se tenaient debout, la fourche à la main, sur ce qui restait du tas de fumier. — Je dois trouver chaque mois six *pouds* de blé ; et où les prendre ?

— N'as-tu donc pas assez de blé à toi ?

— A moi ! fit le vieux avec un sourire méprisant. Moi j'ai de la terre pour trois âmes ; à Noël, toute la provision est déjà épuisée.

— Mais alors comment faites-vous ?

— On s'arrange ; voilà, j'ai un fils en service ; puis nous prenons de l'avance chez Votre Seigneurie. Mais nous avons déjà tout pris avant le carême, et les impôts ne sont pas encore payés.

— Et combien d'impôts ?

— Rien que pour notre foyer, dix-sept roubles par terme. Ah, mon Dieu ! une vie à ne savoir comment s'en tirer.

— Pourrais-je entrer dans votre izba ? demanda Nekhludov en s'avançant dans la cour et marchant vers la couche de fumier, de couleur jaune safran, à l'odeur violente, que la fourche n'avait pas remuée.

— Pourquoi pas ? entre, dit le vieillard, et déplaçant rapidement ses pieds nus, entre les doigts desquels jaillissait le purin, il devança Nekhludov et lui ouvrit la porte de l'izba.

Les femmes, tout en rajustant leurs fichus et abaissant leurs jupes, regardaient avec une curiosité effrayée ce monsieur si propre, avec ses boutons de manchettes en or, qui entrait dans leur logis.

Deux fillettes en chemise s'élançèrent de l'izba. Nekhludov se courba, ôta son chapeau et pénétra dans le vestibule, puis dans la pièce étroite et sale, imprégnée d'une odeur aigre de cuisine. Dans l'izba, près du poêle, se tenait une vieille femme aux manches retroussées, laissant voir ses bras maigres et basanés.

— C'est notre maître ; il vient nous visiter, lui dit le vieillard.

— Eh bien, daignez entrer, dit aimablement la vieille, en rabaissant les manches de sa chemise.

— J'ai voulu voir un peu comment vous vivez, dit Nekhludov.

— Nous vivons comme tu vois. L'izba est prête à crouler et menace de tuer quelqu'un. Mais le vieux la trouve bien. Et alors nous vivons comme des rois, dit la vieille d'un air décidé. Voilà, je vais réunir la maisonnée pour le dîner. Je vais donner à manger aux travailleurs.

— Et qu'allez-vous manger pour votre dîner ?

— Ce que nous allons manger ? Ah ! notre nourriture est bonne. Premier plat, pain et *kvass* ; deuxième plat, *kvass* et pain, dit la vieille en laissant voir ses dents rongées à moitié.

— Non, sans plaisanterie, dites-moi ce que vous allez manger aujourd'hui ?

— Manger ? — fit le vieux en riant. — Notre manger n'est pas bien compliqué. Montre-lui, vieille.

La femme hocha la tête.

— Tu as eu l'idée de venir voir notre nourriture de paysans. Ah ! ah ! je vois que tu es un seigneur curieux, tu veux tout savoir. Eh bien, voilà, nous aurons du pain, du *kvass*, puis du *stchi*, parce que les femmes ont rapporté des petits poissons ; et ensuite des pommes de terre.

— Et rien de plus ?

— Et quoi encore ; nous blanchirons avec un peu de lait, — répondait en souriant la vieille, les yeux dirigés vers la porte.

La porte était restée ouverte et l'entrée était pleine de gens, des enfants, des jeunes filles, des femmes avec des nourrissons. Et toute cette foule tassée examinait ce singulier seigneur qui voulait connaître la nourriture des paysans. La vieille était évidemment fière de savoir se tenir si bien avec les maîtres.

— Oui, une pauvre vie que la nôtre, on peut le dire, reprit le vieux. Hé ! où allez-vous ? cria-t-il aux gens qui stationnaient devant la porte.

— Eh bien, adieu ! dit Nekhludov, ressentant une sorte de malaise et de honte, dont il ne définissait pas la cause.

— Merci humblement de votre visite, dit le vieux.

A l'entrée, la foule s'écarta pour le laisser passer; il sortit dans la rue et alla plus loin. Derrière lui sortirent du vestibule deux gamins, nu-pieds : l'ainé en chemise sale, jadis blanche; l'autre en chemise rose, passée. Nekhludov se retourna vers eux.

— Et maintenant où vas-tu? lui demanda le gamin à la chemise blanche.

— Chez Matrena Kharina, répondit-il. La connaissez-vous?

Le plus petit, en chemise rose, se mit à rire, et l'ainé demanda très sérieusement :

— Quelle Matrena? Une vieille?

— Oui, une vieille.

— Oh... oh! dit-il, alors c'est Séménikha, tout au bout du village. Nous allons t'y conduire. Allons, Fedka, conduisons-le.

— Et alors les chevaux?

— Ah! ça ne fait rien!

Fedka s'étant rangé à cet avis, ils montèrent tous trois le village.

Nekhludov se sentait plus à l'aise avec les gamins qu'avec les grandes personnes, et chemin faisant, bavardait avec eux. Le petit, en chemise rose, ne riait plus et parlait avec autant d'intelligence et de sérieux que l'ainé.

— Eh bien, qui est-ce qui est le plus pauvre du village? demanda Nekhludov.

— Qui est pauvre? Mikhaïl est pauvre, Semen Makharov est pauvre, et puis Marfa qui est très pauvre.

— Et Anissia l'est encore davantage. Anissia n'a pas même de vache; ils mendient, dit le petit Fedka.

— C'est vrai qu'elle n'a pas de vache, mais chez elle, ils ne sont que trois, tandis qu'ils sont cinq chez Marfa, reprit l'ainé.

— Oui, mais Anissia est veuve, insista le petit à la chemise rose.

— Tu dis qu'Anissia est veuve ; mais Marfa, c'est comme si elle l'était, reprit l'ainé. Elle n'a pas son mari.

— Où est son mari ? demanda Nekhludov.

— Il nourrit ses poux en prison, répondit l'ainé, employant l'expression usitée.

— L'été il avait coupé deux bouleaux dans le bois du seigneur, alors on l'a mis en prison, se hâta de dire le petit. Voilà six mois qu'il y est, et sa femme mendie ; elle a trois enfants et puis sa vieille mère, ajouta-t-il d'un air entendu.

— Et où demeure-t-elle ? demanda Nekhludov.

— Voici sa cour, dit le petit, désignant au bord du sentier suivi par Nekhludov, une maison devant laquelle titubait un tout petit garçon à la tête blanche, qui se tenait à peine sur ses deux jambes arquées.

— Vaska, polisson ! où vas-tu ? cria une femme qui sortit de l'izba vêtue d'une chemise si sale qu'elle paraissait couverte de cendre. L'air effrayé à la vue de Nekhludov, elle saisit son enfant et l'emporta dans l'izba.

On eût dit qu'elle craignait pour lui quelque chose de la part de Nekhludov.

C'était cette même femme dont le mari se trouvait en prison pour avoir coupé deux bouleaux dans les bois de Nekhludov.

— Et Matrena, est-elle pauvre aussi? demanda Nekhludov en approchant de l'izba de Matrena.

— Comment serait-elle pauvre? Elle vend de l'eau-de-vie, répondit d'un ton décidé le gamin à la chemise rose.

Arrivé à l'izba de Matrena, Nekhludov laissa partir les enfants, entra dans le vestibule puis dans la chambre. Le logis de la vieille Matrena mesurait six *archines*, si bien qu'un homme de grande taille n'eût pu s'étendre sur le lit qui se trouvait derrière le poêle : « C'est sur ce même lit que Katucha a accouché et qu'elle est restée longtemps malade », songea-t-il.

La pièce où il était entré en se cognant la tête à la porte basse était presque tout entière occupée par un métier à tisser que la vieille femme venait de monter avec l'aide de l'ainée de ses petites filles. Deux autres de ses petits enfants accoururent vers l'izba, sur les pas du maître, et s'arrêtèrent à la porte, les mains appuyées au chambranle.

— Qu'est-ce qu'il vous faut? demanda avec humeur la vieille, irritée de ce que le métier ne fonctionnait pas bien. De plus, comme elle vendait clandestinement de l'eau-de-vie, elle se méfiait des inconnus.

— Je suis le propriétaire. Je voudrais vous parler.

La vieille se mit à l'examiner avec attention et en silence, puis, soudain, son visage se transforma.

— Ah! c'est toi, mon chéri! Et moi, vieille bête qui ne te reconnaissais pas et me disais : c'est un passant quelconque. Ah! mon faucon, mon chéri! s'exclama-t-elle, d'une voix volontairement radoucie.

— Je voudrais te parler sans témoins, dit Nekhludov, en montrant les enfants et une jeune femme maigre tenant un bébé au visage pâle, vêtu de chiffons rapiécés.

— Que regardez-vous là? Oust! Je prends ma béquille! cria la vieille de leur côté. Fermez! hein!

Les enfants s'éloignèrent et la femme emmenant le sien, tira la porte derrière elle.

— Et moi qui me demandais qui était là? Et c'était notre beau maître en personne, qu'on voudrait toujours voir! Voyez-vous chez qui il est entré! Il n'a pas fait fi! Ah! mon diamant! Assieds-toi par ici, votre honneur, là, sur ce banc, dit-elle après avoir essuyé le banc avec un tablier. Et moi qui pensais : quel diable est là? Et voilà que c'est lui-même, votre honneur, notre maître, mon bienfaiteur, notre nourricier. Pardonne une vieille sottie, je suis devenue aveugle.

Nekhludov s'assit; la vieille resta debout devant lui, la main droite sous le menton, la main gauche soutenant le coude pointu de son bras droit, et continuant d'une voix chantante :

— Que tu es devenu vieux, votre honneur! Tu

étais si beau, et maintenant, comme te voilà ! Ce sont tes soucis, à ce que je vois.

— Je suis venu te demander si tu te souviens de Katucha Maslova ?

— Catherine ? Comment ne pas s'en souvenir ? Elle est ma nièce. Comment ne pas s'en souvenir ? Que de larmes elle m'a fait verser ! C'est que je sais tout. Eh ! petit père, qui n'a pas péché contre Dieu et n'est pas fautif envers le tzar ? C'est la jeunesse, et puis le thé, le café qu'on boit ! Et alors le malin qui s'est emparé d'elle ! C'est qu'il est fort, lui ! Et puis que faire, le péché est arrivé ! Si encore tu l'avais abandonnée, mais non, tu l'as récompensée. Tu lui as donné cent roubles ! Et elle, qu'est-ce qu'elle a fait ? Si elle m'avait écoutée, elle serait heureuse. Mais impossible de lui faire entendre raison. Bien qu'elle soit ma nièce, je te le dirai franchement, c'est une rien du tout. Elle aurait si bien pu rester dans la bonne place que je lui avais trouvée. Mais non ; elle n'a pas voulu se soumettre ; elle a injurié son patron ! Est-ce que nous avons le droit d'insulter nos maîtres ? Alors on l'a renvoyée. Après, elle aurait pu vivre chez le forestier, elle n'a pas voulu y rester.

— Je voulais t'interroger au sujet de l'enfant. Elle a bien accouché ici. Où est l'enfant ?

— L'enfant, mon petit père ? J'ai bien arrangé les choses. Elle était très malade, on ne pensait point qu'elle s'en remettrait, alors j'ai fait baptiser

convenablement le petit, et je l'ai envoyé dans un asile. Pourquoi faire languir ce petit ange quand la mère se meurt ! D'autres font autrement : ils gardent l'enfant, mais comme ils ne peuvent le nourrir, il meurt ; moi je me suis dit : il ne faut pas que je regrette ma peine, je vais l'envoyer à l'asile. Comme on avait de l'argent, je l'y ai fait conduire.

— A-t-il eu un numéro ?

— Il a eu un numéro ; mais il est mort tout de suite. Elle me l'a bien dit, qu'à peine arrivé à l'asile il était mort.

— Qui, elle ?

— Mais une femme qui demeurait à Skorodnoïé. C'était son métier. Elle s'appelait Mélanie. Elle est morte à présent. Une femme bien intelligente. Voici ce qu'elle faisait : quand on lui apportait un enfant, au lieu de le conduire tout de suite à l'asile, elle le gardait chez elle, le nourrissait. Quand on lui en apportait un autre, elle le gardait aussi. Elle attendait d'en avoir trois ou quatre pour les emmener tous ensemble à l'asile. Et chez elle, tout était arrangé avec intelligence : elle avait un grand berceau, comme un lit à deux personnes, où l'on pouvait coucher en long et en travers ; et elle les mettait là tous les quatre, les têtes bien séparées pour qu'ils ne se cognent pas, et les jambes emmaillotées. Elle les emmenait de cette façon quatre d'un coup. Elle mettait un biberon

dans chacune des petites bouches, et les petits ne bronchaient pas.

— Et alors ?

— Elle a aussi gardé l'enfant de Catherine ; il est resté tout au plus quinze jours chez elle ; et, c'est là que le mal l'a pris.

— Était-ce un bel enfant ? demanda Nekhludov.

— Oh ! un enfant comme on ne peut pas souhaiter mieux ! Ton portrait frappant ! ajouta la vieille en clignant des yeux.

— Et comment est-il devenu faible ? On l'a donc mal nourri ?

— Eh ! quelle nourriture ! Ce n'est pas de la nourriture, cela se comprend, ce n'était pas son enfant ; elle n'avait qu'un souci : le conduire en vie jusqu'à l'asile. Elle m'a dit qu'il était mort à peine arrivé à Moscou. Elle a rapporté un certificat ; tout était en règle. C'était une femme intelligente !

Nekhludov n'en put apprendre davantage au sujet de son enfant.

VI

Après s'être cogné de nouveau la tête à la porte de la chambre et à celle du vestibule, Nekhludov sortit dans la rue. Les gamins, en blanc et en rose, l'attendaient. D'autres enfants s'étaient joints à eux. Il y avait aussi des femmes avec leurs nourrissons, et parmi celles-ci, la femme maigre portant le petit garçon pâle, en haillons rapiécés, qui continuait à sourire étrangement de tout son visage vieillot, et ne cessait d'agiter ses longs doigts recroquevillés.

Nekhludov savait que c'était là le sourire de la souffrance. Il demanda qui était cette femme.

— C'est cette même Anissia, dont je t'ai parlé, répondit l'ainé.

Nekhludov se tourna vers elle.

— Comment vis-tu ? De quoi te nourris-tu ? lui demanda-t-il.

— De quoi je vis? Je mendie, répondit Anissia, et elle se mit à pleurer.

Le visage vieillot de l'enfant s'était détendu dans un sourire, et ses petites jambes minces se tortillaient comme des vers.

Nekhludov prit son portefeuille et donna dix roubles à la femme. A peine avait-il fait deux pas, qu'une autre femme, avec un enfant, s'approcha de lui; puis une vieille, puis encore une femme. Toutes criaient misère et demandaient secours. Nekhludov leur distribua les soixante roubles de menus billets qu'il avait dans son portefeuille; et le cœur profondément angoissé, il retourna à la maison, c'est-à-dire, au pavillon du gérant.

Celui-ci vint à sa rencontre en souriant et lui annonça que les paysans se réuniraient dans la soirée. Nekhludov le remercia, et sans entrer à la maison, il alla se promener au jardin, dans les vieilles allées envahies par l'herbe et jonchées des pétales blancs des pommiers, en songeant à ce qu'il avait vu.

D'abord, autour du pavillon, tout était calme, mais peu après Nekhludov entendit deux voix de femmes irritées qui voulaient parler toutes deux à la fois et auxquelles se mêlait, de temps en temps, la voix tranquille du gérant souriant. Nekhludov prêta l'oreille.

— C'est au-dessus de mes forces! Veux-tu donc

m'arracher jusqu'à la croix de mon cou? disait une voix de femme indignée.

— Mais elle n'est restée dans le champ qu'une minute! reprenait une autre voix. Rends-la moi, te dis-je! Pourquoi fais-tu souffrir et la bête et les enfants, qui sont sans lait?

— Paie en argent ou en travail, intervint la voix calme du gérant.

Nekhludov quitta le jardin et s'approcha du perron près duquel se tenaient deux femmes échelées; l'une d'elles était sur le point d'être mère. Le gérant, la main dans les poches de son paletot de toile écrue, se tenait sur les marches. Quand les femmes aperçurent le maître, elles rajustèrent leurs fichus de tête, et le gérant retira ses mains de ses poches et se mit à sourire.

Voici de quoi il s'agissait : les paysans, au dire du gérant, lâchaient exprès leurs veaux et même leurs vaches dans les prairies seigneuriales. Les vaches de ces deux femmes avaient été prises dans les prés et confisquées. Le gérant exigeait des femmes ou le paiement de trente kopeks par vache ou deux journées de travail. Les femmes affirmaient, premièrement que leurs vaches n'avaient fait qu'entrer; deuxièmement qu'elles n'avaient pas d'argent; troisièmement, que si elles promettaient de payer en travail, elles demandaient la restitution immédiate des vaches, qui, depuis le matin sans fourrage, meuglaient plaintivement.

— Que de fois leur ai-je dit en toute honnêteté : « Quand vous faites rentrer votre bétail surveillez-le », dit le gérant souriant, en se tournant vers Nekhludov, comme pour le prendre à témoin.

— Je ne suis rentrée qu'un instant auprès de mon petit, et elles se sont échappées!

— Tu n'as qu'à ne pas t'en aller, quand tu t'es engagée à surveiller.

— Et qui donnera à manger au petit? Ce n'est pas toi qui lui donneras le sein!

— Si encore ma vache avait causé du dommage dans la prairie; mais elle venait d'y entrer! disait l'autre.

— Ils ont tondu tous les prés, dit le gérant à Nekhludov; si on ne les mettait pas à l'amende, il n'y aurait pas une botte de foin.

— Ah! ne péche pas! cria la femme enceinte. Les miennes n'ont jamais été prises!

— Mais à présent, elles y sont, prises! Alors, paie ou travaille!

— Eh bien! Je travaillerai. Mais rends d'abord la vache, ne la fais pas mourir de faim! cria-t-elle avec colère. Sans compter que je n'ai déjà pas un instant de repos, ni jour ni nuit! Ma belle-mère est malade; mon homme est ivre-mort; je suis seule à tout faire et je n'en ai plus la force! Que tu t'étrangles avec ton travail!

Nekhludov pria le gérant de relâcher les vaches,

et retourna au jardin pour y reprendre ses réflexions, mais il n'avait plus à réfléchir.

Tout à présent lui paraissait si clair, qu'il s'étonnait que les hommes et lui-même n'eussent pas vu depuis longtemps ce qui était si évident pour lui. Le peuple meurt, il est habitué à son agonie, et en lui-même se sont formés des éléments de vie adéquats à cet état de choses : la mortalité fréquente des enfants, le travail exagéré imposé aux femmes, le manque de nourriture pour tous et surtout pour les vieillards ; et le peuple est arrivé si graduellement à cette situation qu'il finit par n'en plus voir l'horreur et ne plus s'en plaindre. C'est pourquoi nous jugeons cette situation naturelle et fatale. Maintenant il était clair pour Nekhludov que la principale cause de la misère dont le peuple a conscience et qu'il met toujours en avant, c'est qu'il a été dépossédé par les propriétaires de cette terre seule capable de le nourrir. Il est évident, d'autre part, que les enfants et les vieillards meurent parce qu'ils n'ont pas de lait, et qu'ils n'ont pas de lait parce qu'ils n'ont pas de terre où faire paître le bétail, récolter du blé et du foin ; il est évident que tout le mal du peuple, ou du moins la principale cause de ce mal, c'est que la terre, pour le moment, ne lui appartient pas, mais appartient à ceux qui jouissent du droit de vivre du travail de ce peuple. Or la terre, qui est à ce point indispensable aux hommes qu'ils meurent de n'en

pas avoir, est cultivée par ces mêmes hommes, réduits à l'extrême misère, afin que le grain qu'elle produit soit vendu à l'étranger et que le propriétaire foncier puisse s'acheter des chapeaux, des cannes, des calèches, des bronzes, etc. A présent tout cela était pour lui aussi évident qu'il est évident que des chevaux enfermés dans un pré dont ils ont mangé toute l'herbe, maigrissent et crèvent de faim, si on ne leur laisse pas la possibilité d'aller sur des terres où ils peuvent trouver de la nourriture... Et cela est terrible. Cela ne peut et ne doit être ainsi. Il faut donc trouver le moyen de détruire cet état de choses, ou tout au moins n'y pas contribuer. « Et je le trouverai, absolument ! » songeait-il en allant et venant dans l'allée de bouleaux. « Dans les sociétés savantes, dans les administrations, dans les journaux, nous ratiocinons sur les causes de la misère du peuple, sur les moyens de le relever, mais nous négligeons le seul moyen qui le relèverait sûrement, et qui consiste à lui restituer la terre qui lui est nécessaire et qu'on lui a prise ». Et il se remémora nettement les théories principales d'Henry George, et l'enthousiasme qu'il avait jadis ressenti pour elles, et il s'étonna d'avoir pu les oublier. « La terre ne saurait être un objet de propriété ; elle ne peut être ni un objet d'achat ni de vente, pas plus que l'eau, l'air, et les rayons du soleil. Tous ont un droit égal à la terre et à tous les avantages qu'elle

procure aux hommes. » Et il comprit alors pourquoi sa honte à cause des arrangements faits à Kouzminskoié. Il s'était trompé lui-même : sachant que l'homme n'a pas le droit de posséder la terre, il s'était reconnu ce droit et n'avait abandonné aux paysans qu'une partie de ce que, au fond de son âme, il savait ne pas devoir lui appartenir. Maintenant il agirait autrement, et il détruirait ce qu'il avait fait à Kouzminskoié. Alors, mentalement, il élaborait un nouveau projet : louer ses terres aux paysans et employer l'argent des loyers à payer leurs impôts et à couvrir les dépenses de la communauté. Ce n'était pas encore le Single-tax, mais c'était ce moyen qui s'en rapprochait le plus et qui était le plus réalisable en l'état actuel. Le principal était de renoncer pour soi-même au droit de propriété foncière.

Quand il revint à la maison, le gérant, avec un sourire plus particulièrement empressé, lui proposa de diner, mais en exprimant la crainte que les mets, préparés par sa femme et la jeune fille aux boucles d'oreilles, ne fussent trop bouillis ou trop rôtis.

La table était couverte d'une nappe de toile écrue ; au lieu de serviette, c'était un essuie-mains brodé, et sur la table, dans une soupière de vieux saxe à l'anse cassée, fumait une soupe aux pommes de terre, faite avec le même coq, qui allongeait alternativement ses pattes noires ; mainte-

nant le coq était dépecé, et par endroits les morceaux étaient couverts de duvet. Après la soupe on servit le même coq, avec son duvet flambé, puis des gâteaux de fromage blanc très beurrés et sucrés. Tout cela était peu engageant, mais Nekhludov mangeait sans même s'en apercevoir, tout entier à la pensée du nouveau projet, qui avait subitement dissipé le malaise qu'il avait rapporté de sa promenade dans le village.

Par la porte entre-bâillée, la femme du gérant surveillait le service de la jeune paysanne aux boucles d'oreilles, et le gérant, tout fier des talents culinaires de son épouse, s'épanouissait de plus en plus dans son sourire.

Après le dîner, Nekhludov, à grand'peine, obligea le gérant à s'asseoir; il voulait contrôler ses propres idées et, en même temps, communiquer à quelqu'un ce qui le préoccupait si fort; il lui fit donc part de son projet d'abandonner ses terres aux paysans, et lui demanda son avis. Le gérant sourit comme s'il pensait tout cela depuis longtemps et qu'il fût heureux de l'entendre exprimer, alors qu'en réalité il n'avait rien compris, et cela, non pas que Nekhludov se fut mal expliqué, mais parce qu'il le voyait renoncer à son intérêt personnel en vue de l'intérêt des autres. Le gérant était si convaincu que tout homme est incapable de s'occuper d'autre chose que de son propre intérêt au détriment de son prochain, qu'il croyait avoir mal com-

pris la proposition de Nekhludov, lorsque celui-ci déclara vouloir employer tout le revenu de ses terres à constituer aux paysans un capital pour les besoins de la communauté.

— Je comprends. Ainsi, vous recevrez les intérêts de ce capital ? dit-il tout rayonnant.

— Pas du tout. Comprenez-moi bien : je leur abandonne complètement mes terres.

— Et alors vous ne toucherez pas de revenu ? demanda le gérant en cessant de sourire.

— Eh bien, oui ; j'y renonce.

Le gérant poussa un profond soupir auquel succéda bientôt un nouveau sourire. Maintenant il avait compris. Il avait compris que Nekhludov n'avait pas son bon sens, et aussitôt il se mit à chercher dans le projet de Nekhludov, qui renonçait à ses terres, le moyen d'en tirer un profit personnel, et il voulait à toute force comprendre ce projet d'une manière qui le faisait bénéficier de cet abandon des terres.

Mais quand il se rendit compte que cela aussi était impossible, il en fut peiné et cessa de s'intéresser au projet, et c'est seulement pour être agréable au maître qu'il continua de sourire. Voyant que le gérant ne le comprenait pas, Nekhludov le laissa partir et s'assit à la table toute tailladée et tachée d'encre, et il commença à mettre son projet sur le papier.

Le soleil venait de se coucher derrière le jeune

feuillage des tilleuls; des cousins, par nuées, avaient envahi la chambre et piquaient Nekhludov. Quand il eut fini d'écrire, il entendit par la fenêtre le bruit du bétail qui rentrait, le grincement des portes ouvrant sur les cours, les voix des paysans qui se rendaient à la réunion, et Nekhludov déclara au gérant qu'il ne voulait pas recevoir les paysans au bureau et qu'il irait leur parler au village, devant la maison où ils se réuniraient. Puis il but rapidement un verre de thé, servi par le gérant, et s'achemina de nouveau vers le village.

VII

La foule qui s'était rassemblée près de la cour du staroste était bruyante, mais à l'approche de Nekhludov les conversations cessèrent, et, comme ceux de Kouzminskoié, les paysans, l'un après l'autre, se découvrirent. Les paysans de ce village étaient beaucoup plus arriérés que ceux de Kouzminskoié, et de même que les jeunes filles et les femmes portaient aux oreilles des boucles de pelleterie, presque tous les hommes avaient des chaussures d'écorce tressée et étaient vêtus de caftans. Quelques-uns même étaient pieds nus, en bras de chemise, tels qu'ils venaient de rentrer du travail.

Nekhludov, faisant un effort sur lui-même, leur déclara tout d'abord son intention de leur abandonner ses terres. Les paysans l'écoutaient le visage impassible et en silence.

— Parce que j'estime, continua Nekhludov en rougissant, que tout homme a le droit de jouir de la terre.

— C'est bien cela. C'est la vérité, approuvèrent les paysans.

Nekhludov poursuivit l'exposé de son projet, et leur dit que le revenu de la terre devait être partagé entre tous, qu'à cette fin il leur proposait de prendre ses terres à un prix qu'ils fixeraient, et de constituer avec cet argent un capital social dont eux-mêmes profiteraient. Des paroles d'approbation et d'acquiescement s'entendaient de tous côtés, mais les visages sérieux des paysans devenaient plus sérieux encore, et leurs regards, d'abord fixés sur le maître, s'abaissaient vers le sol, comme pour éviter de lui faire honte en lui montrant qu'ils avaient éventé sa ruse et qu'il ne trompait personne.

Nekhludov parlait assez clairement, et les paysans étaient intelligents, mais ils ne le comprenaient pas et ne pouvaient le comprendre, par la même raison qui avait empêché le gérant de le comprendre aussitôt. Ils étaient indiscutablement convaincus que l'unique souci de chaque homme est de chercher son propre intérêt. Et quant au propriétaire, depuis plusieurs générations, ils savaient par expérience qu'il cherche toujours son avantage au détriment de celui des paysans. Par conséquent, si le propriétaire les réunissait pour

leur soumettre une proposition nouvelle, évidemment c'était pour les mieux duper encore.

— Eh bien! A combien pensez-vous taxer la terre? demanda Nekhludov.

— Comment taxer? Nous ne pouvons le faire. La terre est à vous, et c'est à votre volonté, répondit-on dans la foule.

— Mais non, c'est vous seuls qui profiterez de cet argent pour vos besoins communs.

— Nous ne le pouvons pas. La communauté c'est une chose, et nous c'est autre chose.

— Mais comprenez donc! dit en souriant le gérant qui s'était approché de Nekhludov avec le désir d'expliquer l'affaire. Le prince vous propose la terre contre argent, mais cet argent est destiné à votre communauté.

— Nous comprenons très bien, dit sans relever les yeux un vieillard édenté, à l'air hargneux. C'est comme à la banque! Mais il faudra payer à l'échéance. Nous ne le voulons pas! Nous avons déjà assez de peine à nous tirer d'affaire, et comme ça ce serait la ruine complète.

— Cela ne nous arrange point. Nous aimons mieux rester comme avant! dirent des voix mécontentes, même grossières.

Mais la résistance ne fit que croître quand Nekhludov annonça qu'il ferait un contrat, qu'il le signerait et qu'eux devraient le signer également.

— Signer? Mais nous travaillons maintenant et nous continuerons. A quoi bon tout cela? Nous sommes des ignorants.

— Nous ne pouvons pas accepter cela, ça n'est pas dans nos habitudes. Que les choses restent comme elles sont; qu'on nous décharge seulement des semences! crièrent des voix.

Décharger des semences, cela signifiait que le propriétaire eût à donner le grain que les paysans étaient tenus de fournir pour les champs qu'ils travaillaient.

— Ainsi vous refusez? Vous ne voulez pas prendre la terre? dit Nekhludov à un jeune paysan à la figure luisante, nu-pieds, en caftan déchiré, tenant dans sa main gauche sa casquette déchirée, à la façon des soldats qui ont reçu de leurs chefs l'ordre de se découvrir.

— Parfaitement, répondit celui-ci, pas encore délivré de l'hypnotisme militaire.

— Alors c'est que vous avez assez de terres? demanda Nekhludov.

— Non! répondit l'ancien soldat, à l'air apprêté, tenant devant lui sa casquette déchirée, comme s'il la proposait à qui la voudrait prendre.

— Enfin, réfléchissez à ma proposition, dit Nekhludov stupéfait. Et il la leur répéta.

— C'est tout réfléchi. Comme nous l'avons dit. Ce sera ainsi, confirma d'un ton hargneux le sombre vieillard édenté.

— Je resterai ici encore un jour. Si vous changez d'avis vous m'en préviendrez.

Les paysans ne répondirent pas.

Et, sans avoir pu rien en tirer, Nekhludov regagna le bureau.

— Voyez-vous, prince, lui dit le gérant, comme ils rentraient; vous n'arriverez jamais à vous entendre avec eux : le peuple est têtue. Quand il est en assemblée, il se bute; et on ne peut rien en tirer. Il a peur de tout. Et cependant, parmi ces paysans, il en est d'intelligents, ainsi le vieux grisonnant, et le noir, qui ne voulaient pas consentir à votre proposition. Quand celui-ci vient au bureau et que je lui offre du thé, dit le gérant souriant, et que je le fais causer, il montre une intelligence remarquable : un vrai ministre ! Il juge de tout et avec bon sens. Mais en assemblée, c'est un autre homme, il ne démord pas de son idée...

— Dans ce cas, ne pourrait-on en faire venir quelques-uns ici, parmi les plus intelligents? demanda Nekhludov. Je leur expliquerai l'affaire en détail.

— C'est possible, répondit le gérant toujours souriant.

— Eh bien, s'il vous plaît, faites-les venir demain.

— C'est possible, répéta le gérant, plus épanoui encore, ils seront ici demain.

— Voyez-vous ce finaud ! disait le paysan noiraud, à la barbe en broussaille, jamais peignée, en se balançant sur sa jument bien nourrie, à son compagnon vieux, maigre, en caftan usé, qui chevauchait à ses côtés, tandis que tintaient les entraves de fer du cheval.

Les paysans menaient paitre, pour la nuit, leurs chevaux sur la grand'route, et, en secret, dans les bois du seigneur.

— Je vous donne la terre pour rien, signe seulement ! En ont-ils assez roulé de nous autres ! Non, frère, assez, aujourd'hui nous comprenons, ajouta le même paysan, et il appela le jeune poulain qui s'était attardé.

— Hé ! Viens, viens ! cria-t-il en arrêtant son cheval et se retournant. Mais le poulain n'était pas derrière, il s'était éloigné de côté, dans la prairie.

— Voyez-vous ce fils de chat qui prend l'habitude d'aller dans les champs du seigneur ! reprit le paysan noiraud à la barbe en broussaille, en entendant le hennissement et le galop du jeune poulain dans les prés couverts de rosée et parfumés ; et, percevant sous les sabots de la bête, le craquement de l'oseille sauvage, il ajouta : Tu entends, l'oseille envahit les prés.

— A la fête il faudrait envoyer les femmes pour l'arracher, dit le paysan maigre, en caftan déchiré. autrement on esquinterait les faux.

— Signe, répéta l'autre paysan, reprenant les

paroles du propriétaire. Signe et il te mangera vivant.

— C'est bien cela, opina le vieux.

Et ils ne dirent rien de plus. On n'entendait plus que le choc des sabots sur la route pierreuse.

VIII

En rentrant chez lui, Nekhludov trouva dans la pièce du bureau qu'on lui avait préparée, un lit très haut avec des couettes de plume, deux oreillers et une belle couverture de soie rouge piquée, pour un lit de deux personnes ; évidemment elle avait fait partie de la dot de la femme du gérant. Le gérant proposa à Nekhludov les restes du dîner, mais ayant reçu un refus, il s'excusa pour le mauvais repas et la mauvaise chambre, puis se retira et laissa Nekhludov seul.

Le refus des paysans ne troublait nullement Nekhludov. Au contraire, bien que ceux de Kouzminskoié l'eussent à la fin remercié alors que ceux-ci lui témoignaient de la méfiance et même de l'hostilité, il se sentait calme et joyeux. Le bureau

n'était pas très propre et l'air y était étouffant. Nekhludov sortit dans la cour avec l'intention de se rendre au jardin, mais il se rappela la nuit de jadis, la fenêtre de l'office, le perron de derrière la maison, et il lui devint désagréable de se promener en ces lieux souillés par le souvenir criminel. Il s'assit sur le perron, et, aspirant le parfum violent des jeunes pousses de bouleaux, répandu dans l'air tiède de la nuit, il regarda longuement les sombres massifs du jardin, écouta le moulin, les rossignols, et le chant monotone d'un autre oiseau qui sifflait dans le buisson, près du perron même. A la fenêtre du gérant la lumière disparut; à l'orient, derrière le hangar, une lune rouge montait; des éclairs de chaleur, de plus en plus fréquents, illuminaient le jardin fleuri et la maison délabrée; dans le lointain, le tonnerre gronda, et une masse sombre couvrit un tiers du ciel. Les rossignols et les autres oiseaux se turent. Parmi le bruit de l'eau du moulin, on entendait le cri des oies; puis au village et dans la basse-cour du gérant, les coqs qui, par les nuits d'orage, chantent avant l'aube. Un proverbe dit que c'est signe de nuit joyeuse quand les coqs chantent de bonne heure. Et cette nuit était plus que joyeuse pour Nekhludov. Cette nuit était pour lui pleine de ravissements. Dans son imagination renaissaient les impressions de ce bienheureux été qu'il avait passé ici même, jeune,

innocent. Il se sentait tel qu'il était alors, tel qu'il était à quatorze ans, quand il priait Dieu de lui enseigner la vérité, quand il pleurait, enfant, sur les genoux de sa mère, en se séparant d'elle, lui jurant d'être toujours bon, de ne jamais lui faire de peine ; et tel qu'il était quand ils avaient décidé, lui et Nicolas Irténiev, de s'entr'aider toujours dans la voie du bien, et de tâcher de faire tous les hommes heureux.

Il se souvint alors du mauvais sentiment qui, à Kouzminskoié, lui avait presque fait regretter sa maison, ses bois, ses fermes, ses terres, et il se demanda, en ce moment, s'il les regrettait encore. Et il lui parut étrange que cela ait pu être. Il se rappela tout ce qu'il avait vu, dans la journée : la jeune femme avec les enfants, dont le mari est en prison pour avoir coupé un arbre dans son bois à lui, Nekhludov ; et l'horrible Matréna, qui pensait, ou du moins disait que les femmes et les filles de sa classe doivent être les maitresses de leurs maitres ; et les récits de la vieille sur la façon dont on conduisait les enfants à l'asile, et aussi ce malheureux enfant vieillot, épuisé par le manque de nourriture ; il se rappela la femme enceinte qu'on voulait obliger à travailler pour lui parce que, exténuée de fatigue, elle n'avait pu surveiller la vache qui n'avait rien à manger ; il se rappela aussi la prison, les têtes rasées, les cellules, l'épouvantable puanteur, les chaînes, et, à côté de cela,

le luxe insensé de sa propre vie, de toute la vie des villes, des capitales, des maîtres. Tout lui devenait clair et indiscutable.

La lune, presque dans son plein, était maintenant au-dessus de la grange; des ombres noires s'allongeaient dans la cour, et le toit de fer de la maison qui tombait en ruines, brillait.

Comme s'il ne voulait pas laisser passer ainsi cette lumière, le rossignol qui s'était tu se remit à siffler et à chanter.

Nekhludov se souvint comment, à Kouzminskoié, il avait pris la peine de réfléchir sur sa vie, de résoudre les questions que faire et comment? Il se rappela comment il s'embrouillait dans ces questions qu'il ne pouvait résoudre, tant elles étaient complexes. Maintenant il se posait les mêmes questions et s'étonnait de les trouver si simples. Et elles étaient simples parce que maintenant il ne pensait plus à ce qui lui arriverait, cela même ne l'intéressait pas, mais il pensait uniquement à ce qu'il devait faire. Et, chose étrange, moins il pouvait décider ce qu'il devait faire pour lui-même, plus il savait ce qu'il devait faire pour les autres. Il savait maintenant d'une façon indiscutable qu'il lui fallait donner ses terres aux paysans, parce que c'était mal à lui de les posséder. Il savait indubitablement qu'il ne devait pas abandonner Katoucha mais venir à son secours et être prêt à tout pour racheter sa faute envers elle. Il

savait qu'il fallait étudier, s'expliquer, comprendre tout ce qui se passe dans les tribunaux où il voyait ce que d'autres n'y voient point. Il ignorait ce qu'il en adviendrait, mais il savait qu'il était de son devoir d'agir ainsi. Et cette ferme assurance le comblait de joie.

Les nuages noirs couvraient maintenant tout le ciel, et l'on ne voyait déjà plus les éclairs de chaleur, mais de véritables éclairs illuminaient toute la cour et la maison délabrée, aux perrons effondrés, et un coup de tonnerre retentit au-dessus de sa tête. Tous les oiseaux s'étaient tus, tandis que les feuilles des arbres s'étaient mises à bruire et que le vent accourait jusqu'au perron où était assis Nekhludov et lui soufflait dans les cheveux. Une goutte, puis une seconde vinrent s'écraser sur le toit de fer et sur les feuilles, tout l'espace s'embrasa d'un coup, puis tout se tut, et, avant que Nekhludov ait eu le temps de compter jusqu'à trois, quelque chose craquait effroyablement dans le ciel.

Nekhludov entra dans la maison.

« Oui, oui, l'œuvre qu'accomplit notre vie, tout le sens de cette œuvre m'est incompréhensible, songeait-il. Pourquoi ont existé mes tantes? Pourquoi Nikolenka est-il mort alors que je vis? Pourquoi Katucha existe-t-elle? Pourquoi ma folie? Pourquoi cette guerre? Pourquoi toute ma vie débauchée? Comprendre tout cela, comprendre l'œuvre

du Maître n'est pas en mon pouvoir. Mais accomplir sa volonté écrite dans ma conscience, cela est en mon pouvoir, je le sais d'une façon absolue. Et lorsque je l'accomplis, je suis tout à fait calme. »

Déjà la pluie tombait à verse, ruisselant des toits, et par les gouttières s'engouffrant dans les tonneaux, et les éclairs de plus en plus rares illuminaient la cour. Nekhludov regagna sa chambre, se déshabilla et se coucha assez inquiet, soupçonnant la présence de punaises à l'aspect sale et déchiré du papier peint.

« Oui, me sentir non pas maître, mais serviteur ! » songeait-il ; et cette pensée l'emplissait de joie.

Ses craintes étaient justifiées. A peine avait-il éteint la lumière que des insectes commencèrent à le piquer.

« Donner mes terres, aller en Sibérie ; les puces, les punaises, la saleté ! Soit, puisque c'est nécessaire, je supporterai tout cela. »

Cependant il ne put le supporter et alla s'asseoir près de la fenêtre ouverte, contemplant les nuages noirs qui se dissipaient rapidement dans le ciel, et la lune qui se montrait de nouveau.

IX

Le lendemain Nekhludov s'éveilla fort tard car il ne s'était endormi qu'au matin.

A midi, sept délégués des paysans, invités par le gérant, arrivèrent dans le verger où, sous les pommiers, étaient dressés une table et des bancs, faits de planches posées sur des pieux. On eut toutes les peines du monde à décider les paysans de garder leurs bonnets et de s'asseoir sur les bancs.

Avec une obstination particulière, l'ancien soldat, chaussé aujourd'hui de morceaux de toile propre et de *lapti*, tenait devant lui sa casquette déchirée, comme le font les mendiants.

Mais quand l'un d'eux, un vieillard à la large carrure, d'aspect vénérable, avec une longue barbe grise, frisée, comme celle du Moïse de Michel-Ange, et d'épais cheveux gris encadrant un front

bruni par le soleil, eut remis son grand bonnet, boutonné son caftan neuf fait à la maison, et, arrivé au banc, s'assit, les autres suivirent son exemple. Quand tous furent installés, Nekhludov s'assit en face d'eux, et, s'appuyant sur les papiers posés sur la table, où était écrit son projet, il commença à l'exposer.

Soit parce qu'il y avait moins de paysans, soit parce qu'il était préoccupé non de soi, mais de son projet, Nekhludov n'éprouvait à présent aucun embarras. Involontairement il s'adressait d'une façon toute spéciale au grand vieillard à la barbe blanche frisée, attendant de lui l'approbation ou la critique. Mais l'idée que se faisait de lui Nekhludov était erronée. Le vénérable vieillard, approuvait d'un mouvement de sa belle tête de patriarche ou fronçait les sourcils, quand les autres semblaient désapprouver, mais, personnellement, il comprenait à grand'peine ce que disait Nekhludov, et ses compagnons devaient tout lui répéter, dans leur patois. Nekhludov était bien mieux compris du voisin du vieillard, un petit vieux, miséreux, presque imberbe et borgne, en *poddiovka* de nankin rapetassée, et chaussé de vieilles bottes éculées. Il était poèlier comme l'apprit ensuite Nekhludov. Cet homme accompagnait d'un mouvement de sourcil chaque effort qu'il faisait pour comprendre, et traduisait aussitôt, à sa manière, ce que disait Nekhludov. Un autre vieillard trapu, à barbe

blanche, les yeux brillants, intelligents, ne manquait pas une occasion de placer des observations ironiques ou plaisantes en réponse aux paroles de Nekhludov, et, évidemment, en faisait parade. L'ancien soldat eût pu comprendre aussi de quoi il s'agissait s'il n'eût été abruti par l'esprit soldatesque et ne se fût embarrassé par l'usage du langage stupide des soldats. Un homme grand, avec une petite barbiche, le nez long, habillé d'un vêtement propre, fait chez lui, et chaussé de *lapti* neufs, qui parlait d'une voix de basse, était celui qui comprenait le mieux de quoi il s'agissait. Il comprenait tout et ne parlait qu'à propos. Quant aux deux autres vieillards, l'un d'eux était ce petit vieux édenté qui, la veille, à la réunion, avait crié : Non ! à toutes les propositions de Nekhludov. L'autre était un homme de haute taille, tout blanc, boiteux, avec un visage très bon, des jambes maigres entourées de toile en guise de chaussettes. Tous deux se taisaient presque tout le temps, bien qu'ils écoutassent très attentivement.

Nekhludov commença par exposer ses idées sur la propriété foncière.

— A mon avis, dit-il, on n'a pas le droit de vendre ni d'acheter la terre, car si l'on pouvait la vendre, ceux qui ont de l'argent achèteraient tout et prendraient à ceux qui n'en ont pas tout ce qu'ils voudraient : pour le droit de jouir de la terre ils prendraient de l'argent.

— C'est juste, fit l'homme au long nez, de sa voix de basse.

— Parfaitement bien! approuva l'ancien soldat.

— Une femme prend un peu d'herbe pour les vaches, on l'empoigne, et en prison! dit le bon et modeste vieillard.

— Nos terres sont à une distance de cinq verstes, et pas moyen d'en louer; on en demande bien plus qu'on ne pourrait payer, ajouta le vieillard grincheux, édenté.

— On nous tord comme chanvre, au bon plaisir. C'est pire que la corvée! appuya le paysan hargneux.

— Je pense comme vous, — dit Nekhludov; — et je considère comme un péché de posséder la terre. C'est pourquoi je veux vous la donner.

— Eh! Eh! Bonne affaire! fit le vieillard aux boucles de Moïse, ayant évidemment compris que Nekhludov voulait affermer ses terres.

— Je suis venu pour cela : je ne veux plus posséder mes terres; mais il faut réfléchir au moyen de s'arranger.

— Tu n'as qu'à les donner aux paysans, voilà tout! dit le vieillard grognon, édenté.

Au premier moment, Nekhludov ressentit un certain trouble parce qu'il perçut dans ces paroles le doute en sa loyauté. Mais il se reprit aussitôt et profita de cette remarque pour exposer ce qu'il avait à dire.

— Je ne demande qu'à les donner, dit-il, mais à qui et comment? A quels paysans? Pourquoi plutôt à votre communauté qu'à celle de Déminskoié?

C'était un village voisin presque dépourvu de terres.

Tous se turent, excepté l'ancien soldat qui prononça son : « Parfaitement bien ! »

— Eh bien, reprit Nekhludov, dites-moi comment vous feriez pour distribuer la terre aux paysans?

— Comment nous ferions? Un partage égal entre tous, dit le poèlier, en soulevant et abaissant les sourcils.

— Comment faire autrement?

— Nous partagerions tout entre les paysans, continua le bon vieillard boiteux, aux bandelettes blanches.

Et tous approuvèrent cette décision, la jugeant satisfaisante.

— Mais comment entre tous? demanda Nekhludov. Aux domestiques aussi?

— Ah! ça non! fit l'ancien soldat, s'efforçant de sourire.

Mais le haut paysan réfléchi n'était pas de cet avis.

— Si l'on partage, il faut que ce soit également entre tous, déclara-t-il de sa voix basse, après avoir réfléchi.

— Cela n'est pas possible, dit Nekhludov qui avait préparé d'avance son objection. Si l'on partage entre tous, également, ceux qui ne travaillent pas et ne cultivent pas par eux-mêmes, accepteront leur part et la revendront aux riches ; et de nouveau ceux-ci accapareront toute la terre. La famille des cultivateurs se multiplierait, mais la terre étant déjà prise, les riches tiendraient de nouveau entre leurs mains ceux qui ont besoin de la terre.

— Parfaitement bien ! approuva l'ancien soldat.

— Défendre de vendre la terre, sauf à ceux qui cultivent eux-mêmes, fit le poëlier, interrompant avec irritation le soldat.

A cela Nekhludov objecta qu'il était impossible de contrôler si quelqu'un cultivait pour son propre compte ou pour celui d'autrui.

Alors le grand paysan réfléchi proposa, de son énergique voix de basse, la culture par artels, et que la terre soit donnée à qui la cultive, et rien aux autres.

A ce projet communiste, Nekhludov avait également un argument tout prêt, et objecta que tout le monde devrait alors avoir les mêmes charrues, les mêmes chevaux, fournir la même somme de travail ; ou bien encore que tout : chevaux, charries, fléaux, que tout ce qu'ils possédaient devrait être mis en commun, et que pour cela, il fallait d'abord que tous fussent d'accord.

— Jamais ceux de chez nous ne se mettront d'accord là-dessus ! affirma le vieillard hargneux.

— Ce sera une bataille éternelle ! affirma le vieillard à la barbe blanche et aux yeux riants.

— Et puis, comment partager la terre d'après sa qualité ? ajouta Nekhludov. Pourquoi les uns auraient-ils du terreau et les autres de l'argile ou du sable ?

— Mais on partagerait chaque qualité pour que tous aient une part égale, dit le poëlier.

Nekhludov objecta qu'il ne s'agissait pas seulement de partager dans une communauté unique, mais partout, dans les différentes provinces. Si l'on donne gratuitement la terre aux paysans, pourquoi les uns auraient-ils de la bonne terre et les autres de la mauvaise ? Tous en voudront de la bonne.

— Parfaitement bien ! fit le soldat.

Les autres se taisaient.

— Vous voyez bien que ce n'est pas si simple que cela, dit Nekhludov. Et non seulement nous seuls mais plusieurs pensent à cette question. Il y a un Américain du nom de George. Eh bien ! voici ce qu'il a imaginé, et je suis de son avis.

— Tu es le maître, tu n'as qu'à la donner ; c'est ta volonté ; dit le vieillard hargneux.

Cette interruption troubla Nekhludov, mais il put constater, avec plaisir, qu'il n'était pas seul à la juger intempestive.

— Attends, oncle Sémion, laisse-le d'abord s'expliquer, dit de sa voix grave, imposante, le sage paysan.

Cela encouragea Nekhludov, et il commença à leur expliquer le projet de l'impôt unique, selon la théorie d'Henry George.

— La terre n'est à personne qu'à Dieu, dit-il.

— C'est juste ! Parfaitement ! approuvèrent plusieurs voix.

— Toute la terre doit être commune. Tous ont sur elle un droit égal. Mais il y a de la terre qui est bonne et d'autre qui l'est moins. Et chacun en voudrait de la bonne. Comment donc établir des parts égales ? Il faut que celui qui exploite une bonne terre paie, à ceux qui n'en ont pas, la valeur de la sienne, se répondit à lui-même Nekhludov. Mais comme il est difficile de décider quels sont ceux qui doivent payer, et à qui, comme l'argent est nécessaire aux besoins de la communauté, alors il faut convenir que quiconque possédera de la terre devra payer à la communauté, pour ses besoins, ce que vaut sa terre. Ainsi sera établie l'égalité. Tu veux posséder une terre : paie davantage pour une bonne que pour une qui l'est moins. Tu ne veux pas de terre : alors tu ne paieras rien. Ceux-là seuls qui jouissent de la terre doivent payer l'impôt pour les besoins sociaux.

— C'est juste, opina le poèlier en remuant ses sourcils. Qui a la terre la meilleure paie plus cher !

— En voilà une tête, ce Georgea ! s'exclama le vieillard majestueux aux cheveux bouclés.

— Pourvu seulement que le prix ne dépasse pas nos moyens ! prononça de sa voix de basse le grand paysan, voyant où l'on voulait en venir.

— Le prix ne doit être ni trop élevé ni trop bas. Trop élevé, on ne peut le payer, et des pertes se produisent ; trop bas, chacun veut acheter des terres aux autres, et le trafic de la terre recommence. C'est ce que je voudrais établir chez vous.

— Ça c'est juste et raisonnable. Cela nous va ! répondirent les paysans.

— En voilà une tête ! répéta le vieillard aux cheveux bouclés. Georgea ! Et dire qu'il a inventé tout cela !

— Et si je voulais aussi de la terre ? dit le gérant avec un sourire.

— S'il y en a de libre, vous pouvez la prendre et la cultiver, répliqua Nekhludov.

— Quel besoin en as-tu de la terre ? T'es déjà assez engraisé, dit le vieillard aux yeux riants.

Et sur ce la discussion se termina.

Nekhludov répéta de nouveau l'exposé de son projet, sans demander de réponse immédiate, et conseilla de ne la lui faire connaître qu'après s'être entendus avec la communauté.

Les paysans lui promirent d'en faire part à toute la communauté, et de lui faire savoir ce qui aurait été résolu ; puis ils prirent congé et s'éloignèrent,

très excités. On entendit longtemps sur la route les éclats de leurs voix animées et sonores. Et bien avant dans la soirée, elles retentissaient encore le long de la rivière du village.

Le lendemain les paysans ne travaillèrent point mais discutèrent l'offre du propriétaire. La communauté était divisée en deux camps : l'un tenait pour avantageuse et sans risques la proposition du seigneur ; l'autre flairait là une ruse, dont ils ne pouvaient comprendre le mobile, ce qui la leur faisait particulièrement redouter. Cependant, le surlendemain, tous se mirent d'accord pour accepter les conditions proposées, et ils vinrent chez Nekhludov lui annoncer l'acceptation de la communauté. Ce consentement avait été enlevé grâce à l'opinion exprimée par une vieille femme, qui dissipait toute crainte de duplicité. La vieille donnait pour motif à cet acte que Nekhludov commençait à penser à son âme et agissait ainsi pour son salut. Cette explication était confirmée encore par les nombreuses aumônes faites à Panovo par Nekhludov, qui, pour la première fois de sa vie, voyait de près la misère qu'offre la vie des paysans. Frappé de cette pauvreté, bien que jugeant déraisonnable de se démunir ainsi d'argent, il ne pouvait s'empêcher de le donner, d'autant plus qu'à Kouzminskoïé il avait reçu une somme assez ronde pour un bois vendu l'année précé-

dente, et un à-compte sur la vente du cheptel.

Apprenant que le seigneur donnait de l'argent à qui lui en demandait, une foule de gens, principalement des femmes, était accourue pour lui demander assistance. Cela l'embarrassait fort, car il ne savait quoi faire, à qui donner et combien. Il ne se sentait pas le courage de refuser à de pauvres hères qui lui demandaient de l'argent dont il avait en abondance. D'autre part, il n'était guère sensé de le donner au hasard à n'importe quels mendiants.

Le dernier jour qu'il demeura à Panovo, Nekhludov monta dans la grande maison, pour examiner les objets qui y restaient. Dans le tiroir inférieur d'un chiffonnier d'acajou, orné d'anneaux de bronze jouant dans des gueules de lion (chiffonnier qui avait appartenu à l'une de ses tantes) il trouva beaucoup de lettres, et, parmi, la photographie d'un groupe : Sophie Ivanovna, Marie Ivanovna, lui-même, en étudiant, et Katucha, pure, fraîche, épanouie dans toute sa joie de vivre. De tous les objets qui se trouvaient dans la maison, Nekhludov ne prit que ces lettres et cette photographie. Tout le reste, grâce à l'intervention du souriant gérant, il le céda au meunier, qui, au dixième de leur valeur, acheta pour la démolir la maison et tous les meubles.

Maintenant, au souvenir des regrets qu'il avait ressentis à Kouzminskoïé, en renonçant à ses

propriétés, Nekhludov fut stupéfait d'avoir pu éprouver un pareil sentiment ; à présent une joie ininterrompue de délivrance, unie au charme de la nouveauté, telle que doit la ressentir l'explorateur découvrant une terre nouvelle, l'envahissait.

X

A son retour, la ville produisit sur Nekhludov une nouvelle et étrange impression. Il y arriva le soir, et, à la lumière des réverbères fit le trajet de la gare à sa demeure. Une odeur de naphthaline emplissait encore toutes les chambres; Agraféna Petrovna et Korneï étaient tous les deux fatigués et de mauvaise humeur, et même s'étaient querellés au sujet du rangement de tous ces effets, qui semblaient n'exister que pour être étendus, mis à l'air et replacés. La chambre de Nekhludov n'était pas encore rangée, et des malles encombraient le passage, de sorte que l'arrivée de Nekhludov troublait évidemment toutes ces occupations qui, par une étrange routine, mettaient périodiquement sens dessus dessous cet appartement. Tout cela, après la misère de la campagne, lui parut une telle folie — à laquelle autrefois il participait — que Nekh-

ludov décida d'aller s'installer à l'hôtel, dès le lendemain ; Agrafena Petrovna pouvait ainsi procéder à ses rangements comme elle l'entendrait, jusqu'à l'arrivée de sa sœur, qui prendrait une résolution définitive à l'égard de tout ce qui se trouvait dans la maison.

Le lendemain, Nekhludov sortit de bonne heure et se choisit deux chambres dans un hôtel modeste et d'une propreté relative, à proximité de la prison ; et, après avoir donné l'ordre d'y transporter les effets préparés par lui la veille, il se rendit chez l'avocat.

Il faisait froid. Après les orages et les pluies, étaient venues les gelées du printemps. Il faisait tellement froid et tant de vent, que Nekhludov était transi dans son pardessus léger, et marchait vite pour se réchauffer.

Il revoyait en imagination les gens du village : les femmes, les enfants, les vieillards, et la misère et la désespérance qu'il lui semblait avoir vues pour la première fois, et surtout le malheureux enfant vieillot, souriant et tordant ses jambes sans mollets, et, involontairement, il comparait à ces misères ce qu'il voyait dans la ville. En passant devant les boutiques des bouchers, devant les poissonneries, les magasins de confections, il était frappé, comme s'il les voyait pour la première fois, de ce grand nombre de boutiquiers propres, gras, comme on n'en trouvait pas un seul à la campagne.

Sans nul doute ces hommes étaient fermement convaincus que s'efforcer de tromper des clients peu connaisseurs était non une occupation oisive, mais une occupation fort utile. Également gras lui paraissaient les cochers des voitures de maître avec leur énorme croupe et leurs boutons dans le dos ; les portiers en casquette galonnée, les femmes de chambre en tablier blanc et cheveux frisés, et surtout les cochers de remises, la nuque rasée, étalés sur les coussins de leurs voitures, et dévisageant les piétons d'un regard dédaigneux ou lascif. Toutefois Nekhludov reconnaissait en eux tous ces mêmes paysans dépossédés de la terre et, par suite, refoulés vers les villes. Certains d'entre eux avaient su s'adapter aux conditions de la vie urbaine et, devenus pareils à leurs maîtres, s'enorgueillissaient de leur situation. D'autres étaient tombés dans une situation plus misérable encore que celle qu'ils avaient au village et n'en étaient que plus pitoyables : tels paraissaient à Nekhludov ces cordonniers qu'il voyait travailler devant les fenêtres d'un sous-sol ; telles ces blanchisseuses, maigres, pâles, les bras nus et grêles, repassant le linge devant des fenêtres ouvertes par où s'exhalait la vapeur d'eau de savon. Tels encore deux peintres en bâtiment, que Nekhludov avait croisés dans la rue, marchant nu-pieds, en blouses, du haut en bas barbouillés de couleurs. Les manches relevées au-dessus du coude, laissant

voir des bras chétifs, veinés, ils portaient un seau de couleur et s'injuriaient ; leurs visages étaient tourmentés et fâchés. Pareille expression se voyait sur la face poussiéreuse et noire des charretiers cahotés sur leurs camions. Cette même expression marquait les visages des hommes, des femmes, des enfants en haillons, qui se tenaient au coin des rues et mendiaient. Les mêmes visages apparaissaient aux vitres des débits devant lesquels passait Nekhludov. Autour des tables sales, encombrées de bouteilles et de verres à thé, entre lesquelles circulaient des garçons vêtus de blanc, étaient assis des hommes qui criaient et chantaient, le visage en sueur, rouge et abruti. L'un d'eux était assis devant la fenêtre, les sourcils relevés, la lèvre pendante, et regardait devant lui, comme cherchant à se rappeler quelque chose.

« Pourquoi sont-ils tous réunis ici ? » se demandait Nekhludov, tout en aspirant malgré lui la poussière soulevée par le vent frais, mêlée à l'écoeürante odeur d'huile qui se dégageait d'une peinture toute récente.

Dans une rue il croisa des charretiers conduisant un chargement de fer, et qui, avec leur ferraille, faisaient tant de bruit sur le pavé inégal de la ville, qu'il en avait mal aux oreilles et à la tête. Il pressait le pas pour dépasser les camions, quand tout à coup, dans le fracas de la ferraille, il entendit prononcer son nom. Il s'arrêta et aperçut, non

loin de lui, un militaire aux moustaches en pointe, au visage luisant, épanoui, qui, assis dans une voiture de remise, lui faisait un signe amical de la main et lui souriait en découvrant des dents d'une blancheur extraordinaire.

— Nekhludov ! Est-ce toi ?

La première impression de Nekhludov fut du plaisir.

— Tiens, Schenbok ! s'écria-t-il avec joie. Mais aussitôt il comprit qu'il n'y avait pas là matière à se réjouir.

C'était ce même Schenbok qui était venu jadis chez ses tantes. Nekhludov l'avait perdu de vue depuis longtemps, mais on lui avait dit que ce Schenbok, en dépit de ses dettes, après avoir quitté l'infanterie pour la cavalerie, continuait à vivre, par un moyen quelconque, sur le même pied que les gens riches. Sa mine satisfaite et épanouie confirmait ces racontars.

— Ah ! c'est heureux d'avoir mis la main sur toi ! Il n'y a plus personne en ville. Eh ! eh ! tu as vieilli, dit-il en descendant de voiture, et secouant ses épaules engourdis. C'est à ta démarche seulement que je t'ai reconnu. Eh bien ! on dine ensemble ? Où trouve-t-on à manger convenablement chez vous ?

— Je ne sais si j'aurai le temps, répondit Nekhludov cherchant à se débarrasser de son camarade sans l'offenser. Et toi, que fais-tu ici ? lui demanda-t-il.

— Des affaires, mon cher ! Des affaires de tutelle. Car je suis tuteur ! J'administre les biens de Samanov. Tu le connais, ce richard ? Il est ramolli, et possède cinquante-quatre mille *déciatines* de terre ! ajouta-t-il avec fierté, comme s'il eût acquis lui-même toutes ces déciatines. Tout était dans un désordre épouvantable ! Toute la terre aux paysans, et ils ne payaient rien. Il y avait plus de quatre-vingt mille roubles d'arriéré. Eh bien ! en un an, j'ai changé tout cela ; et j'ai augmenté les revenus de 70 pour 100. Hein ? dit-il avec fierté.

Nekhludov se souvint alors d'avoir entendu dire que ce même Schenbok, qui lui-même avait dilapidé sa fortune et était criblé de dettes, grâce à quelque protection particulière, avait été choisi comme tuteur pour administrer la fortune d'un vieux richard, qui en avait dissipé une partie. Évidemment Schenbok vivait maintenant de cette tutelle.

« Comment me défaire de lui sans le froisser ? » se demandait Nekhludov, en regardant ce visage luisant, aviné, aux moustaches enduites de cosmétique, et en écoutant son bavardage de camarade bon enfant soucieux de bonne chère, et sa vantardise dans les affaires de tutelle.

— Eh bien ! alors, où dinons-nous ?

— C'est que je n'ai pas un moment, dit Nekhludov en regardant sa montre.

— Eh bien, ce soir, il y a des courses. Tu viendras?

— Non, je n'irai pas.

— Mais si, viens. Je n'ai plus de chevaux à moi, mais je tiens pari pour ceux de Grichine. Tu t'en souviens; il a une écurie superbe. Alors viens, et nous souperons ensemble.

— Non je ne pourrai pas souper, répondit Nekhludov avec un sourire.

— Mais voyons, qu'y a-t-il? Enfin, où allais-tu de ce pas? Veux-tu que je te conduise?

— Je vais chez un avocat. Il habite ici, au coin de la rue, dit Nekhludov.

— Ah! oui, tu t'occupes maintenant dans les prisons. Tu es devenu le chargé d'affaires des prisonniers. Les Kortchaguine m'en ont parlé, fit Schenbok en riant. Ils sont déjà partis. Allons, qu'y a-t-il? Raconte-moi cela.

— Oui, oui, tout cela est vrai, répondit Nekhludov, mais je ne puis te le raconter dans la rue.

— Bon, bon! Tu as toujours été un original. Alors tu viendras aux courses?

— Non, je ne puis ni ne veux y aller. Ne m'en veuille pas, je te prie.

— T'en vouloir! non. Et où es-tu descendu? demanda-t-il. Et soudain son visage devint sérieux, son regard s'arrêta, les sourcils relevés. Il semblait évoquer un souvenir, et Nekhludov constata sur son visage la même expression stupide, re-

marquée, par la fenêtre du débit, chez l'homme aux sourcils soulevés et à la lèvre pendante. Quel froid, hein?

— Oui, oui.

— Tu as les paquets? demanda Schenbok au cocher. Allons, adieu. Je suis content de t'avoir rencontré, dit-il en serrant fortement la main de Nekhludov. Et il sauta dans sa voiture, agita sa large main gantée de blanc devant son visage luisant, et dans un sourire habituel montra ses dents d'une blancheur extraordinaire.

« Ai-je donc été ainsi? » se demanda Nekhludov tout en s'acheminant chez l'avocat. « Pas tout à fait, peut-être; mais c'était bien ainsi que je voulais être, et je pensais vivre toute ma vie de cette façon. »

L'avocat reçut Nekhludov avant son tour, et aussitôt se mit à parler de l'affaire des Menchov qu'il avait étudiée. Il était indigné de l'illégalité de l'accusation.

— C'est une affaire révoltante! ajouta-t-il. Il est très possible que le propriétaire ait mis le feu lui-même afin de toucher la prime d'assurance, et, le principal, c'est que la culpabilité des Menchov n'est aucunement prouvée. Il n'existe pas une seule preuve contre eux. La condamnation est due uniquement à l'excès de zèle du juge d'instruction et à la négligence du substitut. Si l'on peut obtenir que l'affaire soit jugée non devant le tribunal du district, mais ici, je garantis l'acquiescement, et plaiderai sans honoraires. Quant à l'autre affaire : la requête de Fédosia Birukov à l'empereur, elle est rédigée. Si vous allez à Pétersbourg, emportez-

la et occupez-vous personnellement de la faire appuyer; sans cela on demanderait de faire ici une enquête dont il ne sortirait rien. Faites donc tout votre possible auprès de quelqu'un d'influent dans la commission des grâces. Eh bien! Est-ce tout?

— Non, voici ce qu'on m'écrit encore...

— Il me semble que vous êtes devenu l'entonnoir par lequel s'écoulent toutes les plaintes de la prison! dit l'avocat en souriant. Mais il y en a trop : jamais vous n'en viendrez à bout.

— Non, mais ceci est vraiment trop fort! dit Nekhludov; et il lui résuma l'affaire. Dans un village, un paysan avait lu l'Évangile et l'avait commenté à ses amis. Le clergé vit là un crime. On le dénonça; le juge d'instruction interrogea, le substitut rédigea un acte d'accusation... et la Cour d'appel confirma.

— C'est quelque chose d'effrayant, dit Nekhludov. Est-il possible que cela soit vrai!

— Qu'y a-t-il là qui vous étonne?

— Mais tout! Je comprends le policier du village, qui exécute les ordres qu'il a reçus. Mais le substitut qui a rédigé l'acte d'accusation, un homme instruit, pourtant...

— Voilà l'erreur de s'imaginer que le parquet et la magistrature, en général, sont composés d'hommes nouveaux et libéraux. Oui, cela était, jadis, maintenant il en va autrement. Ce sont des

fonctionnaires qui n'ont d'autres soucis que le vingt du mois. Ils touchent leurs appointements qu'ils voudraient voir augmenter sans cesse, là se bornent tous leurs principes. Ils accuseront, jugeront et condamneront qui vous voudrez.

— Existe-t-il vraiment des lois qui permettent de déporter un homme parce qu'il aura lu l'Évangile à d'autres ?

— Non seulement on peut déporter dans des contrées lointaines, mais condamner aux travaux forcés, s'il est prouvé qu'en commentant l'Évangile, il s'est permis de le faire d'une manière qui contredit l'Église. Outrage public à la foi orthodoxe, en vertu de l'article 196, bannissement !

— Ce n'est pas possible !

— C'est ainsi. Je ne cesse de répéter aux magistrats que je ne puis les voir sans reconnaissance, car si je ne suis point en prison, ni vous, ni tout le monde, je ne le dois qu'à leur bienveillance, dit l'avocat. Rien n'est en effet plus facile que de trouver un texte de loi permettant de me déporter où l'on voudra.

— Mais si tout dépend du caprice d'un procureur ou autres gens, libres d'appliquer ou non la loi, à quoi bon les tribunaux ?

L'avocat se mit à rire :

— Quelles bonnes questions ! Cela, cher monsieur, c'est de la philosophie ! Eh bien ! si vous le voulez, nous pourrions également en causer.

Venez donc un samedi. Vous rencontrerez chez moi des savants, des hommes de lettres, des artistes. Nous pourrons causer de ces questions générales, dit l'avocat, en appuyant avec ironie sur les mots : « questions générales ». Vous connaissez ma femme. Venez donc.

— Oui, je tâcherai..., répondit Nekhludov conscient de ne pas dire la vérité, sachant qu'il s'efforcerait plutôt de ne pas se rendre à cette invitation de l'avocat, et d'éviter ces savants, ces hommes de lettres et ces artistes qui se réunissaient chez lui.

Le rire par lequel l'avocat avait répondu à sa remarque sur l'inutilité des tribunaux, puisque les magistrats peuvent à leur gré appliquer ou non la loi, et le ton sur lequel il avait prononcé les mots : « philosophie » et « questions générales », prouvaient à Nekhludov que l'avocat et lui ne comprenaient point les choses de la même façon et que, très probablement, il en serait de même avec les amis de l'avocat. Il sentait en outre que si grande que fût la distance entre lui et ses anciens amis, comme Schenbok, il était encore plus loin de l'avocat et des gens de son monde.

XII

La prison étant éloignée, comme il était déjà tard, pour s'y rendre Nekhludov prit un fiacre. En passant dans une rue, le cocher, un homme d'âge moyen, au visage intelligent, bon, se tourna vers Nekhludov et lui désigna une énorme maison en construction.

— Quel bâtiment ils élèvent là! dit-il, presque comme s'il en eût été l'auteur, et s'en enorgueillissait.

En effet, la maison en construction était énorme, et d'un style compliqué et bizarre. Les longues poutres de sapin des échafaudages, maintenues par des anneaux de fer, entouraient la construction et l'isolaient de la rue. Sur les échafaudages fourmillaient les ouvriers tout blancs de plâtre; les uns posaient des pierres, d'autres les taillaient; d'autres montaient de lourdes charges ou descendaient

des baquets vides et des civières. Un gros monsieur élégamment vêtu, l'architecte sans doute, debout près de l'échafaudage, désignait quelque chose à un contre-maitre, de la province de Vladimir, qui l'écoutait avec déférence. Devant eux, par la porte charretière, sortaient des chariots vides et entraient des chariots chargés.

« Et dire que tous, ceux qui travaillaient ainsi que ceux qui les font travailler, sont convaincus que cela doit se passer ainsi : qu'ils doivent construire ce palais insensé et inutile, pour quelque individu aussi insensé et aussi stupide, un de ceux qui les ruinent et les volent, tandis que chez eux, à la campagne, leurs femmes enceintes sont accablées par un travail trop dur pour elles, et que leurs enfants, à demi-morts de faim, sourient d'un air vieillot en tortillant leurs petites jambes », pensait Nekhludov en regardant cette maison.

— Oui, stupide maison ! dit-il en exprimant tout haut sa pensée.

— Comment stupide ? repartit le cocher offensé ; au contraire, cela donne du travail à l'ouvrier. Ce n'est pas une maison stupide !

— Mais ce travail qu'ils font est inutile !

— Il est utile puisqu'on construit, répliqua le cocher. Ça nourrit le monde.

Nekhludov se tut. Du reste il était difficile de parler à cause du bruit des roues. Non loin de là

prison, la voiture quitta la rue pavée pour la chaussée, de sorte qu'on pouvait facilement causer; et le cocher s'adressa de nouveau à Nekhludov.

— Ce qu'il y en a de gens qui quittent aujourd'hui la campagne pour la ville! dit-il en se tournant sur son siège et indiquant à Nekhludov un artel de paysans manœuvres, portant des scies, des haches, leurs *touloupes* pliés, leurs sacs sur le dos, et qui marchaient à leur rencontre.

— Sont-ils plus nombreux que les autres années? demanda Nekhludov.

— Il y en a tant qu'ils ne trouvent plus à s'embaucher. Le patron ne fait pas plus de cas d'un homme que d'un copeau. C'est plein partout.

— Et pourquoi cela?

— Ils sont trop. Ils ne savent plus où aller.

— Et qu'importe qu'ils soient trop? Pourquoi ne restent-ils pas à la campagne?

— Rien à faire à la campagne: il n'y a pas de terre.

Nekhludov éprouva le sentiment que suscite le heurt d'une blessure: il semble qu'on fasse exprès d'atteindre constamment l'endroit malade, et il en est simplement ainsi parce que les coups y sont plus sensibles.

« Est-ce partout la même chose! » se demandait-il.

Et il questionna le cocher sur la quantité de terres qu'il y avait dans son village, sur celles

qu'il possédait lui-même et pourquoi il était venu à la ville.

— Nous avons une *déciatine* de terre par âme, monsieur, dit le cocher avec volubilité. Nous en possédons pour trois âmes. J'ai à la maison mon père et mon frère ; un autre frère est soldat. Ce sont eux qui dirigent tout ; d'ailleurs il n'y a rien à diriger. Mon frère a voulu lui aussi s'en aller à Moscou.

— Mais ne peut-on affermer des terres ?

— A qui ? Les anciens seigneurs ont mangé leur fortune, et les marchands ont accaparé toute la terre. On ne peut rien leur affermer, ils font valoir eux-mêmes. Chez nous, c'est un Français qui a acheté la terre de l'ancien seigneur. Eh bien ! lui non plus ne loue rien, et c'est tout.

— Quel Français ?

— Dufar, le Français ! Vous en avez peut-être entendu parler ? Il fait des perruques pour les acteurs du Grand-Théâtre : un bon métier, il a gagné de l'argent ! Il a acheté toute la propriété de notre demoiselle. Maintenant il est notre maître. Il fait de nous ce qu'il veut. Heureusement que c'est un brave homme. Mais sa femme, une Russe, est un tel chien, que Dieu nous en préserve ! Elle vole les gens. C'est un malheur !... Mais voici la prison. Où faut-il arrêter ? Devant le perron ? Je crois bien qu'on ne permet pas.

XIII

Le cœur serré, inquiet des dispositions dans lesquelles il allait trouver Maslova, effrayé du mystère qu'il devinait en elle et en ce lien qui unissait les hommes dans la prison, Nekhludov sonna à la porte principale et demanda Maslova au surveillant qui vint lui ouvrir. Après s'être informé, le surveillant lui dit qu'elle était à l'hôpital. Nekhludov y alla. Le gardien de l'infirmerie, un bon petit vieillard, le fit entrer, et, dès qu'il eut appris qui il venait voir, il lui indiqua la section des enfants.

Un jeune médecin, tout pénétré de l'odeur d'acide phénique, vint, dans le corridor, à la rencontre de Nekhludov et, d'un ton sévère, lui demanda ce qu'il désirait. Ce médecin était plein de prévenances pour les prisonniers, ce qui lui attirait à chaque instant des ennuis, soit avec les autorités de la prison, soit même avec le médecin en chef.

Craignant que Nekhludov ne sollicitât une faveur interdite, et voulant montrer qu'il ne faisait d'exception pour personne, il affecta de se montrer revêche.

— Il n'y a pas de femmes ici : c'est la section des enfants ! dit-il.

— Je sais. Mais il s'agit d'une détenue transférée ici comme infirmière.

— En effet, nous en avons deux ; alors de laquelle s'agit-il ?

— Je suis en rapports avec l'une d'elles, la Maslova, dit Nekhludov, et je voudrais la voir. Je pars pour Pétersbourg où je vais déposer son recours en cassation, et je voudrais lui remettre ceci : une simple photographie, dit Nekhludov en tirant une enveloppe de sa poche.

— Bien ! Cela est faisable, dit le médecin en se radoucissant, et il pria une vieille femme en tablier blanc de faire venir la prisonnière Maslova.

— Désirez-vous vous asseoir ici ou passer au parloir ?

— Merci, répondit Nekhludov, et, profitant du changement de ton du médecin, maintenant bienveillant pour lui, il lui demanda si l'on était satisfait de Maslova, à l'hôpital.

— Mais oui, elle ne travaille pas mal, étant donné surtout les conditions dans lesquelles elle s'est trouvée, répondit le médecin. D'ailleurs la voici.

La vieille infirmière parut à l'une des portes, suivie de Maslova. Celle-ci portait un tablier blanc sur sa robe de toile rayée, et un fichu couvrait ses cheveux. A la vue de Nekhludov, elle rougit, s'arrêta, comme hésitant, puis fronça les sourcils, et les yeux baissés s'avança vers lui, glissant d'un pas rapide sur le tapis du corridor. Sa première pensée fut de ne pas lui tendre la main, mais, s'y étant décidée, elle devint plus rouge encore. Nekhludov ne l'avait pas revue depuis le jour où elle s'était excusée de s'être emportée contre lui, et il espérait la retrouver dans les mêmes dispositions. Mais elle était tout autre, il y avait dans l'expression de son visage quelque chose de nouveau : quelque chose de réservé, de timide, et, comme il parut à Nekhludov, d'hostile envers lui. Il lui dit, comme il l'avait fait au médecin, qu'il partait pour Pétersbourg, puis il lui remit l'enveloppe contenant la photographie rapportée de Panovo.

— J'ai trouvé ceci à Panovo ; c'est une vieille photographie ; peut-être vous sera-t-elle agréable. Prenez-là.

Elle releva ses sourcils noirs, et fixa sur Nekhludov ses yeux loucheurs, l'air surpris et semblant demander : « Pourquoi cela ? » Et, sans mot dire, elle prit l'enveloppe et la glissa sous la bavette de son tablier.

— J'ai vu là-bas votre tante, dit Nekhludov.

— Vous l'avez vue ? prononça-t-elle indifférente.

— Vous trouvez-vous bien ici

— Oui, ça va ! répondit-elle.

— Ce n'est pas trop dur ?

— Non, rien ! Je ne suis pas encore habituée.

— Je suis heureux que vous soyez ici. Cela vaut mieux que là-bas.

— Où, là-bas ? demanda-t-elle, tandis que ses joues s'empourpraient.

— Là-bas, dans la prison, reprit vivement Nekhludov.

— En quoi donc est-ce mieux ?

— Je suppose qu'ici les gens sont meilleurs ; ils ne sont pas les mêmes que là-bas.

— Mais là-bas, il y en a de bons, dit-elle.

— Je me suis occupé de l'affaire des Menchov ; j'espère qu'on les relâchera, dit Nekhludov.

— Dieu le veuille ! C'est une si excellente vieille, dit-elle, exprimant de nouveau son opinion sur la vieille, et elle sourit légèrement.

— Je pars aujourd'hui pour Pétersbourg. Votre affaire viendra bientôt, et j'espère faire casser le jugement.

— Qu'il soit cassé ou non, maintenant cela m'est égal ! dit-elle.

— Pourquoi maintenant ?

— Comme ça, dit-elle avec un rapide regard interrogateur.

Nekhludov crut comprendre, par cette parole et ce regard, qu'elle désirait savoir s'il persistait dans

son projet, ou s'il s'accommodait du refus qu'elle lui avait opposé.

— Je ne sais pourquoi cela vous est égal, dit-il, mais à moi, cela importe. Mais acquittée ou non, je serai toujours prêt à faire ce que je vous ai dit, prononça-t-il d'un ton résolu.

Elle releva la tête, ses yeux noirs loucheurs s'arrêtèrent sur le visage de Nekhludov, et ses traits s'illuminèrent de joie. Mais ses paroles ne correspondaient point à ce que disaient ses yeux.

— Il est inutile de me dire cela, prononça-t-elle.

— Je le dis pour que vous le sachiez.

— Tout a été dit ; il n'y a plus à en parler, dit-elle, réprimant avec effort un sourire.

A ce moment, un bruit, suivi d'un cri d'enfant, se fit entendre dans la salle des malades.

— On m'appelle, je crois, fit-elle se retournant inquiète.

— Allons, adieu, dit-il.

Elle feignit de ne pas voir la main qu'il lui tendait, se détourna sans la serrer, en cherchant à dissimuler son triomphe, et s'enfuit rapidement sur le tapis du corridor.

« Que se passe-t-il en elle ? Que pense-t-elle ? Que sent-elle ? N'est-ce qu'une épreuve qu'elle me fait subir, ou bien, réellement ne peut-elle me pardonner ? Ne peut-elle ou ne veut-elle pas me dire ce qu'elle pense, ce qu'elle sent ? Est-elle mieux

disposée à mon égard ou est-ce le contraire? » se demandait Nekhludov sans pouvoir résoudre ces questions. La seule chose qu'il savait, c'est qu'elle était différente, qu'en elle s'était accompli un profond changement, grâce auquel il se trouvait non seulement en communion avec elle, mais encore avec Celui au nom de qui s'opérait ce changement. Et la conscience de cette communion le remplissait de joie et d'attendrissement.

De retour dans la salle où se trouvaient huit lits d'enfants, Maslova, sur l'ordre de la sœur, s'était mise à faire les lits, et, en se penchant trop en avant sur les draps, elle glissa et faillit tomber. Un garçon convalescent, au cou bandé, qui la regardait, se mit à rire, et Maslova, ne pouvant se contenir davantage, s'assit sur le lit, partit d'un franc éclat de rire, si contagieux qu'il gagna les autres enfants.

La sœur en fut irritée contre elle.

— Pourquoi hurles-tu ainsi? dit-elle à Maslova. Te crois-tu encore là-bas, où tu étais? Va chercher les portions.

Maslova se tut, prit la vaisselle et alla où on l'envoyait; mais ayant échangé un nouveau regard avec le gamin à qui il était défendu de rire, elle se remit à pouffer.

Dans la journée, dès qu'elle se trouvait seule, Maslova tirait de l'enveloppe la photographie et y jetait un regard, mais seulement le soir, son ser-

vice fini, quand elle fut seule dans la chambre où elle couchait avec une autre garde-malade, elle prit la photographie et, immobile, la regarda longuement en caressant des yeux les plus infimes détails des figures, des vêtements, des degrés du perron, des massifs servant de fond, sur lequel se détachaient son visage à lui, le sien, et ceux des vieilles tantes. Elle examinait la photographie passée, jaunie, et y revoyait surtout avec joie sa propre image, jeune, jolie, les boucles de ses cheveux entourant son front. Elle était si plongée dans cette contemplation qu'elle ne vit même pas sa compagne entrer dans la chambre.

— Qu'est-ce donc? C'est lui qui te l'a donnée? lui demanda, penchée au-dessus de la photographie, la grosse et bonasse garde-malade. Est-ce vraiment toi?

— Et qui donc? fit Maslova avec un sourire en regardant sa compagne.

— Et ça, c'est lui? Et ça, c'est sa mère?

— Sa tante. Mais ne m'aurais-tu pas reconnue? demanda Maslova.

— Jamais de la vie! Ton visage n'est plus du tout le même. Elle date d'au moins dix ans!

— Ce ne sont point les années, c'est toute la vie! répondit Maslova, perdant tout à coup son animation. Son visage devint triste, et une ride se creusa entre ses sourcils.

— Quoi? La vie était facile « là-bas », je pense!

— Oui, facile! répondit Maslova en fermant les paupières et hochant la tête. Pire que le bagne!

— Et pourquoi donc?

— C'est ainsi. De huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin! Et cela tous les jours!

— Alors, pourquoi ne pas s'en aller?

— On le voudrait bien, mais c'est impossible...

Bah! assez parlé, fit Maslova, et, se dressant d'un bond, elle jeta la photographie dans le tiroir de la petite table, et, retenant à peine des larmes de rage, elle s'enfuit dans le corridor en faisant claquer la porte. En revoyant cette photographie elle s'était sentie telle qu'elle y était représentée; elle s'était rappelé tout le bonheur qu'elle avait alors et qu'elle pourrait encore partager avec lui; et voilà que les paroles de sa compagne lui avaient rappelé ce qu'elle était à présent, ce qu'elle avait été « là-bas », et toute l'horreur de cette existence qu'elle avait vaguement ressentie, mais qu'elle n'avait pas voulu s'avouer. Maintenant seulement elle se rappelait toutes ces nuits horribles, en particulier une nuit de carnaval, où elle attendait l'étudiant qui lui avait promis de la sortir de là. Elle se rappela que, vêtue d'une robe de soie rouge très décolletée, tachée de vin, un ruban rouge dans ses cheveux défrisés, harassée, ivre, une fois, à deux heures du matin, après avoir reconduit les visiteurs et avant de se mettre à danser, elle était venue un instant s'asseoir auprès

de la pianiste maigre, osseuse, bourgeonnée, qui accompagnait le violoniste, et lui avait avoué combien cette existence lui était pénible. La pianiste lui avait déclaré aussi qu'elle était lasse de la vie qu'elle menait, et Clara s'étant alors approchée, elles avaient décidé toutes trois de renoncer à cette existence. Elles pensaient que c'était fini pour cette nuit et voulaient se séparer quand on entendit de l'antichambre des voix de clients pris de boisson. Le violoniste avait entamé une ritournelle, la pianiste s'était mise à accompagner l'air russe, très gai, de la première figure d'un quadrille; un petit homme ivre, en habit et cravate blanche, infectant le vin et hoquetant, avait pris Maslova par la taille; un autre homme, barbu, également en habit (ils revenaient d'un bal), avait saisi Clara, et longtemps on avait tourné, crié, bu... Ainsi s'était passée une année, puis deux, puis trois. Comment ne pas changer! Et l'unique cause de tout cela c'était lui. Et tout d'un coup, en elle se souleva sa haine ancienne contre lui. Elle aurait voulu pouvoir l'insulter, l'accabler de reproches, et elle s'en voulut d'avoir laissé perdre, ce jour même, l'occasion de lui dire encore une fois qu'elle le connaissait bien, qu'elle ne lui céderait pas, qu'elle ne lui permettrait pas d'abuser cette fois de son âme comme il avait abusé de son corps, ni de lui servir de prétexte à montrer sa générosité. Et pour se délivrer de ce sentiment

douloureux d'attendrissement pour soi-même et de haine impuissante contre lui, elle eût voulu boire de l'eau-de-vie. Elle eût manqué à sa parole et bu si elle eût été encore dans la prison. Mais ici, c'était chez l'aide-chirurgien seul, qu'on pouvait avoir de l'eau-de-vie, et Maslova avait peur de lui, parce qu'il la poursuivait de ses assiduités et que ces rapports avec les hommes lui inspiraient du dégoût.

Après être restée assise sur un banc, dans le corridor, elle rentra dans sa chambre, et, sans répondre à sa compagne, elle pleura longuement sur sa vie perdue.

XIV

A Pétersbourg, Nekhludov avait à s'occuper de trois affaires : le pourvoi en cassation de Maslova, au Sénat ; le recours en grâce de Fedosia Birukov, à la Chambre des requêtes ; puis, sur la prière de Véra Bogodoukovskaïa, il devait s'enquérir à la direction de la gendarmerie, ou à la troisième section de la police, des moyens d'obtenir la mise en liberté de Choustova, et demander pour une mère l'autorisation de voir son fils, détenu à la forteresse, au sujet duquel Véra Bogodoukovskaïa lui avait envoyé un mot. Il considérait ces deux affaires, comme une seule, la troisième. Une quatrième affaire l'intéressait encore : celle des secrétaires arrachés à leurs familles pour être déportés au Caucase, uniquement parce qu'ils avaient lu et commenté l'Évangile. Nekhludov s'était promis à

soi-même, plus encore qu'aux intéressés, de faire tout son possible pour les tirer de là.

Depuis sa dernière visite à Maslennikov, et surtout depuis son voyage à la campagne, Nekhludov éprouvait par tout son être une répulsion profonde pour le milieu qui, jusqu'à ce jour, avait été le sien, pour ce milieu où sont cachées avec tant de soin toutes les souffrances qui accablent des millions d'êtres humains, et cela à seule fin d'assurer à un petit nombre le confort et les plaisirs ; pour ce milieu où, du fait qu'on ne permet pas de voir ces souffrances, on ne voit pas non plus la cruauté et la criminalité de sa propre vie. Nekhludov ne pouvait plus, sans gêne et sans remords, conserver ses relations avec les gens de ce milieu. Et pourtant il y était amené par les habitudes de sa vie ancienne, par ses relations de parenté, d'amitié, et surtout par son désir de venir en aide à Maslova et à tous ceux dont il connaissait les souffrances, ce qui l'obligeait à demander l'appui et les services des personnes de ce milieu que non seulement il n'estimait point, mais pour lesquelles il n'avait que répulsion et mépris.

En arrivant à Pétersbourg, il descendit chez sa tante, la sœur de sa mère, la comtesse Tcharskaïa, femme d'un ancien ministre. Nekhludov se trouvait ainsi au cœur même de ce monde aristocratique, qui lui était devenu si étranger. Il en était contrarié, mais il ne pouvait faire autrement. Des-

endre à l'hôtel, c'était offenser sa tante ; or cette tante avait des relations puissantes et pouvait lui être au plus haut degré utile pour toutes les affaires dont il avait à s'occuper.

— Eh bien ! qu'ai-je appris sur ton compte ? quel est ce miracle ? lui demanda la comtesse Catherine Ivanovna dès le matin de son arrivée, en lui faisant servir le café. VOUS POSEZ POUR UN HOWARD ! Tu secours les criminels ! Tu visites les prisons ! Tu corriges les prisonniers !

— Certes non, je n'y songe pas.

— Tant mieux ! Mais, quelque aventure romanesque ? Allons, raconte.

Nekhludov fit le récit de ses relations avec Maslova et raconta tout ce qui s'était passé.

— Je me souviens ! La pauvre Hélène m'avait vaguement parlé de tout cela, après ton séjour chez les vieilles demoiselles. N'avaient-elles pas imaginé de te faire épouser leur pupille ? (La comtesse Catherine Ivanovna avait toujours méprisé les tantes paternelles de Nekhludov.) Alors c'est elle ? ELLE EST ENCORE JOLIE ?

Catherine Ivanovna était une femme d'une soixantaine d'années, bien portante, gaie, active bavarde. De haute taille, très corpulente, on remarquait sur sa lèvre les traces d'une moustache brune. Nekhludov l'aimait ; depuis son enfance il était habitué à venir puiser près d'elle l'énergie et la bonne humeur.

— NON, MA TANTE, tout cela est terminé. Je voudrais seulement lui venir en aide, premièrement parce qu'elle a été injustement condamnée, que j'en suis fautif, et parce que je suis coupable de tout son sort. Je suis donc tenu de faire pour elle tout mon possible.

— Mais on m'a dit que tu voulais l'épouser?

— C'est vrai, je l'ai voulu, mais elle ne veut pas.

Catherine Ivanovna plissa son front, et, les prunelles baissées, examina son neveu, en silence, et avec étonnement. Soudain son visage se transforma et parut joyeux.

— Eh bien! elle est plus spirituelle que toi. Ah! quel godiche tu es! Et vraiment tu l'épouserais?

— Absolument.

— Après tout ce qu'elle a été.

— Justement. N'est-ce point par ma faute?

— Tu n'es qu'un niais! opina la tante en continuant à sourire; un effroyable niais, mais je t'aime justement à cause de ton insondable niaiserie, répéta-t-elle, évidemment ravie du mot, qui, à son avis, définissait parfaitement l'état intellectuel et moral de son neveu. Tu sais, c'est venu fort à propos, continua-t-elle, justement, Aline a ouvert un superbe refuge de Madeleines! J'y suis allée un jour. Elles sont répugnantes! Après j'ai dû me laver. Mais Aline s'est dévouée à son refuge CORPS ET ÂME. Alors voilà, nous l'amènerons chez elle. Si quelqu'un peut l'amender, c'est Aline seule.

— Mais elle est condamnée aux travaux forcés. Je suis venu ici, précisément pour essayer de faire casser le jugement. C'est la première des affaires pour lesquelles je m'adresse à vous.

— Ah vraiment! Et de qui cela dépend-il?

— Du Sénat.

— Du Sénat? Mais mon cher cousin Léon siège au Sénat. Ah! j'oublie qu'il est dans la section héraldique. Des vrais sénateurs, je n'en connais aucun. Dieu sait d'où sortent ces gens... des Allemands : Ge, Fe De... TOUT L'ALPHABET ! ou bien toutes sortes d'Ivanov, de Sémenov, de Nikitine; ou bien des Ivanenko, des Simonenko, de Nikitenko, POUR VARIER ! DES GENS DE L'AUTRE MONDE. Mais cela ne fait rien, j'en parlerai à mon mari. Lui les connaît. Il connaît toutes sortes de gens. Je lui en parlerai. Mais toi, tu lui expliqueras l'affaire, car moi il ne me comprend jamais; quoique je dise, il affirme toujours qu'il ne comprend rien. C'EST UN PARTI PRIS. Tout le monde me comprend, lui seul ne me comprend pas.

A ce moment un valet de chambre apporta une lettre sur un plateau d'argent.

— Justement d'Aline! Voilà, tu entendras aussi Kizeweter.

— Qui est-ce Kizeweter?

— Kizeweter? Viens chez nous ce soir, et tu verras. Il parle si bien que les criminels les plus endur-

cis se jettent à genoux, et pleurent, et se repentent.

Si étrange et si peu d'accord que cela fût avec son caractère, la comtesse Catherine Ivanovna était une fervente adepte de la doctrine qui fait de la foi en la Rédemption l'essence même du Christianisme. Elle fréquentait les réunions où l'on prêchait cette doctrine alors à la mode et réunissait chez elles ses adeptes. Bien que cette doctrine proscrivit non seulement les rites, les icônes, mais les sacrements même, la comtesse Catherine Ivanovna avait des icônes dans toutes ses chambres, même au-dessus de son lit, et suivait toutes les pratiques orthodoxes, sans trouver à cela la moindre contradiction.

— Ah! si ta Madeleine pouvait l'entendre, elle se convertirait, reprit la comtesse. Mais toi, reste ce soir à la maison, tu l'entendras. C'est un homme extraordinaire.

— Ma tante, cela ne m'intéresse pas.

— Je t'assure que c'est intéressant! Ne manque pas de venir. Eh bien! que désires-tu encore de moi? VIDEZ VOTRE SAC.

— J'ai aussi à faire à la forteresse.

— A la forteresse? Oh! là je puis te donner une lettre pour le baron Kriegsmuth. C'EST UN TRÈS BRAVE HOMME. D'ailleurs, tu le connais : c'est un ancien camarade de ton père. IL DONNE DANS LE SPIRITISME ; mais c'est égal, il est bon. Et qu'as-tu à faire à la forteresse?

— Demander qu'on permette à une mère de voir son fils qui est enfermé là. Mais on m'a dit que cela dépendait non de Kriegsmuth mais de Tcherviansky.

— Tcherviansky ! Celui-là je ne l'aime pas ! Mais il est le mari de Mariette. On peut agir par elle. Elle fera tout pour moi. ELLE EST TRÈS GENTILLE !

— Je voudrais aussi me renseigner au sujet d'une femme emprisonnée depuis plusieurs mois, sans qu'elle-même sache pourquoi.

— Bast ! Elle doit bien le savoir. Elles le savent très bien. Ces femmes à cheveux courts n'ont que ce qu'elles méritent.

— Quant à cela, nous n'en savons rien : ce que nous savons c'est qu'elles souffrent. Vous, chrétienne, vous croyez à l'Évangile, et vous êtes si impitoyable ?

— Il ne s'agit pas de cela. L'Évangile est l'Évangile, et ce qui est répugnant est répugnant. Ne serait-ce pas pire de feindre la sympathie pour les nihilistes, les femmes surtout, avec leurs cheveux courts, quand, en réalité, je ne puis les souffrir !

— Et pourquoi ne pouvez-vous les souffrir ?

— Tu demandes encore pourquoi, après le 1^{er} mars ?

— Mais toutes n'y ont pas participé.

— Cela ne fait rien ! Pourquoi se mêler de ce qui ne les regarde pas ? Ce n'est pas le rôle des femmes.

— Mais, par exemple, Mariette, vous trouvez

qu'elle a le droit de s'occuper des affaires, — dit Nekhludov.

— Mariette? Mariette est Mariette, mais qu'une Dieu sait quoi, une Khaltupkina quelconque, veuille nous faire la leçon à tous...

— Non pas nous faire la leçon, mais venir en aide au peuple.

— On sait bien sans elles qui il faut aider.

— Mais puisque le peuple souffre. Je reviens de la campagne... Trouvez-vous juste que les paysans se tuent de travail et n'aient pas de quoi manger à leur faim, alors que nous vivons dans un luxe fou? continua Nekhludov, que la bonhomie de sa tante encourageait à lui confier toutes ses pensées.

— Eh bien! quoi? Veux-tu que je travaille et jeûne?

— Non, je ne veux point vous priver de manger, dit Nekhludov en souriant, je veux seulement que tous travaillent et que tous mangent.

La tante plissa de nouveau son front, abaissa ses prunelles et regarda son neveu avec curiosité.

— MON CHER, VOUS FINIREZ MAL, dit-elle.

— Pourquoi?

A ce moment entra un grand et robuste général. C'était Tcharsky, l'ancien ministre, le mari de la comtesse.

— Ah! Dmitri, bonjour! dit-il en tendant à Nekhludov sa joue fraîchement rasée. Depuis quand es-tu arrivé?

Il baisa silencieusement le front de sa femme.

— Non, IL EST IMPAYABLE, dit à son mari la comtesse Catherine Ivanovna. Il m'ordonne d'aller battre mon linge à la rivière et de me nourrir de pommes de terre. C'est un effroyable imbécile. Malgré cela, fais ce qu'il te demandera. C'est un terrible nigaud, se corrigea-t-elle. A propos, on dit que madame Kamenskaia est dans un tel désespoir qu'on craint pour sa vie; tu devrais aller lui rendre visite.

— Oui, c'est affreux! répondit le mari.

— Et maintenant, allez causer de vos affaires. J'ai des lettres à écrire.

Nekhludov pénétrait à peine dans la chambre voisine du salon qu'elle lui cria de l'autre pièce :

— Faut-il écrire à Mariette?

— Je vous en prie, ma tante.

— Alors je laisserai en blanc ce qu'il faut dire de la femme aux cheveux courts. Elle ordonnera à son mari de faire ce que tu lui demanderas, et il le fera. Mais ne pense pas que je sois méchante! Elles ne sont guère sympathiques, tes protégées; MAIS JE NE LEUR VEUX PAS DE MAL. Que Dieu les garde! Maintenant va et sois sans faute ce soir à la maison. Tu entendras Kizeweter. Et puis tu prieras avec nous. Et si tu ne résistes pas, ÇA VOUS FERA BEAUCOUP DE BIEN. Je sais parfaitement qu'Hélène et vous tous ne vous en êtes jamais beaucoup inquiété! Eh bien! au revoir!

L'ancien ministre, le comte Ivan Mikhaïlovitch, était un homme aux convictions très fermes. Depuis sa jeunesse, ces convictions consistaient en ceci : de même que l'oiseau doit se nourrir de vers, être vêtu de plumes et de duvet, et voler dans l'espace, ainsi lui-même doit, naturellement, se nourrir de mets très recherchés, préparés par des cuisiniers payés cher, se vêtir des vêtements les plus chers et les plus confortables, se faire traîner par les chevaux les plus doux et les plus rapides, et, par conséquent, tout cela doit être à sa disposition. Le comte Ivan Mikhaïlovitch estimait en outre que plus il toucherait d'argent du Trésor, plus il aurait de décorations, jusqu'aux insignes de diamants, plus il fréquenterait de hauts personnages des deux sexes et parlerait d'eux, mieux cela vaudrait. Pour le comte Ivan Mikhaïlovitch, en

dehors de ces dogmes fondamentaux tout lui semblait nul et dénué d'intérêt. Peu lui importait, d'ailleurs, que les choses allassent d'une façon ou de l'autre. C'était en se conformant à ces principes que le comte Ivan Mikhaïlovitch avait vécu et agi à Pétersbourg durant quarante ans, après lesquels il était arrivé à être nommé ministre.

Les qualités principales qui avaient permis au comte Ivan Mikhaïlovitch d'arriver à ce poste étaient celles-ci : premièrement, il savait comprendre le sens des papiers et des lois, et rédiger, dans un style peu élégant, il est vrai, des documents intelligibles et exempts de fautes d'orthographe ; deuxièmement, il était très représentatif et pouvait donner, suivant les circonstances, l'impression de la dignité, de la hauteur, de l'inaccessibilité, ou celle de la souplesse allant jusqu'à la lâcheté ; troisièmement, il était affranchi de toutes règles de moralité individuelle ou sociale et, par suite, il pouvait, quand il le fallait, être d'accord ou en désaccord avec tout le monde. En agissant ainsi il n'avait qu'un seul souci : éviter pour soi-même la contradiction évidente, mais il était complètement indifférent à la moralité ou à l'immoralité de ses actes, ainsi qu'à la question de savoir si ces actes feraient du bien ou du mal à la Russie ou au monde entier.

Quand il devint ministre, non seulement tous ses subordonnés mais la plupart de ses connais-

sances et surtout lui-même, furent persuadés qu'il était un homme d'État excessivement intelligent. Quand, au bout d'un certain temps, force fut de constater qu'il n'avait rien changé, rien amélioré ; quand d'autres hommes tels que lui, sachant comprendre et rédiger des documents officiels, des fonctionnaires aussi représentatifs que lui, et aussi dénués de principes et de scrupules, l'eurent, suivant les lois de la lutte pour l'existence, supplanté et forcé à se retirer, il devint clair pour tous que non seulement il n'était pas d'une intelligence extraordinaire, mais qu'il était très borné, peu instruit, malgré son assurance, et que, dans ses opinions, il dépassait à peine le niveau des leader articles des journaux conservateurs. On s'aperçut alors que rien ne le distinguait des médiocrités vaniteuses et obtuses qui l'avaient supplanté et lui-même s'en rendait compte, ce qui ne l'empêchait pas de se croire le droit de recevoir un traitement d'année en année plus fort et de nouvelles décorations pour son uniforme de gala. Cette conviction était si ferme en lui que personne n'avait le courage de l'en dissuader, et, chaque année, sous forme de pension de retraite, d'indemnité comme conseiller d'État, président de toutes sortes de commissions ou de comités, il recevait plusieurs dizaines de milliers de roubles ; sans compter qu'il avait chaque année le droit, si apprécié de lui, de faire coudre de nouveaux galons à son

col ou à son pantalon, et à son habit de nouveaux rubans et des étoiles d'émail. Et cela valait au comte Ivan Mikhaïlovitch des relations très étendues.

Le comte Ivan Mikhaïlovitch écouta Nekhludov comme il écoutait les rapports de son chef de cabinet, puis il lui dit qu'il allait lui donner deux lettres de recommandation, dont l'une pour le sénateur Wolff, du département de cassation.

— On dit bien des choses sur son compte, remarqua-t-il, mais DANS TOUS LES CAS, C'EST UN HOMME COMME IL FAUT. Il est mon obligé et fera tout ce qu'il pourra.

La seconde lettre était pour un membre influent de la commission des grâces. L'affaire de Fédosia Birukov, telle que la lui avait présentée Nekhludov, l'avait fort intéressé. Nekhludov lui ayant dit qu'il voulait écrire à l'Impératrice, il convint que c'était, en effet, une affaire très touchante, et, qu'au cas échéant, on pourrait en parler là-bas ; mais qu'il ne pouvait rien promettre : la requête devait suivre la filière. Il ajouta, après un instant de réflexion, que si on l'invitait un jeudi en PETIT COMITÉ, il raconterait peut-être cette affaire.

Muni des deux lettres du comte et d'un mot de sa tante pour Mariette, Nekhludov partit aussitôt pour ces diverses courses.

Il commença par Mariette. Il l'avait connue fillette, de famille aristocratique peu fortunée, et il

savait qu'elle avait épousé un arriviste, duquel il avait entendu raconter plusieurs vilaines choses, et, comme toujours, il lui était pénible de solliciter l'appui d'un homme qu'il n'estimait pas. En pareil cas, il ressentait toujours un malaise moral, un mécontentement de soi, et il se demandait : faut-il ou non s'adresser à lui ? Et toujours il décidait qu'il le devait. En outre, il sentait la fausseté de sa situation de solliciteur auprès de gens qu'il reniait et qui, eux, continuaient à le tenir pour un des leurs ; et malgré lui, dans cette société, il se sentait retomber dans l'ornière ancienne et reprenait le ton léger et immoral qui y régnait. Déjà, chez sa tante Catherine Ivanovna, il avait éprouvé cela. Ce matin, il avait pris un ton badin pour parler des choses les plus sérieuses.

En général, Pétersbourg, où il n'était pas venu depuis longtemps, produisait sur lui son action habituelle : physiquement excitante, moralement déprimante.

Tout y était si propre, si commode, si bien organisé ; les gens y étaient si dépourvus de scrupules moraux que la vie y semblait particulièrement légère.

Un superbe cocher, propre, correct, conduisit Nekhludov jusqu'à la demeure de Mariette, en passant devant de superbes agents de police, propres et corrects, sur un bon pavé très bien nettoyé, devant des maisons belles et propres.

Devant le perron stationnait une paire de chevaux anglais harnachés et attelés, et le cocher, en livrée, l'air grave et digne, le fouet à la main, ressemblait à un Anglais avec ses favoris à mi-hauteur des joues.

Un portier en uniforme, extraordinairement propre, ouvrit la porte du vestibule où se tenait un valet de pied aux splendides favoris, en livrée galonnée encore plus propre, et un planton de service en uniforme neuf.

— Le général ne reçoit pas. La générale non plus, elle va sortir.

Nekhludov remit la lettre de la comtesse Catherine Ivanovna, tira de son portefeuille une carte de visite et s'approcha d'une petite table où se trouvait un registre pour inscrire les noms des visiteurs. Il se disposait à écrire qu'il regrettait beaucoup de ne pas les trouver à la maison, quand le valet s'approcha de l'escalier et que le portier s'élança vers le perron en criant : « Avancez ! » tandis que le planton, se raidissant, les mains à la couture de son pantalon, suivait des yeux une femme, petite et mince, qui descendait l'escalier d'un pas rapide, contrastant avec l'importance de son rang.

Mariette, coiffée d'un grand chapeau à plumes, était en robe et pèlerine noires ; elle portait des gants noirs, neufs, et son visage était couvert d'une voilette. A la vue de Nekhludov, elle sou-

leva sa voilette, laissant voir un très joli visage, et des yeux brillants au regard interrogateur.

— Ah! le prince Dmitri Ivanovitch! s'écria-t-elle d'une voix familière et joyeuse. Je vous aurais reconnu...

— Et vous vous souvenez même de mon nom?

— Parfaitement! Ma sœur et moi avons même été amoureuses de vous! dit-elle en français. Mais comme vous êtes changé! Je regrette d'être forcée de sortir. Mais nous pouvons toujours rentrer un instant, dit-elle, l'air hésitant.

Elle jeta un coup d'œil sur la pendule de l'anti-chambre.

— Hélas! non. Ce n'est pas possible. Je vais chez madame Kamenskaia, pour le service funèbre. Elle est très abattue.

— Que lui est-il donc arrivé?

— Ne le savez-vous pas? Son fils vient d'être tué en duel. Il s'était battu avec Posen! Fils unique! C'est affreux! La mère est désespérée.

— Oui, j'ai entendu parler.

— Mais, je suis obligée de partir. Venez donc demain, ou ce soir, dit-elle. Et d'un pas léger, elle se dirigea vers la porte de sortie.

— Ce soir, je ne pourrai pas, dit-il en l'accompagnant sur le perron. Je venais vous entretenir d'une affaire, reprit-il, en regardant la paire d'alezans qui s'arrêtait devant le perron.

— De quoi s'agit-il?

— Cette lettre de ma tante vous renseignera, dit Nekhludov en lui tendant une enveloppe étroite cachetée d'un large sceau. Là vous verrez tout.

— La comtesse Catherine Ivanovna s'imagine que j'ai de l'influence sur mon mari, mais elle se trompe. Je n'ai aucune influence sur lui, et ne veux intervenir en rien. Mais pour la comtesse et pour vous, je veux bien faire une exception. Voyons, de quoi s'agit-il? dit-elle, tout en cherchant vainement sa poche, de sa petite main gantée.

— Une jeune fille est enfermée à la forteresse. Elle est malade et innocente.

— Comment se nomme-t-elle?

— Choustova, Lydie Choustova. Tout est noté dans la lettre.

— C'est bon. Je ferai tout ce que je pourrai, dit-elle, en montant légèrement dans l'élégante voiture douillettement capitonnée, dont le vernis étincelait au soleil. Elle s'assit et ouvrit son ombrelle. Le valet de pied monta sur le siège et fit signe au cocher de partir. La voiture s'ébranla, mais, au même instant, du bout de son ombrelle, elle toucha l'épaule du cocher. Les superbes juments aux jambes fines, courbant la tête sous la pression du mors, s'arrêtèrent en piaffant.

— Mais vous reviendrez me voir, et cette fois d'une façon désintéressée, dit-elle avec un sourire dont elle savait bien la puissance. Et, comme si

elle jugeait la représentation terminée, elle abaissa le rideau, — sa voilette, — et de nouveau toucha le cocher du bout de son ombrelle.

— Eh bien ! partons !

Nekhludov souleva son chapeau. Les alezans, impatients, emportèrent à une allure rapide la voiture qui glissait légèrement sur ses roues silencieuses, à peine cahotée sur le pavé inégal.

XVI

Nekhludov, se rappelant le sourire échangé avec Mariette, hocha la tête.

« Avant même que tu aies eu le temps de t'en apercevoir, tu seras repris dans l'engrenage de cette vie ? » pensa-t-il en éprouvant ce malaise moral et les doutes qu'il ressentait lorsqu'il était obligé de recourir aux bons offices des gens qu'il n'estimait pas. S'étant demandé où il irait ensuite, pour ne point retourner sur ses pas, il décida de se rendre au Sénat. On l'introduisit à la chancellerie où, dans des pièces merveilleusement aménagées, il aperçut un très grand nombre de fonctionnaires fort polis et très propres.

A ce qu'on lui apprit, le recours de Maslova avait été reçu et renvoyé, aux fins d'examen, à ce même sénateur Wolff pour lequel son oncle lui avait donné une lettre.

— Il y aura séance au Sénat cette semaine, lui dit-on, mais il est peu probable que l'affaire de Maslova y soit appelée. Cependant, si on le demande, on peut toujours espérer qu'on l'examinera mercredi de cette semaine.

Pendant que Nekhludov attendait ces divers renseignements à la Chancellerie du Sénat, il entendit de nouveau parler du duel et apprit comment avait été tué le jeune Kamensky. Ici, pour la première fois, il connut tous les détails de ce duel qui attirait alors l'attention de tout Pétersbourg. Dans un restaurant, des officiers mangeaient des huîtres et buvaient ferme, suivant leur coutume. L'un d'eux fit une remarque blessante sur le régiment où servait Kamensky. Celui-ci le traita de menteur. L'autre souffleta Kamensky. Le duel avait eu lieu le lendemain. Kamensky, atteint d'une balle dans le ventre, était mort deux heures plus tard. Le meurtrier et les témoins avaient été arrêtés et mis aux arrêts, mais on assurait qu'ils seraient relâchés dans quinze jours.

Du Sénat, Nekhludov se rendit à la commission des grâces, chez un haut fonctionnaire très influent, le baron Vorobiev, qui occupait un luxueux appartement dans le bâtiment de l'Etat. Le portier et le laquais informèrent Nekhludov, d'un ton sévère, que le baron n'était visible que les jours de réception : aujourd'hui, il était chez l'Empereur, demain il devait y retourner pour le rapport.

Nekhludov laissa la lettre et se rendit chez le sénateur Wolff.

Wolff venait d'achever son déjeuner, et, à son habitude, il aidait à sa digestion en fumant un cigare et marchant de long en large dans son cabinet. Il reçut aussitôt Nekhludov. Wladimir Vassilievitch Wolff était essentiellement un homme très comme il faut ; pour lui cette qualité primait toutes les autres, et il regardait de haut tous ses semblables ; du reste, comment aurait-il pu ne pas priser ainsi cette qualité, puisque c'était grâce à elle qu'il avait fait sa brillante carrière, précisément celle qu'il avait désirée, c'est-à-dire qu'il avait acquis par son mariage dix-huit mille roubles de rente et, par ses propres forces, un siège de sénateur. Non seulement Wolff se tenait pour un homme très comme il faut, mais encore pour un homme d'une honnêteté remarquable. Et par là, il entendait qu'il n'acceptait pas de pots-de-vin des particuliers. Mais solliciter toutes sortes d'indemnités de déplacement, puiser à toutes les sources de revenus de l'Etat, en accomplissant servilement, en retour, tout ce que lui demandait le gouvernement, cela, il ne le jugeait pas malhonnête. Ruiner, faire déporter, emprisonner des centaines d'innocents, uniquement parce qu'ils aiment leur peuple et demeurent attachés à leur religion, ce qu'il avait fait étant gouverneur d'une des provinces de la Pologne, cela, il ne le jugeait pas malhonnête et y

voyait, au contraire, une preuve de fermeté et de patriotisme. De même il ne trouvait pas malhonnête de s'être approprié toute la fortune de sa femme, qui était amoureuse de lui, et celle de sa belle-sœur. Au contraire, c'était là pour lui, l'organisation rationnelle de sa vie de famille. La famille de Wladimir Vassilievitch se composait de sa docile épouse, de sa belle-sœur, dont il avait vendu la propriété pour mettre l'argent à la banque, à son nom à lui, de sa fille, peu jolie, timide, douce, qui menait une vie isolée et pénible, et qui n'avait d'autres distractions que d'assister aux réunions évangéliques chez Aline et chez la comtesse Catherine Ivanovna. Le fils de Wladimir Vassilievitch était un bon garçon, qui, à quinze ans, déjà barbu, s'était mis à boire et à nocer, ce qu'il avait continué à faire jusqu'à sa vingtième année. A vingt ans, son père le chassa de chez lui parce que, ne terminant pas ses études, fréquentant de mauvaises compagnies et faisant des dettes, il compromettait son père. Une fois il avait payé pour lui deux cent trente roubles ; une autre fois six cents, mais en spécifiant bien que ce serait la dernière fois, et que, s'il ne se corrigeait pas, il le chasserait et ne le reverrait de sa vie. Le fils, loin de se corriger, avait contracté une nouvelle dette de mille roubles et s'était permis de dire à son père qu'il était déjà assez malheureux de vivre dans cette maison ; sur quoi Wladimir Vassilievitch lui

avait déclaré qu'il pouvait partir, s'il le désirait, et qu'il le reniait pour son fils. Depuis ce jour il parut oublier qu'il avait un fils, et chez lui, nul n'osait lui en parler. Néanmoins Wladimir Vassilievitch était convaincu qu'il savait organiser parfaitement sa vie de famille.

Wolff accueillit Nekhludov avec son sourire aimable, légèrement moqueur (par lequel il exprimait ses sentiments d'homme comme il faut, vis-à-vis du commun des mortels). Il s'arrêta, dans sa promenade, au milieu de son cabinet, salua Nekhludov, et lut la lettre.

— Asseyez-vous, je vous en prie, et excusez-moi. Si vous le permettez, je continuerai à marcher, dit-il, en mettant les mains dans les poches de son veston, et reprenant à petits pas légers sa marche en diagonale à travers son grand cabinet de style sévère. Très heureux de faire votre connaissance, et, bien entendu, d'être agréable au comte Ivan Mikhailovitch, reprit-il après avoir lancé une colonne de fumée bleue et parfumée, et retiré avec précaution son cigare de sa bouche afin que la cendre ne s'en détachât pas.

— Je voudrais seulement vous prier de faire venir l'affaire le plus vite possible, de sorte que si l'accusée doit aller en Sibérie, son départ ait lieu au plus tôt, dit Nekhludov.

— Oui, oui, par les premiers bateaux de Nijni; oui, je sais, dit Wolff avec un sourire indulgent,

et en homme qui sait d'avance ce que l'on va lui dire. Comment se nomme-t-elle?

— Maslova.

Wolff s'approcha de son bureau et ouvrit un carton rempli de papiers.

— Parfaitement... Maslova... C'est entendu, j'en parlerai à mes collègues. L'affaire sera appelée en discussion mercredi.

— Puis-je le télégraphier à mon avocat?

— Ah! vous avez un avocat? A quoi bon? Mais, enfin, si vous voulez.

— Les motifs de cassation peuvent être insuffisants, dit Nekhludov, mais je pense qu'on voit par le dossier que la condamnation repose sur un malentendu.

— Oui, oui. C'est possible. Mais le Sénat ne peut examiner l'affaire quant au fond, dit Vladimir Vassilievitch avec gravité et en surveillant la cendre de son cigare. Le Sénat se borne à contrôler l'interprétation et l'application de la loi.

— Mais le cas, ici, me paraît exceptionnel...

— Je sais, je sais. Tous les cas sont exceptionnels. Enfin, on fera le nécessaire. C'est entendu.

La cendre tenait encore, mais une fissure menaçait de tout détruire.

— Vous ne venez que rarement à Pétersbourg? demanda Wolff, tenant son cigare de façon que la cendre ne tombât pas. Mais comme elle paraissait en danger, il alla le déposer avec précaution dans

le cendrier, où elle tomba. Quel terrible accident arrivé à ce Kamensky ! reprit-il. Un jeune homme parfait, fils unique ! La mère surtout est à plaindre, dit-il, répétant presque mot à mot ce que tout Pétersbourg disait des Kamensky.

Il parla ensuite de la comtesse Catherine Ivanovna, de son engouement pour la nouvelle doctrine religieuse, qu'il n'approuvait ni ne désapprouvait, mais que lui, homme comme il faut, jugeait évidemment superflue. Enfin, il sonna.

Nekhludov se leva pour prendre congé.

— Si cela vous agrée venez donc dîner avec moi, dit Wolff en lui tendant la main. Mercredi, par exemple ; je vous donnerai en même temps la réponse définitive.

Il était déjà tard. Nekhludov rentra à la maison, c'est-à-dire chez sa tante.

Chez la comtesse Catherine Ivanovna, on dinait à sept heures et demie, et on servait suivant une nouvelle mode inconnue de Nekhludov. Les laquais apportaient les mets sur la table puis se retiraient aussitôt, de sorte que les convives devaient se servir eux-mêmes. Les messieurs ne permettaient pas aux dames de faire un mouvement inutile, et, en leur qualité de représentants du sexe fort, portaient bravement tout le soin de servir les mets et les boissons aux dames et à eux-mêmes. Quand un plat était terminé, la comtesse pressait le bouton de la sonnette incrusté dans la table, les domestiques entraient sans bruit, desservaient rapidement, changeaient les couverts et apportaient la suite. Les mets ainsi que les vins étaient des plus recherchés. Dans une grande cuisine claire travaillaient un chef français et deux aides,

tout vêtus de blanc. Six convives étaient assis à la table : le comte, la comtesse, leur fils, jeune officier de la garde, à l'air maussade, qui mettait ses coudes sur la table ; Nekhludov, une lectrice française, et l'intendant principal du comte, arrivé de la campagne.

Là encore on causait du duel. On commentait l'attitude de l'Empereur en cette affaire ; et, sachant que l'Empereur s'apitoyait sur le sort de la mère, tous s'apitoyaient également sur son sort. Mais, comme on savait aussi que si l'Empereur plaignait la mère, il ne voulait pas se montrer sévère pour le meurtrier, qui avait défendu l'honneur de l'uniforme, tout le monde se montrait indulgent pour le meurtrier qui avait défendu l'honneur de l'uniforme. Seule la comtesse Catherine Ivanovna, avec son esprit indépendant et léger, se montrait sévère à son égard.

— On s'enivre, on fait la noce et on tue de braves jeunes gens. Moi, je ne pardonnerai jamais cela ! dit-elle.

— Je ne te comprends pas, fit le comte.

— Je sais. Toi, tu ne comprends jamais ce que je dis, répondit la comtesse ; et, s'adressant à Nekhludov : — Tout le monde me comprend, excepté mon mari. Je dis que je plains la mère ; quant au meurtrier, je n'admets pas qu'il ait tué et qu'il soit satisfait de son acte.

Le fils de la comtesse, qui s'était tu jusqu'alors,

prit parti pour le meurtrier et, d'une façon assez grossière, il répliqua aux paroles de sa mère, lui démontrant qu'un officier ne pouvait agir autrement sous peine d'être chassé du régiment par jugement de ses pairs. Nekhludov écoutait, sans prendre part à la discussion. Comme ancien officier, il comprenait, sans toutefois les admettre, les arguments du jeune Tcharsky; mais, d'un autre côté, le cas de cet officier, meurtrier d'un de ses camarades, lui rappelait involontairement celui d'un beau jeune homme qu'il avait vu en prison, condamné aux travaux forcés pour avoir tué, au cours d'une rixe. Tous deux étaient devenus meurtriers par suite d'ivresse. Le paysan avait tué dans un moment de surexcitation, et il était séparé de sa femme, de sa famille, on lui avait mis des fers, rasé la tête, et on l'envoyait au bagne. L'officier, au contraire, était aux arrêts dans une chambre agréable, mangeait de bons diners, buvait du bon vin, lisait des livres, et, relâché aujourd'hui ou demain, il continuerait à vivre comme auparavant et même deviendrait par là un objet d'intérêt.

Nekhludov exprima alors sa pensée. D'abord la comtesse Catherine Ivanovna fut de l'avis de son neveu, puis elle se tût.

Nekhludov sentit alors, avec les autres, que par son récit, il venait de commettre quelque chose comme une inconvenance.

Le soir, les convives allèrent au salon, où, comme

pour une conférence, on avait préparé des rangées de chaises à hauts dossiers sculptés, un fauteuil, et une petite table avec une carafe d'eau pour le conférencier; et déjà les invités arrivaient à la réunion où devait prêcher Kizeweter.

De riches équipages se rangeaient devant le perron. Dans le salon, splendidement décoré, avaient pris place des dames vêtues de soie, de velours, de dentelles, avec des faux cheveux, et des tailles très serrées par le corset. Parmi elles se trouvaient quelques messieurs, militaires et civils, et cinq hommes du peuple : deux concierges, un boutiquier, un domestique et un cocher.

Kizeweter était un homme corpulent, grisonnant, il parlait en anglais et une maigre jeune fille, en pince-nez, traduisait correctement et rapidement ses paroles.

Il disait que nos péchés sont tellement grands, qu'un châtement si grand et si inévitable leur est réservé qu'il nous est impossible de vivre en attendant ce châtement.

« Chers frères et sœurs, disait-il, songeons seulement à nous-mêmes, à notre vie, à nos actes; demandons-nous comment nous vivons, comment nous évitons la colère de Dieu tout miséricordieux et ajoutons à la souffrance du Christ, et nous comprendrons qu'il n'y a pour nous ni pardon, ni issue, ni salut, que nous tous sommes voués à notre perte. La plus effroyable perdition, les tour-

ments éternels nous attendent! disait-il d'une voix chevrotante et larmoyante. Comment nous sauver, mes frères? Comment échapper à ce redoutable incendie? Déjà notre demeure brûle et il n'y a pas d'issue! »

Il se tut, de vraies larmes coulèrent sur ses joues. Depuis huit ans déjà, chaque fois qu'il arrivait à ce passage de son discours, qu'il affectionnait particulièrement, un spasme l'étreignait à la gorge, des picotements lui montaient au nez et des larmes coulaient de ses yeux.

Ses propres larmes le rendaient encore plus sensible. Des sanglots se firent entendre dans le salon. La comtesse Catherine Ivanovna, assise auprès de la table de marqueterie, s'y était accoudée, la tête dans les deux mains, ses grosses épaules secouées d'un tremblement. Le cocher regardait l'Allemand avec un mélange d'ahurissement et d'épouvante, comme s'il eût été menacé du choc d'un brancard impossible à éviter. La plupart des assistants avaient pris la même pose que la comtesse Catherine Ivanovna. La fille de Wolff, qui ressemblait à son père, dans sa robe à la mode, s'était mise à genoux, le visage caché dans ses mains.

Enfin l'orateur découvrit sa face, sur laquelle apparut quelque chose qui ressemblait beaucoup à ce sourire par lequel les acteurs expriment la joie; et il prononça d'une voix douce et tendre : — « Cependant le salut existe. Le voilà, impalpable,

joyeux ! Ce salut, c'est le sang du Fils unique de Dieu qui se sacrifia pour nous sauver. Mes frères, mes sœurs ! ajouta-t-il avec de nouvelles larmes dans la voix, remercions Dieu qui daigna sacrifier son Fils unique à la rédemption du genre humain ! Son sang sacré... »

Nekhludov fut pris d'un tel dégoût, qu'il se leva doucement, et, plissant le front et étouffant des gémissements de honte, il sortit sur la pointe des pieds et monta à sa chambre.

XVIII

Le lendemain, Nekhludov finissait de s'habiller et allait descendre, quand le valet de chambre vint lui remettre la carte de l'avocat de Moscou. Celui-ci était venu pour ses affaires et, en même temps, pour assister à la discussion au Sénat de l'affaire de Maslova, si elle se trouvait appelée incessamment. Il n'avait pas eu le télégramme que lui avait envoyé Nekhludov, mais apprenant de lui, en même temps que la date fixée, les noms des sénateurs, il sourit :

— Tous les trois types de sénateurs ! s'écria-t-il. Wolff, c'est le fonctionnaire pétersbourgeois ; Skovorodnikov, le juriste savant ; Bé, le juriste pratique, c'est-à-dire le plus vivant de tous, dit l'avocat. C'est sur lui que nous pouvons le plus compter. Eh bien ! Et la commission des grâces ?

— Justement je vais aujourd'hui chez le baron

Vorobiev. Hier je n'ai pas pu obtenir d'audience.

— Savez-vous pourquoi Vorobiev est baron? demanda l'avocat à Nekhludov, ayant remarqué l'intonation ironique de son client en prononçant ce titre étranger accolé à un nom bien russe. Ce titre fut donné par l'empereur Paul à son grand-père, valet de chambre, je crois. Il lui avait rendu quelques services et l'empereur le nomma baron, parce que tel était son bon plaisir. Et depuis lors nous avons des barons Vorobiev. Celui-ci en est très fier; c'est d'ailleurs une franche canaille.

— C'est chez lui que je vais aller, dit Nekhludov.

— Parfait! Alors venez, je vais vous y laisser.

Comme ils sortaient, dans le vestibule, un domestique remit à Nekhludov un billet de Mariette :

« POUR VOUS FAIRE PLAISIR, J'AI AGI TOUT A FAIT CONTRE MES PRINCIPES, ET J'AI INTERCÉDÉ AUPRÈS DE MON MARI POUR VOTRE PROTÉGÉE. IL SE TROUVE QUE CETTE PERSONNE PEUT ÊTRE RELACHÉE IMMÉDIATEMENT. MON MARI A ÉCRIT AU COMMANDANT. VENEZ DONC SANS MOTIF INTÉRESSÉ. JE VOUS ATTENDS. M... »

— Qu'en dites-vous? demanda Nekhludov à l'avocat. N'est-ce pas épouvantable! Voilà une femme qu'ils tiennent emprisonnée, au secret, depuis sept mois, et maintenant ils découvrent qu'elle n'a rien fait, et un mot suffit pour la faire relâcher!

— Mais c'est toujours comme cela. En attendant vous avez obtenu ce que vous vouliez.

— Oui. Mais malgré ce résultat je me sens triste. Car, enfin, comment les choses se passent-elles? Pourquoi la retenait-on?

— Oh! il vaut mieux ne pas approfondir cette question. Je vous conduis, n'est-ce pas? interrogea l'avocat en sortant sur le perron où l'attendait une excellente remise.

— Alors, chez le baron Vorobiev?

L'avocat dit au cocher où il devait aller et les beaux chevaux amenèrent rapidement Nekhludov à la maison habitée par le baron. Celui-ci était chez lui. Dans la première pièce il y avait un jeune fonctionnaire en petite tenue, avec un cou d'une longueur démesurée, la pomme d'Adam saillante et la démarche sautillante, et deux dames.

— Votre nom? demanda le jeune fonctionnaire à la pomme saillante, en quittant gracieusement les dames et s'avançant vers Nekhludov.

Nekhludov se nomma.

— Le baron a parlé de vous. Un instant.

L'aide de camp passa dans la pièce voisine et en sortit bientôt en compagnie d'une dame en deuil et tout en larmes. La dame, de ses doigts amaigris, abaissa son voile pour cacher ses pleurs.

— Prenez la peine d'entrer, dit le jeune homme à Nekhludov; et, d'un pas léger, il s'avança vers

la porte du cabinet, l'ouvrit et laissa passer Nekhludov.

En entrant dans le cabinet, Nekhludov se trouva en présence d'un homme de taille moyenne, trapu, les cheveux coupés ras, vêtu d'une redingote et assis dans un fauteuil devant un énorme bureau, d'où il regardait devant lui l'air satisfait. Son visage, très rouge et contrastant avec sa moustache et sa barbe blanches, s'éclaira d'un bienveillant sourire à la vue de Nekhludov.

— Très heureux de vous voir ; votre mère et moi étions de vieux amis. Je vous ai vu tout enfant, et plus tard officier. Eh bien ! asseyez-vous et dites-moi en quoi je puis vous être utile. Oui, oui... disait-il , en hochant sa tête blanche, rasée, pendant que Nekhludov lui racontait l'histoire de Fédosia. Parlez, parlez, j'ai tout compris. Oui, c'est en effet très touchant... Avez-vous adressé un recours en grâce ?

— Je l'ai là tout prêt, répondit Nekhludov en tirant de sa poche la requête, mais je n'ai pas voulu la remettre avant de vous avoir prié d'accorder à cette affaire votre bienveillante attention.

— Vous avez bien fait. Je ferai le rapport moi-même. C'est vraiment très touchant, dit le baron s'efforçant de donner à son visage épanoui une expression de pitié qui ne lui allait pas. Évidemment c'était une enfant, la brutalité de son mari l'aura affolée, repoussée ; mais ensuite le moment

est venu et ils se sont aimés... Oui, je ferai le rapport.

— Le comte Ivan Mikhaïlovitch m'a dit qu'il priera...

Dès que Nekhludov eut prononcé ces mots l'expression du visage du baron se modifia.

— Du reste, adressez votre requête à la chancellerie, et je ferai ce que je pourrai, dit-il à Nekhludov.

A ce moment entra le jeune fonctionnaire, qui devait sûrement mettre son amour-propre dans la grâce de sa démarche.

— Cette dame voudrait vous dire deux mots encore.

— Eh bien! introduisez-la. Ah! mon cher, que de larmes on voit ici! Si encore on pouvait les sécher toutes... On fait ce qu'on peut.

La dame entra.

— J'ai oublié de vous demander de l'empêcher de donner la fille, autrement il est capable de tout...

— Je vous ai promis de le faire.

— Baron, merci! Vous sauvez une mère! Elle prit sa main et la couvrit de baisers.

— Tout sera fait.

Quand la dame sortit, Nekhludov se leva pour prendre congé.

— Nous ferons ce que nous pourrons. Nous informerons le ministère de la Justice. On nous

répondra et alors nous ferons ce que nous pourrons.

Nekhludov sortit et passa à la chancellerie. Il trouva là, comme au Sénat, dans un immeuble magnifique, de superbes fonctionnaires, propres, aimables, corrects depuis le vêtement jusqu'aux paroles, nets et graves.

« Qu'ils sont nombreux ! Effroyablement nombreux et bien nourris, et comme leurs chemises, leurs mains, leurs bottines luisantes, sont propres ! Et qui fait tout cela ? Et comme ils se trouvent bien, en comparaison non seulement des prisonniers, mais même des paysans ! » pensait malgré lui Nekhludov.

XIX

L'homme à qui appartenait la possibilité d'adoucir le sort des prisonniers de Pétersbourg était un vieux général, issu de barons allemands, comblé de décorations qu'il ne portait pas, excepté la croix blanche à sa boutonnière, un général très méritant mais qu'on disait complètement gâteux. Il avait servi au Caucase et avait gagné là cette croix, particulièrement flatteuse pour lui, en forçant des paysans russes, rasés et revêtus d'uniformes, armés de fusils à baïonnettes, à tuer des milliers de gens qui défendaient leur liberté, leurs demeures, leurs familles. C'était ensuite en Pologne qu'il avait contraint des paysans russes à commettre divers crimes, ce qui lui avait valu de nouvelles décorations et de nouvelles charmes. Il avait encore servi ailleurs, et à présent, déjà vieux, ramolli, il occupait cette place

qui lui valait une belle demeure, un bon traitement et des honneurs. Il exécutait strictement les ordres venus de haut lieu, et voyait en cela quelque chose de particulièrement appréciable, car il attribuait à ces ordres une importance toute spéciale, et se figurait que tout, hormis ces ordres, pouvait être changé sur terre. Son devoir consistait à maintenir dans les cachots, et au secret, les détenus politiques des deux sexes, et cela de telle façon que la moitié d'entre eux, en moins de dix ans, disparaissaient, devenaient fous, mouraient de phtisie, se suicidaient, soit en se laissant mourir de faim, en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre, en se pendant ou se brûlant vifs.

Le vieux général savait tout cela ; mais tous ces cas n'émouvaient pas plus sa conscience que les accidents dus aux orages, aux inondations, etc.

Ces cas résultaient de l'exécution d'ordres formulés au nom de l'Empereur, et qui, forcément, devaient être exécutés à la lettre ; il n'y avait donc point à se préoccuper de leurs conséquences. Aussi le vieux général ne se permettait-il pas d'y réfléchir, considérant de son devoir de soldat patriote de n'y pas penser pour ne pas faiblir dans l'exécution de ces devoirs, à son avis si importants. Conformément au règlement, le vieux général visitait une fois par semaine toutes les cellules, s'informant si les prisonniers n'avaient pas

quelque requête à lui présenter. Les prisonniers lui en présentaient : il les écoutait sans mot dire, mais jamais n'y donnait suite, car toutes étaient incompatibles avec le règlement.

Au moment où la voiture de Nekhludov s'arrêtait devant le bâtiment où habitait le vieux général, le carillon grêle de l'horloge de la tour fit entendre le chant : « Dieu soit loué ! », puis deux heures sonnèrent. Ces sons rappelèrent soudain à Nekhludov ce qu'il avait lu dans les mémoires des Décembristes de l'impression que fait sur les détenus cette douce musique se répétant d'heure en heure.

Tandis que Nekhludov arrivait devant le perron de la demeure du vieux général, celui-ci était assis dans un salon obscur, en compagnie d'un jeune peintre, frère d'un de ses subordonnés, devant une table en marqueterie, et tous deux faisaient tourner une soucoupe sur une feuille de papier. Les doigts minces, humides et fuselés du peintre s'entremêlaient avec les doigts épais, ridés, bossués par endroits, du vieux général, et leurs mains, ainsi unies, suivaient la soucoupe renversée qui tournait sur une feuille de papier portant inscrites toutes les lettres de l'alphabet. Le général avait demandé comment les âmes se reconnaissent après la mort, et la soucoupe répondait à cette question.

Quand l'ordonnance, qui faisait l'office de valet

de chambre, entra avec la carte de Nekhludov, l'âme de Jeanne d'Arc parlait par l'intermédiaire de la soucoupe. L'âme de Jeanne d'Arc venait déjà de dire, d'après les lettres : « Se reconnaissent entre elles... » et on l'avait noté. Au moment où l'ordonnance entra la soucoupe s'était arrêtée sur la lettre *P*, puis sur l'*O*, et, arrivée sur l'*S*, elle avait cessé d'avancer, et oscillait de droite à gauche. D'après le général, elle hésitait parce que la lettre suivante devait être un *L*; à son avis Jeanne d'Arc voulait dire que les âmes se reconnaîtront *après* (poslé) leur purification, ou quelque chose d'analogue, et la lettre suivante devait être *L*. L'artiste prétendait que la lettre suivante devait être un *V*, Jeanne d'Arc voulant dire que les âmes se reconnaîtront d'après la *lumière* (po svetou) qui se dégagera de leur corps éthéré.

L'air maussade, fronçant ses épais sourcils blancs, le général tenait les yeux fixés sur ses mains, et, fermement convaincu que la soucoupe se mouvait d'elle-même, il la poussait vers l'*L*; de son côté le jeune peintre, aux cheveux rares ramenés derrière les oreilles, regardait de ses mornes yeux bleus le coin sombre de la chambre, et, en remuant nerveusement les lèvres, attirait la soucoupe vers le *V*.

Le général, mécontent d'être dérangé, plissa son front, puis, après un instant de silence, il prit la carte, ajusta son pince-nez, et maugréant contre

son mal de reins, il se dressa de toute sa grande taille et frotta ses doigts engourdis.

— Fais entrer dans mon cabinet.

— Si vous le permettez, Votre Excellence, je finirai seul, dit le peintre en se levant. Je sens que le fluide revient.

— Bien, finissez seul, répondit résolument et sévèrement le général, puis, à grands pas, il se dirigea vers son cabinet.

— Enchanté de vous voir, dit-il à Nekhludov, en prononçant d'une voix rude ces paroles accueillantes, et en lui désignant un fauteuil près de son bureau. Vous êtes depuis longtemps à Pétersbourg ?

Nekhludov répondit qu'il était arrivé depuis quelques jours.

— Et la princesse, votre mère, va toujours bien ?

— Ma mère est morte.

— Excusez-moi... Je suis vraiment désolé... Mon fils m'a dit qu'il vous avait rencontré.

Le fils du général suivait la même carrière que son père ; sorti de l'École de guerre il était entré au bureau des renseignements, et il était fier des travaux qu'on lui confiait : il était attaché au service de l'espionnage.

— Et oui... J'ai servi avec votre père. Nous étions des amis, des camarades... Et vous, servez-vous ?

— Non, je ne sers pas.

Le général eut un signe de tête désapprobateur.

— J'ai une prière à vous adresser, général, dit Nekhludov.

— Très heureux... que puis-je pour vous?

— Si ma demande vous semble déplacée, veuillez m'en excuser... Mais je me crois obligé de vous l'adresser.

— De quoi s'agit-il?

Parmi les détenus confiés à votre garde, se trouve un certain Gourkevitch. Sa mère désirerait l'autorisation de le voir, ou au moins, pouvoir lui envoyer des livres.

A cette demande de Nekhludov, le général n'exprima ni contentement ni mécontentement; il pencha la tête et ferma les yeux, dans l'attitude de la réflexion. Cependant il ne réfléchissait point à la demande de Nekhludov, même il ne s'y intéressait nullement, sachant très bien qu'il y répondrait selon le règlement : il reposait tout simplement son esprit, sans penser à rien.

— Voyez-vous, cela ne dépend pas de moi; répondit-il après un silence. Pour les visites il existe un règlement ratifié par l'Empereur, et seul ce qui est permis là est permis. Quant aux livres, nous avons ici une bibliothèque, et on leur donne ceux qui sont autorisés.

— Oui, mais il a besoin d'ouvrages scientifiques; il voudrait étudier.

— Ne croyez point cela. Le général se tut puis

reprit : Ce n'est nullement pour étudier, mais tout simplement pour déranger les gens.

— Mais cependant, ils ont besoin d'une occupation quelconque, dans leur pénible situation, dit Nekhludov.

— Ils se plaignent toujours ! fit le général. Ah ! nous les connaissons.

Il parlait toujours des détenus comme d'une race d'hommes à part et mauvaise.

— En réalité, en aucun lieu de détention vous ne trouveriez les commodités qu'ils ont ici, reprit le général. Et, comme pour se justifier, il se mit à détailler ces commodités. A l'entendre le but principal de cette institution était de procurer un séjour agréable aux prisonniers.

— Autrefois, il est vrai, on les traitait plutôt durement, mais à présent, ils sont traités aussi bien que possible. Ils ont trois plats à leur repas, et toujours un de viande, hachis ou côtelettes. Le dimanche, ils en ont quatre, un entremets en plus. Dieu veuille que tout Russe soit nourri aussi bien qu'eux !

Une fois sur son dada, le général, comme tous les vieillards, ne faisait que répéter les choses dites, afin de montrer les exigences et l'ingratitude des prisonniers.

— Pour les livres, on leur donne des ouvrages religieux et aussi de vieilles revues. Nous avons toute une bibliothèque, mais ils lisent rarement.

D'abord ils feignent de s'intéresser, mais ensuite les livres neufs restent intacts ; tant qu'aux vieux, ils ne les feuilletent même pas. Nous avons même essayé, dit le baron, avec un semblant de sourire, de mettre exprès une marque de papier ; et elle n'est jamais touchée. Ils ont également l'autorisation d'écrire, continua le général. Nous leur donnons des ardoises et des crayons, de sorte qu'ils peuvent s'amuser à écrire, effacer, écrire de nouveau. Mais cela non plus ne leur va pas. Bientôt ils deviennent tout à fait calmes. C'est seulement dans les premiers temps qu'ils sont agités, puis après ils engraisent et deviennent de plus en plus tranquilles, disait le général, n'ayant même pas conscience de la terrible signification de ses paroles.

Nekhludov écoutait cette voix éraillée de vieillard, et regardait ces membres raidis, ces yeux éteints sous des sourcils broussailleux, ces bajoues pendantes et rasées, soutenues par le col militaire, cette croix blanche, dont il était si fier, récompense d'un cruel carnage, et il comprenait qu'il était inutile de rien expliquer à cet homme. Cependant, il fit un effort sur soi pour lui parler d'une autre affaire : de la prisonnière Choustova, qui allait être relâchée.

— Choustova? Choustova?... Je ne les connais pas tous par leurs noms. Ils sont si nombreux ! fit-il, ayant l'air de le leur reprocher. Il sonna et

ordonna d'appeler le greffier. Pendant qu'on allait prévenir celui-ci, le général conseilla à Nekhludov de servir, faisant remarquer que les hommes honnêtes et honorables, parmi lesquels il se comptait, étaient surtout indispensables au tzar., et à la patrie, ajouta-t-il, évidemment pour la sonorité de la phrase.

— Ainsi moi, qui suis vieux, je sers toujours, autant que mes forces me le permettent.

Le greffier, un homme maigre, aux yeux fureteurs, intelligents, entra et fit savoir que Choustova était détenue dans quelque forteresse et qu'aucun ordre n'était parvenu à son sujet.

— Aussitôt l'ordre reçu, nous les renvoyons, le jour même. Nous ne les retenons pas. Nous ne cherchons pas du tout à prolonger leur visite, dit le général, s'appliquant de nouveau à un sourire malin qui n'aboutit qu'à faire grimacer son vieux visage.

Nekhludov se leva, contenant à grand'peine l'expression de dégoût et de pitié que lui inspirait cet horrible vieillard. Celui-ci crut devoir se montrer indulgent à l'égard du fils dévoyé de son ancien camarade, et le sermonner un peu.

— Adieu, mon cher ! Ne prenez pas en mauvaise part ce que je vous dis, c'est par affection pour vous. Ne vous mêlez pas des affaires des gens détenus chez nous. Il n'y en a pas d'innocents. Tous sont pervers, et nous les connaissons bien ! dit-il d'un ton qui n'admettait pas le doute.

Et il n'en doutait pas, en effet ; non pas parce c'était la réalité, mais parce que, dans le cas contraire, au lieu de se considérer comme un brave héros, qui achève dignement une vie exemplaire, il lui eût fallu ne voir en lui qu'un misérable, ayant vendu sa conscience toute sa vie et continuant à la vendre durant sa vieillesse.

— Le mieux est de servir, continua-t-il, le tzar a besoin d'honnêtes gens, la patrie aussi ajouta-t-il. Qu'advierait-il si moi, tous les hommes comme vous, ne servions pas ? Qui resterait alors ? Nous désapprouvons ce qui existe sans vouloir aider le gouvernement.

Nekhludov soupira profondément, s'inclina, serra la grosse main ankylosée du vieillard, qui la lui tendait avec indulgence, et sortit du cabinet.

Le général eut un hochement de tête désapprobateur, se frotta les reins et revint dans le salon où l'attendait le peintre, qui avait déjà noté la réponse de l'âme de Jeanne d'Arc. Le général mit son pince-nez et lut : « se reconnaissent à la lumière qui se dégage de leur corps éthéré... »

— Ah ! fit approbativement le général, en fermant les yeux. Mais si la lumière est la même pour toutes, comment les distinguera-t-on ? demanda-t-il. Et de nouveau entremêlant ses doigts avec ceux du peintre, il se rassit devant la petite table.

Le cocher de Nekhludov franchit la porte de la forteresse.

— Ah! monsieur, ce qu'on s'ennuie ici! s'adressa-t-il à Nekhludov. Je voulais partir sans vous attendre.

— Oui, on s'y ennue! confirma Nekhludov, en respirant à pleins poumons et arrêtant avec calme ses yeux sur les nuages légers qui passaient dans le ciel et sur la Neva miroitante sur laquelle glissaient des barques et des vapeurs.

Le lendemain, devait avoir lieu, au Sénat, l'examen de l'affaire de Maslova, et Nekhludov s'y rendit. L'avocat se rencontra avec lui devant le majestueux perron du Sénat, où étaient déjà quelques voitures. Ayant gravi jusqu'au second étage le magnifique et solennel escalier, l'avocat qui connaissait les lieux se dirigea à gauche, vers une porte sur laquelle était peinte la date de la promulgation du nouveau Code. Dans la première longue pièce, ils ôtèrent leurs pardessus, et, ayant appris par le suisse que tous les sénateurs étaient déjà là et que le dernier venait de passer, Fanarine, en habit, cravate blanche et plastron blanc, pénétra avec assurance, l'air gai, dans la pièce voisine. Là se trouvaient, à droite, une grande garde-robe et une table ; à gauche, un escalier en colimaçon que descendait en ce moment un fonctionnaire élégant, en uniforme, une serviette sous

le bras. Dans cette pièce l'attention était attirée par un petit vieillard à l'aspect patriarcal, aux longs cheveux blancs, en veston et pantalon gris, autour duquel deux garçons de bureau se tenaient dans une attitude particulièrement déférente. Le petit vieillard à cheveux blancs entra dans la garde-robe et y disparut. A ce moment, Fanarine ayant aperçu un avocat, également cravaté de blanc et en habit, entama avec lui une conversation animée. Nekhludov examinait le public de la salle, une quinzaine de personnes, parmi lesquelles deux dames : l'une toute jeune, portant lorgnon ; l'autre déjà grise. Ce jour-là on devait examiner une affaire de diffamation par voie de presse, ce qui avait amené un public plus nombreux que de coutume, composé en majorité de journalistes.

L'huissier, un bel homme, à la mine rubiconde, vêtu d'un magnifique uniforme, un papier à la main, s'approcha de Fanarine pour lui demander dans quelle affaire il devait plaider. En apprenant que c'était dans l'affaire de Maslova, il en prit note et s'éloigna. A ce moment la porte de la garde-robe s'ouvrit et le petit vieillard à l'aspect patriarcal en sortit ; mais à la place de son veston il avait revêtu un uniforme orné de galons et de ferblanterie, qui le faisait ressembler à un oiseau.

Lui-même devait être gêné de ce costume ridicule, car il traversa la pièce très rapidement et disparut dans la porte opposée à l'entrée.

— C'est Bé, un homme très respectable, dit Fanarine à Nekhludov; puis l'ayant présenté à son collègue, il parla de l'affaire qu'on allait juger et qu'il déclarait fort intéressante.

Peu après, l'audience s'ouvrit et Nekhludov pénétra à gauche, dans la salle des séances, avec le reste du public. Tout le monde, Fanarine comme les autres, se rangea dans la partie réservée au public, derrière la grille. Seul, un avocat de Pétersbourg passa de l'autre côté et alla s'asseoir devant un pupitre.

Le salle des séances des sénateurs était moins vaste et plus simplement ornée que celle de la cour d'assises. La table devant laquelle étaient assis les sénateurs, au lieu de drap vert, était couverte de velours rouge galonné d'or, mais les attributs habituels des chambres de justice se trouvaient là : le miroir de justice ; le symbole de l'hypocrisie — l'icône ; le symbole de la servilité — le portrait de l'empereur. L'huissier annonça aussi solennellement : « La Cour » ; de même tout le monde se leva ; de même entrèrent les sénateurs en uniforme ; de même ils vinrent s'asseoir sur leurs fauteuils à hauts dossiers, et de même ils s'accoudèrent sur la table, s'essayant à une attitude naturelle. Quatre sénateurs siégeaient. Le président, Nikitine, un homme glabre, avec un visage allongé et des yeux d'acier ; Wolff, qui pinçait les lèvres d'une façon significative en feuilletant de

ses mains blanches le dossier de l'affaire ; ensuite Skovorodnikov, savant juriste, gros, lourd, le visage marqué de la petite vérole ; le quatrième était Bé, ce petit vieillard, à l'aspect patriarcal, qui était arrivé le dernier. Derrière les sénateurs entrèrent le greffier en chef et le substitut du procureur général, celui-ci de taille moyenne, sec, rasé, jeune, le teint sombre et les yeux noirs pleins de tristesse. Nekhludov le reconnut aussitôt malgré son étrange uniforme et bien qu'ils ne se fussent pas vus depuis six ans : c'était un de ses meilleurs amis de l'Université.

— Le substitut, n'est-ce pas Sélénine ? demanda-t-il à l'avocat.

— Oui ; pourquoi ?

— Je le connais très bien. C'est un excellent homme...

— Et un bon substitut, très sérieux. Vous auriez dû demander son appui, dit Fanarine.

— Oh ! en tout cas celui-là n'agira que selon sa conscience, dit Nekhludov, se rappelant ses relations avec Sélénine et les charmantes qualités de pureté, d'honnêteté, de correction, dans le meilleur sens du mot, de son camarade.

— Du reste, à présent, il serait trop tard, dit Fanarine, tout attentif déjà à la discussion de l'affaire.

Il s'agissait d'un pourvoi en cassation contre la décision d'une Cour d'appel qui avait confirmé un

jugement de première instance. Nekhludov se mit à écouter, s'efforçant de comprendre ce qui se passait devant lui. Mais, ici, de même qu'à la Cour d'assises, pour lui le plus difficile à comprendre c'était qu'on discutait non sur le fond mais sur les circonstances accessoires. La cause de ce procès était un article de journal dénonçant les escroqueries du président d'une société anonyme. L'essentiel, semblait-il, était de savoir si, réellement, le président de cette société volait ses actionnaires et comment, et dans ce cas d'y mettre fin. Mais de cela pas un mot. Il n'était question que de savoir si le gérant du journal avait le droit, selon la loi, d'imprimer l'article du rédacteur, et quel crime : diffamation ou calomnie, il avait commis en l'imprimant, et encore : en quoi la diffamation comprend-elle la calomnie et la calomnie, la diffamation, et une foule d'autres choses peu intelligibles pour les profanes, sur quantité d'articles et d'arrêts d'une chambre quelconque du Sénat.

La seule chose que comprenait Nekhludov c'était que Wolff, rapporteur de l'affaire, qui la veille lui avait fait entendre si sévèrement que le Sénat n'avait jamais à juger sur le fond, dans cette affaire, avec un parti pris évident, s'évertuait à faire casser le jugement de la Cour d'appel ; tandis que Sélénine, si froid d'ordinaire, soutenait avec autant d'ardeur la thèse contraire. Cette

animation de Sélénine, toujours si retenu, et qui surprenait Nekhludov, provenait de ce qu'il tenait le président de la société anonyme pour un homme très malhonnête en affaires d'argent, et qu'il avait appris, par hasard, la présence de Wolff à un somptueux dîner offert par ce financier, quelques jours avant le procès. Comme Wolff, malgré une grande prudence, rapportait l'affaire avec une partialité évidente, Sélénine s'anima et exprima son opinion avec plus de nervosité que n'en comporte une affaire ordinaire. Ses paroles visiblement froissèrent Wolff : il rougit, parut surpris, et, d'un air très digne et vexé, se retira avec les autres sénateurs dans la salle des délibérations.

— Pour quelle affaire? demanda de nouveau l'huissier à Fanarine dès que les sénateurs furent sortis.

— Mais je vous l'ai déjà dit, l'affaire Maslova, répondit Fanarine.

— C'est bien. L'affaire doit venir aujourd'hui, mais...

— Quoi donc?

— Voyez-vous, on devait statuer sur cette affaire hors de la présence des parties; il est donc peu probable que MM. les sénateurs sortent de leur chambre après le prononcé du jugement. Mais je vous annoncerai.

— Comment? qu'est-ce que cela veut dire?

— Je vous annoncerai... Je vous annoncerai...

L'huissier prit note sur le papier.

En effet, les sénateurs avaient l'intention, après le prononcé du jugement dans l'affaire de diffamation, de liquider les autres affaires, y compris celle de Maslova, sans sortir de leur salle de délibérations, en fumant et prenant du thé.

Dès que les sénateurs se furent installés autour de leur table, pour délibérer, Wolff se mit à exposer, avec une grande animation, les motifs susceptibles de faire casser le jugement. Le président, peu bienveillant par caractère, était ce jour-là, particulièrement mal disposé. Il avait suivi l'affaire pendant la séance et s'était fait déjà une opinion, de sorte que maintenant, il restait assis, sans écouter Wolff, et se plongeait dans ses pensées. Il réfléchissait à un passage de ses mémoires, écrit la veille, au sujet de la nomination de Vilianov à un poste important que lui-même convoitait depuis longtemps. Nikitine, le président, était en effet sincèrement convaincu que son opinion sur les hauts fonctionnaires qu'il était à même de connaître de par son service, formerait un document historique très important. Dans un

chapitre rédigé la veille, il attaquait ces hauts personnages, les accusant, suivant sa propre expression, de l'avoir empêché de sauver la Russie de la ruine où l'entraînaient les dirigeants actuels — qui, 'en réalité, l'avaient empêché de toucher de plus gros appointements ; — et maintenant il se demandait comment ce fait parviendrait à la postérité, sous un jour tout nouveau.

— Parfaitement, répondit-il, sans écouter, à Wolff qui lui avait adressé la parole.

Quant à Bé, il écoutait Wolff avec tristesse, en dessinant des guirlandes sur un papier placé devant lui. Bé était un libéral sincère. Il conservait pieusement les traditions des années 60 et s'il lui arrivait de s'écarter de sa scrupuleuse impartialité, c'était toujours dans un sens libéral. Ainsi, dans cette affaire, outre que le plaignant était un homme malhonnête, Bé opinait pour la confirmation du jugement, parce que cette accusation de diffamation portée contre un journaliste était une atteinte à la liberté de la presse. Quand Wolff eut achevé l'exposé des motifs, Bé, abandonnant sa guirlande, se mit à parler avec mélancolie, — cette tristesse lui venait d'avoir à faire la preuve de tels truismes. D'une voix douce, agréable, il démontra avec simplicité, d'une façon évidente, le mal fondé de la plainte ; puis il baissa sa tête aux cheveux blancs, et continua sa guirlande.

Aussitôt que Bé eut fini de parler, Skovorodnikov qui, assis en face de Wolff, ne faisait que mordiller les poils de sa moustache et de sa barbe, cessa, pour déclarer d'une voix haute et grinçante qu'il était d'avis de casser le jugement, bien que le président de la société anonyme fût une franche crapule, s'il existait des vices de forme, mais que, comme il n'en existe point, il se range à l'opinion d'Ivan Sémionovitch (Bé), et il était heureux d'être désagréable à Wolff. Le président se rangea à l'avis de Skovorodnikov, et la plainte fut déclarée mal fondée.

Wolff était d'autant plus mécontent de cette décision qu'on paraissait le soupçonner de partialité, et, feignant l'indifférence, il ouvrit le dossier suivant, préparé pour le rapport, celui de l'affaire Maslova, et s'y plongea. Les sénateurs sonnèrent pour demander du thé, et amenèrent la conversation sur un sujet qui, autant que le duel Kamensky, préoccupait alors tout Pétersbourg. Un directeur de ministère avait été pris en flagrant délit d'un crime prévu par l'article 995.

— Quelle saleté ! dit Bé avec dégoût.

— Que voyez-vous là de si abominable ? Je vous montrerai dans notre littérature le projet d'un auteur allemand proposant carrément que cela ne soit pas considéré comme un crime et qu'un mariage entre hommes soit possible, répliqua Skovorodnikov, en aspirant fortement la fumée d'une

cigarette froissée qu'il tenait contre la paume de sa main, à la naissance des doigts, et en éclatant d'un gros rire.

— Cela n'est pas possible ! fit Bé.

— Je vous le montrerai, répondit Skovorodnikov, en citant le titre complet de l'ouvrage et même la date et le lieu de l'édition.

— On dit qu'il sera envoyé comme gouverneur quelque part, au fond de la Sibérie, dit Nikitine.

— C'est parfait. L'évêque ira à sa rencontre avec la croix ! Il faudrait un évêque du même genre ; je peux leur en recommander un ! fit Skovorodnikov, en jetant son bout de cigarette dans sa soucoupe. Puis il mit dans sa bouche toute la barbe et la moustache qu'il y put introduire, et se mit à mâchonner.

A ce moment l'huissier entra avertir les sénateurs que l'avocat et Nekhludov désiraient assister à l'examen du pourvoi de Maslova.

— Ah ! voici une affaire qui est un vrai roman ! dit Wolff ; et il se mit à raconter ce qu'il savait des relations de Nekhludov avec Maslova.

Après avoir causé, fumé des cigarettes et bu du thé, les sénateurs passèrent dans la salle des séances, firent savoir leur décision touchant l'affaire précédente ; et on appela celle de Maslova.

De sa voix grêle, Wolff exposa très clairement le pourvoi en cassation sur le jugement de Maslova, et cette fois encore non sans parti-pris mais

avec le désir évident d'obtenir la cassation.

— Avez-vous quelque chose à ajouter ? demanda le président à Fanarine.

Fanarine se leva, fit bomber son plastron blanc et large, et méthodiquement, avec une précision remarquable, il se mit à prouver que les débats de la Cour d'assises avaient présenté six points contraires à l'interprétation exacte de la loi. En outre, passant très brièvement à la question du fond, il fit valoir l'erreur flagrante devant la Cour d'assises. Parlant d'une manière brève, mais ferme, il semblait s'excuser d'être obligé par devoir d'insister sur des faits que messieurs les sénateurs, avec leur perspicacité et leur sagesse juridiques, voyaient et comprenaient mieux que lui, mais qu'il le faisait parce qu'ainsi l'exigeait son devoir.

Après le plaidoyer de Fanarine, il semblait hors de doute que le Sénat allait casser le jugement. Quand l'avocat eut terminé, il eut un sourire de triomphe. Nekhludov regarda son avocat, et, voyant ce sourire, il eut la certitude que l'affaire était gagnée. Mais en regardant les sénateurs, il vit que Fanarine était seul à sourire et à triompher. Au contraire, les sénateurs et le substitut avaient l'air ennuyé de gens qui perdent leur temps, et tous semblaient dire : « Nous en avons entendu bien d'autres ; tout cela est parfaitement inutile ». Ils parurent soulagés seulement lorsque l'avocat, ayant achevé sa plaidoirie, cessa de les impor-

tuner. Le président donna aussitôt la parole au substitut du procureur général. Sélénine se borna à déclarer brièvement, mais avec netteté et précision, que les divers motifs de cassation invoqués étaient mal fondés et que le pourvoi devait être rejeté. Les sénateurs se levèrent et se retirèrent pour délibérer. Dans la chambre des délibérations les voix furent partagées. Wolff insistait en faveur de la cassation. Bé, ayant compris exactement l'affaire, exprimait chaleureusement la même opinion, et représentait à ses collègues l'erreur des jurés, telle qu'il la comprenait. Nikitine, toujours partisan de la sévérité, en général, et des formes, en particulier, s'opposait à la cassation. Ainsi tout dépendait de Skovorodnikov. Celui-ci s'opposa à la cassation principalement parce que la résolution de Nekhludov d'épouser cette fille heurtait au plus haut point ses principes moraux.

Skovorodnikov était matérialiste, darwiniste; toute manifestation du sentiment du devoir abstrait, et surtout du sentiment religieux, le choquait comme une méprisable sottise et presque comme une injure personnelle. Toute cette aventure avec cette prostituée, la présence au Sénat du célèbre avocat chargé de sa défense, et celle de Nekhludov lui-même, tout cela lui répugnait au plus haut degré. C'est pourquoi tout en machonnant sa barbe et feignant avec un naturel parfait

de ne rien connaître de l'affaire, sinon que les motifs de cassation étaient insuffisants, il se déclara de l'avis du président, de rejeter le pourvoi.

Et le pourvoi fut rejeté.

XXII

— C'est affreux ! s'écria Nekhludov en sortant dans la salle d'attente avec l'avocat qui rangeait sa serviette. Dans une affaire d'une telle évidence ils respectent la forme et rejettent. C'est effrayant !

— L'affaire était gâtée en cour d'assises, dit l'avocat.

— Et Sélénine lui-même opposé à la cassation ! C'est affreux, affreux ! répéta Nekhludov. Que nous reste-t-il à faire ?

— Introduire un recours en grâce. Faites les démarches nécessaires pendant que vous êtes ici. Je vais vous le rédiger.

A ce moment le petit Wolff, en uniforme tout chamarré d'or, entra dans la salle et s'approcha de Nekhludov.

— Que faire, cher prince ? Les motifs de cassa-

tion étaient insuffisants, dit-il en haussant ses épaules étroites et fermant les yeux. Et il se rendit où il avait affaire.

Après Wolff, vint Sélénine, qui avait appris par les sénateurs la présence de son ancien camarade Nekhludov.

— Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici, dit-il en s'approchant de Nekhludov, un sourire sur les lèvres mais les yeux tristes. Je ne savais pas que tu étais à Pétersbourg.

— Et moi, j'ignorais que tu fusses procureur général.....

— Substitut, corrigea Sélénine. Comment es-tu au Sénat? demanda-t-il tristement, en regardant son ami. Mais par quel hasard es-tu ici?

— Ici? Je suis venu ici avec l'espoir de trouver justice et de sauver une femme condamnée injustement.

— Quelle femme?

— Celle dont vous venez de fixer le sort.

— Ah! l'affaire Maslova! fit Sélénine. Son pourvoi n'était aucunement fondé.

— Il ne s'agit pas de pourvoi, mais de la femme qui est innocente et qu'on punit.

Sélénine soupira :

— Oui, c'est possible, mais...

— C'est non seulement possible, mais absolument certain.

— Comment le sais-tu?

— Je faisais partie du jury, et je sais quelle erreur nous avons commise.

Sélénine réfléchit un instant, et dit :

— Il fallait le déclarer aussitôt.

— Je l'ai déclaré.

— On aurait dû l'inscrire au procès-verbal. Si ce motif avait été notifié dans le pourvoi...

— Mais même maintenant, l'incohérence du verdict est évidente.

— Le Sénat n'avait pas le droit de le dire. S'il s'avisait de casser un jugement en se basant sur la façon dont il conçoit la justesse de l'arrêt, non seulement le Sénat perdrait tout point d'appui, mais il risquerait de violer la justice plutôt que de la rétablir, dit Sélénine, songeant à l'affaire précédente; et les décisions des jurés n'auraient plus de raison d'être.

— Je ne sais qu'une chose : que cette femme est innocente et que désormais elle n'a plus d'espoir d'échapper à un châtement immérité. La justice suprême a confirmé une injustice flagrante.

— Non, elle ne l'a pas confirmée puisqu'elle n'avait pas à juger l'affaire quant au fond ! répliqua Sélénine en clignant des yeux.

Sélénine qui était toujours très occupé et allait peu dans le monde, ignorait évidemment le roman de Nekhludov. Celui-ci s'en aperçut et ne jugea pas utile de le mettre au courant de ses relations particulières avec Maslova.

— Tu es probablement descendu chez ta tante ? demanda Sélénine pour changer de sujet de conversation. C'est hier que j'ai appris par elle que tu étais ici. La comtesse m'avait invité à venir assister avec toi, chez elle, à la conférence du nouveau prédicateur, ajouta-t-il en souriant des lèvres.

— J'y étais en effet, mais n'y suis pas resté. Quel écœurement ! dit Nekhludov avec humeur et mécontent que Sélénine se fût mis à parler d'autre chose.

— Pourquoi de l'écœurement ? En dépit de l'étroitesse et du fanatisme, c'est cependant la manifestation d'un sentiment religieux, dit-il.

— Une idiotie sans bornes ! s'écria Nekhludov.

— Mais non. Ce qui est étrange ici, c'est que nous soyons tellement ignorants des dogmes de notre Église que nous prenons pour une révélation quelconque nos propres dogmes fondamentaux, dit Sélénine paraissant avoir hâte d'exprimer à son ancien ami des vues nouvelles pour lui.

Nekhludov le regarda avec une attention mêlée de surprise, tandis que Sélénine baissait ses yeux qui exprimaient non seulement de la tristesse, mais de la malveillance.

— Tu crois donc aux dogmes de l'Église ? lui demanda Nekhludov.

— Parfaitement, j'y crois, répondit Sélénine, en fixant sur Nekhludov un regard droit, mais éteint.

Nekhludov soupira.

— C'est étrange, murmura-t-il.

— D'ailleurs nous en recauserons, reprit Sélé-
nine. Je viens, dit-il à l'huissier qui s'était appro-
ché de lui d'un air respectueux. Il faut absolument
nous revoir, ajouta-t-il en soupirant. Mais quand
te rencontrer? Moi, tu me trouveras toujours à
l'heure du dîner, à sept heures, rue Nadejdins-
kaia. Il lui indiqua le numéro.

— Ah! combien d'eau a coulé sous les ponts
depuis! dit-il en s'éloignant et souriant seulement
des lèvres.

— Je viendrai si j'en ai le temps, dit Nekhludov,
en sentant que Sélénine, l'ami jadis si intime, deve-
nait pour lui, après ce bref entretien, étranger,
incompréhensible, presque hostile.

XXIII

A l'époque où Nekhludov, avait connu Sélénine étudiant, celui-ci était un fils exemplaire, un camarade fidèle, et, pour son âge, un homme du monde très instruit, plein de tact, toujours élégant, beau, et, avec cela, extraordinairement franc et honnête. Il travaillait très bien, sans le moindre pédantisme, et avait toujours des médailles d'or pour ses thèses. Son but, à cette époque de sa vie, était de se rendre utile aux hommes non point par des paroles mais par des actes. Mais ne voyant que dans le service d'État le moyen d'y parvenir, aussitôt ses études terminées, il examina systématiquement tous les genres d'activité auxquels il pouvait consacrer ses forces, et décida qu'il pourrait être le plus utile dans la deuxième section de la Chancellerie de l'Empereur, chargée de la rédaction des lois.

Ce fut là qu'il entra. Mais, bien qu'apportant à sa tâche tous les soins et les scrupules possibles, il n'éprouva point la satisfaction d'être utile comme il le souhaitait, ni la conscience de remplir son devoir. Ce mécontentement fut aggravé par des dissentiments avec son supérieur hiérarchique, un homme mesquin et vaniteux, si bien qu'il dut donner sa démission pour entrer au Sénat. Là il se trouva mieux, bien que sa conscience ne fût pas encore satisfaite. Il ne cessait de sentir que ce qu'il faisait n'était pas du tout ce qu'il avait espéré et ce qui devait être. Pendant qu'il servait au Sénat, ses parents obtinrent pour lui une nomination de gentilhomme de la Chambre, et, en uniforme brodé et tablier de toile blanche, il dut aller, en calèche, se présenter chez quantité de gens, pour les remercier de l'avoir élevé à la dignité de laquais. Mais quelque effort qu'il fit, il ne pouvait trouver une justification raisonnable de cette fonction. Il sentait encore plus que dans son précédent emploi que ce n'était pas ça, et cependant, d'une part, il ne pouvait refuser cette nomination, ne voulant pas contrister les personnes qui avaient pensé lui faire une grande joie ; d'autre part, elle flattait les instincts inférieurs de sa nature, et ce n'était pas sans satisfaction qu'il voyait se réfléchir dans la glace son uniforme tout brodé d'or et qu'il remarquait le respect provoqué, chez certaines personnes, par cette nomination.

Quelque chose d'analogue s'était produit pour son mariage. On lui avait trouvé un parti très brillant, au point de vue mondain ; et il s'était marié, principalement parce qu'en refusant il eût chagriné ou offensé et la jeune fille qui désirait ce mariage et ceux qui l'avaient arrangé ; d'autre part, parce que l'union avec une jeune fille de bonne famille, d'ailleurs charmante, flattait son amour-propre, et lui était agréable. Mais son mariage, plus vite encore que son emploi et sa charge à la cour, lui parut n'être « pas ça ». Sa femme, après son premier enfant, avait déclaré n'en plus vouloir, et avait commencé à mener une existence mondaine, luxueuse, à laquelle, malgré lui, il devait prendre part.

Elle n'était pas très jolie, lui était fidèle, et, bien que de sa vie mondaine elle paraissait ne retirer qu'une extrême fatigue, en même temps que cela empoisonnait l'existence de son mari, elle s'y soumettait strictement. Il avait fait maintes tentatives pour changer cette vie, mais toutes s'étaient brisées, comme à une muraille d'acier, contre la certitude, soutenue du reste par ses parents et ses amis, qu'il le fallait ainsi.

L'enfant, une fillette aux longues boucles blondes, les mollets nus, demeurait pour son père un être complètement étranger, principalement parce que son éducation n'était pas du tout telle qu'il l'eût désiré. Entre le mari et la femme l'incompréhen-

sion ordinaire, sinon l'absence de tout désir de se comprendre, la lutte constante, silencieuse, cachée aux étrangers et tempérée par les convenances, tout cela rendait pénible à Sélénine la vie de famille. De sorte que c'était encore moins « ça » que son emploi et sa charge à la cour.

Mais ce qui, surtout, n'était « pas ça », c'était la question religieuse. Comme tous les hommes de son monde et de son temps, Sélénine avait rompu sans le moindre effort, en raison de son développement intellectuel, les liens des superstitions religieuses dans lesquelles il avait été élevé, et lui-même n'aurait su dire à quel moment il s'en était affranchi. Étant à l'Université, à l'époque de son amitié avec Nekhludov, honnête, sérieux, il ne cachait nullement son affranchissement des superstitions de la religion officielle.

Mais avec les années et l'avancement hiérarchique, surtout avec le mouvement réactionnaire qui s'instaura alors dans la société, cette liberté morale lui était devenue gênante. Outre des obligations familiales : la mort de son père et ses funérailles religieuses, le désir de sa mère de le voir communier, ce que l'opinion publique aussi réclamait de lui, par sa situation même il était forcé, à chaque instant, d'assister à quantité de cérémonies religieuses, inaugurations, actions de grâces, etc., et il ne se passait guère de jour sans qu'il fût obligé de prendre part à quelque manifestation

extérieure du culte qu'il ne pouvait éviter. Là il lui fallait donc ou feindre (ce que lui interdisait la droiture de son caractère), ou tenir pour mensongères ces formes extérieures du culte et organiser sa vie de telle sorte qu'il ne fût pas obligé de participer à ce qu'il tenait pour mensonge. Mais ce qui semblait si peu de chose à faire exigeait beaucoup : sans parler de la lutte qu'il aurait eu à soutenir contre tous ses proches, il eût dû renoncer entièrement à sa situation, abandonner son emploi, sacrifier ce désir d'être utile aux hommes qu'il croyait possible de réaliser dans sa situation présente, et surtout dans l'avenir. Pour se résoudre à cela, il lui eut fallu avoir la ferme conviction d'être dans le vrai. Il avait cette conviction, comme l'a forcément tout homme de bon sens de notre temps, qui possède quelques notions d'histoire, qui connaît l'origine des religions, en général, et la scission de l'Église chrétienne, en particulier. Il ne pouvait ignorer qu'il était dans le vrai, en niant la doctrine ecclésiastique officielle. Mais sous la pression de la vie ambiante, cet homme loyal se laissait séduire par le raisonnement qui consiste à dire que pour affirmer l'irrationalité de ce qui est irrationnel, il faut d'abord l'étudier. Et ce petit mensonge l'avait conduit vers le grand mensonge dans lequel, maintenant, il se trouvait enlisé.

En se posant la question sur la justesse de

l'orthodoxie, dans laquelle il était né et avait été élevé, à laquelle tout son entourage exigeait qu'il crût, et sans laquelle il ne pouvait continuer à se rendre utile aux hommes, il avait déjà décidé la réponse. C'est pourquoi, au lieu d'avoir recours, pour s'éclairer, aux ouvrages de Voltaire, de Schopenhauer, de Spencer, de Comte, il avait pris les œuvres philosophiques de Hégel, les ouvrages religieux de Vinet et de Khomiakov. Naturellement, il avait trouvé là ce qu'il cherchait : un semblant d'accalmie, la justification de la doctrine religieuse dans laquelle il avait été élevé, que depuis longtemps sa raison n'admettait plus mais qui devait écarter d'un coup tous les désagréments. Il s'était assimilé tous les sophismes habituels : que la raison d'un seul individu ne peut connaître la vérité ; que la vérité n'est révélée qu'à l'ensemble des hommes ; que la révélation seule peut la faire connaître ; que la révélation est confiée à l'Église, etc. A dater de ce moment, n'ayant plus conscience du mensonge, il put assister tranquillement aux messes, vêpres, matines, il put communier, faire des signes de croix devant les icônes, garder son emploi, qui lui procurait la satisfaction du devoir accompli et la consolation de ses ennuis domestiques. Il croyait avoir la foi et, cependant, il sentait plus que jamais, par tout son être, que sa foi n'était encore « pas ça ». C'est pourquoi ses yeux étaient toujours tristes. En apercevant

Nekhludov, qu'il avait connu quand il n'était pas encore imprégné de tous ces mensonges, il s'était revu tel qu'il était autrefois, et, tandis qu'il s'empressait de faire allusion à ses convictions religieuses, il avait senti, plus vivement que jamais, que ce n'était « pas ça » ; et une tristesse douloureuse s'était emparée de lui. Nekhludov éprouva un sentiment analogue dès que se fut dissipée la première impression joyeuse de sa rencontre avec son ami de jadis.

C'est pourquoi, tout en se promettant de se revoir, ni l'un ni l'autre ne firent rien pour cela et ils ne se revirent pas durant ce séjour de Nekhludov à Pétersbourg.

En sortant du Sénat, Nekhludov et l'avocat marchèrent ensemble le long du trottoir. L'avocat donna l'ordre à son cocher de le suivre et se mit à raconter à Nekhludov l'histoire de ce directeur de ministère surpris en flagrant délit, dont avaient parlé les sénateurs. Au lieu de l'envoyer au bagne, comme l'exigeait la loi, on allait le nommer gouverneur en Sibérie. Après cette répugnante histoire, il raconta, avec un plaisir particulier, comment différents hauts personnages avaient volé l'argent recueilli pour ériger un monument, demeuré ainsi inachevé, devant lequel ils étaient passés le matin; comment la maîtresse d'un tel gagnait des millions à la Bourse; comment tel autre avait vendu sa femme, que tel autre avait achetée. L'avocat entama ensuite le récit d'escroqueries et de crimes de toutes sortes commis par

de hauts fonctionnaires de l'État qui, loin d'être en prison, occupaient les fauteuils présidentiels de diverses institutions. Ces récits, dont le nombre paraissait inépuisable, faisaient grand plaisir à l'avocat, parce qu'ils lui montraient avec évidence que les moyens dont lui-même usait pour gagner de l'argent étaient tout à fait légitimes et innocents, comparativement à ceux qu'employaient, pour le même but, les plus hauts personnages de Pétersbourg. Aussi l'avocat fut-il très étonné quand Nekhludov, sans écouter son dernier récit du crime des hauts personnages, prit congé de lui et héla un fiacre pour rentrer.

Nekhludov était triste. Il était triste surtout parce que le Sénat avait confirmé le martyre insensé imposé à l'innocente Maslova, et aussi parce que le rejet du pourvoi lui rendait plus difficile la réalisation de sa décision irrévocable d'unir son sort au sien. Il était triste encore à cause de ces ignobles histoires sur le mal qui régnait et dont l'avocat parlait avec tant de plaisir; et aussi à cause du regard glacial et malveillant de Sélénine, jadis si affectueux, si franc et si noble.

Quand Nekhludov rentra, le portier lui remit avec un certain dédain une lettre qu'une « femme quelconque », comme il s'exprimait, avait écrite dans sa loge. Le billet était de la mère de Choustova. Elle était venue pour remercier le « bien-

facteur », « le sauveur » de sa fille et le suppliait de venir les voir chez elle, Vassilievsky-Ostrov, cinquième rue, tel appartement. Elle lui écrivait que cette visite serait très nécessaire pour Véra Efremovna ; qu'il n'avait pas à craindre un débordement de gratitude, qu'on ne lui en parlerait pas, mais qu'on serait tout simplement très heureux de le voir. Elle lui demandait s'il ne voudrait pas venir, si possible, le lendemain matin.

Une autre lettre était d'un ancien camarade de Nekhludov, Bogatyrev, aide de camp de l'Empereur, qu'il avait chargé de remettre personnellement à l'Empereur une requête adressée par lui au nom des sectaires. De sa large écriture ferme, Bogatyrev l'informait que suivant sa promesse, il remettrait la requête entre les mains de l'Empereur, mais qu'avant de faire cela, il voulait lui soumettre une idée qui lui était venue : ne vaudrait-il pas mieux voir d'abord le personnage de qui dépendait cette affaire et le solliciter ?

A la fin de son séjour à Pétersbourg, à cause de toutes les impressions ressenties, Nekhludov avait perdu tout espoir d'atteindre quoi que ce soit. Les projets qu'il avait formés à Moscou lui apparaissaient maintenant quelque chose comme ces rêves de jeunesse, dont les hommes se désenchangent au contact de la vie réelle.. Néanmoins, puisqu'il se trouvait à Pétersbourg, il estima de son devoir de faire tout ce qu'il avait projeté, et

résolument de passer le lendemain même chez Bogatyrev, de suivre son conseil, et de voir le personnage de qui dépendait l'affaire des sectaires.

Pour l'instant, tirant de son portefeuille leur requête, il s'apprêtait à la relire quand un valet de chambre lui transmit, de la part de la comtesse Catherine Ivanovna, l'invitation à prendre le thé.

Nekhludov répondit qu'il allait venir; il plaça le papier dans sa serviette et monta chez sa tante. En s'y rendant, il aperçut, par la fenêtre, la paire d'alezans de Mariette, et soudain il se sentit le cœur plein de joie, et eut envie de sourire.

Mariette, cette fois en chapeau clair, et vêtue non plus en noir mais d'une robe claire, était assise, une tasse à la main, près du fauteuil de la comtesse. Elle narrait quelque chose et ses beaux yeux rieurs brillaient. Juste au moment où Nekhludov entra au salon, Mariette venait de raconter quelque chose de si drôle et de si inconvenant — Nekhludov le devina à sa façon de rire — que le gros corps de la bonne comtesse moustachue Catherine Ivanovna, était tout tressautant, tandis que Mariette MISCHIEVOUS, sa bouche rieuse légèrement de travers, sa tête énergique et joyeuse, un peu inclinée de côté, regardait son amie sans rien dire.

A certains mots, Nekhludov comprit qu'elles parlaient de la seconde nouvelle de Pétersbourg,

l'aventure du nouveau gouverneur de Sibérie, à propos duquel Mariette avait dit quelque si énorme grivoiserie que la comtesse ne parvenait pas à s'arrêter de rire.

— Tu me feras mourir de rire ! s'écriait-elle en toussotant.

Nekhludov salua et s'assit près d'elles. Déjà il songeait à mal juger Mariette pour cette légèreté, mais celle-ci, remarquant l'expression sévère et même un peu mécontente de son visage, aussitôt, pour lui plaire, — désir qui lui était venu dès qu'elle l'avait revu, — modifia non seulement l'expression de son visage mais son état d'esprit. Tout d'un coup elle devint sérieuse, mécontente de sa vie, tourmentée de vagues aspirations, et tout cela avec sincérité : elle s'appropriait réellement cet état moral — bien qu'elle n'eut pu le définir exactement — qui était en ce moment celui de Nekhludov.

Elle s'enquit du résultat de ses démarches. Il raconta son insuccès au Sénat et sa rencontre avec Sélénine.

— Ah ! quelle âme pure ! Le vrai CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE !... Quelle âme pure ! s'écrièrent les deux femmes, en usant de l'épithète sous laquelle Sélénine était connu dans la société.

— Comment est sa femme ? demanda Nekhludov.

— Elle ? Je ne voudrais pas la juger ; mais elle ne le comprend pas.

— Et lui aussi a été pour le rejet? demanda Mariette avec une sincère compassion. Mais c'est affreux, et comme je la plains! ajouta-t-elle avec un soupir.

Il fronça les sourcils, désireux de changer de conversation, parla de Choustova, qui, détenue dans la forteresse, venait enfin d'être mise en liberté, sur sa demande. Après avoir remercié Mariette de son entremise près de son mari, il allait dire combien il était affreux de penser au long martyre de cette pauvre fille et des siens, et cela uniquement parce qu'il n'y avait personne pour s'intéresser à elle; mais Mariette l'interrompit, exprimant elle-même toute son indignation :

— Ne m'en parlez pas? s'écria-t-elle. Aussitôt que j'ai su par mon mari qu'on pouvait la relâcher, j'ai eu la même pensée que vous. Pourquoi l'a-t-on détenue, puisqu'elle était innocente? répéta-t-elle ainsi la pensée de Nekhludov. C'est révoltant! C'est indigne!

La comtesse Catherine Ivanovna remarqua le manège de coquetterie de Mariette avec son neveu et s'en amusa.

— Une idée! fit-elle, quand ils se turent : viens demain soir chez Aline. Kiseweter y sera. Et toi aussi, dit-elle à Mariette. IL VOUS A REMARQUÉ, dit-elle à son neveu. Il dit que tout ce dont tu m'as parlé et dont je l'ai entretenu, est un excellent signe et que certainement tu ne tarderas pas à

venir à Christ. Viens! Mariette, dis-lui qu'il vienne et viens aussi.

— Mais d'abord, comtesse, je n'ai point autorité pour donner des conseils au prince, répondit Mariette échangeant avec Nekhludov un regard qui exprimait son entente avec lui sur la façon d'entendre les paroles de la comtesse, et sur son évangélisme, en général. Et, deuxièmement, vous savez que je n'aime pas beaucoup...

— Oui, tu fais toujours autrement que les autres, et à ta façon.

— Comment à ma façon! J'ai la croyance d'une simple paysanne, dit-elle en souriant. Enfin, troisièmement, poursuivit-elle, je vais demain au Théâtre-Français.

— Ah! As-tu vu cette... Comment donc l'appelle-t-on? demanda la comtesse Catherine Ivanovna.

Mariette prononça le nom d'une célèbre actrice française.

— Va absolument la voir. Elle est extraordinaire!

— Qui dois-je voir d'abord, ma tante, l'actrice ou le prédicateur? demanda Nekhludov en souriant.

— Je t'en prie, ne dénature pas le sens de mes paroles.

— Je crois qu'il vaut mieux voir le prédicateur d'abord et l'actrice française ensuite, reprit Nekhludov; autrement on risque de ne plus vouloir l'entendre prêcher.

— Non, il vaut mieux commencer par le Théâtre-Français et se repentir ensuite, dit Mariette.

— Allons! ne vous moquez pas de moi. Le prêche est le prêche, le théâtre est le théâtre. Il n'est point nécessaire, pour faire son salut, d'avoir la mine longue d'une archine et de pleurer sans cesse. Il faut avoir la foi, et alors tout devient joyeux.

— Mais, ma tante, vous prêchez mieux que n'importe quel missionnaire.

— J'y songe, fit Mariette après un instant de réflexion. Venez demain dans ma loge.

— Je crains de n'avoir pas le temps...

Le valet de chambre interrompit la conversation en venant annoncer un visiteur. C'était le secrétaire d'une œuvre de bienfaisance dont la comtesse était présidente.

— Oh! C'est un homme insupportable! Je vais aller un instant le recevoir, à côté, et je reviendrai auprès de vous. Mariette, sers-lui du thé, dit la comtesse en quittant la grande salle de son pas rapide, avec un balancement des hanches.

Mariette ôta un de ses gants et découvrit une main petite, énergique, plate, à l'annulaire chargé de bagues.

— Voulez-vous? demanda-t-elle, en passant sa main, le petit doigt écarté, sur la théière d'argent chauffée à l'alcool.

Son visage devint grave et triste.

— Rien ne m'est plus pénible que de penser que certaines personnes, à l'estime desquelles je tiens, me jugent d'après la situation que j'occupe, dit-elle.

Elle semblait prête à pleurer en prononçant ces derniers mots. Et ces mots, bien que n'ayant à la réflexion aucune signification ou une signification assez vague, semblèrent à Nekhludov pleins de profondeur, de franchise, et de bonté, tant l'attirait ce regard brillant qui accompagnait les paroles de la jeune, jolie et élégante femme.

Nekhludov la contemplait en silence et ne pouvait détacher ses regards de son visage.

— Vous croyez peut-être que je ne vous comprends pas, que je ne comprends pas ce qui se passe en vous? Ce que vous avez fait tout le monde le sait; C'EST LE SECRET DE POLICHINELLE! Je vous admire et vous approuve.

— Il n'y a pas de quoi. J'ai fait si peu encore.

— N'importe! Je comprends vos sentiments, et les siens à elle... Bien, bien. Je ne vous en parlerai plus, fit-elle, remarquant quelque mécontentement sur son visage. Et je comprends aussi qu'ayant vu de près les souffrances et l'horreur des prisons, reprit Mariette, ne songeant qu'à une chose, l'attirer à elle, et devinant, par son instinct de femme, tout ce qui pour lui était précieux et important, vous désiriez venir en aide à ceux qui souffrent si cruellement, qui souffrent de la cruauté

et de l'indifférence des hommes... Je comprends qu'on puisse consacrer sa vie à cette œuvre. J'en aurais fait autant; mais à chacun sa destinée...

— Seriez-vous mécontente de la vôtre?

— Moi? s'écria-t-elle, semblant effarée d'une pareille question, je dois en être satisfaite, et je le suis. Mais il y a une voix qui se réveille.

— Il ne faut pas l'étouffer; il faut croire à cette voix, dit Nekhludov, tombant dans le piège.

Par la suite, Nekhludov ressentit souvent de la honte au souvenir de cet entretien, de ces paroles de Mariette moins mensongères qu'adaptées pour lui, de ce visage de la jeune femme exprimant une attention attendrie tandis qu'il lui racontait les horreurs des prisons et les impressions éprouvées à la campagne.

Quand la comtesse revint ils causaient, non seulement en vieux amis mais en intimes, seuls à se comprendre parmi la foule qui ne les comprenait pas.

Ils parlaient de l'injustice des puissants, des souffrances des faibles, de la misère du peuple; mais en réalité, sous le murmure des paroles, leurs yeux ne se quittaient pas et s'interrogeaient : « Peux-tu m'aimer? » — « Je le puis », répondaient-ils. Et le désir sexuel, revêtant les formes les plus inattendues et les plus captivantes, les attirait l'un vers l'autre.

En partant Mariette lui répéta qu'elle serait tou-

jours très heureuse de lui être utile; elle insista pour qu'il vint le lendemain soir au théâtre, ne fût-ce qu'un instant, car elle aurait à lui parler d'une chose très importante.

— D'ailleurs qui sait quand je vous reverrai? soupira-t-elle tout en glissant délicatement, dans son gant, sa main couverte de bagues. Alors c'est dit, vous viendrez?

Nekhludov le lui promit.

Cette nuit, une fois seul dans sa chambre, Nekhludov se coucha, éteignit sa bougie, et de longtemps ne put s'endormir. Il pensait à Maslova, à l'arrêt du Sénat, à sa décision de la suivre malgré tout, à l'abandon de ses terres, et en réponse à ces diverses questions il se rappelait le visage de Mariette, son soupir, son regard lorsqu'elle lui avait dit : « Qui sait quand je vous reverrai », et son sourire; et cette vision était nette comme la réalité, de sorte que lui aussi se surprit à sourire. « Ferai-je bien de partir pour la Sibérie? Ferai-je bien de me dépouiller de toute ma fortune? » se demandait-il.

Mais seules des réponses vagues se présentaient à son esprit, dans cette claire nuit de Pétersbourg filtrant à travers le store imparfaitement baissé. Tout s'embrouillait dans sa tête. Il évoquait ses sentiments et ses pensées d'autrefois; mais ces pensées n'avaient plus leur puissance ancienne, convaincante.

« Et si tout cela n'était qu'imagination de ma part? Si je n'avais pas la force de vivre ainsi? Me repentirai-je d'avoir bien agi? » se demandait-il. Et n'ayant pas la force de répondre à ces questions, il éprouvait un tel sentiment d'angoisse et de désespoir que depuis longtemps il n'avait rien ressenti de pareil. Embarrassé de plus en plus dans ces questions il s'endormit d'un lourd sommeil, comme jadis, quand il avait perdu de fortes sommes aux cartes.

Le premier sentiment qu'éprouva Nekhludov quand il s'éveilla le lendemain fut l'impression d'avoir commis la veille quelque vilénie. Il rassembla ses souvenirs : il n'avait commis aucun acte mauvais, aucune vilénie, mais il avait eu des pensées mauvaises se rapportant à ses intentions actuelles, à son mariage avec Katoucha, à l'abandon de ses terres aux paysans : tout cela n'était que rêves irréalisables ; il ne pourrait dominer cette situation ; tout cela était faux, artificiel, et il devait vivre comme il avait vécu. Ce n'était point là de mauvais actes ; c'était beaucoup pire : les pensées qui engendrent tous les actes mauvais.

On peut ne pas répéter un acte mauvais, s'en repentir, mais les pensées mauvaises engendrent les actes mauvais.

Un acte mauvais ouvre simplement la voie à

d'autres actes mauvais; les mauvaises pensées entraînent irrésistiblement dans cette voie.

Nekhludov, ayant repassé dans son esprit ses pensées de la veille, s'étonna d'y avoir pu croire, même un instant. Quelque nouveau et difficile que pût être pour lui ce qu'il avait l'intention de faire, il savait que c'était pour lui la seule vie désormais possible; tandis qu'il savait, au contraire, que reprendre sa vie d'autrefois serait pour lui la mort. La tentation de la veille lui faisait éprouver en ce moment quelque chose d'analogue à ce que ressent un homme, encore assoupi, qui s'éveille et voudrait se rendormir, ou du moins se prélasser encore au lit, bien qu'il sache l'heure venue de se lever pour une affaire très importante et agréable.

Ce jour-là, le dernier que Nekhludov devait passer à Pétersbourg, il se rendit le matin à Vassilievsky Ostrov, chez madame Choustova.

Elle habitait au deuxième étage. D'après les indications du portier, Nekhludov prit l'escalier de service et pénétra directement dans une cuisine surchauffée et toute remplie d'une forte odeur de victuailles en train de cuire.

Une femme âgée, les manches retroussées, en tablier et avec des lunettes, debout près du fourneau, remuait avec une cuiller le contenu d'une casserole fumante.

— Que désirez-vous? demanda-t-elle d'une voix sévère, en regardant par-dessus ses lunettes.

Nekhludov se nomma, et aussitôt le visage de la femme exprima à la fois la crainte et la joie.

— Ah! prince! fit-elle en s'essuyant les mains à son tablier. Mais pourquoi êtes-vous venu par l'escalier de service? Vous, notre bienfaiteur! Je suis sa mère. Sans vous ma fille était perdue. Vous êtes notre sauveur! et saisissant la main de Nekhludov, elle chercha à la baiser. — Je suis allée chez vous hier; ma sœur m'en avait instamment priée. Elle est ici. Par ici, par ici; veuillez prendre la peine de me suivre, disait la mère de Choustova en conduisant Nekhludov, par une porte étroite, dans un petit corridor sombre, et tout en rajustant tantôt sa jupe retroussée, tantôt ses cheveux.

— Ma sœur Kornilova, vous avez sans doute entendu parler d'elle,... dit-elle à voix basse, en s'arrêtant devant la porte. Elle a été impliquée dans plusieurs affaires politiques... Une femme très intelligente...

La mère de Choustova ouvrit une porte donnant sur le corridor et fit entrer Nekhludov dans une petite chambre où se tenait assise sur un petit divan, devant une table, une jeune fille forte et de petite taille, en camisole d'indienne rayée, aux cheveux blonds bouclés encadrant son visage rond, très pâle, qui ressemblait à celui de sa mère. En face d'elle était assis, plié en deux sur son siège, un jeune homme, avec une moustache

noire et une petite barbiche, vêtu d'une blouse russe ornée de broderies. Tous deux causaient avec tant d'animation qu'ils ne se retournèrent que quand Nekhludov avait déjà franchi la porte.

— Lydie ! C'est le prince Nekhludov, celui même...

La pâle jeune fille tressaillit nerveusement, rejeta derrière son oreille une boucle de ses cheveux, et, craintivement, fixa de ses yeux gris le visiteur.

— Alors, c'est vous, cette femme dangereuse pour laquelle Vera Efremovna intercédait ? dit Nekhludov en souriant et lui tendant la main.

— Oui, c'est moi-même, répondit Lydie, et un sourire bon, enfantin, découvrit une rangée de dents très belles. C'est ma tante qui désirait beaucoup vous voir. Tante ! cria-t-elle vers une porte, de sa voix douce et agréable.

— Vera Efremovna était très peinée de votre arrestation, dit Nekhludov.

— Ici, asseyez-vous plutôt ici, l'interrompit Lydie en lui désignant le fauteuil moelleux, un peu cassé, que venait de quitter le jeune homme. — Zakharov, mon cousin, ajouta-t-elle pour répondre au regard que Nekhludov avait jeté sur le jeune homme.

Celui-ci serra la main du visiteur avec un sourire aussi bon que celui de Lydie, et lorsque Nekhludov se fut assis à sa place, il prit près de la fenêtre un autre siège et se mit auprès de lui. De la porte voisine sortit encore un lycéen aux

cheveux blonds, d'environ seize ans, qui, sans mot dire, vint s'asseoir sur le devant de la fenêtre.

— Vera Efremovna est une excellente amie de ma tante, moi je la connais à peine, dit Lydie.

A ce moment une femme en blouse blanche serrée par une ceinture de cuir, à l'air très sympathique et intelligent, parut de la chambre voisine.

— Bonjour! Merci d'être venu! dit-elle en s'asseyant sur le divan, près de Lydie. — Eh bien! comment va Verotchka? Vous l'avez vue? Comment supporte-t-elle son sort?

— Elle ne se plaint pas. Elle dit qu'elle ne pourrait se trouver mieux dans l'Olympe, répondit Nekhludov.

— Ah! Verotchka! Comme je la reconnais! fit la tante en souriant et hochant la tête. Il faut la connaître. Une créature admirable! Tout pour les autres, rien pour elle.

— Il est vrai qu'elle ne m'a rien demandé pour elle et n'a songé qu'à votre nièce. Ce qui l'affligeait le plus, me disait-elle, c'est qu'on l'avait arrêtée pour rien.

— C'est la vérité! dit la tante. C'est une chose affreuse. Elle a souffert pour moi!

— Mais pas du tout, tante! s'écria Lydie, j'eusse pris ces papiers, même sans vous.

— Laisse, je sais mieux que toi ce qu'il en est, répartit la tante. — Voyez-vous, continua-t-elle en

s'adressant à Nekhludov, tout cela est arrivé parce qu'une certaine personne, m'ayant prié de garder ses papiers pour quelque temps, comme je n'avais pas de logement, je les ai confiés à ma nièce. Mais cette nuit-là même voilà qu'on a fait une perquisition ici. On a pris les papiers, et elle avec; et on l'a gardée jusqu'à maintenant. On exigeait qu'elle dise de qui elle tenait ces papiers.

— Et je ne l'ai pas dit! s'écria avec feu Lydie, en tortillant une boucle de ses cheveux qui, cependant, ne la gênait pas.

— Je ne dis pas que tu l'aies dit, fit la tante.

— Si l'on a arrêté Mitine ce n'est pas de ma faute! reprit Lydie en rougissant et promenant autour d'elle un regard inquiet.

— Mais, Lydie, il est inutile de nous dire cela, remarqua la mère.

— Pourquoi? Au contraire, je veux en parler, fit Lydie. Elle ne souriait plus mais toute rouge elle enroulait ses cheveux autour de son doigt sans cesser de jeter des regards inquiets autour d'elle.

— Tu as oublié ce qui est arrivé hier quand tu as commencé à parler de cela?

— Pas du tout. Laissez-moi parler, maman! Je ne l'ai pas dit! Je me suis tue tout le temps. Quand, à deux reprises, ils m'ont questionnée sur ma tante et sur Mitine, je n'ai rien répondu et j'ai déclaré que je ne répondrais rien. Alors ce... Pétrov...

— Pétrov, c'est un mouchard, un gendarme et un grand misérable ! dit la tante pour expliquer à Nekhludov les paroles de sa nièce.

— Alors ce Pétrov, reprit Lydie avec émotion et volubilité, essaya de m'amadouer : « Ce que vous direz ne pourra nuire à personne, me disait-il. Au contraire, si vous parlez, vous délivrerez des innocents que, peut-être, nous faisons souffrir injustement ». Quand même j'ai déclaré que je ne dirais rien. Alors il m'a dit : « Soit, ne dites rien, mais au moins si je dis vrai, ne niez pas. » Et il se mit à citer des noms, parmi lesquels celui de Mitine.

— Mais ne parle plus de cela, interrompit la tante.

— Ah ! ma tante, laissez-moi dire... et, sans cesser de tirer sa mèche de cheveux en regardant autour d'elle, Lydie continua : Et figurez-vous que le lendemain j'apprends par les coups frappés dans la cloison, que Mitine est arrêté. « C'est moi qui l'ai livré ! » me dis-je. Et cette pensée m'a tellement torturée, tellement, que j'ai failli en devenir folle.

— Mais c'est prouvé que tu n'es pour rien dans son arrestation, dit la tante.

— Oui, mais moi, je l'ignorais, et je ne cessais de penser : « C'est moi qui l'ai livré ! » Je marchais de long en large dans ma cellule et je ne pouvais m'empêcher de penser : « Je l'ai livré ! »

Je me couchais, je me couvrais la tête, et à mon oreille une voix murmurait : « Tu l'as livré! Tu as livré Mitine! » J'avais beau savoir que c'étaient des hallucinations, impossible de m'y soustraire. Je voulais m'endormir, impossible; n'y pas penser, impossible. C'est épouvantable! s'écria Lydie de plus en plus animée, et continuant à enrouler autour de son doigt et à dérouler la boucle de ses cheveux, tout en regardant autour d'elle.

— Lydie, calme-toi, lui répétait la mère en lui touchant l'épaule.

Mais Lydie ne pouvait plus s'arrêter.

— Et ce qu'il y a de plus affreux... commença-t-elle.

Mais un sanglot l'empêcha d'achever. Elle se leva brusquement du divan, et, se heurtant au fauteuil, s'enfuit dans sa chambre. Sa mère la suivit.

— Il faudrait tous les pendre, ces misérables! dit le lycéen qui était assis sur l'appui de la fenêtre.

— Qu'as-tu donc? demanda la tante.

— Moi? rien... comme ça, répondit le lycéen; il saisit sur la table une cigarette et l'alluma.

— Oui, la cellule est une terrible chose pour les jeunes gens, dit la tante en hochant la tête et allumant elle aussi une cigarette.

— Mais pour tout le monde, je crois, remarqua Nekhludov.

— Non, pas pour tout le monde, dit la tante. Pour les vrais révolutionnaires, on me l'a souvent dit, c'est au contraire le repos et le calme. Les suspects vivent dans une angoisse perpétuelle, sans parler des privations matérielles, dans la crainte pour eux, pour les leurs et pour la cause, mais un beau jour on vous arrête, et c'est fini, plus de responsabilité; on n'a plus qu'à s'asseoir et se reposer. On m'a dit que certains ressentent de la joie quand on les arrête. Mais pour les jeunes, pour les innocents, et on commence toujours par les innocents comme Lydie, pour eux le premier

choc est terrible. La privation de la liberté, les mauvais traitements, le manque d'air et de nourriture, tout cela ne serait rien, on supporterait même des privations trois fois plus fortes sans ce choc moral qu'on éprouve lors d'un premier emprisonnement.

— Vous l'avez éprouvé ?

— Moi ? J'ai été arrêté deux fois, dit la tante, avec un triste et doux sourire. La première fois, poursuivit-elle, c'était sans motif aucun. J'avais vingt-deux ans, j'étais mère d'un enfant et encore enceinte. La privation de la liberté, la séparation d'avec mon mari et mon enfant m'étaient pourtant bien pénibles, mais cela n'était rien, comparé au sentiment que j'éprouvai quand je compris que j'avais cessé d'être une créature humaine et n'étais plus qu'une chose. Je voulus dire adieu à mon enfant, et l'on m'ordonna de monter en voiture ; je demandai où l'on me conduisait, et l'on me répondit que je le saurais quand je serais arrivée. Je demandai de quoi j'étais accusée, on ne me répondit pas. Et, après l'interrogatoire, quand on m'eût enlevé mes vêtements pour me faire endosser l'habit de prison numéroté, qu'on m'eût fait passer sous des voûtes, poussée dans une porte ouverte puis barricadée, et qu'on se fût éloigné, ne laissant qu'un factionnaire, le fusil à l'épaule, qui se promenait silencieusement et regardait de temps à autre par le judas de ma cellule, un poids

terrible me pesa sur le cœur. Je me souviens qu'une chose m'avait particulièrement frappée : l'officier de gendarmerie, pendant qu'il m'interrogeait, m'avait proposé de fumer. Il savait donc que les gens ont besoin de fumer ; il savait donc aussi qu'ils aiment la liberté et la lumière ; que les mères aiment leurs enfants et les enfants leurs mères. Alors comment avaient-ils pu m'arracher impitoyablement à tout ce qui m'était cher et m'enfermer comme une bête féroce ? Il est impossible de passer par-là, sans qu'il en reste quelque chose. Celui qui croyait en Dieu, et aux hommes, et à l'amour des hommes entre eux, après cela n'y croit plus ! Depuis j'ai cessé de croire aux hommes, et je leur ai gardé rancune, dit-elle, puis sourit.

A la porte par laquelle était sortie Lydie, reparut la mère qui annonça que sa fille, trop énervée, ne pouvait revenir.

— Pourquoi, sans raisons, ont-ils perdu cette jeune vie ? dit la tante ; et la pensée que j'en fus la cause involontaire me fait souffrir encore davantage.

— Cela passera. L'air de la campagne la remettra, dit la mère. Nous l'enverrons chez son père.

— Oui, sans vous elle était bien perdue, reprit la tante. Merci. Et maintenant voici pourquoi j'ai désiré vous voir. Ne pourriez-vous remettre cette

lettre à Véra Efrémovna, dit-elle en tirant une enveloppe de sa poche. Elle n'est pas cachetée. Vous pourrez la lire, puis la déchirer ou la transmettre, suivant en cela ce qui sera le plus conforme à vos convictions. Mais dans la lettre il n'y a rien de compromettant.

Nekhludov prit la lettre, et promit de la remettre, puis il se leva, prit congé et sortit.

Il cacheta l'enveloppe sans la lire et décida de la transmettre à sa destinataire.

XXVII

La dernière affaire qui retenait Nekhludov à Pétersbourg était celle des sectaires, en faveur desquels il avait l'intention de faire parvenir une requête au Tsar, par l'intermédiaire de son ancien camarade de régiment, l'aide de camp de l'Empereur, Bogatyrev.

Le matin, il se rendit chez Bogatyrev. Il le trouva à déjeuner, prêt à sortir. Bogatyrev, d'une taille moyenne, trapu et d'une force physique peu commune (il tordait un fer à cheval) était un honnête homme, bon, franc, même libéral. Malgré ces qualités, il était un des intimes de la cour et aimait le Tsar et sa famille, et, vivant dans ces hautes sphères, il s'arrangeait, on ne sait comment, à ne voir que le bon côté et à ne jamais prendre part à rien de mauvais ni de malhonnête. Il ne condamnait jamais ni les hommes ni les

actes : ou bien il se taisait, ou bien il parlait courageusement, très haut, criant presque ce qu'il voulait dire, et souvent accompagnant ses paroles d'un rire également bruyant ; et cela, non par tactique, mais parce que tel était son caractère.

— C'est gentil d'être venu. Veux-tu déjeuner ? Eh bien ! assieds-toi. Le beafsteck est excellent ! Je commence et finis toujours par le substantiel ! Ha ! ha ! ha ! Ou bien, prends du vin ! disait-il en montrant la carafe de vin rouge. Moi, j'ai pensé à toi. Ta requête je la remettrai ; je la remettrai moi-même, en mains propres, tu peux y compter. Cependant je me demande s'il ne vaudrait pas mieux aller voir auparavant Toporov.

Au nom de Toporov, Nekhludov fronça les sourcils.

— Tout dépend de lui. De toutes les façons on lui enverra le dossier, et peut-être te donnera-t-il satisfaction lui-même.

— Si tu me le conseilles, j'irai.

— Parfait ! Eh bien ? Et Pétersbourg, quel effet produit-il sur toi ? cria Bogatyrev. Hein ? Dis ?

— Je me sens hypnotisé, dit Nekhludov.

— Hypnotisé ! répéta Bogatyrev en riant bruyamment. Eh bien ! si tu ne veux rien prendre, à ta guise ! Il essuya sa moustache avec sa serviette. Alors, tu iras, hein ? S'il ne fait rien, tu me rapporteras la requête, je la remettrai demain même, cria-t-il ; et, se levant de table, il fit un large signe

de croix, du même geste inconscient qu'il avait essuyé sa bouche, puis il attacha son sabre. Maintenant, adieu, dit-il, je dois sortir.

— Nous sortirons ensemble, dit Nekhludov, serrant avec plaisir la large et forte main de Bogatyrev ; et il le quitta sur le perron de sa maison, comme toujours sous l'impression agréable de quelque chose de sain, d'inconscient et de frais.

Nekhludov, suivant le conseil de Bogatyrev, bien qu'il n'en espérât rien de bon, se rendit chez Toporov, de qui dépendait le sort des sectaires.

La situation occupée par Toporov impliquait une de ces contradictions intimes, dont seul un homme borné et dénué de sens moral pouvait ne pas s'apercevoir. Toporov était précisément cet homme-là. Cette contradiction inhérente à sa situation résidait en ceci : il fallait soutenir et défendre par divers moyens extérieurs, la violence même, l'Église qui se prétend instituée par Dieu lui-même et qui ne peut être ébranlée ni par les suppôts de l'enfer, ni par aucun effort humain. Cette inébranlable institution divine devait être soutenue et défendue par l'institution humaine à la tête de laquelle se trouvait Toporov avec ses fonctionnaires. Toporov ne voyait ou ne voulait pas voir cette contradiction, et il se souciait gravement d'empêcher qu'un prêtre catholique, un pasteur ou un sectaire portassent quelque atteinte à cette Église que ne peuvent ébranler les suppôts de

l'enfer. Toporov, comme tous les hommes qui ne possèdent pas un fond de sentiments religieux, basés sur la conscience de l'égalité et de la fraternité, était tout à fait convaincu que le peuple est composé d'êtres de tout autre essence que lui et qu'il a besoin de choses dont lui-même n'avait que faire. Dans le fond de son âme il ne croyait à rien et trouvait cela très commode et très agréable, mais il craignait que le peuple n'en arrivât là, et il considérait comme son devoir sacré, disait-il, de le sauver de cet état.

De même que dans les traités culinaires, il est dit que les écrevisses aiment à être cuites vivantes, il était absolument convaincu, et non au sens figuré, comme dans le livre de cuisine, mais à la lettre, que le peuple aime à être superstitieux.

Avec la religion dont il était le soutien, il raisonnait comme le fermier avec la charogne dont il nourrit ses poules ; la charogne est bien répugnante, mais les poules l'aiment et la mangent. Aussi faut-il les en nourrir.

Toutes ces icônes d'Ivérie, de Kazan, de Smolensk, c'est évidemment de la plus grossière idolâtrie, mais le peuple aime cela, y croit, il faut donc entretenir ces superstitions. Il semblait à Toporov que le peuple aime les superstitions parce qu'il ne réfléchissait pas que s'il en est ainsi, c'est qu'il se trouva toujours des hommes cruels comme lui,

Toporov, qui, éclairés eux-mêmes, emploient leur savoir non comme ils devraient l'employer, non à aider le peuple à sortir des ténèbres de l'ignorance, mais, au contraire, à l'y mieux enfermer. Quand Nekhludov entra dans le salon d'attente de Toporov, celui-ci s'entretenait, dans son cabinet de travail, avec la supérieure d'un couvent, une aristocrate très avisée qui s'était faite l'apôtre de l'orthodoxie dans les provinces occidentales, parmi les uniates ramenés de force à l'orthodoxie.

Un attaché de cabinet de Toporov, qui se tenait dans le salon d'attente, interrogea Nekhludov sur le but de sa visite, et, apprenant que Nekhludov avait l'intention de remettre au souverain une requête en faveur des sectaires, il lui demanda s'il ne voudrait point la lui communiquer. Nekhludov lui remit la requête, et le fonctionnaire entra dans le cabinet. La nonne, en haute coiffe, avec un long voile et une traîne noire, ses mains blanches aux ongles polis tenant un chapelet de topaze, jointes sur sa poitrine, quitta le cabinet et se dirigea vers la sortie. Nekhludov attendait toujours qu'on l'introduisît.

Toporov lisait la supplique et hochait la tête. Il était désagréablement surpris de sa rédaction nette et ferme. « Si elle tombait entre les mains de l'empereur, elle pourrait provoquer des questions oiseuses et des malentendus », songea-t-il quand il en eut achevé la lecture. Il déposa le papier sur

la table, sonna et donna l'ordre d'introduire Nekhludov.

Il se rappelait l'affaire de ces sectaires. Il avait déjà sur sa table leur pétition. Voici en quoi consistait cette affaire : Des chrétiens, qui s'étaient séparés de l'orthodoxie, avaient été exhortés d'abord, puis jugés. Le tribunal les avait acquittés. Alors, l'archevêque et le gouverneur, s'appuyant sur ce fait que le mariage célébré suivant leurs rites était illégal, avaient décidé de déporter, en les séparant les uns des autres, les maris, les femmes, les enfants. C'étaient ces pères et ces femmes qui demandaient à n'être point séparés. Toporov se souvenait de cette affaire, quand il en avait été saisi la première fois. Alors il s'était demandé s'il ne fallait point mettre fin à ces poursuites. Mais comme on ne risquait rien en donnant l'ordre de disséminer en divers lieux les membres d'une même famille de paysans, tandis que les laisser dans leur pays natal pouvait avoir de regrettables conséquences : entraîner au schisme le reste de la population, et comme en outre cette affaire mettait en évidence le zèle de l'archevêque, il l'avait laissé suivre son cours.

Maintenant, avec un défenseur comme Nekhludov, qui avait des relations à Pétersbourg, l'affaire pouvait être présentée à l'empereur sous un jour particulier, comme quelque chose de très cruel ; ou encore, la presse étrangère pouvait s'en

emparer. C'est pourquoi il prit aussitôt une résolution inattendue.

— Bonjour! fit-il de l'air d'un homme très affairé en recevant Nekhludov debout, et allant droit à la question. Je connais cette affaire. En voyant les noms, tous les détails de cette malheureuse affaire me sont revenus, dit-il en prenant la requête et la montrant à Nekhludov. Je vous suis très reconnaissant de me l'avoir rappelée. Les autorités provinciales ont fait trop de zèle...

Nekhludov silencieux observait avec un sentiment d'hostilité le masque impassible de ce visage blême.

— Je donnerai l'ordre de faire rapporter cette mesure; ces gens seront réintégrés chez eux.

— Alors, il est inutile de faire remettre cette requête? demanda Nekhludov.

— Absolument. C'est *moi* qui vous le promets, dit-il en appuyant sur « moi », certain que *son* honnêteté, *sa* parole, étaient les meilleurs garants. Mieux, je vais l'écrire immédiatement. Veuillez vous asseoir.

Il se mit à son bureau et commença à écrire.

Nekhludov, debout, regardait le sommet du crâne étroit et chauve, la main à grosses veines bleues qui promenait rapidement la plume, et il se demandait pourquoi cet homme indifférent à tout et à tous, faisait cela avec tant d'attention. Pourquoi?...

— Voilà ! dit Toporov en cachetant l'enveloppe. Annoncez cela à vos *protégés*, ajouta-t-il en plissant ses lèvres pour exprimer le sourire.

— Pourquoi donc ces hommes ont-ils souffert ? demanda Nekhludov en prenant l'enveloppe.

Toporov leva la tête et sourit, comme si cette question lui eût fait plaisir.

— Cela, je ne saurais vous le dire. Je ne puis vous dire qu'une chose : c'est que les intérêts du peuple confiés à notre garde, sont si importants qu'un zèle exagéré, dans les questions de foi, est moins dangereux et moins nuisible que l'indifférence excessive envers ces mêmes questions, qui se répand maintenant.

— Mais comment violer au nom de la religion les principes fondamentaux du bien ; séparer les membres d'une même famille...

Toporov continuait à sourire avec indulgence, comme s'il eût trouvé amusants les propos de Nekhludov ; et celui-ci eût pu dire n'importe quoi que Toporov, du haut de sa situation d'homme d'État, l'eût trouvé charmant, mais obtus.

— A un particulier cela peut en effet sembler ainsi, dit-il, mais au point de vue de l'État, il en est autrement. Mais, au revoir ! dit Toporov avec un signe de tête et en tendant la main.

Nekhludov la serra et sortit rapidement, sans un mot, regrettant d'avoir eu à serrer cette main.

« Les intérêts du peuple », se disait-il.

« Tes intérêts, les tiens seulement! »

En pensée, il revit tous ces gens sur lesquels s'exerce l'action des institutions qui redressent la justice, soutiennent la foi, instruisent le peuple, depuis la femme punie pour vente clandestine d'eau-de-vie, et le gamin pour son vol, et le vagabond pour son vagabondage, et l'incendiaire pour avoir mis le feu, et le banquier pour ses abus de confiance, jusqu'à cette malheureuse Lydie, détenue simplement parce qu'on ne pouvait lui arracher des renseignements utiles, jusqu'aux sectaires pour leur rébellion à l'orthodoxie, jusqu'à Gourkévitch pour son désir d'une constitution. Et Nekhludov comprit avec une netteté extraordinaire que tous ces hommes avaient été saisis, enfermés ou déportés non parce qu'ils agissaient contrairement à la justice et violaient la loi, mais simplement parce qu'ils empêchaient les fonctionnaires et les riches de posséder les richesses acquises au détriment du peuple.

L'obstacle était dans la personne de la femme qui trafiquait sans licence, du voleur qui errait par la ville, de Lydie avec ses proclamations, des sectaires qui détruisaient les superstitions, de Gourkévitch avec sa constitution. Nekhludov voyait très clairement que tous ces fonctionnaires, depuis le mari de sa tante, les sénateurs, et les Toporov jusqu'aux petits messieurs propres, corrects, assis devant leurs bureaux dans les minis-

tères, se souciaient peu que des innocents eussent à souffrir de cet ordre de choses, mais se préoccupaient uniquement d'écarter tous les dangereux.

Loin d'observer le principe d'absoudre dix coupables plutôt que de condamner un innocent, on s'en tenait à celui-ci : de même que pour extirper une partie gangrénée il faut tailler dans la chair vivante, de même il faut retrancher dix inoffensifs pour arriver à châtier un seul individu vraiment dangereux.

Nekhludov s'expliquait les choses très simplement et très clairement, mais précisément cette simplicité et cette clarté lui faisaient craindre pour l'exactitude de cette explication. Il était impossible qu'un phénomène aussi compliqué pût avoir une explication à la fois si simple et si effrayante ; il était impossible que tous ces mots sur la justice, le bien, la loi, la foi, Dieu, etc., ne fussent que des paroles cachant la vénalité la plus grossière et la plus cruelle.

XXVIII

Nekhludov eût quitté Pétersbourg le même soir, sans la promesse faite à Mariette, d'aller la voir au théâtre. Il sentait bien qu'il ne le fallait pas, mais, se mentant à soi-même, il y alla, s'estimant engagé par sa parole.

« Puis-je résister à cette séduction? se disait-il peu sincère. J'irai voir pour la dernière fois ».

Il se mit en habit et arriva pour le deuxième acte de l'éternelle DAME AUX CAMÉLIAS, où l'actrice en tournée venait montrer encore d'une façon nouvelle comment meurent les femmes poitrinaires.

La salle était comble; on désigna aussitôt à Nekhludov la baignoire de Mariette, avec une déférence particulière pour celui qui l'avait demandée.

Un laquais en livrée, qui se tenait dans le couloir, salua Nekhludov d'un air de connaissance et lui ouvrit la loge.

Les spectateurs des loges opposées, et ceux de

l'orchestre, assis ou debout, les têtes chauves, grises, grisonnantes, bouclées, pommadées, tous avaient leurs regards fixés sur une actrice osseuse, maigre, vêtue de soie et de dentelles, qui, dans des attitudes apprêtées et d'une voix affectée, déclamaient un monologue. Un chut ! se fit entendre lorsque la porte s'ouvrit et que deux courants d'air, l'un frais, l'autre chaud, frappèrent Nekhludov au visage.

Dans la baignoire se trouvaient Mariette et une dame en mantille rouge, avec un énorme chignon, inconnue de Nekhludov, et deux messieurs : le général, l'époux de Mariette, un bel homme grand, au visage sévère, impénétrable, au nez aquilin, et à la poitrine bombée, rembourrée d'ouate, à la militaire ; et un monsieur blond, chauve, le menton à fossette rasé entre d'imposants favoris. Mariette gracieuse, fine, élégante, dont le décolleté laissait voir ses épaules fermes et pleines, et un grain de beauté à la base du cou, se tourna aussitôt ; de son éventail, elle lui désigna un siège vide derrière elle, et lui adressa un sourire accueillant, reconnaissant, et significatif. Son mari, calme comme toujours, regarda Nekhludov, et le salua d'un signe de tête. Dans le regard qu'il échangea avec sa femme, on reconnaissait qu'il était le maître, le propriétaire, d'une jolie femme.

A la fin du monologue, un tonnerre d'applaudissements emplit la salle.

Mariette se leva et, retenant d'une main sa robe de soie froufrouante, elle passa dans le fond de la loge, pour présenter Nekhludov à son mari.

Sans cesser de sourire des yeux, le général lui dit qu'il était très heureux, puis il se tut et rede-
vint calme et impénétrable.

— J'aurais dû partir ce soir, mais comme je vous avais promis... dit Nekhludov s'adressant à Mariette.

— Si vous ne voulez pas me voir, vous verrez du moins une merveilleuse artiste, dit Mariette, répondant selon le sens de ses paroles. N'est-ce pas qu'elle était bien dans cette dernière scène? demanda-t-elle à son mari.

Celui-ci approuva de la tête.

— Cela ne me touche point, dit Nekhludov. J'ai vu aujourd'hui tant de vraie souffrance que...

— Vraiment? Eh bien, asseyez-vous et racontez.

Le mari prêtait l'oreille à leur conversation, avec un sourire des yeux de plus en plus ironique.

— Je suis allée voir cette malheureuse qui vient d'être enfin relâchée, après une si longue détention. Une créature absolument brisée.

— C'est la femme dont je t'ai parlé, dit Mariette à son mari.

— Ah! oui. J'ai été très heureux de pouvoir la faire relâcher, répondit-il avec calme, en faisant un mouvement de tête; et sous sa moustache se

dessina un sourire qui parut à Nekhludov, out à fait ironique. Je vais fumer, ajouta-t-il.

Nekhludov restait assis, attendant ce *quelque chose* que Mariette avait à lui dire, mais elle ne lui disait rien, nē cherchait pas même à lui dire quelque chose, et plaisantait, parlait de la pièce, la croyant intéressante et particulièrement touchante pour Nekhludov.

Nekhludov s'aperçut vite qu'elle n'avait jamais eu rien à lui dire et qu'elle avait simplement voulu qu'il la vît dans toute la séduction de sa toilette de soirée, avec ses épaules et son grain de beauté. Il en ressentit à la fois du plaisir et du dégoût.

Ce voile de charme qui naguère recouvrait tout cela fut soulevé pour Nekhludov, et il vit tout ce qu'il cachait, ou plutôt il voyait à travers ce voile. Il avait plaisir à regarder Mariette, mais il savait qu'elle était une menteuse, vivant avec un mari qui montait en grade au prix des larmes et de la vie de centaines et de centaines d'hommes, et que cela lui importait peu ; que tout ce qu'elle lui avait dit la veille était faux mais qu'elle voulait — il ignorait pourquoi et sans doute elle-même l'ignorait-elle — se faire aimer de lui. Et cela le flattait et l'irritait à la fois. A plusieurs reprises, il fut sur le point de partir ; il prenait même son chapeau, puis restait.

Mais enfin, quand le mari revint dans la loge, ses épaisses moustaches imprégnées d'une forte odeur

de tabac, et qu'il laissa tomber sur Nekhludov un regard négligent et protecteur, comme s'il ne le connaissait pas, Nekhludov, avant que la porte ne fût refermée, gagna le couloir, où il prit son pardessus, et quitta le théâtre.

Comme il suivait la perspective Newsky pour rentrer chez lui, il aperçut devant lui, marchant avec assurance sur l'asphalte du large trottoir, une femme grande, bien faite, de mise recherchée et tapageuse, dont le visage, comme tout l'ensemble de la personne, exprimait la conscience de son vilain pouvoir. Tous les passants se retournaient vers elle et la regardaient. Nekhludov qui marchait d'un pas plus rapide la joignit, et, involontairement, la dévisagea à son tour. Son visage, bien que fardé, était beau et, en souriant, elle lança une œillade à Nekhludov. Chose étrange, Nekhludov se rappela aussitôt Mariette; il venait en effet d'éprouver le même sentiment de séduction et d'aversion qu'il avait ressenti au théâtre.

Après l'avoir rapidement dépassée, Nekhludov tourna rue Morskaïa et gagna le quai où il se mit à marcher de long en large au grand étonnement de l'agent de police.

« Elle m'a souri comme l'autre m'a souri au théâtre, quand je suis entré, se disait-il, et l'un et l'autre sourire ont le même sens. La seule différence c'est que celle-ci parle franchement, sans détours : « Tu as besoin de moi? Prends-moi!

Non? Passe ton chemin ». Tandis que l'autre feint d'avoir d'autres pensées, d'éprouver des sentiments élevés, délicats. Au fond c'est la même chose. Mais celle-ci au moins est franche; l'autre ment. En outre, c'est la misère qui a conduit celle-ci à faire ce métier; tandis que l'autre se joue et s'amuse de cette passion qui est belle, répugnante et terrible. Cette femme de la rue, c'est l'eau sale et puante qui s'offre à ceux chez qui la soif est plus forte que le dégoût; l'autre, au théâtre, c'est le venin qui empoisonne imperceptiblement tout ce qu'il pénètre. »

Nekhludov se souvint alors de ses relations avec la femme du maréchal de la noblesse; ces honteux souvenirs l'assaillirent : « Répugnante, cette bestialité de l'homme! Lorsqu'encore elle se manifeste franchement, du haut de ta vie morale, tu peux la voir et la mépriser! Que tu succombes ou non, tu restes ce que tu étais. Mais quand cette bestialité se cache sous des dehors soi-disant esthétiques, poétiques, et gagne ton admiration, alors tu t'enlises complètement, et, divinissant la bête, tu ne sais plus distinguer le bien du mal. C'est alors que cela devient terrible! »

Maintenant Nekhludov voyait cela aussi clairement qu'il voyait devant lui le palais, les fonctionnaires, la forteresse, le fleuve, les bateaux, la Bourse. Et de même qu'il n'y avait pas cette nuit-là de ténèbres calmantes qui donnent le repos,

mais une lumière vague, triste, factice, indiscreète, ainsi, dans l'âme de Nekhludov n'existaient plus les reposantes ténèbres de l'ignorance.

Tout était clair. Il était clair que tout ce que l'on tient pour important et bon est insignifiant ou vil, et que tout cet éclat, tout ce luxe, recouvrent des crimes anciens, habituels, qui non seulement sont impunis mais triomphent et resplendissent de tous les attraits que savent inventer les hommes.

Nekhludov eût voulu oublier, ne pas voir, mais cela lui était impossible. Bien que ne voyant pas la source de la lumière qui éclairait son entendement, de même qu'il ne voyait point la source de la lumière répandue sur Pétersbourg, quoique vague, triste, factice, il lui était cependant impossible de ne pas voir ce que lui révélait cette lumière. Et il en ressentait à la fois de la joie et de l'inquiétude.

La première chose que fit Nekhludov dès son retour à Moscou fut d'aller à l'infirmerie de la prison pour annoncer à Maslova la triste nouvelle : que le Sénat avait confirmé la sentence du tribunal et qu'elle devait se préparer à partir pour la Sibérie. Quant au recours en grâce, rédigé par l'avocat, et qu'il portait maintenant à Maslova pour le lui faire signer, Nekhludov avait peu d'espoir. Et, chose étrange, il n'en désirait plus la réussite. Il s'était fait à l'idée du départ pour la Sibérie, de l'existence parmi les déportés et les forçats, tandis qu'il se représentait difficilement comment il arrangerait sa vie et celle de Maslova, si elle était acquittée. Il se rappelait les paroles que disait l'écrivain américain Thoreau, quand l'esclavage régnait en Amérique : dans le pays où l'esclavage est légal et protégé, la prison est le

seul endroit qui convienne à un honnête citoyen. Nekhludov pensait de même, surtout après son voyage à Pétersbourg et tout ce qu'il y avait vu et appris. « Oui, dans la Russie d'aujourd'hui, le seul endroit convenable pour un honnête homme, c'est la prison! » se disait-il. C'était le sentiment qu'il éprouvait en approchant de la prison et en y pénétrant.

Le portier de l'infirmerie ayant reconnu Nekhludov, lui apprit aussitôt que Maslova n'était plus là.

— Et où est-elle?

— De nouveau en prison.

— Mais pourquoi? demanda Nekhludov.

— Oh! C'est une telle engeance, Votre Excellence! répondit le portier avec un sourire méprisant. Elle faisait des siennes avec l'aide-chirurgien. Alors le médecin en chef l'a flanquée à la porte.

Nekhludov n'aurait pas cru que Maslova et ses sentiments lui tinssent tant à cœur. Cette nouvelle le stupéfia. Il ressentit un choc semblable à celui qu'on éprouve à l'annonce d'un grand malheur inattendu. Une cruelle souffrance l'envahit. Le premier sentiment que provoqua en lui cette nouvelle fut de la honte. Avant tout il se jugea ridicule avec son rêve joyeux sur sa rénovation morale. Toutes les paroles avec lesquelles elle avait repoussé son sacrifice, ses reproches, ses larmes, tout cela n'était, pensait-il, qu'une ruse

de femme dépravée afin de tirer de lui le meilleur parti possible. Il lui semblait maintenant avoir remarqué, lors de sa dernière entrevue avec elle, les indices de cette perversité désormais certaine. Tout cela se heurtait dans son esprit pendant que, machinalement, il remettait son chapeau et sortait de l'infirmerie. « Que faire maintenant? se demandait-il. Suis-je lié à elle? Ne suis-je pas rendu libre maintenant par le fait de sa conduite? »

Mais aussitôt cette question posée, il comprit qu'abandonner Maslova, se croire libre, ce n'était pas la punir, ce qu'il désirait, mais se punir soi-même. Et cette idée l'épouvanta.

« Non! loin de modifier ma résolution, cela ne peut que l'affermir. Quelle agisse à son gré. Ses intrigues avec l'aide-chirurgien, eh bien! c'est son affaire. La mienne, à moi, est d'obéir à ma conscience, se disait-il. Or ma conscience exige le sacrifice de ma liberté pour le rachat de ma faute. Ma décision de l'épouser, et de la suivre partout où elle ira demeure inébranlable, » se disait-il, avec une obstination irritée, en se dirigeant d'un pas ferme vers la grande porte de la prison. Arrivé là, il pria le gardien de service d'avertir le directeur qu'il désirait voir Maslova. Le gardien qui connaissait Nekhludov lui communiqua une grande nouvelle : le capitaine avait demandé sa retraite, et un autre directeur, très sévère, venait de le remplacer.

— Ah ! c'est dur maintenant ! ajouta le gardien. C'est terrible ! Il est ici ; on va vous annoncer.

En effet, le directeur se rendit bientôt auprès de Nekhludov. Le nouveau directeur était un homme grand et osseux aux pommettes saillantes, lent dans ses mouvements et morne.

— Les visites ne sont autorisées qu'aux jours réglementaires, et dans le parloir commun, dit-il sans regarder Nekhludov.

— C'est que je voudrais faire signer un recours en grâce.

— Vous pouvez me le remettre.

— J'ai absolument besoin de voir personnellement la détenue. Auparavant on m'y autorisait toujours.

— C'était auparavant, dit le directeur en jetant sur Nekhludov un regard rapide.

— J'ai une autorisation du gouverneur, insista Nekhludov en tirant son portefeuille.

— Permettez, fit alors le directeur sans le regarder en face. Il prit la feuille entre ses longs doigts blancs, osseux, dont l'index était orné d'une bague d'or, et il lut lentement le papier que lui avait remis Nekhludov.

— Veuillez passer au bureau, dit-il.

Cette fois, dans le bureau, il n'y avait personne. Le directeur s'assit à une table et se mit à feuilleter des papiers, marquant ainsi son intention d'assister à l'entretien.

Nekhludov demanda alors au directeur s'il pourrait voir également une détenue politique, Bogodoukhovskaïa. Le directeur répondit d'un ton bref que c'était impossible.

— Les entrevues avec les prisonniers politiques sont interdites, déclara-t-il en se replongeant dans la lecture de ses papiers.

Nekhludov, qui avait dans sa poche la lettre destinée à Bogodoukhovskaïa, se sentit dans la situation d'un homme pris en faute, dont les plans sont dévoilés et ruinés.

Quand Maslova entra dans le bureau, le directeur releva la tête et, sans regarder ni Maslova ni Nekhludov, prononça : « Vous pouvez. » Et il se plongea de nouveau dans ses papiers.

Maslova portait son ancien costume de prison, jupe et camisole blanches, un fichu sur la tête.

L'expression froide et hostile qu'elle remarqua sur le visage de Nekhludov la fit rougir et, saisissant le bord de sa camisole, elle baissa les yeux. Son trouble convainquit Nekhludov que le portier de l'infirmerie avait dit vrai.

Il désirait ardemment l'accueillir de la même façon qu'auparavant, mais il *ne put* comme il le voulait lui tendre la main, si forte était la répugnance qu'elle lui inspirait.

— Je vous apporte une mauvaise nouvelle, lui dit-il d'une voix calme, sans la regarder ni lui tendre la main. Le Sénat a rejeté le pourvoi.

— J'en étais sûre, fit-elle d'une voix étrange, comme si elle étouffait.

En toute autre circonstance Nekhludov lui eût demandé l'explication de ces paroles; cette fois il se contenta de la regarder. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Mais au lieu de l'attendrir, cela ne fit que l'exaspérer contre elle.

Le directeur se leva et se mit à marcher de long en large.

Malgré l'irritation que ressentait Nekhludov contre Maslova, il crut devoir lui exprimer ses regrets au sujet de la décision du Sénat.

— Ne vous désespérez pas, dit-il. Il reste encore le recours en grâce, et j'espère que...

— Oh! ce n'est pas cela... dit-elle en le regardant de ses yeux humides, un peu loucheurs.

— Qu'est-ce donc?

— Vous êtes allé à l'infirmierie, et probablement on vous aura dit...

— Quoi! C'est votre affaire, dit-il froidement. Ses paroles avaient réveillé en lui, avec une force nouvelle, le sentiment cruel de son orgueil offensé. « Lui un homme du monde, que la jeune fille de la meilleure famille eût été heureuse d'épouser, il s'était offert comme époux à cette femme, mais elle, ne pouvant attendre, nouait une intrigue avec l'aide-chirurgien! » Il la dévisageait haineusement.

— Tenez, voici la requête à signer, dit-il en posant sur la table une grande enveloppe qu'il venait de tirer de sa poche.

Du bout de son fichu elle essuya ses larmes, puis s'assit devant la table et demanda ce qu'elle devait écrire et où l'écrire.

Il lui indiqua l'endroit. Elle s'assit devant la table, retenant de sa main gauche sa manche droite. Lui, debout devant elle, regardait son dos penché, que secouaient par instants des sanglots contenus. Et dans son âme luttèrent les bons et les mauvais sentiments : son orgueil offensé, et sa pitié pour elle, pour sa souffrance. Ce dernier sentiment l'emporta.

Quel sentiment dans son âme précéda l'autre? Son cœur fut-il d'abord pris de pitié pour elle; ou se souvint-il de ses propres péchés, de cette même turpitude qu'il lui reprochait? Il n'eût su le dire, car soudain, et en même temps, il se sentit coupable et se mit à la plaindre.

Quand elle eut fini d'écrire elle essuya à sa jupe ses doigts tachés d'encre, puis se leva et le regarda.

— De toutes façons, quoi qu'il arrive, ma résolution restera la même, lui dit Nekhludov.

La pensée qu'il lui pardonnait augmenta en lui sa tendresse pour elle, et il éprouva le besoin de la consoler.

— Je ferai ce que j'ai dit. Je vous suivrai en quelque lieu qu'on vous envoie.

— C'est inutile! fit-elle vivement, toute rayonnante.

— Et pensez à ce qui vous sera nécessaire pour la route.

— Je crois n'avoir besoin de rien de particulier. Merci.

Le directeur s'approcha d'eux, et Nekhludov, sans attendre son invite, prit congé d'elle et sortit, emportant dans son âme un sentiment jusqu'alors inconnu : la joie douce, le calme profond et l'amour pour tous les hommes. Ce qui lui causait cette joie et l'élevait à un sommet jusqu'alors inaccessible, c'était la conscience qu'aucun acte de Maslova ne pourrait modifier son amour pour elle. Qu'elle se fasse courtiser par l'aide-chirurgien, c'est son affaire. Lui l'aime non pour soi, mais pour elle et pour Dieu.

En réalité les relations de Maslova avec l'aide-chirurgien, pour lesquelles on l'avait chassée de l'infirmerie et auxquelles croyait Nekhludov, avaient été celles-ci : Un jour que l'infirmière l'avait envoyée chercher des plantes pectorales à la pharmacie, située au bout du couloir, elle avait rencontré Oustinov, l'aide-chirurgien, un homme grand au visage bourgeonné qui, depuis longtemps, la poursuivait de ses assiduités. Il avait empoigné Maslova; en se débattant, elle l'avait repoussé si brusquement qu'il était allé se heurter contre une étagère, faisant tomber deux flacons qui s'étaient brisés.

Le médecin en chef qui traversait à ce moment le corridor entendit le bruit du verre cassé et aperçut Maslova toute rouge qui franchissait rapidement la porte, et il s'écria avec humeur :

— Eh! toi, ma petite, si tu fais tes manières, j'aurai vite fait de te congédier d'ici! Que s'est-il passé? demanda-t-il à l'aide-chirurgien en le regardant sévèrement par-dessus ses lunettes.

Celui-ci, avec un sourire, se mit à se justifier.

Mais le docteur ne le laissa pas achever; il leva la tête pour le regarder cette fois à travers ses lunettes et s'éloigna, et le même jour il demanda au directeur de la prison de lui envoyer à la place de Maslova une infirmière plus sérieuse.

Voilà ce qui s'était passé entre Maslova et l'aide chirurgien. Son renvoi de l'hôpital motivé par ses manières avec les hommes était particulièrement pénible à Maslova, car, depuis qu'elle avait retrouvé Nekhludov, les relations sexuelles qui depuis longtemps lui répugnaient, lui inspiraient maintenant un insurmontable dégoût. Elle était désolée, au point d'en verser des larmes d'attendrissement sur elle-même, de ce qu'en raison de son passé et de sa situation actuelle, chacun, y compris l'aide chirurgien bourgeonné, se croyait le droit de l'offenser et s'étonnait de ses résistances. Aussi, en se rendant auprès de Nekhludov, voulait-elle se justifier de l'accusation mensongère qu'il devait certainement connaître. Mais, aux premiers

mots, elle avait senti qu'il ne la croirait pas et que ses explications ne feraient que confirmer son opinion ; les larmes lui avaient resserré la gorge et elle s'était tue. Maslova continuait à s'imaginer qu'elle ne lui pardonnerait pas et le haïssait, comme elle le lui avait dit à leur seconde entrevue. Mais depuis longtemps elle l'aimait de nouveau, et si fortement qu'elle faisait, malgré soi, tout ce qu'il désirait : elle avait cessé de boire, de fumer, elle avait rejeté toute coquetterie et était entrée comme servante à l'infirmerie. Tout cela elle le faisait uniquement parce qu'elle savait qu'il le désirait. Et si, chaque fois qu'il lui en parlait, elle repoussait résolument son sacrifice de l'épouser, cela provenait de son désir de lui répéter ces fières paroles qu'elle lui avait dites une fois, et surtout parce qu'elle savait que le mariage avec elle ferait le malheur de Nekhludov. Mais si elle était fermement résolue à ne pas accepter son sacrifice, cependant il lui était pénible de penser qu'il la méprisait, qu'il la croyait incapable d'être autre chose que ce qu'elle avait été et qu'il ne voyait point le changement qui s'était opéré en elle. La pensée qu'il la croyait capable d'avoir commis quelque vilénie à l'infirmerie la tourmentait infiniment plus que de savoir qu'elle était irrévocablement condamnée aux travaux forcés.

Maslova pouvait être comprise dans le premier convoi, c'est pourquoi Nekhludov préparait son départ. Mais il avait tant d'affaires à régler qu'il sentait que, quelque temps qui lui restât, il n'en finirait jamais. Sa vie était bien différente de ce qu'elle était jadis. Autrefois, il ne savait trouver à quoi s'occuper et tout l'intérêt de ses occupations était toujours le même : Dmitri Ivanovitch Nekhludov ; et malgré cela, malgré que tout l'intérêt de la vie ne se concentrât alors que sur Dmitri Ivanovitch, tout ce qu'il faisait l'ennuyait considérablement. Maintenant toutes les affaires dont il s'occupait, et leur nombre était considérable, l'intéressaient, le passionnaient et cependant elles n'avaient plus pour but Dmitri Ivanovitch mais les autres hommes. C'est peu. Auparavant les occupations et les affaires de Dmitri Ivanovitch lui cau-

saient toujours du dépit, de l'irritation; maintenant, au contraire, les affaires des autres le mettaient le plus souvent en d'excellentes dispositions.

Celles qui l'occupaient actuellement pouvaient être réparties en trois catégories, et avec sa manie de l'ordre, il en avait divisé et classé les dossiers dans trois portefeuilles.

La première concernait Maslova et les moyens de lui venir en aide. Présentement elle consistait en démarches à faire pour appuyer le recours en grâce, et dans les préparatifs de voyage en Sibérie.

La seconde affaire était l'organisation de ses propriétés. A Panovo, la terre était abandonnée aux paysans moyennant le paiement d'une rente destinée à leurs besoins généraux. Mais, pour légaliser cette cession, il lui fallait rédiger et signer un contrat et faire un testament. A Kouzminskoié, il avait laissé les choses dans l'état où elles étaient quand il était parti, c'est-à-dire que le revenu de la terre devait lui être payé à lui-même, mais il lui fallait en fixer les termes et déterminer combien garder pour soi et combien laisser aux paysans. Ne sachant pas à quelles dépenses l'entraînerait son voyage en Sibérie, il ne pouvait se décider, présentement, à abandonner ses revenus, qu'il avait déjà diminués de moitié.

La troisième de ses tâches était l'assistance aux prisonniers qui s'adressaient à lui de plus en plus fréquemment.

Au déhnt, dès que les prisonniers lui demandaient son aide, il se mettait en campagne pour intercéder en leur faveur et tâcher d'alléger leur sort. Plus tard le nombre des quémandeurs était devenu si grand que, sentant l'impossibilité de venir en aide à chacun d'eux à part, malgré lui il avait été amené à s'occuper d'une quatrième affaire qui, ces derniers temps, l'avait absorbé plus que toutes les autres.

Cette quatrième affaire tendait à la solution de la question : Pourquoi ? Comment ? D'où était née cette étrange institution, qu'on appelle le tribunal criminel, lequel a pour conséquences cette prison dont il avait appris à connaître en partie les habitants, et tous les lieux de détention, depuis la forteresse de Pierre-et-Paul jusqu'à Sakhaline, où languissent des centaines de milliers de victimes de cette loi pénale, si stupéfiante pour lui ?

De sa fréquentation avec les prisonniers, des renseignements fournis par l'avocat, par l'aumônier, par le directeur de la prison, des listes mêmes des prisonniers, Nekhludov avait été amené à répartir en cinq catégories l'ensemble des détenus qualifiés de criminels. La première comprenait ceux qui étaient nettement innocents, les victimes des erreurs judiciaires : comme Menchov accusé d'incendie, Maslova, et d'autres. Des observations de l'aumônier le nombre des détenus de cette catégorie était assez peu nombreux, sept pour cent environ,

mais leur situation était des plus intéressantes. A la seconde catégorie appartenait les gens condamnés pour crimes commis dans des circonstances particulières : colère, jalousie, ivresse, etc., et que leurs juges eussent sans doute commis comme eux s'ils étaient trouvés dans les mêmes cas. Cette catégorie, d'après les observations de Nekhludov, représentait presque la moitié de la totalité des criminels. La troisième catégorie était celle de gens condamnés pour des actes non répréhensibles à leur point de vue et que même ils tenaient pour bons, mais qui étaient criminels selon les idées des hommes, étrangers à eux, chargés d'élaborer les lois. A cette catégorie appartenait ceux qui avaient vendu de l'eau-de-vie clandestinement, qui avaient arraché de l'herbe ou coupé du bois dans les domaines publics ou privés. Les montagnards du Caucase, habitués au pillage, et les mécréants, dévaliseurs d'églises, appartenait également à cette catégorie.

La quatrième catégorie comprenait ceux qui avaient été condamnés uniquement parce que leur valeur morale était supérieure à la moyenne de la société : les membres de différentes sectes religieuses ; des Polonais, des Tcherkesses défendant leur indépendance ; les détenus politiques, socialistes et grévistes, condamnés pour insubordination envers l'autorité. Comme l'avait observé Nekhludov, ces détenus, les membres les plus nobles

de la société, représentaient une forte proportion.

Enfin, dans la cinquième catégorie entraient les malheureux, infiniment moins coupables envers la société que la société ne l'était envers eux. C'étaient des hommes abandonnés et déprimés par une constante oppression et soumis aux tentations, par exemple le jeune garçon aux tapis et des centaines d'autres que Nekhludov voyait dans la prison et au dehors, amenés presque systématiquement, par les conditions de leur existence, à commettre l'acte imputé comme crime. A cette catégorie appartenaient un grand nombre de voleurs et d'assassins avec quelques-uns desquels, ces derniers temps, Nekhludov se trouvait en contact. En les voyant de plus près, Nekhludov classait aussi dans cette catégorie, ces gens foncièrement et naturellement pervers, qu'une nouvelle école désigne du nom de criminels-nés et dont l'existence sert d'argument principal à la nécessité de la loi criminelle et de la pénalité. Pour Nekhludov, ces types dénommés criminels, pervers, anormaux, n'étaient que des hommes pareils à ceux envers qui la société est plus coupable qu'eux-mêmes ne le sont envers elle, car la société était déjà coupable envers leurs parents et leurs grands-parents.

Ainsi Nekhludov avait été particulièrement frappé par un voleur récidiviste, dont il avait fait

la connaissance dans la prison, Okhotine. Fils naturel d'une prostituée, élevé à l'asile, jusqu'à trente ans, à coup sûr, il n'avait jamais rencontré d'hommes doués de sentiments moraux supérieurs à ceux des agents de police et s'était affilié dès sa jeunesse à une bande de voleurs. Avec cela il possédait un extraordinaire talent de comique qui lui gagnait les sympathies de tous. Et tandis qu'il sollicitait la protection de Nekhludov, il ne pouvait s'empêcher de railler et soi-même, et les juges, et la prison, et toutes les lois, non seulement pénales, mais divines. Un autre, un beau garçon, Féodorov, avait, à la tête d'une bande, tué et volé un vieux fonctionnaire. Son père, un paysan, avait été contre toute justice dépossédé de sa maison, et lui, étant au régiment, avait été châtié pour être tombé amoureux de la maîtresse d'un officier. C'était une nature ardente et sympathique, avide de jouissances. Dans le cours de son existence jamais il n'avait vu les hommes préoccupés d'autre chose que de jouir, et jamais il n'avait entendu dire qu'il y a pour l'homme d'autre but dans la vie que le plaisir.

Pour Nekhludov, il était clair que c'étaient là deux riches natures, dégénérées faute de soins, telles des plantes qu'on délaisse. Il avait vu aussi un vagabond et une femme, effrayants par leur abrutissement et presque leur cruauté, mais il ne retrouvait ni dans l'un ni dans l'autre ce type cri-

minel dont parle l'école italienne. Il ne voyait en eux que des êtres personnellement antipathiques ni plus ni moins que ceux qu'il voyait en liberté, en habit, en épaulettes ou en dentelles.

Et Nekhludov s'attachait à étudier les causes de l'emprisonnement de ces individus des diverses catégories, à les comparer à d'autres individus, en tous points semblables, qui circulent librement et même jugent les premiers.

Nekhludov, d'abord, avait eu l'espoir de trouver dans les livres la réponse à ces questions, et il s'était procuré tous les ouvrages s'y rapportant. Il avait acheté les ouvrages de Lombroso, de Garofalo, de Ferri, de List, de Maudsley, de Tarde, et les avait lus attentivement.

Mais à mesure qu'il les lisait sa déception grandissait. Il lui arrivait ce qui arrive à tous ceux qui s'adressent à la science non pour s'acquérir le titre de savants, pour écrire, discuter, enseigner, mais pour trouver une réponse à des questions précises, simples, vitales. La science lui donnait la réponse à des milliers de questions des plus subtiles et compliquées, concernant les lois de la criminalité, mais elle n'en avait pas pour la question qui l'intéressait.

Il demandait quelque chose de bien simple : pourquoi, par quels droits, certains hommes se permettent-ils d'enfermer, de torturer, de déporter, de frapper, de tuer d'autres hommes, alors qu'eux-

mêmes sont semblables à ces hommes qu'ils torturent, frappent, tuent? Et on lui répondait par des discussions touchant les questions : L'homme est-il libre ou non? Peut-on, à la forme du crâne, reconnaître l'homme criminel? Quel est le rôle de l'hérédité dans le crime? L'instinct d'imitation n'y joue-t-il pas également un rôle? Y a-t-il une immoralité atavique? Qu'est-ce que la moralité? Qu'est-ce que la folie? Qu'est-ce que la dégénérescence? Qu'est-ce que le tempérament? Quelle action ont, sur le crime, le climat, la nourriture, l'ignorance, l'imitation, l'hypnotisme, les passions? Qu'est-ce que la société? Quels sont ses devoirs? etc., etc.

Toutes ces discussions rappelaient à Nekhludov la réponse que lui avait faite jadis un petit garçon revenant de l'école auquel il avait demandé s'il savait épeler. « Je l'ai appris », avait répondu l'enfant. « Eh bien, épelle le mot patte ». « Mais quelle patte? Une patte de chien? » lui avait demandé le petit garçon d'un air malin. De même à sa question unique, primordiale, Nekhludov ne trouvait comme réponse, dans les ouvrages des savants, que des interrogations. Il y trouvait bien des réflexions subtiles, profondes, intéressantes, mais aucune réponse à cette question essentielle : De quel droit les uns punissent-ils les autres? Non seulement il n'y trouvait point de réponse, mais au contraire, tous les raisonnements

tendaient à expliquer, à justifier, le châtement dont la nécessité était admise comme un axiome.

Nekhludov continuait à lire beaucoup, mais n'y consacrait que ses loisirs. Il attribuait à son étude superficielle l'insuccès de ses recherches et il espérait trouver par la suite cette réponse. Aussi ne se permettait-il pas de croire que la réponse qui, les derniers temps, s'offrait à lui de plus en plus fréquemment, fût juste.

Le départ du convoi dont faisait partie Maslova avait été fixé au 5 juillet. Nekhludov résolut de partir le même jour. La veille de son départ, sa sœur vint à la ville, avec son mari, pour le voir.

La sœur de Nekhludov, Nathalie Ivanovna Ragojinskaïa, était son aînée de dix ans. Il avait grandi un peu sous son influence. Elle l'avait beaucoup aimé lorsqu'il était enfant; puis, quelque temps avant son mariage, alors qu'elle avait vingt-cinq ans et lui quinze, ils étaient devenus tout à fait camarades. Elle était alors amoureuse de Nicolas Irténiev, l'ami défunt de son frère. Tous deux aimaient Nicolenka, ils aimaient en lui et en eux-mêmes tout ce qui est bon, tout ce qui unit les hommes.

Depuis, tous deux s'étaient dépravés : lui par le service militaire et une mauvaise vie; elle par son

mariage avec un homme pour qui elle éprouvait une passion toute sensuelle et qui, non seulement n'aimait pas ce qui pour Dmitri et elle était autrefois cher et sacré, mais qui ne le comprenait même pas; il attribuait toutes ses aspirations de jadis : le perfectionnement moral, le dévouement envers le prochain, à la vanité, au désir de se faire remarquer.

Ragojinsky était un homme sans nom et sans fortune, mais, fonctionnaire très habile, il savait louvoyer entre le libéralisme et la réaction, et tirer parti de l'un et de l'autre courants, suivant le moment et les circonstances, quand ils pouvaient présenter quelque avantage pour sa carrière. En outre, il possédait ce je ne sais quoi qui plaît aux femmes, et avait fait dans la magistrature une carrière relativement brillante. Il n'était déjà plus de la première jeunesse quand il avait fait à l'étranger la connaissance des Nekhludov; il était parvenu à se faire aimer de Nathalie, qui elle aussi n'était plus toute jeune, et l'avait épousée contre le désir de la mère qui regardait cette union comme une mésalliance.

Nekhludov, quelque effort qu'il fit pour dissimuler ce sentiment et lutter contre lui, détestait son beau-frère. Il lui était antipathique à cause de la vulgarité de ses sentiments, de sa suffisance d'homme borné, et, principalement, parce que sa sœur avait pu ressentir un amour aussi passionné,

aussi égoïste, aussi sensuel, pour cet homme si ordinaire, et étouffer pour lui plaire tout ce qu'il y avait de bon en elle. Jamais il ne pouvait se rappeler sans souffrance que Natacha était la femme de cet homme suffisant, velu, au crâne luisant. Il ne pouvait même réprimer sa répulsion pour ses enfants; et chaque fois qu'il apprenait qu'elle allait en avoir un, il avait l'impression qu'elle avait contracté de nouveau quelque vilaine maladie au contact de cet homme si étranger à eux tous.

Les Ragojinsky étaient venus seuls, sans leurs enfants, — ils en avaient deux, un garçon et une fille, — et ils étaient descendus dans le meilleur hôtel, où ils occupaient le meilleur appartement. Nathalie Ivanovna se rendit aussitôt dans l'ancien appartement de sa mère. Elle n'y trouva pas son frère, et ayant appris par Agraféna Pérovna qu'il s'était installé en chambre meublée, elle s'y rendit. Un domestique crasseux qu'elle rencontra dans un corridor obscur, empuanti, éclairé même pendant le jour, lui déclara que le prince n'était pas chez lui.

Nathalie Ivanovna voulut entrer dans l'appartement de son frère pour lui écrire quelques mots. Le domestique l'y conduisit.

Nathalie Ivanovna examina attentivement ces deux petites chambres, où on l'introduisit. Elle y retrouvait la propreté, l'ordre méticuleux qu'elle

connaissait à son frère, mais la simplicité de la chambre, toute nouvelle pour lui, la frappait surtout. Sur le bureau elle vit le presse-papier orné d'un chien de bronze, qu'elle connaissait, les portefeuilles, le papier et tous ces objets de bureau, qui ne lui étaient pas moins familiers, et le Code pénal, l'ouvrage, en anglais, de Henry George, et celui, en français, de Tarde, et dans ce dernier, le grand coupe-papier d'ivoire recourbé, qu'elle connaissait également.

Elle s'assit devant le bureau et écrivit un billet où elle pria son frère de venir la voir sans faute le jour même; et, hochant la tête de surprise pour tout ce qu'elle venait de voir, elle se rendit à son hôtel.

Maintenant deux questions intéressaient particulièrement Nathalie Ivanovna, au sujet de son frère : son mariage avec Katucha, dont tout le monde parlait dans la ville où elle habitait; et son abandon de la terre aux paysans, que tout le monde connaissait également et auquel beaucoup attribuaient un caractère politique et dangereux. D'un côté, le mariage avec Katucha plaisait à Nathalie Ivanovna. Dans cette résolution, étant données les circonstances, elle retrouvait son frère tout entier, et se retrouvait elle-même, tels qu'ils étaient jadis, dans le beau temps, avant son mariage; mais d'autre part elle ne pouvait songer sans effroi que son frère allait épouser une créa-

ture aussi avilie. Ce dernier sentiment étant le plus fort, elle décida de faire tout ce qu'elle pourrait pour le faire revenir sur sa décision, bien qu'elle ne s'en dissimulât point la difficulté.

L'abandon de la terre aux paysans la touchait moins, mais son mari en était révolté, et il avait exigé d'elle qu'elle usât de toute son influence sur son frère. Ignace Nikiforovitch voyait dans cette décision de Nekhludov le comble de l'absurdité, de la légèreté, de l'orgueil, et la seule explication d'un tel acte, s'il eût pu être expliqué, ne pouvait être que le désir de se singulariser, de s'enorgueillir, et de faire parler de soi. Quel sens y a-t-il à donner des terres aux paysans en les forçant à payer pour eux-mêmes? répétait-il. Si, malgré tout, il voulait le faire, pourquoi ne pas les vendre par l'intermédiaire de la banque des paysans? Du moins cela aurait eu un sens. Mais, en général, cet acte frise la folie, ajoutait-il, entrevoyant déjà la tutelle. Et il exigeait de sa femme qu'elle causât sérieusement avec son frère de son étrange résolution.

En rentrant chez lui, Nekhludov trouva sur sa table le billet de sa sœur, et se rendit chez elle aussitôt. C'était le soir. Ignace Nikiforovitch reposait dans la pièce voisine, et Nathalie Ivanovna se trouva seule à le recevoir. Elle portait une robe de soie noire ajustée à la taille, avec un ruban rouge sur la poitrine ; elle était coiffée à la dernière mode, les cheveux noirs relevés. On voyait qu'elle s'efforçait de se rajeunir pour mieux plaire à un homme de l'âge de son mari. A la vue de son frère, elle se leva vivement du divan, et, d'un pas rapide, qui faisait froufrouter sa robe de soie, elle vint à sa rencontre. Ils s'embrassèrent et, en souriant, se regardèrent. Un regard mystérieux, inexplicable et significatif, un regard où tout était vérité fut échangé ; mais aussitôt commença un échange de paroles où il n'y avait déjà plus cette vérité.

Ils ne s'étaient pas revus depuis la mort de leur mère.

— Tu as engraisé et rajeuni, lui dit-il.

Elle plissa les lèvres de plaisir.

— Et toi, tu as maigri.

— Que fait Ignace Nikiforovitch ? demanda Nekhludov.

— Il se repose. Il n'a pas dormi de la nuit...

Ils avaient à se dire bien des choses, mais les paroles ne disaient rien, tandis que les regards disaient ce qu'il fallait dire et qu'on taisait.

— Je suis allée chez toi.

— Oui, je le sais. J'ai été forcé de quitter notre appartement. Il était trop grand, j'y étais trop seul et m'y ennuyais. Je n'ai besoin de rien de tout cela, alors prends tout, tous les meubles, tout ce qui est là.

— Oui, Agrafena Petrovna me l'a dit. Je suis allée là-bas... Je te remercie infiniment, mais...

A ce moment, le valet de chambre de l'hôtel apporta le thé sur un plateau d'argent. Ils se turent pendant qu'il disposait le service sur la table.

Nathalie Ivanovna s'assit dans un fauteuil, devant la petite table, et, en silence, se mit à préparer le thé. Nekhludov se taisait.

— Eh bien ! Dmitri. Je sais tout ! prononça résolument Nathalie en le regardant.

— Eh bien, j'en suis heureux...

— Mais, vraiment, peux-tu avoir l'espoir de

l'amender après une vie pareille? lui demanda-t-elle.

Il était assis droit sur une chaise basse et l'écoutait avec attention, tâchant de bien comprendre et de bien répondre. Le sentiment provoqué par sa dernière entrevue avec Maslova continuait à remplir son âme d'une joie tranquille et de bienveillance envers tous les hommes.

— Ce n'est pas elle que je veux rendre meilleure, c'est moi-même, dit-il.

Nathalie Ivanovna poussa un soupir.

— Mais il y a d'autres moyens que le mariage.

— Celui-ci me paraît le meilleur, d'autant plus qu'il m'ouvre l'accès d'un monde où je puis me rendre utile.

— Je ne pense pas que tu puisses être heureux, dit Nathalie Ivanovna.

— Il ne s'agit pas de mon bonheur.

— Oui, je comprends. Mais si elle a du cœur, elle ne peut en être heureuse; elle ne peut le désirer...

— Aussi elle ne le désire pas...

— Je comprends... mais la vie...

— Eh bien! quoi, la vie?...

— Elle exige autre chose.

— Elle n'exige rien, sinon que nous fassions notre devoir, répondit Nekhludov en regardant son visage encore beau, malgré quelques rides autour des yeux et de la bouche.

— Je ne comprends pas, dit-elle, en soupirant de nouveau.

« La pauvre, la chérie, comment a-t-elle pu changer ainsi? » songeait Nekhludov, se rappelant Nathalie jeune fille et éprouvant pour elle un sentiment de tendresse mêlé à de nombreux souvenirs d'enfance.

A ce moment Ignace Nikiforovitch entra dans la chambre. Comme toujours il portait la tête haute, bombait sa large poitrine, marchait lentement, légèrement, et souriait, tandis que brillaient ses lunettes, sa calvitie et sa barbe noire.

— Bonjour! Bonjour! Comment allez-vous? dit-il en accentuant les mots avec affectation. (Aussitôt après le mariage ils avaient essayé de se tutoyer mais n'y étaient pas parvenus).

Ils se serrèrent la main, et Ignace Nikiforovitch s'installa doucement dans un fauteuil.

— Je ne suis pas de trop?

— Non. Je ne cache à personne ce que je dis ni ce que je fais.

Dès l'instant que Nekhludov revit ce visage, ces mains velues, entendit ce ton de voix protecteur et suffisant, sa disposition bienveillante s'évanouit.

— Oui, nous parlons de ses intentions, dit Nathalie Ivanovna. Veux-tu du thé? demanda-t-elle en prenant la théière.

— Volontiers. Et quelles sont ses intentions?

— Aller en Sibérie avec le convoi des prison-

niers où se trouve la femme envers laquelle je me sens coupable, dit Nekhludov.

— J'ai même entendu dire qu'il s'agissait de faire plus que de l'accompagner.

— Oui, de l'épouser, si toutefois elle le désire.

— Ah vraiment ! Mais si cela ne vous est pas désagréable, expliquez-moi les raisons, je ne les comprends pas.

— Les raisons, les voici : c'est que cette femme... son premier pas dans la débauche... Nekhludov, et il n'en était que plus irrité, n'arrivait pas à s'exprimer comme il l'eût voulu.

— La raison, c'est que je suis le coupable, et que c'est elle qui est punie.

— Si on l'a punie, c'est probablement qu'elle n'était pas non plus innocente.

— Elle est absolument innocente.

Et Nekhludov, avec une agitation excessive, raconta toute l'affaire.

— Oui, négligence du président, et, conséquemment, irréflexion dans la réponse des jurés. Mais pour les cas pareils, il y a le Sénat.

— Le Sénat a rejeté le pourvoi.

— C'est que les motifs de cassation étaient insuffisants, répartit Ignace Nikiforovitch, partageant évidemment l'avis, très répandu, que la vérité, c'est le résultat des débats judiciaires. Le Sénat n'a pas à examiner les affaires quant au fond. Mais

s'il y a eu véritablement erreur, on aurait dû présenter un recours en grâce.

— C'est ce que nous avons fait, mais sans chances de succès. On fera une enquête au ministère, le ministère s'adressera au Sénat, le Sénat s'en tiendra à sa décision, et, comme d'habitude, l'innocent sera puni.

— D'abord le ministère ne s'adressera pas au Sénat, remarqua Ignace Nikiforovitch, avec un sourire indulgent. Il demandera le dossier du tribunal, et s'il trouve qu'il y a erreur, il prendra des conclusions en conséquence; deuxièmement, les innocents ne sont jamais, ou du moins rarement, punis. Les coupables seuls sont punis, dit Ignace Nikiforovitch, posément et avec un sourire suffisant.

— Eh bien! moi, je me suis convaincu du contraire, affirma Nekhludov en regardant son beau-frère avec une hostilité croissante. J'ai acquis la certitude que près de la moitié des gens condamnés par les tribunaux sont innocents.

— Comment cela?

— Ils sont innocents, dans toute l'acception du terme, comme cette femme est innocente d'empoisonnement, comme l'est ce paysan, condamné pour un assassinat qu'il n'a pas commis, comme le sont un fils et sa mère accusés d'un incendie, dont le plaignant est l'auteur, et pour lequel ils ont failli être condamnés.

— Evidemment, il y a eu et il y aura toujours des erreurs judiciaires. Une institution humaine ne peut se prétendre infaillible.

— En outre, la grande majorité des condamnés sont innocents, car, élevés dans certains milieux, ils ne tiennent pas pour criminels les actes qu'ils ont commis.

— Pardon ! Ce n'est pas juste. Tout voleur sait bien que voler c'est mal, que c'est immoral, qu'il ne doit pas voler, objecta Ignace Nikiforovitch, avec ce même sourire calme, suffisant et dédaigneux, qui irritait particulièrement Nekhludov.

— Non, il ne le sait pas ! On lui dit de ne pas voler, mais il voit, il sait, que ses patrons lui volent son travail en retenant sur son salaire ; que le gouvernement, avec tous ses fonctionnaires, le vole sous forme d'impôts.

— Ça c'est de l'anarchisme ! dit Ignace Nikiforovitch définissant ainsi, avec calme, le sens des paroles de son beau-frère.

— Je ne sais pas ce que c'est, mais je dis ce qui est, répartit Nekhludov. Cet homme sait que le gouvernement le vole ; il sait que nous, propriétaires fonciers, l'avons volé depuis longtemps en le privant de la terre qui devrait être propriété commune. Et quand cet homme prend dans nos forêts quelques branches de bois mort, pour allumer son feu, nous le jetons en prison et le traitons de voleur. Mais il sait que ce n'est pas lui le voleur,

que le voleur est celui qui s'est emparé de la terre, et, vis-à-vis des siens, il regarde comme un devoir toute restitution de la chose qui lui fut dérobée.

— Je ne comprends pas, ou plutôt si, je comprends, mais ne suis pas d'accord avec vous. La terre ne peut ne pas être la propriété de quelqu'un. Partagez-la aujourd'hui en parties égales, demain elle sera entre les mains des plus travailleurs, des plus habiles, dit Ignace Nikiforovitch, avec l'assurance tranquille et calme que Nekhludov était un socialiste, et avec la même assurance que la doctrine socialiste consiste dans le partage égal de la terre entre tous et que cette théorie est facile à réfuter, vu qu'un tel partage est parfaitement stupide.

— Mais personne ne vous parle de partager la terre par parties égales ; la terre ne doit pas être la propriété de quelques personnes et ne peut être un objet ni de vente, ni d'achat, ni de louage.

— Le droit de propriété est inné chez l'homme. S'il n'existait pas, personne n'aurait intérêt à cultiver le sol. Supprimer le droit de propriété c'est revenir aussitôt à l'état sauvage ! déclara avec autorité Ignace Nikiforovitch, répétant l'argument connu, et considéré comme irréfutable, en faveur de la propriété foncière, et qui consiste à dire que l'avidité pour la propriété foncière est la preuve de sa nécessité.

— Au contraire, on ne verra pas comme aujour-

d'hui le sol en friche seulement lorsque le propriétaire foncier, tel le chien sur le foin, ne repoussera plus de la terre ceux qui peuvent la travailler.

— Ecoutez, Dmitri Ivanovitch, ce que vous dites est absolument insensé ! Est-il possible de supprimer, à notre époque, le droit de propriété sur la terre ? C'est votre dada, je le sais, mais permettez-moi de vous le dire franchement...

Ignace Nikiforovitch pâlit, et sa voix trembla. Evidemment la chose le touchait de près.

— Sincèrement je vous conseille de bien réfléchir encore à cette question avant de songer à sa solution pratique.

— Vous voulez parler de mes affaires personnelles ?

— Oui. A mon avis, nous tous qui occupons une certaine situation devons assumer les devoirs qui en résultent pour nous. Nous devons conserver les conditions de l'existence dans lesquelles nous sommes nés, que nos parents nous ont léguées et que nous devons transmettre à nos descendants...

— Et moi je regarde de mon devoir...

— Permettez, continua Ignace Nikiforovitch sans se laisser interrompre. Je ne parle ni de moi ni de mes enfants ; leur sort est assuré et quant à moi je gagne assez pour vivre dans l'aisance, et je pense que mes enfants y vivront aussi. Ma protestation contre vos actes insuffisamment réfléchis,

permettez-moi de vous le dire, n'a donc pas pour motif un intérêt personnel ; c'est une conviction de principe, c'est pourquoi je ne saurais partager votre manière de voir. Je vous conseille de réfléchir encore, de lire...

— Laissez-moi, je vous prie, décider de mes affaires moi-même, ainsi que de mes lectures, dit Nekhludov en pâlisant.

Et sentant que ses mains devenaient froides et qu'il n'était plus maître de lui, il se tut, et se mit à boire sa tasse de thé.

XXXIII

— Eh bien ! Comment vont les enfants ? demanda Nekhludov à sa sœur, quand il se sentit plus calme.

La sœur raconta que les enfants étaient restés avec leur grand-mère paternelle, et, très contente que la discussion avec son mari eût pris fin, elle se mit à raconter que ses enfants jouaient aux voyages exactement comme lui-même jouait étant enfant, avec ses poupées, dont un nègre, et une autre appelée la Française.

— Tu te souviens encore de cela ? dit Nekhludov en souriant.

— Et imagine-toi qu'ils jouent exactement de la même façon !

La conversation désagréable était terminée. Nathalie, tranquilisée, mais voulant éviter de parler devant son mari de choses qu'elle seule et son

frère pouvaient comprendre, pour entamer une conversation générale se mit à parler de la nouvelle, arrivée de Pétersbourg : le malheur de madame Kamensky, qui avait perdu son fils unique, tué en duel. Ignace Nikiforovitch désapprouva les mœurs qui empêchent de ranger le meurtre en duel dans la catégorie des crimes de droit commun.

Cette observation provoqua une riposte de Nekhludov, qui engendra une nouvelle discussion, toujours sur le même sujet, où les adversaires ne purent exprimer toute leur pensée et demeurèrent chacun avec des convictions opposées. Ignace Nikiforovitch sentait que Nekhludov le désapprouvait et méprisait ses occupations, et il voulait lui prouver la fausseté de ses raisonnements. De son côté Nekhludov, sans parler du dépit qu'il éprouvait parce que son beau-frère se mêlait de ses arrangements concernant ses biens (au fond de son cœur il reconnaissait que son beau-frère, sa sœur et leurs enfants, en tant que ses héritiers, en avaient le droit) était agacé surtout de l'assurance et de la suffisance avec lesquelles cet homme borné admettait comme justes et raisonnables des principes que lui tenait à présent pour absurdes et criminels. C'était surtout cette suffisance qui agaçait Nekhludov.

— Alors que devait faire le tribunal? demanda-t-il.

— Mais condamner l'un des duellistes aux travaux forcés, comme un vulgaire meurtrier.

Nekhludov sentit ses mains se refroidir, et répartit vivement :

— A quoi cela aboutirait-il ?

— Ce serait juste.

— Comme si la justice était le but de la fonction du tribunal ! fit Nekhludov.

— Et quel autre objet poursuit-il donc ?

— Maintenir les intérêts de castes. Pour moi la justice n'est pas autre chose qu'un moyen administratif pour conserver l'ordre de choses existant, avantageux à notre classe.

— C'est un point de vue tout-à-fait nouveau, répartit Ignace Nikiforovitch avec son sourire calme. D'ordinaire on attribue à la justice un rôle un peu différent.

— En théorie, oui, mais pas en pratique, comme je m'en suis aperçu. Le tribunal ne sert qu'à maintenir la société dans son état actuel, et, à cette fin, il persécute et punit également ceux qui sont au-dessus du niveau commun et veulent la relever : ceux qu'on appelle des criminels politiques, et ceux qui sont au-dessous : les soi-disant criminels nés.

— D'abord il ne me paraît pas exact de dire que les criminels politiques sont punis parce qu'ils sont au-dessus du niveau moyen. La plupart ne sont que des rebuts de la société, des êtres aussi

perversis, mais un peu autrement, que ces criminels-nés que vous placez au-dessous du niveau moyen.

— Et moi je connais des inculpés incomparablement supérieurs à leur juges : tous les seconds sont des gens d'une moralité absolue, ferme...

Mais Ignace Nikiforovitch, avec l'habitude d'un homme qu'on n'interrompt pas quand il parle, n'écoutant pas Nekhludov, et par cela l'irritant davantage, continua à parler en même temps que Nekhludov.

— Je ne puis admettre davantage que le tribunal ait pour objet de maintenir l'ordre de choses existant. Le but qu'il poursuit c'est d'abord de corriger...

— Elle est jolie la correction dans les prisons, interrompit Nekhludov.

— Ou d'écarter ces hommes dépravés ou féroces qui menacent l'existence même de la société, poursuivit Ignace Nikiforovitch sans écouter.

— Mais précisément les tribunaux ne font ni l'un ni l'autre. La société n'a aucun moyen de le faire.

— Comment cela? Je ne comprends pas, demanda Ignace Nikiforovitch avec un sourire forcé.

— Je veux dire qu'en fait de punitions raisonnables il n'y en a que deux, les deux employées jadis : la punition corporelle et la peine de mort,

qui, par suite de l'adoucissement des mœurs sont de moins en moins usitées, dit Nekhludov.

— Voilà qui est nouveau, et je trouve surprenant de vous entendre dire cela.

— Oui, il est logique de faire souffrir un homme pour l'empêcher de commettre de nouveau un acte qui lui vaut le châtement. Il est tout à fait raisonnable de trancher la tête à un membre nuisible et dangereux de la société. Ces deux punitions ont un sens. Mais quel sens y a-t-il à arrêter un homme, déjà dépravé par la paresse et le mauvais exemple, pour l'enfermer dans une prison, pour le maintenir dans des conditions d'oisiveté obligatoire exempte de soucis matériels, et en compagnie des gens les plus dépravés? Quel sens y a-t-il encore à le transporter aux frais de l'État — chaque déporté coûte plus de cinq cents roubles — du gouvernement de Toula dans celui d'Irkoutsk, ou de celui de Koursk...

— Cependant les hommes redoutent ces voyages aux frais de l'État; sans eux et sans les prisons nous ne serions pas assis tranquillement comme nous le sommes maintenant.

— Mais ces prisons n'assurent pas du tout notre sécurité; car ils n'y restent pas éternellement, on les relâche. Au contraire, dans ces établissements, les hommes atteignent les plus hauts degrés du vice et de la dépravation; par conséquent ils augmentent le danger.

— Vous voulez dire que notre système pénitentiaire a besoin d'être perfectionné.

— Il est impossible de le perfectionner. Les prisons perfectionnées coûteraient plus que l'instruction publique, ce serait une nouvelle charge pour le peuple.

— Mais de ce que le système pénitentiaire présente des défauts il ne résulte pas que les tribunaux soient mauvais, continua Ignace Nikiforovitch, de nouveau sans écouter son beau-frère.

— On ne peut corriger ces défauts, répliqua Nekhludov, en élevant la voix.

— Alors quoi? Il faut tuer? Ou bien, comme l'a proposé un homme d'État, crever les yeux? fit Ignace Nikiforovitch avec un sourire triomphant.

— Ce serait cruel, mais au moins conséquent; tandis que ce que l'on fait à présent est non seulement cruel et inconséquent, mais tellement stupide qu'on ne peut comprendre que des hommes sains d'esprit puissent participer à une œuvre aussi insensée et cruelle que celle du tribunal criminel.

— Et cependant, moi j'en fais partie, dit en pâlisant Ignace Nikiforovitch.

— Cela vous regardé. Quant à moi je ne le comprends pas.

— Il me semble qu'il y a bien des choses que vous ne comprenez pas, répartit Ignace Nikiforovitch d'une voix tremblante.

— A la cour d'assises, j'ai vu un procureur dépenser toutes ses forces à accuser un pauvre garçon qui n'eût inspiré que de la pitié à tout homme non dépravé. J'en sais un autre qui, pour une simple lecture de l'Évangile, demandait pour un sectaire l'application de la loi criminelle; et toute l'activité des tribunaux ne comporte que des actes stupides ou cruels.

— Je ne serais pas magistrat si j'avais cette opinion, dit Ignace Nikiforovitch; et il se leva.

Nekhludov crut voir quelque chose briller sous les lunettes de son beau frère. « Des larmes? » se demanda-t-il. Et c'étaient bien des larmes, des larmes d'humiliation.

Ignace Nikiforovitch s'approcha de la fenêtre, tira son mouchoir et, en toussotant, essuya ses lunettes et en même temps ses yeux; puis il s'assit sur le divan, alluma un cigare et ne dit plus rien.

A la pensée d'avoir si profondément blessé son beau-frère et sa sœur, Nekhludov devint triste et honteux d'autant plus que, partant le lendemain il n'aurait plus l'occasion de les revoir. Tout gêné il prit congé d'eux et rentra chez lui.

« Ce que je lui ai dit est probablement vrai, du moins il n'a rien trouvé à m'objecter. Mais il ne fallait pas lui parler ainsi. Je suis très peu changé si je me laisse entraîner de la sorte par un sentiment mauvais, et offense et attriste ainsi ma pauvre Natacha », songeait-il.

XXXIV

Le convoi dont faisait partie Maslova quittait la gare à trois heures; c'est pourquoi, pour voir sortir le convoi de la prison et l'accompagner jusqu'au chemin de fer, Nekhludov avait l'intention de se rendre à la prison avant midi.

Ayant mis en ordre ses effets et ses papiers, Nekhludov prit son journal et en relut quelques passages, entre autres les dernières notes prises avant son départ pour Pétersbourg. Il y était écrit : « Katoucha repousse mon sacrifice et s'obstine dans le sien. Elle a vaincu et j'ai vaincu aussi. Je suis ravi du changement intérieur qui me paraît — j'ai peur d'y croire — s'opérer en elle. J'ai peur de le croire mais il me semble qu'elle renaît ! » Et immédiatement après : « J'ai vécu un moment fort pénible et fort heureux. J'ai appris qu'elle s'était mal conduite à l'infirmerie, et j'ai senti une

horrible souffrance. Je ne m'attendais pas à tant souffrir. Je l'ai traitée avec haine et dégoût. Puis m'étant souvenu que tant de fois j'avais commis, ne fût-ce qu'en pensée, ce qui me la faisait haïr, soudain, je me suis méprisé moi-même ; j'ai éprouvé de la compassion pour elle et j'ai ressenti du bien-être. S'il nous était donné de toujours voir la poutre qui est dans notre œil, combien nous serions meilleurs ! » Puis à la date du jour il nota : « Je suis allé chez Nathalie, et, précisément parce que j'étais satisfait de moi-même, je ne fus pas bon, mais méchant ; et cela m'a laissé une impression pénible. Mais que faire ? Dès demain commence une vie nouvelle. Adieu l'ancienne vie, et pour toujours ! Quantité d'impressions s'accroissent, mais je n'en puis encore dégager une conclusion unique. »

Le lendemain, à son réveil, le premier sentiment de Nekhludov fut un vif regret de sa conduite envers son beau-frère. « On ne peut se quitter ainsi, se dit-il, il faut aller chez eux, effacer cela. » Mais en consultant sa montre il s'aperçut qu'il n'en avait pas le temps et que, pour ne pas manquer la sortie du convoi, il devait se hâter. Nekhludov acheva en toute hâte d'emballer ses effets, les fit porter directement à la gare par le portier et Tarass, le mari de Fedosia, qui partait avec lui ; puis il héla le premier fiacre vide et se rendit à la prison.

Le train des prisonniers partait deux heures avant l'express que devait prendre Nekhludov, aussi règle-t-il la note de sa chambre, n'ayant plus l'intention de revenir à l'hôtel.

On était dans les lourdes chaleurs de juillet. Les pavés, les pierres des maisons, le fer des toitures qui n'avaient pu se refroidir durant la nuit torride, renvoyaient la chaleur à l'air immobile et étouffant. Pas le moindre vent, et quand passait un léger souffle c'était comme une haleine brûlante, imprégnée de poussière et de mauvaise odeur de peinture à l'huile. Il y avait peu de monde dans les rues; les quelques rares passants tâchaient de marcher à l'ombre des maisons. Seuls des paysans en *lapti*, des paveurs, brûlés par le soleil, étaient assis au milieu de la rue, frappant de leurs maillets des cailloux qu'ils enfonçaient dans le sable brûlant; de taciturnes agents de police en uniforme de toile blanche, barré du cordon orange de leur revolver, se tenaient aussi au milieu de la chaussée, en piétinant tristement, tandis que les tramways, les stores baissés d'un côté, les chevaux en capuchon de toile blanche, avec des ouvertures qui laissaient passer les oreilles, montaient et descendaient le long des rues, en sonnant.

Quand Nekhludov arriva devant la prison le convoi n'était pas encore sorti, et dans la prison se poursuivait le travail commencé depuis quatre

heures du matin : compter et inspecter les déportés qui devaient partir. Il fallait faire l'appel, en suivant sur le registre, de six cent vingt-trois hommes et soixante-quatre femmes, séparer les malades et les faibles, puis remettre à l'escorte. Le nouveau directeur, ses deux adjoints, le médecin, l'aide-chirurgien, le chef d'escorte, le greffier de la prison, étaient assis devant une table chargée de paperasses et placée dans la cour, à l'ombre d'un mur, et, ils appelaient, examinaient interrogeaient et inscrivait les prisonniers qui s'avançaient un à un.

Les rayons du soleil couvraient déjà la moitié de la table. La chaleur devenait excessive et suffocante par suite du manque d'air et du souffle qui montait de la foule des prisonniers.

— Mais cela ne finira jamais ! s'écria le chef du convoi, un grand et gros gaillard au visage rouge, les épaules hautes, les bras courts, qui ne cessait de rejeter la fumée de son tabac sur sa moustache qui lui couvrait toute la bouche. Je suis éreinté ! Où avez-vous pris tout ça ? Y'en a-t-il encore beaucoup ?

Le greffier regarda.

— Encore vingt-quatre hommes et les femmes.

— Eh bien ! Quoi ? Pourquoi vous êtes-vous arrêtés ? Avancez ! cria l'officier aux prisonniers qu'on n'avait pas encore examinés et qui se tenaient en tas. Depuis trois heures ils étaient là,

dans les rangs, non à l'ombre, mais en plein soleil, attendant leur tour.

Ce travail se passait à l'intérieur de la prison. A l'extérieur, devant la porte, se tenait comme toujours un factionnaire, fusil à l'épaule; deux dizaines de camions, destinés au transport des effets des prisonniers, et à celui des infirmes et des malades, stationnaient, et, au coin, un groupe de parents et d'amis attendait la sortie des prisonniers pour les revoir, échanger quelques mots, si possible, avec ceux qui partaient. Nekhludov se joignit à ce groupe.

Il resta là près d'une heure. Enfin, on entendit derrière la porte des bruits de chaînes et de pas, les voix des autorités, des toussottements et le murmure confus d'une foule nombreuse. Cela dura cinq minutes pendant lesquelles des surveillants entraient et sortaient par la porte. Enfin on entendit un commandement. La porte s'ouvrit avec fracas, le bruit des chaînes s'accrut, et des soldats en bourgerons blancs, le fusil à l'épaule, sortirent dans la rue et, exécutant une manœuvre habituelle, qu'ils connaissaient bien, vinrent former des deux côtés de la porte un vaste demi-cercle. Quand ils s'arrêtèrent, un nouveau commandement retentit, et, deux à deux, des bérêts plats comme des crêpes couvrant leurs têtes tondues, sac au dos, traînant leurs jambes chargées de fer, balançant leur bras libre, et tenant de

l'autre main l'extrémité du sac qui pendait sur leur dos, les prisonniers commencèrent à sortir. Les forçats, uniformément vêtus de pantalons et de capotes de couleur grise, un as cousu au milieu du dos, parurent d'abord. Tous, jeunes, vieux, maigres, gros, pâles, rouges, noirs, moustachus, barbues, glabres, Russes, Tatars, Juifs, avançaient en faisant tinter leurs chaînes et balançant le bras, comme s'ils se préparaient à aller quelque part très loin ; mais après avoir fait une dizaine de pas, ils s'arrêtèrent avec soumission et se rangèrent par quatre. Derrière eux venaient d'autres hommes pareillement vêtus et rasés, n'ayant pas de fers aux pieds, seulement des menottes aux poignets : c'étaient les condamnés à la déportation. Ils sortirent avec le même air dégagé, s'arrêtèrent, et se mirent également par quatre. Puis parurent les déportés par décisions de leurs communes. Ensuite, les femmes, marchant dans le même ordre : d'abord les condamnées aux travaux forcés, en capote grise, un fichu sur la tête ; puis les déportées ; puis celles qui partaient volontairement, pour suivre leurs maris, et qui étaient vêtues de leurs robes de citadines ou de paysannes. Quelques-unes tenaient des enfants sur leurs bras.

Avec les femmes, d'autres enfants, garçons et filles, marchaient à pied. Ces enfants se serraient contre les prisonniers comme de jeunes poulains dans un troupeau de chevaux. Les hommes se

tenaient silencieux, toussotant seulement de temps en temps ou faisant quelque brève observation. Au contraire, dans les rangs des femmes, le bruit des voix ne tarissait pas. Nekhludov crut reconnaître Maslova, à la sortie, mais il la perdit bientôt de vue et ne distingua plus qu'une masse confuse de créatures vêtues de gris, toutes semblables, toutes privées également d'apparence humaine, surtout féminine, et qui, avec les enfants et les sacs, se rangeaient derrière les hommes.

Quoiqu'on eût déjà compté les prisonniers dans la cour de la prison, les soldats de l'escorte se mirent à les compter de nouveau, en vérifiant les listes. Cette vérification dura longtemps, surtout parce que certains prisonniers changeaient de place et troublaient ainsi le compte des soldats. Ceux-ci injuriaient, bouscullaient les prisonniers, dociles mais haineux, et reprenaient leur vérification. Quand ce travail fut terminé, l'officier convoyeur prononça quelque chose, et une certaine confusion se fit dans la foule. Les malades, hommes et femmes, et les enfants, se devançant les uns les autres, se précipitaient vers les chariots, et y plaçaient les sacs sur lesquels ils s'asseyaient. Les mères avec des nourrissons montèrent et s'installèrent ainsi que des enfants, plus grands, joyeux, qui se querellaient pour les places, et des prisonniers mornes et tristes.

Quelques autres prisonniers, la tête nue, s'appro-

chèrent de l'officier convoyeur et lui demandèrent quelque chose. Nekhludov apprit plus tard qu'ils lui avaient demandé l'autorisation de monter dans les chariots. Il remarqua comment l'officier du convoi, sans les regarder, aspirait la fumée de sa cigarette et, soudain, leva sa main courte sur l'un d'eux, qui rentra sa tête dans ses épaules pour éviter le coup, puis fit un bond en arrière.

— Je vais t'ennoblir, moi ! Tu t'en souviendras ! Tu arriveras bien à pied ! cria l'officier.

Un haut vieillard, tout tremblant, chargé de fers, fut seul admis par l'officier à faire le trajet en chariot, et Nekhludov vit comment il ôta son bonnet plat, se signa, se dirigea vers le chariot et longtemps fit des efforts pour y monter, ne pouvant lever sa jambe sans forces et enchaînée, et comment une femme déjà installée dans le chariot l'aida à monter en lui tenant les bras.

Quand tous les chariots furent pleins de sacs et qu'y furent assis tous ceux qui en avaient l'autorisation, l'officier se découvrit, essuya avec son mouchoir son front, son crâne chauve et son cou rouge, puis se signa.

— Convoi, en marche ! commanda-t-il.

Un bruit de crosses rétentit ; les prisonniers, ôtèrent leurs bonnets, se signèrent, quelques-uns de la main gauche ; ceux qui étaient venus les accompagner leur crièrent quelque chose à quoi ils répondirent en criant aussi quelque chose ; des

lamentations s'élevèrent des rangs des femmes, et le cortège, encadré des soldats aux bourgerons blancs, s'ébranla, les pieds chargés de fer, soulevant la poussière. Derrière les soldats marchaient en tête, avec un bruit de chaînes, les condamnés aux travaux forcés, par rangées de quatre ; puis les condamnés par décisions communales, les menottes aux poignets et deux par deux ; puis les femmes ; et enfin les chariots chargés de sacs et de malades où, sur l'un d'eux, était assise une femme tout emmitouflée qui, sans répit, hurlait et sanglotait.

Le cortège était si long que les premiers rangs étaient déjà hors de vue quand les chariots portant les sacs et les malades s'ébranlèrent. A ce moment Nekhludov remonta dans sa voiture, qui attendait, et donna l'ordre au cocher de dépasser le convoi pour voir si, parmi les prisonniers, il n'y en avait pas qu'il connût, et parmi les femmes, pour retrouver Maslova et lui demander si elle avait reçu les effets qu'on lui avait envoyés.

Il faisait très chaud. Pas la moindre brise, et la poussière, soulevée par un millier de pieds, enveloppait les prisonniers qui se tenaient sur le milieu de la rue. Ils avançaient d'un bon pas, et le petit cheval de louage qui conduisait Nekhludov parvenait à peine à les dépasser. Rang par rang marchaient des êtres inconnus, l'air bizarre et terrible, remuant des milliers de pieds identiquement

chaussés et balançant leur bras libre comme pour se donner courage. Ils étaient si nombreux, si semblables, les conditions dans lesquelles ils se trouvaient étaient si particulières et singulières qu'ils apparaissaient à Nekhludov non comme des hommes, mais comme des êtres quelconques, particuliers, effrayants. Cette impression ne disparut en lui qu'en apercevant, dans le groupe des forçats, un prisonnier, l'assassin Fédorov, et aussi, parmi les déportés, le comique Okhotine, qu'il connaissait, et un autre condamné qui s'était adressé à lui. Presque tous les prisonniers jetaient un regard sur la voiture qui les dépassait et sur le monsieur, assis dedans, qui les examinait. Fédorov inclina la tête pour montrer à Nekhludov qu'il l'avait reconnu ; Okhotine lui fit signe de l'œil. Mais ni l'un ni l'autre ne le saluèrent, croyant que cela n'était pas permis. Parmi les femmes, Nekhludov aperçut aussitôt Maslova. Elle était au second rang. La première de ce rang était une femme hideuse, toute rouge, aux yeux noirs, les jambes courtes, sa capote maintenue par sa ceinture : c'était la Belle. Ensuite marchait la femme enceinte qui se trainait avec peine ; Maslova était la troisième. Elle portait son sac sur le dos et regardait droit devant elle. Son visage était calme et résolu. La quatrième femme du rang était jeune et jolie, en capote courte, la tête couverte d'un fichu noué, et elle marchait résolument : c'était Fédosia. Nekhludov descendit de

voiture et s'approcha des femmes afin de parler à Maslova de ses effets et de lui demander comment elle se trouvait ; mais un sous-officier qui marchait de ce côté du convoi remarqua aussitôt Nekhludov et accourut vers lui.

— On ne peut pas s'approcher du convoi, monsieur ! C'est défendu ! cria-t-il en s'approchant.

Puis, remettant Nekhludov (que toute la prison connaissait), il porta les doigts à sa casquette, et s'arrêtant près de Nekhludov, lui dit :

— Impossible à présent. A la gare vous pourrez, mais ici c'est défendu. Allons, marche ! cria-t-il aux prisonniers, en se donnant du courage à soi-même, malgré la chaleur ; et, dans ses élégantes bottes neuves, il regagna lestement sa place.

Nekhludov gagna le trottoir et, se faisant suivre par son cocher, se mit à marcher avec le convoi. Au passage du convoi partout se manifestait une attention mêlée de pitié et d'horreur. Les têtes se penchaient curieusement hors des voitures, et tant qu'on pouvait voir les prisonniers, on les suivait du regard. Les passants s'arrêtaient, écarquillant les yeux pour regarder l'effrayant spectacle. Quelques-uns s'approchaient et donnaient une aumône. Les soldats du convoi la prenaient. D'autres, comme hypnotisés, marchaient derrière le convoi, puis s'arrêtaient, hochaient la tête, et ne le suivaient plus que du regard. Des gens, s'appelant l'un l'autre, accouraient sur les

portes ou se penchaient aux fenêtres, et immobiles, silencieux, regardaient le terrible défilé. A un tournant de rue le convoi barra le passage à un luxueux landau. Sur le siège était assis un cocher à la face luisante et à la large croupe, avec deux rangs de boutons sur le dos. Le devant de la voiture était occupé par un monsieur et sa femme : elle, maigre, pâle, en chapeau clair, tenant une ombrelle également claire ; lui, en chapeau haut de forme, et élégant pardessus clair. En face d'eux étaient leurs enfants : une fillette à longues boucles blondes, bien pomponnée, fraîche comme une fleur, avec une ombrelle également voyante ; et un garçonnet de huit ans environ, au long cou maigre, aux clavicules saillantes, coiffé d'un chapeau matelot orné de longs rubans. Le père reprochait avec humeur au cocher de ne pas avoir fait en sorte de devancer le convoi qui les retardait maintenant, et la mère, avec une grimace de répulsion, se cachait le visage derrière son ombrelle de soie pour se garantir du soleil et de la poussière. Le cocher à l'énorme croupe fronçait les sourcils aux injustes reproches de son maître, qui lui-même avait ordonné de passer par cette rue, et il retenait avec effort les deux trotteurs noirs, reluisants et couverts d'écume, qui avec peine restaient en place.

L'agent de police eût volontiers arrêté le convoi pour être agréable au propriétaire du luxueux

équipage et le laisser passer ; mais il sentait dans ce défilé une solennité trop terrible pour l'arrêter, même en faveur d'un monsieur aussi riche. Il se contenta de porter militairement la main à la visière en signe de respect devant la richesse et de regarder sévèrement les prisonniers, comme s'il se promettait de défendre contre eux les gens assis dans la voiture. Ils attendirent donc que tout le convoi eût défilé, et la voiture ne s'ébranla qu'après le passage du dernier chariot chargé de sacs et de prisonnières assises dessus, parmi lesquelles la femme hystérique, qui s'était calmée, mais qui, en voyant la luxueuse voiture, s'était mise de nouveau à pousser des cris. Alors seulement le cocher toucha légèrement les rênes, et les trotteurs noirs, frappant leurs fers sur les pavés, emportèrent la voiture aux roues caoutchoutées vers la maison de campagne où allaient s'amuser le mari, la femme, la fillette et le garçonnet au cou long et aux clavicules saillantes.

Ni le père ni la mère ne dirent un mot d'explication à leurs enfants au sujet de ce qu'ils venaient de voir ; et ceux-ci durent s'expliquer à eux-mêmes la signification de ce spectacle.

La fillette, jugeant d'après le visage de ses parents, comprit que ces gens étaient différents de ses père et mère et leurs amis, que c'étaient de vilaines gens et qu'on faisait bien de les traiter de la sorte. Aussi lui faisaient-ils franchement peur

et fut-elle très contente quand ils eurent disparu.

Le garçonnet maigre, au long cou, qui regardait le convoi sans un battement de paupière, s'expliqua la chose autrement. Il savait, avec certitude, le tenant de Dieu même, que ces hommes étaient semblables à lui et à tous les hommes; par conséquent on leur avait fait quelque chose de mauvais, quelque chose qu'on n'aurait pas dû leur faire; et il ressentait pour eux de la pitié en même temps que de l'horreur et pour ces hommes enchainés et rasés et pour ceux qui les avaient enchainés et rasés. Et ses lèvres se gonflaient de plus en plus, et il devait faire un grand effort pour ne pas pleurer, croyant honteux de pleurer en pareil cas.

Nekhludov marchait du même pas rapide que les prisonniers et, malgré la légèreté de ses vêtements, il avait très chaud, et principalement l'air lourd, immobile, et la poussière qui remplissait les rues l'étouffaient. Au bout d'un quart de *verste* il remonta dans sa voiture et alla en avant ; mais au milieu de la chaussée, dans sa voiture, la chaleur lui semblait plus pénible encore. Il voulut penser à sa conversation de la veille avec son beau-frère, mais cela ne l'émotionnait plus comme le matin. Les impressions de la sortie de prison et de la marche du convoi effaçaient ces pensées. Et, surtout la chaleur était suffocante. Près d'une haie, à l'ombre des arbres, il vit deux lycéens, tête nue, debout auprès d'un marchand de glaces ambulante accroupi devant eux. L'un d'eux se régalaient déjà, léchant la petite cuiller de corne ;

l'autre attendait le petit verre qu'on remplissait d'une substance jaune.

— Où pourrais-je boire quelque chose? demanda Nekhludov au cocher, sentant un irrésistible besoin de se rafraîchir.

— Près d'ici il y a un bon restaurant, répondit le cocher, et tournant un coin de rue, il arrêta Nekhludov devant un perron orné d'une grande enseigne. Un employé bouffi, en bras de chemise, debout devant le comptoir, et deux garçons, en blouses jadis blanches, qui, faute de clients, étaient assis devant les tables, regardèrent avec curiosité ce visiteur inconnu et lui proposèrent leurs services. Nekhludov commanda de l'eau de seltz et s'assit le plus loin de la fenêtre, devant une petite table recouverte d'une nappe sale. Deux hommes étaient assis à une autre table devant un service à thé et un carafon blanc. Ils essuyaient la sueur de leurs fronts et, tranquillement, faisaient des comptes. L'un d'eux était brun, chauve, avec une couronne de cheveux noirs au-dessus de sa nuque, qui ressemblait à celle d'Ignace Nikiforovitch. Cette ressemblance rappela à Nekhludov sa conversation de la veille avec son beau-frère et son désir de le revoir encore une fois, ainsi que sa sœur, avant son départ. « Je n'aurai pas le temps avant le départ du train, pensa-t-il. Mieux vaut écrire. » Il demanda du papier, une enveloppe, un timbre et, tout en buvant à petites gorgées l'eau

fraîche et gazeuse, il réfléchit à ce qu'il allait écrire. Mais ses idées se brouillaient, et il n'arrivait pas à écrire sa lettre.

« Chère Nathalie, je ne puis partir sous l'impression pénible de mon entretien d'hier avec Ignace Nikiforovitch... » commença-t-il. « Et ensuite, que dire? M'excuser pour mes paroles? Il croirait que je me rétracte, et j'ai dit ce que j'ai pensé. Et aussi, cette façon de se mêler de mes affaires! Non, je ne le puis pas... » Et sentant se raviver sa haine pour cet homme étranger, suffisant, qui ne le comprenait pas, Nekhludov mit dans sa poche la lettre inachevée, paya, sortit et remonta dans sa voiture pour rejoindre le convoi.

La chaleur grandissait encore. Les murs, les pavés, paraissaient exhaler un souffle torride. Le contact du sol faisait sur les pieds l'impression du feu, et quand Nekhludov posa la main sur le rebord verni de la voiture il ressentit comme une brûlure.

Le cheval se trainait pesamment sur le pavé poussiéreux et inégal; le cocher somnolait; et Nekhludov lui-même, assis, sans penser à rien, regardait avec indifférence devant lui. A une descente de rue, en face de la porte cochère d'une grande maison, il y avait un rassemblement de gens, parmi lesquels un soldat du convoi, armé du fusil. Nekhludov fit arrêter son cocher.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il au portier.

— Il est arrivé quelque chose à un prisonnier. Nekhludov descendit de voiture et s'approcha du groupe. Au bord du trottoir, sur les pavés inégaux, gisait, la tête plus basse que les pieds, un prisonnier, pas jeune, la barbe rousse, le visage congestionné, le nez camus, en capote et pantalon gris. Étendu sur le dos, les paumes de ses mains rousselées, à plat sur le sol, il soulevait par saccades sa large poitrine, sanglotait en regardant le ciel de ses yeux fixes, injectés de sang. Un agent de police à la mine soucieuse, un colporteur, un facteur, un commis de magasin, une vieille femme avec une ombrelle, et un gamin aux cheveux tondus, portant un panier vide, faisaient cercle autour de lui.

— Ils sont affaiblis par leur emprisonnement, et ils les font marcher en pleine chaleur! dit le commis s'adressant à Nekhludov qui s'approchait.

— Probable qu'il va mourir! gémissait d'une voix plaintive la femme à l'ombrelle.

— Vite déboutonner la chemise! dit le facteur.

De ses gros doigts inhabiles l'agent de police se mit à dénouer le cordon qui serrait la chemise sur le cou veineux et rouge. Quoique certainement ému et confus, il se crut cependant obligé de s'adresser à la foule :

— Pourquoi êtes-vous rassemblés là! Allez! Il fait assez chaud sans vous! Vous empêchez l'air d'arriver jusqu'ici.

— Le médecin doit les examiner et faire rester les faibles ; et eux, ils traînent un homme à moitié mort ! reprit le commis, évidemment enchanté de connaître le règlement.

Après avoir délié les cordons de la chemise, l'agent de police se redressa et regarda autour de lui.

— Circulez, vous dis-je ! Cela ne vous regarde pas ! Qu'avez-vous à voir ici ? dit-il, cherchant l'approbation de Nekhludov. Mais n'ayant point trouvé de sympathie dans son regard, il se tourna vers le soldat convoyeur. Celui-ci se tenait à l'écart, tout à fait indifférent aux soucis du policier, et examinait son talon éculé.

— Ceux dont c'est l'affaire ne font pas leur devoir. Est-ce dans la loi de laisser périr les gens ?

— Un prisonnier, un prisonnier... c'est toujours un homme ! disait-on dans la foule.

— Soulevez-lui la tête et donnez-lui de l'eau, dit Nekhludov.

— On est allé chercher de l'eau, répondit l'agent de police.

Et, prenant le prisonnier sous les aisselles, il parvint avec effort à lui soulever la tête.

— Quel est cet attroupement ! cria soudain une voix autoritaire, et vers la foule rassemblée autour du prisonnier accourut un officier de police, en uniforme étincelant et brillant, chaussé de hautes bottes plus brillantes encore. dispersez-vous !

Vous n'avez rien à faire ici ! cria-t-il à la foule sans même savoir de quoi il s'agissait.

Quand il aperçut, gisant sur le pavé, le prisonnier mourant, il fit un signe de tête approbatif, comme s'il s'était attendu à voir cela, et s'adressant à l'agent :

— Comment est-ce arrivé ?

L'agent raconta qu'au passage du convoi ce prisonnier était tombé et que l'officier avait ordonné de le laisser là.

— C'est bien ! Il n'y a qu'à le porter au poste ! Un fiacre !

— Le portier vient d'y courir, dit l'agent en portant la main à sa casquette.

L'employé s'était remis à dire quelque chose sur la chaleur.

— Est-ce ton affaire, à toi ? Hein ? Décampe un peu ! lui cria l'officier de police, en lui jetant un regard si sévère qu'il s'arrêta net.

— Il faut lui donner un peu d'eau, répéta Nekhludov.

L'officier regarda sévèrement Nekhludov, mais ne souffla mot. Quand le portier revint, portant un gobelet d'eau, l'officier de police ordonna à l'agent de faire boire le prisonnier. L'agent lui souleva de nouveau la tête et essaya de lui verser de l'eau dans la bouche. Mais le prisonnier ne l'avalait pas et l'eau décollait sur sa barbe, mouillant sa chemise et sa capote couvertes de poussière.

— Verse-lui sur la tête ! ordonna l'officier de police.

L'agent ôta le bonnet et versa l'eau sur les cheveux roux et le crâne nu. Les yeux du prisonnier parurent s'ouvrir tout grands, mais il ne changea pas de position. L'eau, souillée de poussière, ruisselait sur son visage, sa bouche continuait à gémir et tout son corps tressaillait.

— Eh bien ! celui-ci ? Qu'on le prenne ! s'adressa l'officier de police à l'agent en montrant le cocher de Nekhludov. Allons toi ! Hé ! Viens-là !

— Je ne suis pas libre, répondit le cocher, d'un air maussade, sans lever les yeux.

— C'est mon fiacre, dit Nekhludov, mais vous pouvez le prendre. Je paierai, fit-il au cocher.

— Allons ! Qu'est-ce que vous attendez ? Prenez-le.

L'agent de police, les portiers et le soldat soulevèrent le moribond, le portèrent dans le fiacre et l'installèrent sur les coussins. Mais il ne pouvait se tenir, sa tête retombait en arrière, et tout son corps glissait du siège.

— Étendez-le ! ordonna l'officier de police.

— Soyez tranquille, Votre Honneur, je le conduirai comme ça, dit l'agent de police en s'asseyant près du moribond et l'empoignant sous les bras. Le soldat souleva les pieds en chaussons et les tint allongés.

L'officier de police apercevant sur le pavé le

bonnet du prisonnier, le ramassa et en coiffa la tête mouillée et renversée.

— En route ! commanda-t-il.

Le cocher se tourna avec humeur, hocha la tête, et tourna bride dans la direction du poste de police, accompagné du soldat. Dans la voiture l'agent soulevait sans cesse le corps qui glissait de la banquette et la tête qui se balançait de tous côtés. Le soldat, tout en marchant à côté, lui remplaçait les jambes. Nekhludov suivait derrière la voiture.

Arrivée au poste, devant lequel un pompier était de faction, la voiture amenant le prisonnier pénétra dans la cour du poste de police et s'arrêta devant un des perrons.

Dans cette cour, des pompiers, leurs manches retroussées, tout en parlant et riant bruyamment, nettoyaient des chariots. Dès que la voiture s'arrêta, quelques agents de police l'entourèrent, prirent sous les bras et par les pieds le corps inerte du prisonnier et le tirèrent du fiacre qui grinçait sous eux. L'agent de police qui l'accompagnait descendit de la voiture, secoua son bras engourdi, ôta sa casquette et se signa. Avec le cadavre, on franchit la porte et on le transporta en haut. Nekhludov l'y suivit. Dans la petite pièce malpropre où l'on déposa le mort, il y avait quatre lits. Sur deux étaient assis des malades en robe

de chambre : l'un avait la bouche tordue et le cou bandé ; l'autre était poitrinaire. Les deux autres lits étaient libres. Sur l'un d'eux on déposa le prisonnier. Un petit homme aux yeux brillants, aux sourcils sans cesse agités, n'ayant que son linge de corps et des chaussettes, d'un pas rapide et léger s'approcha du prisonnier qu'on apportait, puis regarda Nekhludov et éclata de rire bruyamment. C'était un fou, consigné à l'infirmerie du poste.

— Ils veulent me faire peur, mais ils n'y arriveront pas ! dit-il.

Après les agents qui avaient apporté le mort, entrèrent un officier de police et un aide-chirurgien.

Celui-ci s'approcha du mort, toucha la main jaune couverte de taches de rousseur, encore molle, mais déjà froide, la souleva et l'abandonna. Elle retomba inerte sur le ventre du mort.

— Fini ! déclara le chirurgien avec un signe de tête. Mais, évidemment pour se conformer au règlement, il ouvrit la chemise mouillée du mort, et, dégageant son oreille de ses cheveux frisés, il l'appliqua sur la poitrine jaunâtre, bombée et immobile du prisonnier. Tous se taisaient. L'aide-chirurgien se redressa, fit un nouveau signe de tête, et abaissa l'une après l'autre les paupières sur les yeux bleus arrêtés grands ouverts.

— Vous ne me faites pas peur ! Non, vous ne me faites pas peur ! dit le fou en crachant dans la direction de l'aide-chirurgien.

— Eh bien ? interrogea l'officier de police.

— Eh bien, répéta l'aide-chirurgien, il faut le descendre dans le dépôt mortuaire.

— Tout est bien fini ? demanda l'officier de police.

— Certainement, répondit l'aide-chirurgien en refermant la chemise sur la poitrine du cadavre. D'ailleurs, je vais envoyer chercher Matveï Ivanovitch, pour qu'il l'examine. Pétrov, va le chercher ! dit l'aide-chirurgien, et il s'éloigna du mort.

— Qu'on le descende dans le dépôt mortuaire ! ordonna l'officier. Et toi, viens au bureau, tu signeras, dit-il au soldat qui était resté debout près du prisonnier confié à sa garde.

— A vos ordres ! répondit le soldat.

Des agents de police prirent le cadavre pour le redescendre. Nekhludov allait les suivre quand le fou l'arrêta.

— Vous n'êtes pas du complot, n'est-ce pas ? Eh bien, donnez-moi une cigarette, dit-il.

Nekhludov prit son porte-cigarettes et lui en donna une. Tout en agitant ses sourcils, le fou se mit à raconter très rapidement comment on le torturait par suggestion.

— Ils sont tous contre moi, et par l'entremise de leurs médiums, ils me torturent, me poursuivent !...

— Excusez-moi, dit Nekhludov et, sans écouter

la fin de l'histoire, il descendit dans la cour afin de voir où l'on portait le cadavre.

Les agents, avec leur fardeau, avaient déjà traversé la cour et s'étaient arrêtés devant la porte d'un sous-sol. Nekhludov se disposait à les rejoindre, quand l'officier de police l'interpella :

— Que demandez-vous ?

— Rien, répondit Nekhludov.

— Rien ? Alors, allez-vous-en.

Nekhludov rejoignit sa voiture. Son cocher somnolait. Nekhludov le réveilla et lui ordonna de le conduire à la gare.

Mais, à cent pas de là, il rencontra de nouveau un chariot, escorté par un soldat du convoi armé du fusil, sur lequel était étendu un autre prisonnier, déjà mort. Il gisait sur le dos, son béret avait glissé jusque sur son nez, et sa tête rasée, avec une barbiche noire, était secouée à chaque pas par les cahots de la charrette. Le charretier, en grosses bottes, dirigeait l'attelage en marchant à côté du cheval. Un agent de police suivait derrière. Nekhludov toucha l'épaule de son cocher.

— Que font-ils donc ? dit le cocher en arrêtant son cheval.

Nekhludov descendit de voiture, et, suivant le charretier, passa de nouveau devant le pompier de faction, et entra dans la cour du poste. Les pompiers avaient terminé le nettoyage de leurs voitures et, à leur même place, un capitaine, grand,

osseux, un galon à la casquette, les mains dans ses poches, examinait gravement un gros cheval isabelle à la large encolure, qu'un pompier promenait devant lui. L'animal boitait d'une jambe de devant, et le capitaine parlait avec humeur au vétérinaire qui se trouvait près de lui.

L'officier de police était également présent. A la vue du deuxième cadavre, il s'approcha du charretier :

— Où l'a-t-on trouvé? demanda-t-il avec un signe de tête de mécontentement.

— Rue Vieille Gorbatovskaïa, répondit l'agent.

— Un prisonnier? questionna le capitaine des pompiers.

— Parfaitement! C'est le deuxième aujourd'hui, répondit l'officier de police.

— Eh bien! En voilà un ordre! Et quelle chaleur! fit le capitaine. Et, se tournant vers le pompier qui emmenait le cheval boiteux, il lui cria : Mets-le dans l'écurie du coin! Je t'apprendrai, fils de chien, à estropier des chevaux qui valent plus cher que toi! Propre à rien!

Comme on l'avait fait pour le premier, le cadavre du prisonnier fut soulevé du chariot par les agents de police et porté à l'infirmerie. Nekhludov, comme hypnotisé, le suivit.

— Que désirez-vous? demanda l'un des agents.

Sans répondre, Nekhludov alla où l'on portait le mort.

Le fou, assis sur son lit, fumait avidement la cigarette que lui avait donnée Nekhludov.

— Ah! vous êtes revenu? dit-il. Et il s'anima joyeusement. Mais, en apercevant le mort, il fit une grimace.

— Encore! dit-il. Mais ils m'ennuient à la fin! Je ne suis pas un gosse, n'est-ce pas? dit-il à Nekhludov, en souriant d'un air interrogateur.

Nekhludov regardait le mort que maintenant rien ne lui cachait, et dont le visage n'était plus recouvert par le béret. Autant l'autre prisonnier était laid, autant celui-ci était beau de visage et de corps. C'était un homme dans le plein épanouissement de ses forces. Malgré sa tête rasée à moitié, le petit front énergique qui surplombait ses yeux noirs, maintenant sans vie, était très beau, ainsi que le nez petit, mince, arqué, surmontant une fine moustache noire. Ses lèvres, déjà bleuies, étaient plissées dans un sourire; sa petite barbe ne faisait qu'ombrer la partie inférieure de son visage, et, sur le côté rasé de son crâne, apparaissait une oreille petite, fine et ferme. L'expression de son visage était en même temps calme, austère et bonne. Non seulement ce visage témoignait des possibilités d'une vie morale, qui avaient été perdues en cet homme, mais les attaches fines de ses mains et de ses pieds chargés de chaînes, l'harmonie de l'ensemble, la vigueur des membres, tout cela révélait quel habile, fort

et bel animal humain il avait été, animal infiniment plus parfait, en son espèce, que le cheval isabelle, dont la blessure irritait si fort le capitaine des pompiers. Et cependant on l'avait tué, et non seulement personne ne le regrettait comme homme, mais même comme bête de somme inutilement perdue. Chez tous ces gens, cette mort ne provoquait qu'un sentiment : le dépit pour le tracas engendré par la nécessité d'écarter ce corps que menaçait la décomposition. Le médecin, l'aide-chirurgien et le commissaire de police entrèrent dans la sallé. Le médecin, un homme trapu, était en veston de tussor et pantalon de même étoffe, étroit, moulant ses jambes musclées. Le commissaire était petit, gros, et sa face bouffie et rouge devenait plus sphérique encore par l'habitude qu'il avait de remplir ses joues d'air et de les vider très lentement. Le médecin s'assit au bord du lit sur lequel était étendu le mort, et, comme tout à l'heure l'aide-chirurgien, il palpa les mains, ausculta le cœur, puis il se leva en remontant son pantalon.

— On ne peut être plus mort ! dit-il.

Le commissaire gonfla d'air ses joues et les dégonfla lentement.

— De quelle prison ? demanda-t-il au soldat du convoi.

Le soldat lui répondit et s'inquiéta des fers qui entouraient les jambes du cadavre.

— Je les ferai enlever. Dieu merci, nous avons des forgerons ! dit le commissaire et, en gonflant de nouveau ses joues, il s'avança vers la porte et laissa lentement sortir l'air.

— Comment cela se fait-il ? demanda Nekhludov au médecin.

Celui-ci l'examina par-dessus ses lunettes.

— Comment ? Quoi ? Pourquoi l'on meurt d'in-solation ? c'est bien simple : tout l'hiver ils sont enfermés sans mouvement, sans lumière, puis, soudain, par une chaleur pareille, on les emmène en foule, et là-dessus, le coup de soleil...

— Alors pourquoi les envoie-t-on ?

— Ah ! cela, allez le leur demander. Mais, permettez, qui êtes-vous ?

— Un étranger.

— Ah ! ah ! salutations !... Je n'ai pas le temps ! fit le médecin, en tirant avec humeur son pantalon et s'approchant des lits des malades.

— Eh bien ! Comment vas-tu ? demanda-t-il à l'homme pâle, à la bouche tordue et au cou bandé.

Pendant ce temps, le fou, assis sur son lit, avait cessé de fumer, et crachait dans la direction du médecin.

Nekhludov descendit dans la cour, et sortit en passant devant les chevaux des pompiers, les poules et les sentinelles en casque de cuivre. Il remonta dans sa voiture, réveilla son cocher qui sommeillait de nouveau, et se rendit à la gare.

Quand Nekhludov arriva à la gare tous les prisonniers étaient déjà installés dans des wagons aux fenêtres grillées. Sur le quai se tenaient quelques personnes venues pour accompagner les prisonniers. On ne leur permettait pas d'approcher des wagons. Parmi les convoyeurs régnait une nervosité particulière. Dans le trajet de la prison à la gare, trois prisonniers, sauf les deux qu'avait vus Nekhludov, étaient tombés morts d'insolation. L'un d'eux, comme les deux premiers, avait été porté au poste le plus proche ; deux autres étaient tombés à la gare même (1). Ce qui inquiétait les convoyeurs, ce n'était point que cinq hommes

(1) Au commencement des années 80, en un seul jour, cinq prisonniers moururent d'insolation pendant le trajet de la prison de Bouterki à la gare de Nijni-Novgorod.

(Note de l'auteur.)

confiés à leurs soins et qui eussent pu vivre fussent morts. Cela ne les inquiétait point; leur seul ennui était d'avoir à remplir toutes les formalités exigées en pareil cas par la loi : remettre les cadavres aux mains des autorités compétentes ainsi que leurs papiers et leurs effets, et les rayer de la liste des hommes conduits à Nijni. Et tout cela leur causait de nombreux tracas, surtout par cette chaleur accablante.

Voilà pourquoi les convoyeurs étaient nerveux; et avant que tout cela ne fût fait, ils ne voulaient laisser ni Nekhludov ni personne s'approcher des wagons. Cependant on laissa approcher Nekhludov, qui donna de l'argent au sous-officier convoyeur. Mais il le laissa passer à condition qu'il dirait le plus vite possible ce qu'il avait à dire et s'arrangerait pour n'être pas vu du chef. Le train était composé de dix-huit wagons, tous bondés de prisonniers, sauf un réservé aux autorités. En longeant le train, Nekhludov écoutait ce qui se passait dans les wagons. Partout des bruits de chaînes, le vacarme, des discussions émaillées de mots obscènes; mais nulle part, contrairement à ce qu'avait pensé Nekhludov, pas un mot des camarades tombés pendant le trajet. Dans les conversations il était surtout question de sacs, d'eau à boire, et du choix des places.

A l'intérieur d'un wagon dans lequel Nekhludov jeta un coup d'œil, il vit, au milieu du passage, des

convoyeurs occupés à délivrer les prisonniers de leurs menottes. Ceux-ci, à tour de rôle, tendaient leurs mains ; l'un des gardiens ouvrait avec une clé le cadenas qui retenait les menottes et les enlevait. L'autre les ramassait.

Nekhludov, après avoir passé devant tous les wagons des hommes, arriva à ceux des femmes. Du deuxième wagon arrivait une voix éraillée qui gémissait d'un ton monotone : « Oh ! oh ! oh ! petits pères ! Oh ! oh ! petits pères ».

Nekhludov alla plus loin et, sur l'indication d'un gardien, s'approcha de la fenêtre du troisième wagon. Dès qu'il avança la tête il sentit monter vers lui une lourde odeur de transpiration humaine et entendit des voix aiguës de femmes. En capote et camisole, les femmes, rouges, en sueur, assises sur tous les bancs, causaient avec animation. Nekhludov qui s'était approché de la grille attira leur attention. Celles qui étaient près de la fenêtre se turent et se rapprochèrent de lui. Maslova, en camisole, tête nue, était assise près de la fenêtre opposée. Plus près se tenait la blanche et souriante Fédosia.

Ayant reconnu Nekhludov, elle poussa Maslova et lui montra de la main la fenêtre.

Maslova se leva vivement, replaça son fichu sur ses cheveux noirs, et, souriant de tout son visage rouge et animé, elle s'approcha de la fenêtre et accrocha ses doigts au grillage.

— Quelle chaleur! fit-elle joyeusement, en souriant.

— Avez-vous reçu les effets?

— Oui, merci.

— Vous n'avez besoin de rien? demanda Nekhludov sentant la chaleur qui montait du wagon surchauffé comme d'un poêle.

— Je n'ai besoin de rien. Merci.

— Ce serait bien de boire, dit Fédosia.

— Ah! oui, boire, répéta Maslova.

— Vous n'avez donc pas d'eau?

— On nous en a donné, mais on a tout bu.

— J'en parlerai tout à l'heure à quelqu'un du convoi, dit Nekhludov. Maintenant nous ne nous reverrons pas avant Nijni.

— Vous y allez donc? demanda Maslova, en fixant sur Nekhludov un regard joyeux, comme si elle l'eut ignoré.

— Je pars par le train suivant.

Maslova ne répondit rien, et seulement quelques secondes après, elle poussa un profond soupir.

— Est-ce vrai, monsieur, qu'on a fait mourir douze prisonniers? demanda d'une voix rude de campagnarde une vieille prisonnière.

C'était Korableva.

— J'ignore s'il y en a eu douze; j'en ai vu emporter deux, répondit Nekhludov.

— On dit qu'il y en a douze. Est-ce qu'on ne leur fera rien pour cela? Quels démons!

— Et parmi les femmes, il n'y a pas eu de malades? demanda Nekhludov.

— Nous autres femmes, nous sommes plus solides, fit en riant une prisonnière de petite taille. Mais voilà qu'une femme n'a pas trouvé un autre moment pour accoucher! Tenez, l'entendez-vous crier? ajouta-t-elle en désignant le wagon voisin, d'où venaient des plaintes ininterrompues.

— Vous m'avez demandé si je n'avais besoin de rien? dit Maslova, s'efforçant de contenir la joie de son sourire. Eh bien! N'y aurait-il pas moyen d'obtenir que cette femme reste ici, car elle souffre vraiment. Si vous en parliez aux chefs.

— Oui, je vais en parler.

— Et puis n'y aurait-il pas moyen de lui laisser voir son mari, Tarass? ajouta Maslova en montrant des yeux la souriante Fédosia. Il vous accompagne, n'est-ce pas?

— Monsieur, il est défendu de parler aux prisonniers! fit observer un sous-officier du convoi.

Ce n'était pas celui qui avait laissé passer Nekhludov.

Nekhludov s'éloigna et se mit à la recherche du chef pour intervenir en faveur de la femme en couches et de Tarass. Mais il n'arrivait pas à le trouver et ne pouvait obtenir de réponse des soldats. Une grande confusion régnait: les uns erraient çà et là; d'autres conduisaient quelque

part un prisonnier ; d'autres couraient s'acheter des provisions et ranger leurs sacs dans les wagons ; d'autres enfin s'empressaient autour d'une dame qu'accompagnait l'officier du convoi ; et nul ne mettait d'empressement à répondre aux questions de Nekhludov.

Celui-ci aperçut l'officier quand le second coup de cloche était déjà sonné. Il essayait, de sa main courte, sa moustache, et, les épaules soulevées, morigénait un sergent-major.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il à Nekhludov.

— Il y a une femme qui accouche dans un des wagons, et j'ai pensé que...

— Eh bien ! qu'elle accouche ! On verra après, fit l'officier en montant dans son wagon, avec un balancement décidé de ses bras courts.

Au même instant, passa le conducteur, son sifflet à la main. Le dernier coup de cloche puis le sifflet se firent entendre. Des cris et des lamentations s'élevèrent parmi les gens qui se tenaient sur le quai, et dans les wagons des femmes. Nekhludov, ayant près de lui Tarass, vit défiler devant lui, l'un après l'autre, les wagons aux fenêtres grillées, où il apercevait les crânes rasés des hommes. Puis apparut le premier wagon des femmes, aux fenêtres duquel on voyait des têtes en fichus ; puis le deuxième, d'où partaient les gémissements de la femme en cou-

ches ; puis enfin le wagon où se trouvait Maslova. Avec d'autres elle se tenait près de la fenêtre et regardait Nekhludov en lui souriant tristement.

XXXIX

Il restait encore deux heures jusqu'au départ du train que devait prendre Nekhludov. D'abord il pensa employer ce temps à aller voir sa sœur ; mais les impressions de la matinée l'avaient tant ému et fatigué, qu'assis sur le divan, dans la salle d'attente de première classe, il se sentit soudain une telle envie de dormir, qu'il s'allongea, la joue appuyée sur sa main, et s'endormit aussitôt.

Il fut réveillé par un laquais en habit, un numéro à la boutonnière, tenant une serviette.

— Monsieur ! monsieur ! Ne seriez-vous pas le prince Nekhludov ? Une dame vous cherche.

Nekhludov sursauta, se frotta les yeux, se rappela où il était et tout ce qui s'était passé le matin.

Dans ses souvenirs, il revit le convoi des prisonniers, les morts, les wagons aux fenêtres

grillées, et les femmes enfermées là, parmi lesquelles, l'une souffrait, sans aucune aide, des douleurs de l'enfantement ; l'autre qui lui souriait tristement derrière les barreaux.

La réalité présente était tout autre : une table chargée de bouteilles, de vases, de candélabres, de couverts ; des garçons habiles courant autour de la table. Au fond de la salle, devant un comptoir également encombré de bouteilles et de coupes de fruits, le propriétaire du buffet et les dos des voyageurs qui s'approchaient du comptoir.

Tandis qu'il changeait la position allongée pour la position assise et, peu à peu, revenait à lui, Nekhludov remarqua que toutes les personnes présentes dans la salle regardaient avec curiosité quelque chose qui se passait sur le quai. Il regarda aussi et vit des hommes portant sur une chaise une dame dont la tête était couverte d'un voile léger. Le premier des porteurs était un valet de chambre dont il crut reconnaître le visage ; l'autre était un portier à casquette galonnée, qu'il reconnaissait aussi. Derrière la chaise suivait une élégante femme de chambre aux cheveux frisés, portant un sac de voyage, un objet de forme ronde dans un étui de cuir et des parapluies. Puis venait, en casquette de voyage, le prince Kortchaguine, avec ses lèvres épaisses, son cou apoplectique, sa poitrine bombée. A son tour il était suivi de Missy, de son cousin Micha, et du diplomate Osten, que

connaissait Nekhludov, avec son cou long à la pomme d'Adam saillante et son air toujours réjoui. Il marchait à côté de la souriante Missy et lui racontait sérieusement quelque chose d'évidemment plaisant. Derrière venait le médecin, fumant avec humeur sa cigarette.

Les Kortchaguine quittaient leur propriété des environs de la ville pour se rendre chez la sœur de la princesse dans un domaine sis sur la route de Nijni-Novgorod.

Les porteurs, la femme de chambre et le médecin passèrent dans le salon réservé aux dames, en provoquant la curiosité et le respect de toutes les personnes présentes. Le vieux prince se mit aussitôt à table, et appela un garçon auquel il commanda de quoi manger et boire. Missy et Osten s'arrêtaient également et s'apprêtaient à s'asseoir quand ils aperçurent, à l'entrée, une personne de connaissance et allèrent à sa rencontre. C'était Nathalie Ivanovna.

En compagnie d'Agraféna Petrovna, Nathalie Ivanovna s'avancait, promenant ses regards de tous côtés. Elle aperçut presque en même temps Missy et son frère. Elle s'approcha d'abord de Missy, en faisant de la tête un signe à Nekhludov ; puis, après avoir embrassé Missy, elle se tourna aussitôt vers lui.

— Enfin, je te trouve ! dit-elle.

Nekhludov se leva, salua Missy, Michel et Osten

et resta debout à causer avec eux. Missy leur raconta qu'un incendie, survenu dans leur maison de campagne, les obligeait à se rendre chez sa tante. A ce propos Osten narra une histoire d'incendie très drôle.

Nekhludov, sans l'écouter, s'adressa à sa sœur.

— Comme je suis heureux que tu sois venue ! dit-il.

— Il y a longtemps que je suis arrivée. Avec Agraféna Petrovna (elle désigna celle-ci qui, en waterproof et en chapeau, d'un air affable et modeste, saluait de loin Nekhludov, pour ne pas le gêner), nous t'avons cherché partout.

— Et moi, je me suis endormi ici. Comme je suis heureux que tu sois venue ! répéta Nekhludov. J'avais précisément commencé une lettre pour toi.

— Vraiment ? fit-elle inquiète. Et que m'écrivais-tu ?

Missy et ses cavaliers, voyant que l'entretien entre le frère et la sœur prenait un caractère d'intimité, s'éloignèrent. Nekhludov entraîna sa sœur près d'une fenêtre, et ils s'assirent sur une banquette de velours à côté des bagages de quelqu'un : un plaid et des cartons à chapeaux.

— Hier, en sortant de chez vous, je voulais revenir et m'excuser. Mais je ne savais quel accueil il me ferait, dit Nekhludov. J'ai mal parlé à ton mari, et cela me tourmentait.

— Je savais, j'étais sûre, que c'était sans mau-

vaïse intention, dit la sœur de Nekhludov. Tu sais...

Des larmes lui montèrent aux yeux et elle toucha le bras de son frère, et il comprit. Ces paroles étaient vagues, mais il fut touché de leur signification.

Elle voulait dire qu'indépendamment de son amour pour son mari, son amour pour son frère lui était également important et cher et que toute discorde entre eux serait pour elle une pénible souffrance.

— Merci. Je te remercie ! Ah ! si tu savais ce que j'ai vu aujourd'hui ! reprit-il au brusque souvenir du deuxième prisonnier mort. Deux prisonniers tués !

— Comment, tués ?

— Tout simplement tués. On les a emmenés par cette chaleur, et deux sont morts d'insolation.

— Pas possible ! Comment ? Aujourd'hui ? Tout à l'heure ?

— Oui, tout à l'heure. J'ai vu leurs *cadavres*.

— Mais pourquoi les a-t-on tués ? Qui les a tués ? demanda Nathalie Ivanovna.

— Qui ? Ceux qui les ont fait marcher de force ! répondit Nekhludov, énérvé à l'idée que sa sœur voyait tout cela du même œil que son mari.

— Ah ! mon Dieu ! fit Agraféna Péetrovna qui s'était approché d'eux.

— Oui, nous n'avons pas la moindre idée de ce

que l'on fait subir à ces malheureux ; et pourtant il faudrait le savoir, continua Nekhludov en tournant les yeux vers le vieux prince, attablé devant une carafe de champagne frappé, la serviette au cou, et qui, au même moment, releva la tête et aperçut Nekhludov.

— Nekhludov ! cria-t-il. Vous ne voulez pas vous rafraîchir ? C'est excellent pour le voyage.

Nekhludov refusa et se détourna.

— Eh bien, que vas-tu faire ? demanda Nathalie Ivanovna.

— Ce que je pourrai. Je ne sais pas, mais je sens que je dois faire quelque chose. Je ferai ce que je pourrai.

— Oui, oui, je comprends. Et avec eux ? demanda-t-elle en souriant et désignant du regard le vieux Kortchaguine. Est-ce que tout est vraiment fini ?

— Tout, et je crois, sans regret des deux côtés.

— C'est dommage. Je le regrette. Je l'aime. Mais admettons que ce soit fini ; pourquoi vouloir te lier de nouveau ? demanda-t-elle timidement. Pourquoi pars-tu ?

— Je pars parce que je le dois, répondit Nekhludov d'un ton sérieux et sec, comme s'il eût voulu couper court à l'entretien.

Mais aussitôt il se reprocha cette froideur vis-à-vis de sa sœur. « Pourquoi ne pas lui dire tout ce

que je pense, » se dit-il. « Et qu'Agraféna Petrovna l'entende ! » pensa-t-il encore en regardant la vieille gouvernante, dont la présence l'incitait à redire sa décision à sœur.

— Tu me parles de mon projet de mariage avec Katucha ? Eh bien, oui, j'ai résolu de l'épouser, mais elle a nettement refusé, dit-il avec un tremblement comme chaque fois qu'il en parlait. Elle refuse mon sacrifice, et elle-même, dans sa situation, sacrifie beaucoup. Je ne peux pas accepter ce sacrifice s'il a lieu sous l'impression du moment. Et voilà, je pars avec elle ; j'irai où elle ira, et, de toutes mes forces, j'essaierai de l'aider et d'adoucir son sort.

Nathalie Ivanovna ne répondit rien. Agraféna Petrovna fixait sur elle un regard interrogateur, hochant la tête. A ce moment, du salon des dames, parut de nouveau le cortège. Le même beau valet Philippe et le suisse portaient la princesse. Elle arrêta ses porteurs, fit signe à Nekhludov de s'approcher, et, avec des soupirs, lui tendit sa main blanche alourdie de bagues, semblant attendre avec terreur une pression de main vigoureuse.

— EPOUVANTABLE, dit-elle, parlant de la chaleur. Je ne puis la supporter ! CE CLIMAT ME TUE.

Quand elle eut fini de parler des horreurs du climat russe et invité Nekhludov à venir les voir à la campagne, elle fit signe aux porteurs.

— Alors, ne manquez pas de venir ! dit-elle

encore à Nekhludov, en tournant vers lui son long visage.

Nekhludov sortit sur le quai. Le cortège se dirigeait à droite, vers les wagons de première classe. Nekhludov, suivi du facteur qui portait son bagage, et de Tarass, son sac sur l'épaule, prit, au contraire, à gauche.

— Voici mon compagnon de route, dit Nekhludov à sa sœur en désignant Tarass, dont il lui avait déjà raconté l'histoire.

— Comment? En troisième? demanda Nathalie Ivanovna en voyant son frère s'arrêter devant un wagon de troisième classe, où montaient déjà le facteur avec les bagages et Tarass.

— Mais oui, cela m'est plus commode, avec Tarass, dit-il; puis il ajouta : Ecoute, je voudrais te dire une chose : Je n'ai pas encore donné mes terres de Kouzminskoié aux paysans, de sorte que si je meurs, elles reviendront à tes enfants.

— Dmitri, cesse... fit Nathalie Ivanovna.

— Et si même je les leur donne, sache que tout le reste leur reviendra, car il est peu probable que je me marie. D'ailleurs, si je me mariais je n'aurais pas d'enfants... Alors...

— Dmitri, je t'en prie, ne parle pas de cela ! prononça Nathalie Ivanovna ; mais Nekhludov vit que ses paroles lui avaient fait plaisir.

Plus loin, devant un wagon de première classe, un petit groupe de curieux examinait encore

le coupé dans lequel on avait fait monter la princesse Kortchaguine. Les autres voyageurs étaient déjà installés à leurs places. Quelques retardataires couraient en frappant du talon le plancher du quai. Les conducteurs fermaient les portières, invitant les voyageurs à monter et ceux qui ne portaient pas à se retirer.

Nekhludov entra dans le wagon puant et embrasé par le soleil et ressortit aussitôt sur la plate-forme.

Accompagnée d'Agraféna Pétrovna, Nathalie Ivanovna, dans son chapeau à la mode et sa pèlerine, se tenait debout sur le quai, cherchant quelque chose à dire sans y arriver. Elle ne pouvait pas dire : « ÉCRIVEZ » parce que depuis longtemps elle et son frère se moquaient de cette phrase habituelle au départ. Les quelques mots dits sur la question d'argent et d'héritage avaient détruit d'un coup les relations tendres, fraternelles, qui s'étaient établies entre eux. Maintenant ils se sentaient étrangers l'un à l'autre, et Nathalie Ivanovna éprouva un certain soulagement quand le train s'ébranla et qu'elle put dire à son frère, avec un signe de tête et un visage affectueusement triste : « Adieu, adieu, Dmitri ! » Mais dès qu'eut disparu le wagon, elle songea à la façon dont elle raconterait à son mari son entretien avec son frère, et son visage devint sérieux et soucieux.

De son côté, Nekhludov, bien que n'éprouvant

que de bons sentiments envers sa sœur, bien que n'ayant rien à lui cacher, tout à l'heure s'était gêné en sa présence et avait éprouvé une sorte de hâte à la quitter. Il sentait que de cette Natacha jadis si proche plus rien ne subsistait, qu'il n'y avait plus que l'esclave d'un mari noir et velu, qui lui restait étranger et le dégoûtait. Il l'avait compris clairement, car le visage de sa sœur ne s'était animé que quand il lui avait parlé de choses qui intéressaient son mari : l'abandon de ses terres aux paysans et sa succession ; et cela l'attristait.

XL

La chaleur était tellement suffocante dans le grand wagon de troisième classe, bondé de voyageurs, et garé au soleil depuis le matin, que Nekhludov n'y entra point et demeura sur la plateforme. Mais là aussi on ne pouvait respirer, et Nekhludov ne put respirer librement qu'après que le train ayant fini de rouler entre les maisons, un courant d'air souffla. « Oui, ils ont tué ! » se disait-il au souvenir des paroles prononcées devant sa sœur. Dans son imagination, de toutes les impressions de ce jour une seule subsistait avec une clarté extraordinaire : le beau visage du second mort, avec ses lèvres souriantes, l'expression sévère de son front, sa petite oreille ferme apparaissant sous le crâne rasé. « Mais le plus effrayant, c'est qu'on l'a tué et que personne ne sait qui l'a tué. Et pourtant on l'a tué. On l'a emmené comme

tous les autres prisonniers sur un ordre de Maslennikov. Maslennikov, probablement, a donné son ordre habituel. Il a revêtu de son paraphe d'imbécile un papier à en-tête, et certainement il ne se regarde point comme coupable. Encore moins coupable se juge le médecin de la prison qui a examiné les prisonniers. Il a ponctuellement accompli son devoir : il a séparé les faibles et ne pouvait prévoir ni cette chaleur torride, ni qu'on les emmènerait si tard et en si grande foule. Le directeur?... Il n'a fait qu'exécuter l'ordre de faire partir tel jour, tant de forçats, tant de déportés, hommes et femmes. On ne peut accuser davantage le chef du convoi dont le devoir était d'accepter un tel nombre de prisonniers, et d'en remettre le même nombre à tel endroit. Il a dirigé son convoi comme de coutume et il ne pouvait guère prévoir que des hommes robustes comme ces deux, ne résisteraient pas et mourraient. Personne n'est coupable. Et pourtant des hommes ont été tués, tués par ces mêmes hommes qui ne sont pas coupables de leur mort.

« Et tout cela résulte de ce que tous ces hommes : gouverneurs, directeurs, officiers de police, agents estiment qu'il est dans la vie des cas où les rapports humains envers un homme ne sont pas obligatoires. Tous ces hommes : Maslennikov, le directeur, le chef du convoi, tous, s'ils n'étaient pas gouverneur, directeur, officier, se

seraient demandé vingt fois si l'on pouvait expédier des hommes par une telle chaleur et en une telle foule ; vingt fois, ils auraient arrêté le convoi en chemin, et voyant qu'un homme faiblissait, suffoquait, ils l'auraient fait sortir des rangs, l'eussent conduit à l'ombre ; ils lui auraient donné de l'eau, l'auraient laissé se reposer, et, en cas de malheur, auraient ressenti pour lui de la pitié. Ils n'ont rien fait de tout cela. Ils ont même empêché les autres de le faire, et cela uniquement parce qu'ils ne voient pas devant eux des hommes et leurs obligations d'hommes vis-à-vis d'eux, mais leur service et ses exigences qu'ils placent au-dessus des obligations humanitaires. Tout est là ! » se disait Nekhludov. « Dès qu'on peut admettre qu'il existe quelque chose de plus important que le sentiment de l'humanité, ne fut-ce que pour une heure et même dans un cas exceptionnel, il n'est pas de crimes qu'on ne puisse commettre envers son prochain, et s'en croire irresponsable. »

Nekhludov était tellement absorbé dans ses réflexions qu'il ne s'était pas aperçu que le temps avait changé : un nuage bas et déchiqueté cachait le soleil, et du fond de l'horizon, à l'ouest, arrivait peu à peu un nuage gris-clair, compact, qui, déjà quelque part, au loin, se déversait en une pluie oblique sur les champs et les bois. La fraîcheur arrivait du nuage. Par instants il était sillonné d'un éclair, et au fracas des wagons s'unissait de

plus en plus fréquemment, le roulement du tonnerre. Les nuages, sans arrêt, s'avançaient de plus en plus, et de larges gouttes de pluie, chassées par le vent, venaient tacher la plate-forme du wagon et le pardessus de Nekhludov. Il se plaça du côté opposé, et, aspirant la fraîcheur du vent et l'odeur bienfaisante de la terre avide d'eau, il considéra les jardins qui couraient devant lui, les bois, les champs de seigle jaunes, les champs d'avoine encore verts, et les taches noires des pommes de terre. Tout semblait s'être recouvert d'une couche de laque : le vert était devenu plus vert, le jaune plus jaune, le noir plus noir. « Encore, encore ! » disait Nekhludov, joyeux de voir les champs et les potagers revivifiés par la pluie bienfaisante.

La pluie, abondante, dura peu. Le nuage, après s'être déversé en partie, courut plus loin, et, sur le sol humide les dernières gouttes tombèrent, droites, peu fréquentes et petites. Le soleil reparut. Tout resplendit, et à l'ouest de l'horizon, se dessina un arc-en-ciel, bas, mais brillant, rompu seulement à l'une de ses extrémités, et dans lequel dominait le violet.

« A quoi pensais-je donc tout à l'heure ? » se demanda Nekhludov, après qu'eurent pris fin toutes ces métamorphoses de la nature et quand le train s'enfonça dans une tranchée profonde.

« Ah ! oui, je songeais que tous ces hommes, le directeur, les convoyeurs, et tous ces fonction-

naires, pour la plupart bons et inoffensifs, sont devenus méchants uniquement parce qu'ils accomplissent leur service. »

Il se rappela l'indifférence de Maslennikov quand il lui parlait de ce qui se passait dans la prison; la sévérité du directeur, la dureté du chef du convoi, interdisant à l'un des prisonniers de monter dans un chariot et n'ayant pas fait attention que dans le train se trouvait une femme en couches, sans secours. « Tous ces hommes sont évidemment invulnérables au plus élémentaire sentiment de pitié, simplement parce qu'ils servent. Comme fonctionnaires ils sont impénétrables à tout sentiment de compassion, comme le sont à la pluie ces terres empierrées, songeait-il en regardant le remblai pavé de pierres de différentes couleurs, que l'eau de pluie ne pénétrait pas et le long desquelles elle ruisselait. Peut-être est-il indispensable de couvrir de pierres les remblais, mais on souffre à voir cette terre privée de végétation et qui aurait si bien pu produire du blé, de l'herbe, des buissons, des arbres, comme là-haut. La même chose pour les hommes. Peut-être tous ces gouverneurs, ces directeurs, ces policiers, sont-ils nécessaires, mais il est terrible de voir les hommes dépourvus de cet attribut principal de l'homme : l'amour et la pitié. »

« Tout le mal, songeait encore Nekhludov, c'est que ces hommes reconnaissent comme loi ce qui

n'est pas la loi, tandis qu'ils ne reconnaissent pas celle qui est éternelle, immuable, et que Dieu lui-même a inscrite dans le cœur de l'homme. Voilà pourquoi il m'est si pénible de me trouver en leur présence, songeait Nekhludov. Je les crains, tout simplement. Et, en effet, ces hommes sont effrayants. Plus terribles que des brigands. Un brigand parfois peut avoir pitié; eux non. Ils sont rendus inaccessibles à la pitié comme ces remblais à la végétation. Et voilà pourquoi ils sont terribles! On dit que les Pougatchev, les Razine sont terribles, mais ceux là sont mille fois plus terribles, continuait à penser Nekhludov. Si l'on posait ce problème psychologique : comment faire pour que des hommes de notre temps, des chrétiens, humanitaires ou simplement bons, commettent les crimes les plus atroces sans se reconnaître coupables? il n'y aurait qu'une solution possible : instituer ce qui précisément existe : des gouverneurs, des directeurs de prison, des officiers, des policiers; en d'autres termes, premièrement, leur donner la certitude qu'il existe une œuvre appelée service d'État, qui consiste à traiter les hommes comme des choses, sans rapports fraternels, humains; deuxièmement, faire que par ce même service d'État, ces hommes soient liés de telle façon que la responsabilité des conséquences de leurs actes ne puisse retomber sur un seul individu. En dehors de ces conditions, il ne serait pas possible,

de notre temps, de commettre des actes horribles tels que ceux que j'ai vus aujourd'hui. Tout le mal tient à ce que les hommes croient à l'existence de conditions qui permettent de traiter leurs semblables sans amour. Or, des conditions pareilles n'existent pas. Envers les choses, on peut agir sans amour; on peut, sans amour, fendre du bois, cuire des briques, forger le fer; mais envers les hommes on ne peut se comporter sans amour; de même qu'on ne peut agir avec les abeilles sans précautions, car la nature des abeilles est telle. Si tu n'es pas prudent avec elles, tu nuiras aux abeilles et à toi-même. La même chose avec les hommes. Et il n'en peut être autrement, car l'amour réciproque entre les hommes est la loi fondamentale de la vie humaine. Il est vrai qu'un homme ne peut se contraindre à l'amour comme au travail, mais il ne s'en suit pas qu'un homme puisse agir sans amour avec ses semblables, surtout si lui-même a besoin d'eux. Si tu ne te sens pas d'amour pour tes semblables, reste tranquille, pensa Nekhludov s'adressant à soi-même. Occupe-toi de ta personne, des choses, de n'importe quoi, sauf des êtres humains. De même qu'on ne peut manger sans dommage et avec profit que si l'on éprouve le désir de manger, de même on ne peut agir sans dommage et avec profit envers les hommes, si l'on ne commence par les aimer. Si tu te permets d'agir envers eux sans amour,

comme tu le fis hier avec ton beau-frère, il n'y aura pas de limite à ta cruauté et à ta férocité envers tes semblables, ni de limite à ta propre souffrance, comme je l'ai vu aujourd'hui et comme je l'ai appris par toute ma vie. Oui, oui, c'est bien cela! C'est bon! C'est bon! » se répétait-il en éprouvant le double plaisir d'un peu de fraîcheur après la chaleur accablante et de la conscience d'avoir atteint un plus haut degré de clarté dans la question qui le préoccupait depuis si longtemps.

Le wagon dans lequel se trouvait Nekhludov était à moitié rempli de voyageurs. Il s'y trouvait des domestiques, des artisans, des ouvriers de fabriques, des bouchers, des juifs, des commis, des femmes, des femmes d'ouvriers ; il y avait aussi un soldat et deux dames, l'une jeune, l'autre âgée, avec des bracelets sur son poignet nu, et un monsieur à la mine sévère, une cocarde à sa casquette noire. Toutes ces personnes, après avoir pris possession de leurs places, étaient assises tranquillement. Les uns mangeaient des graines de tournesol, d'autres fumaient des cigarettes ; d'autres causaient avec animation, entre voisins.

Tarass, l'air heureux, était assis à droite du passage, gardant une place pour Nekhludov, et causait avec volubilité avec un homme aux muscles forts, vêtu d'un large caftan de drap, qui était

assis en face de lui : un jardinier qui rejoignait sa place, comme l'apprit plus tard Nekhludov. Avant d'arriver jusqu'à Tarass, Nekhludov s'arrêta dans le passage devant un vieillard à barbe blanche et à l'air respectable, en caftan de nankin, qui s'entretenait avec une jeune femme en costume de paysanne. Près de cette femme était assise une fillette de sept ans, dont les petites jambes restaient bien au-dessus du parquet ; elle était en sarafan neuf, avait une maigre natte de cheveux de filasse, et ne cessait de grignoter des graines de tournesol.

Le vieillard tournant la tête vers Nekhludov, releva les pans de son caftan qui s'étaient étalés sur la banquette luisante et dit d'un ton affable :

— Asseyez-vous, je vous prie.

Nekhludov remercia et s'assit à la place indiquée. Dès qu'il fut assis, la femme reprit le récit qu'elle venait d'interrompre.

Elle racontait la façon dont l'avait reçue, en ville, son mari, de chez qui elle revenait.

— J'étais allée le voir pendant la semaine de carnaval, et voilà que Dieu m'a permis d'y retourner, disait-elle. Et à Noël, si Dieu le permet encore, nous nous reverrons.

— C'est bien, fit le vieillard en se tournant vers Nekhludov. Il faut aller le voir, autrement un jeune homme se gâte vite à la ville.

— Non, grand-père ! mon homme n'est pas de

ceux-là ! Ce n'est pas lui qui fera des bêtises, une vraie fille. Il envoie tout ce qu'il gagne à la maison, tout jusqu'au dernier kopek. Et comme il a été heureux de voir sa fille ! C'est impossible à dire, narrait la femme avec un sourire.

La petite fille, qui écoutait sans cesser de grignoter ses graines, releva ses yeux calmes et intelligents sur le vieillard et Nekhludov, comme pour confirmer les paroles de sa mère.

— S'il est sage, tant mieux, reprit le vieillard. Et de cela il ne s'occupe pas ? demanda-t-il en désignant des yeux un couple, mari et femme, des ouvriers de fabrique apparemment, assis de l'autre côté du passage.

L'ouvrier de fabrique, le mari, la tête renversée en arrière, avait porté à ses lèvres une bouteille d'eau-de-vie, qu'il avalait à pleines gorgées, pendant que sa femme le regardait faire, tenant à la main le sac d'où elle avait tiré la bouteille.

— Non, le mien ne boit pas et ne fume pas, répondit la paysanne, heureuse de pouvoir étaler encore d'autres qualités de son mari. Des hommes comme lui, grand-père, la terre n'en produit pas beaucoup ! Mais oui, il est comme ça ! dit-elle s'adressant à Nekhludov.

— Tant mieux ! répéta le vieillard en regardant l'ouvrier qui buvait. Celui-ci, quand il en eut assez, passa la bouteille à sa femme. La femme prit la bouteille après un rire et un hochement de tête

et, à son tour, la porta à ses lèvres. L'ouvrier, remarquant que Nekhludov et le vieillard les observaient, se tourna vers eux :

— Eh quoi ! monsieur ! c'est parce que nous buvons ? dit-il. Quand nous travaillons personne ne le voit ; mais quand nous buvons tout le monde le voit ! J'ai travaillé mon compte ; maintenant je bois et régale mon épouse ! Et voilà tout !

— Oui, oui... balbutia Nekhludov, ne sachant que dire.

— N'est-ce pas vrai, monsieur ? Mon épouse est une forte tête ! Je suis content d'elle ; et elle peut avoir soin de moi ! Pas vrai, Mavra ?

— Tiens, prends la bouteille, je n'en veux plus, dit la femme en lui tendant la bouteille. Qu'est-ce que tu chantes là ? ajouta-t-elle.

— Voyez-vous comme elle est ? reprit l'ouvrier. Elle est bonne, bonne, mais tout à coup, quand elle commence à geindre, elle grince comme un chariot dont on n'a pas graissé les roues ! Pas vrai, Mavra ?

Mavra, en riant, eut un geste de bras d'ivrognesse.

— Tenez, le voilà parti !

— Eh bien, voilà comme elle est ! Bonne, bonne ! Mais comme les chevaux, si par hasard la croupière la chatouille, elle vous fait quelque chose d'inimaginable ! C'est vrai, ce que je dis ! Excusez, monsieur ! j'ai bu trop ; que voulez-vous

que j'y fasse maintenant? dit l'ouvrier de fabrique, qui s'étendit pour dormir, la tête sur les genoux de sa femme souriante.

Nekhludov resta encore un moment près du vieillard qui lui racontait qu'il était poèlier, qu'il travaillait depuis cinquante-trois ans, et avait construit tant de poèles qu'il n'en connaissait pas le nombre. Il eût voulu maintenant prendre un peu de repos, disait-il, mais il n'en trouvait jamais le temps. Il était en ville, avait laissé ses enfants à l'ouvrage, et lui s'en allait à la campagne, pour revoir les siens.

Après avoir écouté le récit du vieillard, Nekhludov se rendit à la place que Tarass lui avait gardée.

— Eh bien, monsieur, asseyez-vous. Tenez, nous allons mettre ce sac par ici, dit le jardinier assis en face de Tarass, en regardant le visage de Nekhludov.

— A l'étroit, mais en amis, ajouta de sa voix chantante Tarass souriant; et, soulevant comme une plume son énorme sac, de deux pouds, il le posa près de la fenêtre. La place ne manque pas; et si même elle manquait, on peut rester debout, ou se coucher sous la banquette. Là c'est bien tranquille; pas la peine de discuter; dit-il, tout rayonnant de bonheur et d'affabilité.

Tarass répétait volontiers qu'à jeun il ne savait pas parler, mais que quand il avait bu du vin, il

trouvait tout de suite de bonnes paroles et pouvait dire tout ce qu'il voulait dire. En effet, Tarass, à l'état sobre, était plutôt silencieux, mais dès qu'il avait bu, ce qui lui arrivait rarement et seulement dans des cas exceptionnels, il devenait agréablement loquace. Il parlait alors beaucoup et bien, avec simplicité et franchise, et surtout avec une douceur qui rayonnait dans ses bons yeux bleus et sur ses lèvres souriantes. Il se trouvait maintenant en cet état. La venue de Nekhludov avait interrompu pour un moment son discours. Mais dès qu'il eut bien installé son sac et repris sa place, ses fortes mains d'ouvrier posées sur ses genoux, son regard fixé droit dans les yeux du jardinier, il poursuivit son récit. Il racontait à sa nouvelle connaissance tous les détails de l'histoire de sa femme : pourquoi on l'avait déportée en Sibérie, et pourquoi il l'y suivait.

Nekhludov n'avait jamais entendu les détails de cette histoire, aussi l'écoutait-il avec intérêt. Il en était de son récit après l'empoisonnement accompli, quand la famille avait découvert que Fédosia en était l'auteur.

— C'est mon malheur que je raconte, dit Tarass à Nekhludov, d'un ton amical. J'ai rencontré un brave homme ; alors nous avons causé, et je me suis mis à raconter.

— Oui, oui, fit Nekhludov.

— Ainsi, frère, de cette façon tout a été décou-

vert. Ma mère prit cette galette et dit : « Je vais chez le commissaire. » Mais, mon père, un vieillard ordonné, lui dit : « Attends, vieille ! Ce n'est pas une femme, c'est encore une enfant. Elle n'a même pas su ce qu'elle faisait. Il faut avoir pitié d'elle. Peut-être se repentira-t-elle. » Mais la mère n'a rien voulu entendre. « Tant que nous l'avons ici, dit-elle, elle nous empoisonnera tous comme des cafards ! » Alors elle est allée chez le commissaire. Tout de suite l'autre est accouru, et il a appelé des témoins.

— Et toi, qu'est-ce que tu faisais ? demanda le jardinier.

— Moi, frère, je me roulais par terre, dans des coliques, et vomissais. Toutes mes entrailles étaient à l'envers. Impossible de dire un mot. Et mon père attela le chariot, y fit monter Fédosia et la conduisit à la chancellerie du village et de là chez le juge d'instruction. Et elle, frère, elle lui a aussitôt tout avoué. Elle a dit où elle s'était procuré l'arsenic et comment elle avait préparé la galette. On lui demande : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Elle répond : « Parce que je l'avais en horreur. J'aime mieux la Sibérie que de vivre avec lui. » C'est-à-dire avec moi, ajouta Tarass en souriant. Enfin, elle s'accuse de tout. On l'enferme en prison. Le père rentra seul. Mais voilà qu'arrive le temps de la moisson. Il n'y a à la maison qu'une femme, ma mère, et encore déjà faible.

Nous nous sommes demandé s'il n'y aurait pas moyen de la libérer sous caution. Mon père va trouver un chef, mais sans succès ; puis il va chez un autre. Il en a vu jusqu'à cinq l'un après l'autre. Il allait déjà y renoncer quand il rencontra un homme qui a un emploi quelconque dans les tribunaux ; un fin matois comme il est difficile d'en trouver un autre. « Donne-moi cinq roubles et je t'arrange cela », dit-il. On s'est entendu pour trois roubles. Eh bien, frère, pour avoir ces trois roubles j'ai mis en gage les toiles de ma femme ! Et dès qu'il a eu écrit ce papier, dit Tarass, comme s'il parlait de la détonation d'un fusil, ça a été fait du coup, je commençais à aller mieux, et c'est moi-même qui suis allé la chercher à la ville.

— Alors, frère, j'arrive à la ville. Je mets la jument à l'auberge, je prends le papier et je me rends à la prison. « Que te faut-il ? » — « Voilà, dis-je, ma femme est enfermée chez vous ». « As-tu un papier ? » Je donne le papier. On l'examine. — « Attends, » me dit-on. Je m'assois sur un banc. Le soleil était déjà au-dessus de midi. Voilà qu'arrive un chef. « C'est toi qui t'appelles Vargouchov ? » me demande-t-il. « Moi-même ». — « Eh bien ! Emmène, » dit-il. Tout de suite on a ouvert une porte. On l'amène avec ses habits à elle, comme il faut. — « Eh bien ! lui dis-je, partons ». — « Tu es venu à pied ? » — « Non, j'ai mon cheval ». Nous retournons à l'auberge, je paie, j'attelle ma

jument, je mets sous le siège le foin qui reste. Elle s'installe, s'enveloppe dans son châle, et nous voilà partis. Elle se tait. Je me tais. Mais, en approchant de la maison, la voilà qui me dit : « Ta mère est-elle toujours en vie ? » — « Oui, » que je dis. — « Et ton père est-il toujours en vie ? » — « Oui, en vie ». Alors elle se met à me dire : « Tarass, pardonne-moi pour ma sottise. Je ne savais pas ce que je faisais ». Et moi je lui réponds : « Il n'y a pas de quoi parler ; il y a longtemps que je t'ai pardonné ». Ensuite, elle n'a plus rien dit. Mais en arrivant à la maison, la voilà qui se jette aux pieds de ma mère. Ma mère dit : « Dieu te pardonne ! » Et le père lui dit : « Ce qui est passé est passé. Vis maintenant pour le mieux. Ce n'est pas le moment d'en parler. Le travail ne manque pas dans les champs. Dieu nous a donné tant de seigle qu'on ne peut même pas le prendre avec le râteau, tellement il est enchevêtré. Il faut moissonner. Demain tu iras avec Tarass. » A dater de ce moment, frère, elle s'est mise à l'ouvrage. Et comme elle travaillait ! Ce n'est pas croyable. Nous avons loué à cette époque trois *déciatines* de terre. Le seigle et l'avoine, grâce à Dieu, avaient poussé en abondance. Moi je fauche, elle fait les gerbes, ou parfois nous fauchons tous deux. Moi je suis adroit à l'ouvrage, et elle est devenue encore plus adroite dans n'importe quelle besogne. Une femme courageuse, et jeune, et fraîche ! Elle était devenue

tellement travailleuse que j'étais obligé de la retenir. Nous rentrons à la maison, les doigts engourdis, les épaules courbaturées, il faudrait se reposer, mais avant la soupe, la voilà qui court à la grange, faire des liens pour le lendemain. Quel changement !

— Et pour toi, est-elle devenue douce ? demanda le jardinier.

— Ne m'en parle pas ! Elle s'est tellement attachée à moi... comme une seule âme. Je n'ai qu'à penser et elle comprend. Ma mère, qui n'est pourtant pas commode, dit aussi : « On nous a changé notre Fédosia. C'est une autre femme ! » Un jour, comme nous allions tous deux chercher des gerbes, je lui demande : « Dis-moi, Fédosia, comment une pareille idée a-t-elle pu te venir ? » « Eh bien, voilà, me dit-elle ; je ne voulais pas vivre avec toi. Je me disais : plutôt mourir. » « Et à présent ? » dis-je. — « A présent, tu es dans mon cœur ! ».

Tarass s'arrêta en un sourire joyeux et hocha la tête.

— Mais voilà qu'un jour, reprit-il, en revenant des champs, je conduisais un chariot de chanvre pour le rouir, j'arrive à la maison... Et que vois-je ? Une convocation ! C'était pour le jugement. Et nous avions tout à fait oublié pour quoi la juger.

— C'est pour sûr le malin, opina le jardinier. Est-ce que l'homme peut songer de lui-même à perdre une âme ? C'est comme chez nous, il y

avait un homme... Et le jardinier allait commencer son récit mais à ce moment le train ralentit sa marche.

— Une station, je crois bien, dit le jardinier. Si j'allais me rafraîchir.

La conversation fut ainsi interrompue, et Nekhludov, suivant le jardinier, descendit du wagon sur les planches mouillées du quai.

Nekhludov, avant de descendre du wagon, avait remarqué dans la cour de la gare quelques riches équipages attelés à quatre ou trois beaux chevaux, bien nourris, qui faisaient tinter leurs grelots. En sortant sur le quai mouillé et noirci par la pluie, il aperçut, devant un wagon de première classe, un rassemblement où apparaissaient une dame grande et forte, avec un chapeau garni de plumes de prix et en waterproof, et un long jeune homme aux jambes minces, en costume de cycliste, et un énorme chien bien nourri, ayant un magnifique collier. Des valets de pied, portant des manteaux et des parapluies, et un cocher, qui étaient venus les attendre, s'empresaient autour d'eux. Tout ce groupe, depuis la grosse dame jusqu'au cocher, qui relevait les pans de son long caftan, donnaient l'impression de la satisfaction tranquille et du

bien-être. Un cercle de curieux s'était aussitôt formé, des gens servilement attirés par la richesse : le chef de gare en casquette rouge, un gendarme, une jeune fille maigre, en costume de paysanne, qui, en été, assistait à l'arrivée de tous les trains, un télégraphiste, des voyageurs, hommes et femmes.

Dans le jeune homme accompagné du chien, Nekhludov reconnut aussitôt le jeune Kortchaguine. La grosse dame était la sœur de la princesse, chez qui se rendaient les Kortchaguine. Le conducteur-chef du train, aux bottes et aux galons étincelants, ouvrit la portière du wagon, en signe de déférence, et la tint ouverte jusqu'à ce que Philippe et un facteur de la gare, en blouse blanche, eussent fait descendre avec précaution la princesse au long visage, dans sa chaise pliante. Les sœurs se saluèrent et discutèrent, en français, pour savoir si la princesse monterait dans la calèche ou dans le coupé ; puis le cortège, fermé par la femme de chambre frisée, chargée de parapluies et de cartons, se mit en marche.

Pour ne pas les rencontrer de nouveau et de nouveau prendre congé d'eux, Nekhludov s'arrêta à une certaine distance de la sortie de la gare, attendant que le cortège fût passé. La princesse, son fils, Missy, le médecin et la femme de chambre allaient devant, tandis que le vieux prince s'arrêtait avec sa belle-sœur. Tout en se tenant à l'écart,

Nekhludov surprit quelques fragments des phrases échangées entre eux, en français. L'une d'elles, prononcée par le prince, se fixa, ainsi qu'il arrive souvent, on ne sait pourquoi, dans le souvenir de Nekhludov, avec l'intonation et le timbre de la voix : « OH ! IL EST DU VRAI GRAND MONDE, DU VRAI GRAND MONDE », disait de quelqu'un le prince, de sa voix sonore et assurée, pendant qu'il franchissait avec sa belle-sœur la porte de sortie, salué avec respect par les conducteurs et les facteurs.

Au même moment, à l'angle du bâtiment de la gare, parut un groupe d'ouvriers en *lapti* et pelisses de peau de mouton, des sacs sur le dos. D'un pas décidé et sans bruit, ils s'avancèrent vers le premier wagon, se disposant à y monter ; mais aussitôt ils en furent chassés par un conducteur. Sans s'arrêter, les ouvriers s'en furent en se hâtant et s'écrasant les pieds, au wagon suivant, et déjà ils y montaient, butant de leurs sacs contre les parois de la portière, quand, du seuil de la gare, un autre conducteur leur cria sévèrement de descendre. Les ouvriers s'empressèrent de sortir, et, du même pas, allèrent à un troisième wagon, celui-là même où se trouvait Nekhludov. De nouveau le conducteur les arrêta. Ils allaient repartir quand Nekhludov leur dit qu'il y avait de la place et qu'ils pouvaient monter. Ils écoutèrent Nekhludov, qui monta derrière eux. Ils s'apprêtaient à s'installer dans le wagon, lorsque le monsieur à

la cocarde et les deux dames, considérant sans doute leur présence comme un affront personnel, s'opposèrent énergiquement à ce qu'ils restassent dans le wagon et les chassèrent. Aussitôt les ouvriers, ils étaient une vingtaine : des vieillards, des très jeunes gens, aux visages fatigués, basanés, desséchés, en heurtant leurs sacs contre les bancs, les parois, les portes, se dirigèrent vers le wagon suivant, comme si, se sentant pris en faute, ils étaient prêts à aller ainsi jusqu'au bout du monde et à s'asseoir où on le leur ordonnerait, fût-ce même sur des clous.

— Où allez-vous, diables! Placez-vous ici! leur cria un autre conducteur, s'avançant à leur rencontre.

— VOILA ENCORE DES NOUVELLES! dit en français la jeune dame, convaincue que ce français élégant lui vaudrait l'attention de Nekhludov. La dame aux bracelets, elle, se bornait à respirer un flacon de sels, à froncer les sourcils et à faire des remarques sur l'ennui de voyager avec des moujiks puants.

Avec le soulagement et la joie d'hommes qui viennent d'échapper à un grand danger, les ouvriers s'étaient arrêtés et commençaient à se caser, descendant d'un mouvement d'épaule leurs sacs pesants qu'ils rangeaient sous les banquettes.

Le jardinier qui s'était assis en face de Tarass pour causer avec lui, avait regagné sa place, de

sorte que dans le compartiment, il se trouvait en tout, à côté et en face de Tarass, trois places libres. Trois ouvriers les occupèrent, mais quand Nekhludov s'approcha d'eux, ils furent si troublés par son costume de monsieur, qu'ils se levèrent pour s'en aller. Mais Nekhludov les pria de rester et lui-même s'assit au bord de la banquette. L'un des ouvriers, âgé d'une cinquantaine d'années, échangea avec un camarade plus jeune un regard de surprise et même de crainte. Le fait qu'au lieu de les invectiver et de les chasser, comme il convenait à un monsieur, Nekhludov leur céda sa place, les étonnait et les inquiétait. Ils avaient même peur qu'il n'en résultât pour eux quelque chose de fâcheux. Cependant, quand ils se rendirent compte qu'il ne s'agissait point d'un piège et que Nekhludov causait familièrement avec Tarass, ils se rassurèrent et dirent au plus jeune compagnon de s'asseoir sur le sac et de rendre sa place à Nekhludov.

Tout d'abord, l'ouvrier âgé, assis en face de Nekhludov, se rapetissait et renfonçait ses pieds, tant qu'il le pouvait, pour ne pas toucher le monsieur, mais bientôt il s'enhardit et se mit à parler à Nekhludov et à Tarass avec tant de familiarité que, pour accentuer certains passages de son récit, sur lesquels il voulait attirer une attention particulière, il lui arriva plusieurs fois de frapper de la main le genou de Nekhludov.

Il raconta à Nekhludov tout ce qu'il faisait : ses travaux dans les tourbières d'où il revenait avec ses compagnons, après deux mois et demi de travail. Chacun d'eux rapportait dix roubles, car une partie de leur gain leur avait été avancée. Pour leur travail ils devaient être dans l'eau jusqu'aux genoux, et cela de l'aube à la nuit, avec un repos de deux heures, au repas de midi.

— Pour ceux qui n'ont pas l'habitude, c'est dur de s'y faire, mais une fois habitué, ça peut marcher, disait-il. Si encore la nourriture était bonne ! Dans les premiers temps la nourriture était très mauvaise. Mais les ouvriers ont fini par se gendарmer, et la nourriture est devenue meilleure, et le travail a été plus facile.

Il raconta encore qu'il travaillait ainsi, à la journée, depuis vingt-huit ans et que toujours il avait donné l'argent qu'il gagnait : d'abord à son père, puis à son frère aîné. Maintenant il le donnait à un neveu qui dirigeait leur maison, et ne réservait pour lui, sur les cinquante ou soixante roubles qu'il gagnait par an, que deux ou trois roubles pour son tabac et ses allumettes.

— Et puis, il arrive de pécher ; quand il reste quelque monnaie, on boit parfois un petit verre d'eau-de-vie, ajouta-t-il avec un sourire timide.

Il raconta aussi que les femmes des ouvriers s'occupent à leur place des travaux des champs ; que cette fois, avant de les congédier, le patron

leur avait payé, un demi-seau d'eau-de-vie ; qu'un de leurs compagnons était mort et qu'ils en ramenaient un autre très malade.

Le malade duquel il parlait était assis dans un coin du même wagon. C'était un tout jeune garçon, maigre, pâle, les lèvres bleues. Il avait dû gagner les fièvres à travailler dans l'eau.

Nekhludov s'approcha de lui, mais le garçon l'accueillit par un regard à la fois si sévère et si plein de souffrance qu'il n'osa pas l'importuner par ses questions ; il conseilla seulement au vieillard de lui acheter un peu de quinine, dont il lui écrivit le nom sur un papier. Il voulut donner l'argent, mais le vieil ouvrier refusa, disant qu'il paierait lui-même.

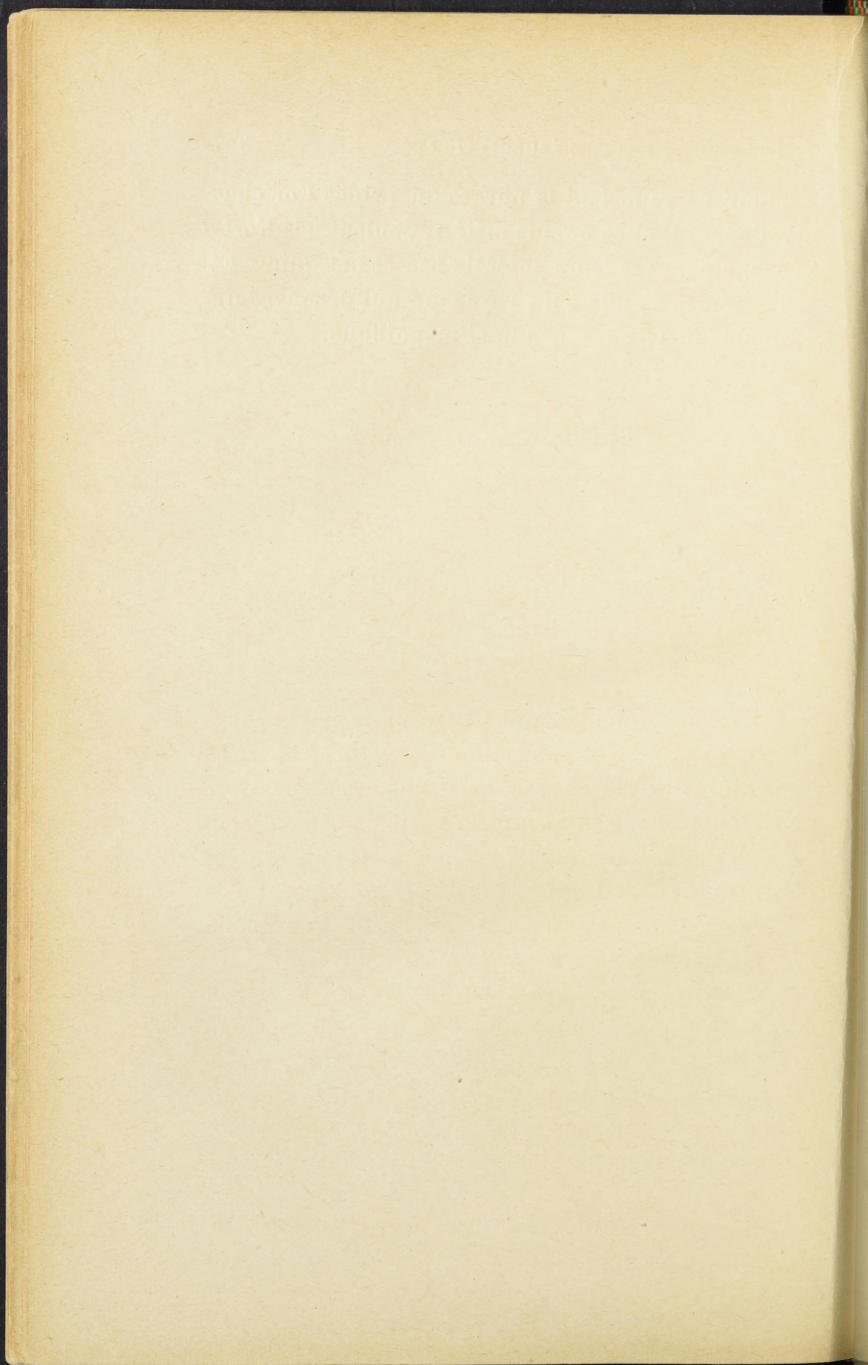
— J'ai pourtant pas mal voyagé, mais je n'ai jamais rencontré de monsieur comme ça ! Non seulement il ne vous chasse pas, mais il vous cède sa place. C'est qu'il y a des messieurs de toutes sortes ! conclut-il en s'adressant à Tarass.

« Oui, un monde nouveau, tout autre ! » songeait Nekhludov en considérant les membres musculueux et maigres des ouvriers, leurs vêtements grossiers, confectionnés à la maison, leurs visages basanés, bons et fatigués ; et, de toutes parts, il se sentait entouré d'hommes nouveaux, ayant de graves intérêts, les joies et les souffrances d'une vie humaine vraie et laborieuse.

« Le voilà, LE VRAI GRAND MONDE ! » se dit Nekh-

ludov, se rappelant la phrase du prince Kortchaguine, et tout ce monde oisif et opulent des Kortchaguine, avec leurs intérêts bas et mesquins. Et il éprouva la joie d'un voyageur qui découvre un monde nouveau, inconnu et magnifique.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE



TROISIÈME PARTIE

I

Le convoi dont faisait partie Maslova avait déjà parcouru près de cinq mille *verstes*. Jusqu'à Perm, Maslova voyagea avec les condamnés de droit commun, tant en chemin de fer qu'en bateau ; mais dans cette ville Nekhludov put enfin obtenir son transfert dans le groupe des condamnés politiques, ainsi que le lui avait conseillé Bogodoukhovskaia, qui allait en Sibérie par le même convoi.

Jusqu'à Perm, le trajet fut très pénible pour Maslova, tant physiquement que moralement. Physiquement : l'exiguïté, la malpropreté, les insectes dégoûtants, qui ne lui laissaient point de répit ; moralement : des hommes non moins dégoûtants que ces insectes qui tous, bien que dif-

férents d'une étape à l'autre, étaient aussi entreprenants, aussi tenaces, et ne lui donnaient pas un moment de repos. Parmi les prisonnières et les prisonniers, les geôliers et les soldats de l'escorte, la débauche cynique s'était si bien établie que toute femme, surtout jeune, devait constamment se tenir sur ses gardes. Cet état perpétuel de crainte et de lutte était très pénible. Il l'était particulièrement pour Maslova poursuivie surtout à cause de l'agrément de sa personne et de son passé connu de tous. La ferme résistance qu'elle opposait maintenant aux hommes leur semblait une offense et provoquait une véritable hostilité. Sous ce rapport sa situation s'était un peu améliorée grâce à l'amitié de Fédosia et de Tarass. Celui-ci, apprenant à quelles attaques sa femme était également en butte avait demandé à l'accompagner, afin de la pouvoir protéger, et, depuis Nijni, il voyageait comme un simple prisonnier.

La situation de Maslova se trouva améliorée, sous tous les rapports, par son transfert dans la section des condamnés politiques. D'abord ceux-ci étaient mieux logés, mieux nourris, et mieux traités. Au milieu d'eux, Maslova se trouva à l'abri des entreprises des hommes, et ainsi chaque instant ne lui rappelait plus ce passé que, maintenant, elle désirait tant oublier. C'est là qu'elle fit la connaissance de quelques personnes qui devaient avoir sur elle une influence décisive et heureuse.

Pendant les étapes Maslova avait l'autorisation de loger avec les condamnés politiques, mais en route, étant bien portante, elle devait marcher avec les criminels de droit commun. Elle marcha ainsi tout le temps jusqu'à Tomsk, Avec elle, deux condamnés politiques allaient aussi à pied. C'étaient Marie Pavlovna Stchetinina, cette même belle jeune fille aux yeux de brebis, qu'avait remarquée Nekhludov quand il était allé voir Bogodoukhovskaïa, et un certain Simonson, déporté à Iakoutsk, ce même homme brun, chevelu, aux yeux profondément enfoncés, que Nekhludov avait également remarqué à cette même entrevue avec Bogodoukhovskaïa. Marie Pavlovna allait à pied parce qu'elle avait cédé sa place dans la charrette à une condamnée de droit commun enceinte, et Simonson, parce qu'il trouvait injuste de jouir d'un privilège de classe. Séparés des autres criminels politiques, qui partaient plus tard, dans les charrettes, tous trois sortaient avec les criminels de droit commun, le matin, de bonne heure. Il en fut de même à la dernière étape avant la grande ville où un nouvel officier d'escorte devait prendre le commandement du convoi.

C'était de grand matin, par un mauvais temps, en septembre. La neige alternait avec la pluie et des bourrasques de vent glacé. Tous les condamnés du convoi, quatre cents hommes et environ cinquante femmes, se trouvaient déjà dans

la cour de l'étape. Un groupe entourait le sous-officier de l'escorte, qui distribuait aux prisonniers désignés par leurs camarades, l'argent destiné aux vivres qu'on achetait aux marchandes autorisées à pénétrer dans la cour de l'étape. On entendait le bruit des voix des prisonniers qui comptaient l'argent, achetaient les provisions, et les cris aigus des marchandes.

Katucha et Marie Pavlovna, toutes deux en bottes et en pelisses de peau de mouton, la tête couverte d'un fichu, sortirent également dans la cour et se dirigèrent vers les marchandes, qui s'abritaient contre le vent du nord, le long du mur, et s'efforçaient d'attirer les clients. Elles vendaient du pâté frais, du poisson, des pâtes, du gruau cuit, du foie, de la viande, des œufs, du lait ; l'une d'elles avait même un cochon de lait rôti.

Simonson attendait dans la cour, debout près du perron, le départ du convoi. Il portait des galoches de caoutchouc, attachées par des ficelles sur des bas de laine, (il était végétarien et n'admettait pas l'emploi de peaux d'animaux.) Il notait sur son calepin cette pensée qui lui était venue : « Si la bactérie pouvait observer et examiner l'ongle de l'homme, elle en tirerait la conclusion que cet ongle appartient au monde inorganique. Nous avons conclu de même, à propos de notre planète, en examinant son écorce. C'est faux. »

Ayant acheté des œufs, un chapelet de craque-

lins, du poisson et du pain frais, Maslova rangeait ses provisions dans un sac, et Marie Pavlovna payait les marchandes, quand, soudain, un mouvement se produisit parmi les prisonniers. Tout se turent et se mirent en rang. Le chef du convoi parut et donna les dernières instructions avant le départ.

Tout se passa comme à l'ordinaire : on fit l'appel, on vérifia la solidité des chaînes, on accoupla ceux qui marchaient avec des menottes. Mais, tout à coup, on entendit, en même temps que la voix grondeuse et autoritaire de l'officier, le bruit de coups sur un corps humain, et des pleurs d'enfants. Tous restèrent silencieux, puis un murmure indigné parcourut la foule. Maslova et Marie Pavlovna s'approchèrent de l'endroit d'où provenait le bruit.

II

Là, Marie Pavlovna et Katucha virent le tableau suivant : l'officier, un homme trapu, aux longues moustaches blondes, fronçait les sourcils et frottait sa main droite qui lui cuisait à cause de la violence du soufflet qu'il avait donné à un prisonnier, et il proférait, sans arrêt, des jurons obscènes et grossiers. Devant lui, un prisonnier long et maigre, la tête à demi-rasée, vêtu d'une courte capote de prison et d'une culotte plus courte encore, essuyait d'une main son visage ensanglanté, et de l'autre tenait une fillette enveloppée d'un châle qui poussait des cris aigus.

— Je te... (un juron obscène)... Je t'apprendrai à faire des réflexions... (autre juron)... Tu la donneras aux femmes! criait l'officier. Allons! mets-les tout de suite...

Il exigeait qu'on mit les menottes à cet homme

condamné à la déportation par décision de la commune. Depuis Tomsk, où sa femme était morte de la typhoïde, on lui avait permis de porter sa fillette. Il disait qu'il ne pourrait porter l'enfant si on lui mettait les menottes. Cette observation avait irrité l'officier, de mauvaise humeur en ce moment, et il avait frappé le prisonnier qui n'avait pas obtempéré sur-le-champ ¹.

En face du prisonnier meurtri se tenait un soldat de l'escorte, et un autre prisonnier, trapu, à grande barbe noire, une main passée dans les menottes. Il glissait des regards en dessous, tantôt sur l'officier, tantôt sur le prisonnier meurtri tenant sa fillette. L'officier répéta au soldat l'ordre d'enlever l'enfant. Des murmures plus violents s'élevèrent parmi les autres prisonniers.

— Depuis Tomsk, nous avons marché sans menottes, prononça une voix enrouée, dans les derniers rangs.

— Ce n'est pas un chien! C'est un enfant!

— Où mettra-t-il donc sa petite?

— Ce n'est pas la loi! disait encore un autre.

— Qui a dit cela? s'écria l'officier, comme s'il eût été piqué, en se ruant sur la foule. Je te l'apprendrai, la loi! Qui a parlé? Toi? toi?

— Tout le monde le dit, parce que... commença un prisonnier trapu, aux larges épaules.

1. Fait cité par D. A. Linev dans son livre *Par étapes* (Note de l'auteur).

Avant qu'il ait pu achever les deux poings de l'officier s'abattaient sur son visage.

— Une révolte alors ? Je vais vous apprendre à vous révolter !... Je vous ferai fusiller comme des chiens ! Et les autorités m'en remercieront ! Prends la fillette !

La foule se calma. Un soldat saisit l'enfant qui criait désespérément, et un autre passa les menottes au prisonnier qui, maintenant, tendait docilement ses mains.

— Porte-la aux femmes ! cria l'officier au soldat, en remettant en place son ceinturon.

La fillette, essayant de dégager ses mains enserrées dans son châle, le visage congestionné, ne cessait de pousser des cris déchirants.

Marie Pavlovna se détacha de la foule et s'approcha du soldat.

— Monsieur l'officier, permettez, je la porterai...
Le soldat qui tenait l'enfant s'arrêta.

— Qui es-tu ? demanda l'officier.

— Une condamnée politique.

Le joli visage de Marie Pavlovna, avec ses beaux yeux ronds, qu'il avait déjà aperçu quand il avait pris la direction du convoi, impressionna visiblement l'officier. Il regarda la jeune fille en silence, semblant peser le pour et le contre.

— Ça m'est égal ! Prenez-la si vous voulez ! Cela vous est facile de les plaindre ; mais s'ils se sauvent, qui sera responsable ?

— Comment celui-là pourrait-il se sauver avec son enfant? remarqua Marie Pavlovna.

— Je n'ai pas le temps de discuter avec vous! Prenez-la si vous voulez!

— Ordonnez-vous de la donner? demanda le soldat.

— Donne!

— Viens avec moi! dit d'une voix douce Marie Pavlovna, en tâchant d'attirer la fillette.

Mais l'enfant qui, des bras du soldat, se penchait vers son père, continuait à crier et refusait d'aller avec Marie Pavlovna.

— Attendez un instant, Marie Pavlovna; elle viendra avec moi, dit Maslova en retirant un craquelin de son sac.

La fillette qui connaissait déjà Maslova, en voyant son visage et le craquelin, alla vers elle.

Tout se tut. On ouvrit la porte. Le convoi sortit dans la rue et se mit en rangs.

Les soldats de l'escorte comptèrent de nouveau les prisonniers, ficelèrent les sacs, les placèrent sur les charrettes, où ils firent monter les faibles. Maslova, tenant la fillette dans ses bras, vint se ranger parmi les femmes, à côté de Fédosia. Simonson, qui avait assisté à toute la scène, s'approcha de l'officier qui avait donné ses ordres et se disposait à monter dans sa voiture.

— Vous avez mal agi, monsieur l'officier! lui dit-il.

— A votre place! Cela ne vous regarde pas!

— Cela me regarde et je vous dis que vous avez mal agi! répéta Simonson, en fixant l'officier de ses yeux ombragés d'épais sourcils.

— Est-on prêt? Convoi, en route! cria l'officier sans rien dire de plus à Simonson; et, s'appuyant sur l'épaule d'un soldat, il monta dans la voiture.

Le convoi s'ébranla et sortit, se déroulant en longue file sur la route boueuse, tracée en pleine forêt et bordée, de chaque côté, par d'étroits fossés.

III

Après la vie de débauche, de luxe, de paresse, de ces six dernières années en ville, et les deux mois passés en prison avec les détenus criminels, sa vie présente, avec les condamnés politiques, malgré les conditions pénibles dans lesquelles elle se trouvait, semblait très bonne à Katucha. Les étapes de vingt à trente *verstes* à pied, avec une bonne nourriture et un repos d'un jour après deux journées de marche, la fortifiaient physiquement ; en même temps sa fréquentation avec de nouveaux compagnons lui faisait entrevoir dans la vie des intérêts qu'elle ne soupçonnait même pas. Non seulement elle n'avait pas connu des gens aussi merveilleux que ceux en compagnie de qui elle marchait maintenant, mais même, elle ne s'était jamais imaginé qu'il en existât de semblables.

« Je pleurais d'avoir été condamnée, disait-elle, mais je devrai toute ma vie en remercier Dieu. J'ai appris ce que j'eusse toujours ignoré. » Elle avait compris, sans effort, les motifs qui guidaient ces gens, et, comme elle était du peuple, elle sympathisait complètement avec eux. Elle avait compris que ces gens étaient pour le peuple contre les maîtres; et voyant que ces privilégiés sacrifiaient pour leurs idées, leurs privilèges, leur liberté, leur vie même, elle les admirait particulièrement et s'enthousiasmait pour eux.

Elle admirait ses nouveaux camarades, mais par-dessus tous Marie Pavlovna; et elle l'aimait d'une affection particulière, respectueuse et enthousiaste. Elle avait remarqué que cette belle jeune fille, appartenant à la riche famille d'un général, et parlant trois langues, se comportait comme la plus simple des ouvrières, donnait aux autres tout ce que lui envoyait un frère riche, et s'habillait et se chaussait non seulement simplement mais pauvrement sans attacher aucune importance à son extérieur. Ce trait de caractère, cette absence complète de coquetterie étonnait, surtout Maslova et la séduisait. Elle voyait bien que Marie Pavlovna se savait belle et que cela lui était agréable, et cependant, loin d'être heureuse de l'impression que produisait sur les hommes sa personne, elle la redoutait, et semblait craindre de provoquer des déclarations amoureuses. Ses

compagnons savaient cela et, bien qu'attirés vers elle, ils cachaient leurs sentiments et la traitaient en camarade, en homme. Mais les autres hommes, les inconnus, l'assiégeaient souvent, mais, comme elle le disait elle-même, elle s'en débarrassait grâce à sa grande force physique dont elle était particulièrement fière.

« Une fois, racontait-elle en riant à Katucha, un homme me poursuivait dans la rue, ne se décidant pas à lâcher pied ; alors je le secouai si rudement qu'il prit peur et s'enfuit. »

Elle racontait qu'elle était devenue révolutionnaire parce que, tout enfant encore, elle avait éprouvé du dégoût pour la vie mondaine, tandis qu'elle avait toujours aimé les gens du peuple ; et maintes fois elle avait été grondée pour ses fréquentes visites à l'office, à la cuisine, à l'écurie, qu'elle préférait au salon.

— C'est avec les cuisinières et les cochers que je me sentais à l'aise, disait-elle, tandis que je m'ennuyais horriblement avec les messieurs et les dames. Et plus tard, quand la raison me vint, je m'aperçus que notre vie était très mauvaise. Je n'avais plus de mère ; je n'aimais pas mon père, et à dix-neuf ans je quittai la maison avec une amie et m'engageai comme ouvrière dans une fabrique.

Après la fabrique, elle avait vécu parmi les paysans puis était revenue en ville et avait été

arrêtée dans son logement où se trouvait une imprimerie clandestine; et on l'avait condamnée aux travaux forcés. Marie Pavlovna ne parlait jamais des motifs de sa condamnation mais, par les autres, Katucha avait appris qu'elle avait été condamnée au bague pour s'être accusée, à la place d'un révolutionnaire, d'avoir tiré un coup de feu, dans l'obscurité, lors d'une perquisition dans l'imprimerie clandestine.

Depuis que Katucha la connaissait davantage, elle voyait que dans quelque situation qu'elle se trouvât, elle ne pensait jamais à elle et n'avait qu'un souci : venir en aide à quelqu'un et servir autrui dans les grandes ou les petites choses. L'un de ses compagnons actuels, Novodvorov, disait en plaisantant qu'elle s'adonnait au sport de la bienfaisance. Et c'était vrai. De même que le chasseur ne pense qu'à lever du gibier, de même elle ne cherchait que l'occasion d'aider autrui. Ce sport était devenu une habitude et le but de son existence. Et elle s'y adonnait si naturellement que tous ceux qui la connaissaient n'appréciaient plus ses services, mais les exigeaient.

Quand Maslova avait été transférée dans la section des criminels politiques, elle avait d'abord inspiré à Marie Pavlovna de la répulsion et du dégoût. Katucha s'en était aperçue, mais elle avait remarqué aussi l'effort qu'elle faisait pour la traiter avec une bienveillance et une bonté toutes parti-

culières. Et la tendresse et la bonté d'une créature aussi extraordinaire avaient touché si vivement Maslova qu'elle s'était attachée à elle de tout son cœur, s'assimilant inconsciemment ses idées et l'imitant en tout.

Cette affection dévouée de Katucha avait touché Marie Pavlovna, qui l'avait aimée à son tour. D'ailleurs, les deux femmes étaient rapprochées encore par leur dégoût de l'amour charnel. L'une haïssait cet amour parce qu'elle en avait éprouvé toute l'horreur; l'autre, sans le connaître, le regardait comme quelque chose d'incompréhensible et en même temps de repoussant, de dégradant pour la dignité humaine.

IV

L'influence de Marie Pavlovna, à laquelle se soumettait Maslova, provenait de ce qu'elle s'était mise à aimer Marie Pavlovna. Tout autre était celle de Simonson : elle tenait à ce que Simonson aimait Maslova.

Tous les hommes vivent et agissent, en partie, selon leurs propres idées, en partie selon les idées des autres. La différence principale entre les hommes provient de ce qu'ils sont influencés plus ou moins par leurs propres idées ou par celles des autres : les uns, le plus grand nombre, se servent de leurs pensées comme d'un jeu intellectuel; pour eux la raison n'est qu'une roue démunie de sa courroie de transmission, tandis que leurs actes sont dirigés par les pensées des autres, les coutumes, les traditions, les lois. D'autres, au contraire, considèrent leurs pensées

comme les moteurs principaux de toute leur activité. Ils suivent presque toujours les ordres de leur raison et s'y soumettent, tandis qu'ils suivent rarement et seulement après examen, ce qui a été décidé par les autres. Simonson était de ces derniers. Tous ses actes étaient décidés et contrôlés par sa raison, et, ce qu'il avait résolu, il le faisait.

Encore au lycée, il avait décidé que la fortune acquise par son père, un ancien intendant militaire, l'avait été malhonnêtement. Il demanda à son père de restituer cette fortune au peuple. Mais son père, loin de suivre son conseil, l'ayant châtivé, il quitta la maison et cessa de recourir à la caisse paternelle. Ayant décidé que tout le mal existant provient de l'ignorance populaire, aussitôt après sa sortie de l'Université, il entra en relations avec les populistes, se fit maître d'école de village et prêcha hardiment à ses élèves et aux paysans tout ce qu'il considérait comme juste, niant tout ce qu'il trouvait mensonger.

On l'avait arrêté et jugé.

Devant le tribunal, ayant décidé que les juges n'ont pas le droit de le juger, il le leur avait dit. Les magistrats n'ayant pas tenu compte de cette remarque et poursuivant leur besogne, il résolut de ne pas répondre, et à toutes leurs questions il avait opposé un mutisme absolu. Il avait été condamné à la déportation dans le gouvernement d'Arkhan-

gel. Là il s'était formé une conception religieuse qui devait diriger toute son activité. Voici quelle était cette conception : tout ce qui existe dans l'univers est vivant, il n'y a rien de mort ; tous les objets que nous considérons comme morts, inorganiques, sont simplement des parties d'un immense corps organique qu'il nous est impossible d'embrasser ; en conséquence, la mission de l'homme, particule de ce grand organisme, consiste à maintenir la vie de cet organisme et de toutes ses parties vivantes. Et il considérait comme crime l'anéantissement de tout être vivant : il était contre la guerre, contre la peine de mort, contre tout meurtre, non seulement des hommes, mais des animaux. Il avait également une théorie du mariage : la reproduction de l'espèce était une fonction inférieure ; il trouvait plus noble de venir en aide aux êtres déjà existants. Il trouvait la confirmation de cette idée dans l'existence des phagocytes dans le sang. Pour lui, les célibataires étaient ces mêmes phagocytes, qui ont pour mission de venir en aide aux parties organiques faibles ou malades. Et depuis qu'il avait conçu cette théorie, il y conformait sa vie, bien qu'auparavant il eût vécu dans la débauche. Lui et Marie Pavlovna étaient, à son sens, de pareils phagocytes sociaux.

Son amour pour Katoucha n'allait point à l'encontre de sa théorie, car il l'aimait platoniquement et il estimait qu'un tel amour, loin d'enrayer son

activité de phagocyte d'aider les faibles, ne pouvait au contraire que l'accroître.

Il résolvait à sa manière les questions morales et traitait avec la même liberté les questions pratiques. Chaque acte de la vie matérielle était soumis à des règles : il fallait tant d'heures de travail, tant d'heures de repos ; manger telles choses, se vêtir, allumer le poêle, s'éclairer, de telle et telle façon.

En même temps, Simonson était d'apparence timide et modeste avec ses semblables. Mais dès qu'il avait décidé quelque chose, rien n'était capable de l'arrêter.

Tel était l'homme qui, par son amour, avait une influence décisive sur Maslova. Par une intuition féminine, elle l'avait vite deviné et la pensée qu'elle pouvait inspirer de l'amour à un homme aussi remarquable, la rehaussait dans sa propre estime. Nekhludov lui offrait le mariage par générosité et à cause du passé. Simonson, lui, l'aimait telle qu'elle était aujourd'hui et simplement parce qu'il l'aimait. En outre, elle sentait qu'il la regardait comme une femme extraordinaire, différente des autres femmes, possédant particulièrement de grandes qualités morales. Elle ne savait pas encore très bien quelles qualités il lui attribuait, et, pour ne pas le décevoir, elle appliquait tous ses efforts à manifester les meilleures qualités qu'elle pouvait s'imaginer. De sorte qu'elle était aussi bonne qu'elle pouvait l'être.

Cela avait commencé en prison, lors des entrevues communes des détenus politiques. Alors, elle avait aperçu sous le front bombé et les sourcils épais de Simonson, ses yeux innocents, bons, bleu sombre, fixés sur elle. Déjà elle avait constaté que cet homme singulier la regardait d'une façon toute particulière ; elle avait été frappée de trouver, sur un même visage, des expressions diverses — la sévérité produite par les cheveux abondants et les sourcils froncés. La bonté enfantine et la chasteté du regard. Plus tard, à Tomsk, quand on l'avait transférée parmi les condamnés politiques, elle l'avait revu. Aucune parole n'avait été échangée entre eux, mais quand leurs regards s'étaient rencontrés, ils avaient appris qu'ils ne s'étaient pas oubliés et étaient importants l'un pour l'autre. Depuis, leurs conversations n'avaient pas été plus explicites, mais, lorsqu'il parlait en sa présence, Maslova sentait qu'il parlait pour elle, et tâchait de s'exprimer de la façon la plus compréhensible. Leur rapprochement était devenu plus grand depuis qu'ils allaient à pied avec les criminels de droit commun.

Depuis Nijni jusqu'à Perm, Nekhludov n'avait pu voir Katoucha que deux fois : une fois à Nijni, avant l'embarquement des prisonniers, sur un bac entouré d'un grillage de fer ; une autre fois à Perm, au bureau de la prison. A chacune de ces entrevues il l'avait trouvée renfermée et maussade. A sa question si elle se sentait bien et n'avait besoin de rien, elle avait répondu très évasivement, et, à ce qu'il lui semblait, avec cette hostilité qui s'était déjà manifestée autrefois. Cette humeur morose, provoquée exclusivement par les assiduités des hommes qui la poursuivaient alors, avait peiné Nekhludov. Il craignait que sous l'influence des conditions pénibles et corruptrices de ce voyage, elle ne retombât dans cet état d'hostilité contre soi-même et de désespoir qui la poussait à s'irriter contre lui, à fumer immodérément et à

boire de l'eau-de-vie pour s'oublier. Mais il n'avait pu en rien adoucir son sort, car, durant les premiers jours de la route, il lui avait été impossible de la voir. Après son transfert parmi les criminels politiques, il put se convaincre, non seulement que ses craintes étaient mal fondées mais que peu à peu s'affirmaient en elle ces changements moraux qu'il avait tant souhaité voir s'accomplir en elle. Dès leur première entrevue, à Tomsk, elle était redevenue ce qu'elle était avant le départ. Elle n'était plus maussade, et loin de se troubler en l'apercevant, elle l'avait accueilli avec une joyeuse simplicité, le remerciant de ce qu'il avait fait pour elle et surtout de l'avoir mise à même de connaître des gens tels que ses compagnons actuels.

Après deux mois de marches par étapes, les changements qui s'étaient accomplis en elle se manifestaient dans son extérieur. Elle avait maigri, bruni, et semblait vieillie; des rides apparaissaient sur ses tempes et au coin des lèvres; elle ne ramenait plus ses cheveux sur ses yeux mais les cachait sous un fichu, et rien de son ancienne coquetterie ne subsistait plus, ni dans ses vêtements, ni dans sa coiffure, ni dans ses manières. Ce changement qui s'effectuait en elle était particulièrement agréable à Nekhludov.

Maintenant il éprouvait pour elle un sentiment qu'il n'avait encore jamais ressenti. Cela n'avait aucun rapport avec son premier amour poétique,

encore moins avec la passion sensuelle éprouvée par la suite, ni même avec le sentiment du devoir accompli, uni à sa propre satisfaction d'avoir décidé, après le jugement, de l'épouser. Ce qu'il éprouvait, c'était simplement la pitié et l'attendrissement ressentis lors de sa première entrevue avec elle, dans la prison, puis, plus fortement, après son expulsion de l'hôpital, quand, maîtrisant son dégoût, il lui avait pardonné sa prétendue aventure avec l'infirmier, dont il avait appris plus tard l'inexistence. C'était le même sentiment, avec cette différence que, passager alors, à présent il était durable. Maintenant, quoiqu'il pensât, quoiqu'il fit, ce sentiment de pitié et d'attendrissement, non seulement pour elle mais pour tous les hommes, ne le quittait plus.

Ce sentiment semblait ouvrir dans l'âme de Nekhludov une source d'amour jusqu'alors sans issue et qui, maintenant, rejaillissait sur tous les hommes qu'il rencontrait.

Durant tout le voyage, Nekhludov se sentait dans un état d'excitation qui, malgré lui, le rendait sensible et attentif à l'égard de tous, depuis le cocher, le soldat de l'escorte, jusqu'au chef de la prison, au gouverneur, à tous ceux à qui il avait affaire.

A cette époque, Nekhludov, à cause du transfert de Maslova dans la section des criminels politiques, eut l'occasion de faire connaissance de

plusieurs d'entre eux, d'abord à Ekaterinebourg, où les condamnés politiques jouissaient d'une plus grande liberté et étaient enfermés tous ensemble dans une grande salle ; puis pendant le trajet, où il se trouva en rapport avec les cinq hommes et les quatre femmes auxquels on avait adjoint Maslova. Ce rapprochement de Nekhludov des criminels politiques l'amena à modifier complètement son opinion à leur égard.

Dès le début du mouvement révolutionnaire en Russie et surtout après l'attentat du 1^{er} mars, Nekhludov avait toujours manifesté des sentiments hostiles, et même du mépris envers les révolutionnaires. Les raisons de ces sentiments c'était avant tout la cruauté et les agissements mystérieux auxquels ils recouraient dans leur lutte contre le gouvernement, et, principalement, la cruauté des meurtres qu'ils commettaient ; ensuite c'était la grande présomption, commune à eux tous. Mais quand il les vit de plus près, quand il apprit combien souvent ils avaient souffert injustement de la part du gouvernement, il comprit qu'ils ne pouvaient être autrement qu'ils étaient.

Quelque insensés que fussent les châtimens endurés par ceux qu'on appelle les condamnés de droit commun, toutefois, avant et après leur condamnation, ils étaient l'objet d'un semblant de procédure légale ; tandis qu'en matière politique,

ce semblant de légalité n'existait pas, comme Nekhludov avait pu s'en rendre compte par l'exemple de Choustova et, dans la suite, par celui de beaucoup de ses nouvelles connaissances. On procédait avec les révolutionnaires comme pour la pêche du poisson au filet : on tire sur la rive tout ce qui est pris, on choisit ensuite le gros poisson dont on a besoin, en négligeant le menu fretin qui périt sur le sol en se desséchant. Capturant ainsi des centaines d'hommes non seulement innocents, mais ne pouvant en rien nuire au gouvernement, on les maintenait, parfois pendant des années, dans des prisons où ils devenaient phthisiques, fous ou se suicidaient, et on les gardait ainsi uniquement parce qu'on n'avait pas de raisons immédiates de les relâcher, et qu'on les avait ainsi sous la main, en cas de besoin, pour élucider certains points d'une instruction quelconque.

Ces hommes, souvent innocents, même aux yeux du gouvernement, étaient à la merci de l'arbitraire, de l'humeur de l'officier de gendarmerie ou de police, de l'espion, du juge d'instruction, du gouverneur, du ministre. L'un de ces fonctionnaires s'ennuyait-il ou voulait-il faire du zèle, il arrêtait des gens, et suivant son bon vouloir ou celui de ses supérieurs, il les maintenait en prison ou les relâchait. Le chef supérieur avait-il besoin de se distinguer ou d'avoir tels ou tels rapports avec le

ministre, il les faisait déporter au bout du monde, les gardait au secret, les envoyait aux travaux forcés, à la mort, à moins qu'il ne les libérât, sur la prière de quelque dame.

On agissait envers eux comme à la guerre, et naturellement, ils luttaienent avec les mêmes moyens qu'on employait à leur égard. De même que dans l'opinion publique les militaires sont entourés d'une atmosphère qui non seulement cache la criminalité de leurs actes, mais encore les glorifie, de même il existe, pour les criminels politiques, l'atmosphère d'opinion de leur groupe qui les accompagne toujours, et grâce à laquelle les actes de cruauté qu'ils commettent au risque de leur liberté, de leur vie, au mépris de tout ce qui est cher à l'homme, leur semblent non pas mauvais, mais héroïques.

C'était là pour Nekhludov l'explication de ce fait surprenant : les hommes les plus doux, incapables même de voir souffrir n'importe quels êtres vivants, se préparaient tranquillement au meurtre et considéraient dans presque tous les cas l'assassinat comme légitime et juste, soit comme arme de défense, soit comme moyen d'atteindre au but suprême et général. Quant à la haute opinion qu'ils avaient de leur œuvre et d'eux-mêmes, elle découlait naturellement de l'importance que leur attribuait le gouvernement et de la cruauté des châtimens qui les menaçaient. Ils avaient besoin

de cette haute opinion de soi pour pouvoir supporter ce qu'ils avaient à endurer.

En les voyant de plus près, Nekhludov se convainquit que tous n'étaient pas féroces, ainsi que certains se l'imaginaient, ni tous des héros, comme d'autres le pensaient, mais qu'ils étaient des hommes ordinaires, parmi lesquels, comme partout, il y en avait de bons, de mauvais, de médiocres.

Les uns étaient devenus révolutionnaires sincèrement, parce qu'ils considéraient comme un devoir de lutter contre le mal existant; d'autres pour des raisons d'égoïsme et de vanité; mais la majorité par le désir — ressenti par Nekhludov pendant la guerre — de braver le danger et les risques, de jouer sa vie, sentiments ordinairement propres à la jeunesse courageuse. Ils l'emportaient sur les hommes ordinaires par l'élévation des sentiments. Ils considéraient comme obligatoires non seulement l'abstinence, la simplicité de la vie, la franchise, le désintéressement, mais encore le don de tout, même de l'existence, pour l'œuvre commune. C'est pourquoi, ceux d'entre eux qui étaient au-dessus de la moyenne, paraissaient bien supérieurs et offraient le modèle d'une rare perfection; ceux, au contraire, qui était au-dessous de la moyenne, restaient bien inférieurs et apparaissaient faux, hypocrites en même temps que fanfarons et arrogants. Aussi, parmi ceux dont

Nekhludov avait fait la connaissance, en estimait-il quelques-uns et les aimait-il de tout son cœur, tandis qu'envers d'autres il restait plus qu'indifférent.

VI

Nekhludov aimait surtout un jeune forçat politique, phtisique, Kryltsov, qui marchait avec le convoi dont faisait partie Katucha. Nekhludov avait fait sa connaissance dès Ekaterinebourg; en route il l'avait revu plusieurs fois et avait causé avec lui. Une fois, en été, pendant une halte à l'étape, Nekhludov avait passé avec lui presque toute une journée. Kryltsov lui avait raconté tout son passé et comment il était devenu révolutionnaire. Son histoire, jusqu'à son incarcération, était fort courte. Encore enfant il avait perdu son père, riche propriétaire dans une province du midi. Il était fils unique et avait été élevé par sa mère. Bien doué, il avait aisément terminé ses études au lycée, puis était sorti premier de la faculté des sciences mathématiques. On lui avait offert de rester à la faculté et d'aller étudier à

l'étranger pour se préparer au professorat ; mais il avait hésité. Il y avait une jeune fille qu'il aimait et il songeait à se marier et à se consacrer aux affaires du zemstvo. Il avait ainsi plusieurs projets et ne se décidait pour aucun. Sur ces entrefaites, ses camarades de l'université lui demandèrent une certaine somme pour l'œuvre commune. Il savait qu'il s'agissait de la révolution à laquelle alors il ne s'intéressait nullement ; mais par camaraderie, par amour-propre, ne voulant pas qu'on pût croire qu'il avait peur, il avait donné l'argent. Ceux à qui il le remit furent arrêtés. On trouva chez eux un billet indiquant la provenance de l'argent, et à son tour il fut arrêté, et conduit d'abord au poste, puis en prison.

— Dans la prison où l'on me mit, raconta Kryltsov à Nekhludov (il était assis sur sa couchette, la poitrine rentrée, les coudes sur ses genoux ; ses beaux yeux jetant parfois sur Nekhludov un regard brillant et fiévreux), on n'était pas bien sévère, non seulement nous pouvions communiquer en frappant contre la cloison, mais encore nous promener dans le corridor, échanger quelques mots, partager les provisions, le tabac, et même, le soir, chanter en chœur. J'avais une belle voix. Oui, si ce n'eût été le grand chagrin de ma mère, je me serais senti fort bien en prison ; c'était même agréable et intéressant. C'est là que j'ai fait connaissance du célèbre Pétrov (celui

qui plus tard, à la forteresse, se coupa la gorge avec un morceau de verre) et de quelques autres. Mais je n'étais pas révolutionnaire. J'y fis également connaissance de deux voisins de cellule. Tous deux avaient été arrêtés pour une affaire de proclamations polonaises. Ils avaient été jugés pour leur tentative d'évasion pendant qu'on les conduisait à la gare du chemin de fer. L'un était polonais, Lozynsky ; l'autre juif, Rozovsky. Oui... Ce Rozovsky était encore un enfant. Il se donnait dix-sept ans, mais il n'en paraissait pas plus de quinze. Maigre, petit, vif, avec des yeux noirs brillants, et, comme tous les juifs, très musicien. Sa voix muait encore, mais il chantait très bien. Oui... J'étais en prison quand on les conduisit au tribunal. On les avait emmenés le matin. Le soir, quand ils revinrent, ils nous dirent qu'ils étaient condamnés à mort. Personne ne s'y attendait. L'affaire était peu importante. Ils avaient cherché simplement à se débarrasser de leur escorte, sans même blesser personne. Et puis c'était si peu naturel qu'on pût exécuter un enfant comme Rozovsky. Tous, dans la prison, étaient convaincus que c'était là simplement un acte d'intimidation, mais que l'arrêt ne serait pas confirmé. Et l'émotion se calma peu à peu, notre vie reprit son train habituel. Oui... Mais un soir, le gardien s'approcha de ma porte, et avec mystère, me dit que les charpentiers étaient venus dresser la potence. Au pre-

mier moment je ne compris pas : quoi? quelle potence? Mais à l'émotion du vieux gardien, je compris que c'était pour nos deux compagnons. Je voulus frapper à la cloison pour en informer mes voisins, mais j'eus peur que les condamnés ne l'entendissent. Les autres camarades se taisaient également. Evidemment tout le monde savait. Toute la soirée un lourd silence régna dans le corridor et dans les cellules. Nous nous abstenions de correspondre et de chanter. Vers dix heures le gardien s'approcha de nouveau et m'apprit qu'on avait mandé le bourreau de Moscou. Il dit et s'éloigna. Je l'appelai pour le questionner encore, mais à ce moment, Rozovsky me cria de sa cellule, à travers tout le corridor : « Qu'y a-t-il? Pourquoi l'appellez-vous? » Je lui répondis qu'on m'avait apporté du tabac. Mais il semblait pressentir quelque chose et me demanda pourquoi nous n'avions pas chanté ni frappé à la cloison? J'ai oublié ce que je lui répondis; je m'étais empressé de m'éloigner de la porte pour ne pas causer avec lui. Oui... Ce fut une nuit horrible! Toute la nuit je demeurai aux écoutes. Vers le matin, j'entendis s'ouvrir la porte du corridor, et des pas nombreux s'avancer. Je m'approchai du judas. Une lampe brûlait dans le corridor. Le directeur passa le premier. C'était un gros homme qui semblait toujours sûr de soi, résolu. Mais alors il me parut troublé, pâle, consterné, comme

effrayé de quelque chose. Son adjoint le suivait, l'air renfrogné, mais décidé; puis l'escorte. On passa devant ma porte, on s'arrêta à la cellule voisine, et j'entendis l'adjoint crier d'une voix étrange : « Lozynsky, levez-vous! Mettez du linge propre! » Oui... Puis j'entendis grincer la porte, on entra chez lui; puis le pas de Lozynsky, il alla du côté opposé au couloir. Je ne voyais que le directeur. Oui... Pâle, il boutonnait et déboutonnait son uniforme et secouait ses épaules. Oui... Soudain, comme effrayé de quelque chose, il se rangea. C'était Lozynsky qui, passant devant lui, s'approchait de ma porte. Un beau jeune homme! Vous savez, un de ces beaux types polonais : le front large, droit, ombragé d'abondants et fins cheveux blonds, et de beaux yeux bleus. C'était un adolescent dans tout son épanouissement printanier. Il s'arrêta devant le judas de ma porte, de sorte que j'aperçus tout son visage : un visage terne, affaissé, effrayant. « Kryltsov, des cigarettes? » J'allais lui en donner une, lorsque l'adjoint du directeur, craignant sans doute d'être devancé, tira vivement son étui et le lui tendit. Il prit une cigarette; l'adjoint frotta une allumette. Lozynsky se mit à fumer et parut réfléchir.

Puis, comme s'il se rappelait quelque chose, il se mit à parler : « C'est cruel et injuste! Je n'ai commis aucun crime. Je... » Un tremblement parcourut son cou jeune et blanc, dont je ne pouvais

détacher mes regards, et il s'arrêta. Oui... A ce moment, de sa voix timbrée de juif, Rozovsky se mit à crier dans le corridor. Lozynsky jeta sa cigarette et s'éloigna de ma porte. Rozovsky le remplaça devant le judas. Son visage enfantin, aux yeux noirs humides, était rouge et inondé de sueur. Lui aussi avait du linge propre et retenait à deux mains son pantalon trop large et tremblait. Il approcha son malheureux visage et dit : « Anatole Petrovitch, n'est-ce pas que le médecin m'avait ordonné de la tisane? Je suis souffrant et j'en boirais bien encore! » Personne ne répondit, et d'un air interrogateur il regardait tantôt moi, tantôt le directeur. Que voulait-il dire? Je ne l'ai jamais compris. Oui... Tout à coup l'adjoint prit un air sévère et cria d'une voix aiguë : « Que signifie cette plaisanterie. En route! » Rozovsky évidemment ne pouvait pas comprendre ce qui l'attendait, et il s'en alla d'un pas rapide, presque courant devant tous. Soudain il s'arrêta et j'entendis ses pleurs et sa voix perçante; un bruit de pas et de lutte. Il continuait à pleurer et à crier. Puis, de plus en plus loin. La porte du corridor résonna et tout redevint silencieux. Oui... Et on les pendit! On les étrangla tous deux avec des cordes! Un gardien, un autre, qui vit l'exécution, m'a raconté que Lozynsky n'avait opposé aucune résistance tandis que Rozovsky avait lutté longtemps, si bien qu'on avait dû le traîner à la potence et

de force lui passer la tête dans le nœud coulant. Oui... ce gardien était un peu bête : « On m'avait dit, monsieur, que c'était effrayant à voir. Eh bien, non ! Ça ne vous fait pas grand'chose ! Une fois pendus, ils ne firent que comme ça avec les épaules ! » et il imita le soubresaut des épaules. « Puis le bourreau tira pour que le nœud, pour ainsi dire, étranglât mieux. Et c'est tout ! Ils n'ont plus fait un mouvement. Ça ne vous fait pas grand'chose ».

Ayant ainsi répété les paroles du gardien, Kryltsov voulut sourire, mais au lieu de sourire il éclata en sanglots.

Longtemps il demeura silencieux, haletant et refoulant les sanglots qui lui serraient la gorge.

— C'est depuis lors que je suis devenu révolutionnaire. Oui... dit-il après s'être calmé ; et il acheva brièvement son histoire.

Sorti de prison, il s'était affilié au parti des libérateurs du peuple, puis il était devenu chef du groupe de désorganisation, dont le but était de terroriser le gouvernement afin qu'il abandonnât le pouvoir et fit appel au peuple. A cet effet, il se rendait soit à Pétersbourg, soit à l'étranger, soit à Kiev, soit à Odessa, et partout obtenait des résultats. Un homme, en qui il avait mis sa confiance, le trahit. On l'arrêta, le jugea ; maintenu deux ans en prison et condamné à mort, sa peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

En prison, il avait contracté la phtisie, et à présent, dans les conditions où il se trouvait, il n'avait évidemment que quelques mois à vivre. Il le savait et ne regrettait nullement ce qu'il avait fait ; il disait même que s'il disposait d'une autre vie il la consacrerait également au même but — à la destruction d'un ordre de choses qui rend possible ce qu'il avait vu.

L'histoire de cet homme et son amitié avec lui expliquèrent à Nekhludov bien des choses qu'il n'avait pas comprises jusqu'alors.

VII

Le jour où, à la sortie de l'étape, avait eu lieu l'altercation entre le chef du convoi et les prisonniers au sujet de l'enfant, Nekhludov, qui était descendu à l'auberge, s'était éveillé tard ; il avait consacré beaucoup de temps aux lettres qu'il avait à écrire pour les expédier au prochain chef-lieu de gouvernement, de sorte que, parti de l'auberge plus tard que de coutume, il n'avait pu rejoindre le convoi en cours de route, comme il le faisait ordinairement, et déjà le soir commençait à tomber quand il arriva au village où s'arrêtait le convoi pour une demi étape. Ici l'auberge était tenue par une veuve, une grosse femme au cou blanc et très gras. Nekhludov, après avoir bu le thé dans la salle réservée aux voyageurs, ornée de nombreux tableaux et icônes, se hâta d'aller trouver le chef du convoi pour lui demander l'autorisation de s'entretenir avec les prisonniers.

Pendant les six dernières étapes, les chefs de convoi, bien que changés à chaque étape, avaient tous refusé à Nekhludov l'accès de la prison ; de sorte que depuis plus d'une semaine, il n'avait pas vu Katucha. Cette sévérité provenait de ce qu'on attendait la visite d'un haut personnage de l'administration pénitentiaire. Mais il était passé sans même jeter un regard sur les étapes et maintenant Nekhludov espérait obtenir de l'officier qui avait pris le matin la direction du convoi, l'autorisation de voir les prisonniers, comme la lui avaient accordée ses prédécesseurs.

La patronne de l'auberge offrit à Nekhludov une voiture pour le conduire jusqu'à l'étape qui était située à l'autre bout du village ; mais Nekhludov préféra s'y rendre à pied. Un jeune garçon, aux épaules herculéennes, chaussé d'énormes bottes fraîchement goudronnées, proposa à Nekhludov de l'y accompagner. Le brouillard tombait et il faisait si noir que Nekhludov n'apercevait plus son compagnon dès que celui-ci s'écartait à trois pas des endroits éclairés par la lumière des fenêtres, et il n'entendait plus que le clapotis de ses bottes dans la boue épaisse et gluante. Après avoir traversé la place de l'église, puis une longue rue bordée de maisons aux fenêtres éclairées, Nekhludov, à la suite de son guide, se trouva à l'extrémité du village, dans une obscurité absolue. Mais bientôt, il aperçut devant lui les feux des lanternes dans le

brouillard. Les taches rouges s'élargissaient et éclairaient davantage, et Nekhludov put distinguer les piquets de la haie, la silhouette noire d'une sentinelle qui faisait les cent pas, la borne aux raies peintes et la guérite.

Le factionnaire lança son réglementaire : « Qui vive ? », et apprenant que c'étaient des étrangers, il se montra sévère jusqu'à ne pas leur permettre d'attendre près de la haie. Mais le guide de Nekhludov ne s'alarma point de cette sévérité du factionnaire.

— Eh ! mon bonhomme, comme tu es bourru ! dit-il. Eh bien, appelle-donc un gradé, et nous l'attendrons.

Le factionnaire, sans lui répondre, cria quelque chose par la petite porte de la cour, puis se mit à regarder avec attention comment le robuste garçon s'y prenait pour décrotter, avec un morceau de bois, les chaussures de Nekhludov. Derrière le mur d'enceinte on entendait un bruit de voix d'hommes et de femmes. Au bout de trois minutes, les ferrures de la petite porte grincèrent, la porte s'ouvrit et de l'obscurité surgit sur l'espace éclairé par la lanterne un sous-officier, son manteau jeté sur les épaules, qui demanda ce qu'on lui voulait. Nekhludov lui remit sa carte de visite, où il avait écrit quelques mots d'avance, priant l'officier de le recevoir pour une affaire personnelle ; et il demanda au gradé de la transmettre à l'officier.

Le gradé était moins sévère que le factionnaire, mais il était, en revanche, extrêmement curieux. Il tenait à savoir pourquoi Nekhludov voulait voir l'officier, et qui il était, car il flairait évidemment la proie et ne voulait pas la manquer. Nekhludov lui dit qu'il s'agissait d'une affaire personnelle, et qu'il le récompenserait s'il voulait bien transmettre son mot. Le gradé prit le billet et s'éloigna, après un hochement de tête approbateur. Quelques instants après, la porte grinça de nouveau et livra passage à des femmes chargées de paniers, de pots à lait et de sacs. Tout en franchissant le seuil, elles babillaient bruyamment dans leur idiome sibérien ; toutes étaient vêtues, non en paysannes mais avec des pelisses courtes, les jupes haut retroussées et la tête couverte d'un fichu. A la lumière de la lanterne elles regardaient curieusement Nekhludov et son guide. L'une d'elles, visiblement heureuse de retrouver là le garçon aux larges épaules, lui lança aussitôt, en sibérien, un amical juron.

— Eh ! démon ! que fais-tu là ? lui demanda-t-elle ?

— Je conduis un étranger. Et toi, qu'es-tu venue apporter ?

— Du laitage, on me l'avait commandé pour ce matin.

— Et on ne t'a pas gardée à coucher ? demanda le garçon.

— Que ça te tortille, farceur ! cria-t-elle en riant. Allons, viens au village avec nous, nous ferons route ensemble.

Le garçon répliqua alors quelque chose qui fit rire non seulement les femmes mais le factionnaire.

Puis, se retournant vers Nekhludov :

— Eh bien ! trouverez-vous seul ? Vous ne vous égarerez pas ?

— Je trouverai. Je trouverai.

— Quand vous aurez dépassé l'église, la deuxième maison à droite après la maison de deux étages. Et prenez mon gourdin, dit-il, en remettant à Nekhludov un bâton plus haut qu'un homme ; puis, avec un caplotis de ses énormes bottes, il disparut dans les ténèbres, en compagnie des femmes.

A travers le brouillard, sa voix, mêlée à celles des femmes, s'entendait encore quand la petite porte grinça de nouveau. Le gradé parut et invita Nekhludov à le suivre chez l'officier.

VIII

Les bâtiments de la demi-étape étaient pareils à tous ceux qui se trouvent sur le chemin de la Sibérie : dans une cour, entourée de piquets, s'élevaient trois constructions d'un étage. Dans l'une, la plus grande, aux fenêtres grillées, logeaient les prisonniers. L'autre était réservée aux soldats de l'escorte ; la troisième, à l'officier et aux bureaux. Les trois bâtiments avaient pour l'instant leurs fenêtres éclairées, et cela donnait comme toujours, surtout ici, l'illusion de quelque chose de bon et d'intime. Des lanternes brillaient devant les perrons, et cinq autres, accrochées aux murs, éclairaient la cour. Le sous-officier conduisit Nekhludov par un chemin de planches qui menait au perron du plus petit des trois bâtiments. Quand il eut gravi les trois degrés du perron, il le laissa passer devant lui dans un ves-

tibule éclairé d'une petite lampe fumeuse. Là, près du poêle, un soldat en bras de chemise, en cravate et pantalons noirs, chaussé d'une seule botte à tige jaune, activait le feu du samovar, en soufflant avec l'autre botte qu'il avait retirée. En apercevant Nekhludov, il cessa son travail, vint l'aider à retirer son manteau de cuir, et passa dans la pièce voisine.

— Le voici, Votre Honneur !

— Eh bien, fais entrer ! répondit une voix irritée.

— Entrez par la porte ! dit le soldat en se remettant à son samovar.

Dans la pièce, éclairée d'une suspension, un officier était assis devant une table chargée des reliefs d'un diner et de deux bouteilles ; un veston à brandebourgs moulait sa large poitrine et ses épaules et de grandes moustaches blondes barraient son visage très rouge. Dans la chambre, trop chauffée, sauf l'odeur du tabac on sentait celle d'un fort parfum de mauvaise qualité. A la vue de Nekhludov, l'officier se leva et fixa sur lui un regard à la fois railleur et soupçonneux.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il. Et, sans attendre la réponse, il cria vers la porte : Bernov ! Et le samovar ? Sera-t-il enfin prêt ?

— Tout de suite.

— Je t'en donnerai, moi, tout de suite, que tu t'en souviendras ! cria l'officier, avec un éclair dans le regard.

— Je l'apporte ! dit le soldat ; et il entra avec le samovar.

Nekhludov attendit que le soldat l'eut placé sur la table. (L'officier épiait ce dernier de ses petits yeux méchants, comme s'il le visait et cherchait l'endroit où le frapper.) Quand le samovar fut placé, l'officier prépara le thé, puis il retira de son nécessaire de voyage un flacon carré et des biscuits Albert ; et quand tout fut disposé sur la nappe, il s'adressa de nouveau à Nekhludov.

— Alors, qu'y a-t-il à votre service ?

— Je désirerais être autorisé à voir une prisonnière, dit Nekhludov, sans s'asseoir.

— Une criminelle politique ? La loi le défend, dit l'officier.

— Cette femme n'est pas une criminelle politique, dit Nekhludov.

— Mais, je vous prie, asseyez-vous donc, dit l'officier.

Nekhludov s'assit.

— Elle n'est pas une criminelle politique, reprit Nekhludov, mais, sur ma demande, l'autorité supérieure lui a permis de faire la route avec les criminels politiques...

— Ah ! oui, je sais ! dit l'officier. Une petite brune ? Eh bien, cela est possible. Voulez-vous fumer ?

Il tendit à Nekhludov une boîte de cigarettes, puis, ayant versé avec soin deux verres de thé, il en approcha un de Nekhludov.

— S'il vous plaît.

— Merci. Je voudrais bien la voir.

— La soirée est longue, vous aurez le temps. Je donnerai l'ordre de la faire venir.

— Ne pourrais-je pas aller la voir là où elle est ? demanda Nekhludov.

— Dans la section des politiques ? C'est défendu par la loi.

— On m'y a déjà autorisé quelques fois. Si l'on craint que je transmette quelque chose, je pourrais le faire aussi bien par elle.

— Ah ! mais non. Elle on la visitera ! fit l'officier avec un rire désagréable.

— Eh bien, dans ce cas, visitez-moi.

— C'est bon ; on s'en dispensera ! dit l'officier, en inclinant le flacon débouché au-dessus du verre de Nekhludov.

— Vous permettez ? Non ? A votre aise ! Quand on vit dans cette Sibérie, on est toujours heureux de rencontrer un homme cultivé. Vous savez que notre service est très triste. Et lorsqu'on est habitué à autre chose, c'est vraiment bien pénible. Et encore, nous autres, officiers de convois, nous passons toujours pour des hommes grossiers, ignorants, sans songer que nous étions peut-être nés pour une tout autre occupation.

Le visage cramoisi de cet officier, ses parfums, sa bague et particulièrement son rire désagréable, causaient à Nekhludov du dégoût, mais ce soir-là,

comme durant tout son voyage, il se trouvait dans cette disposition d'esprit sérieuse et réfléchie, qui ne lui permettait point de juger légèrement et avec mépris qui que ce fût, et il estimait qu'il devait parler à chacun à cœur ouvert, comme il le définissait lui-même. Quand il eut écouté l'officier et compris son état d'âme, il lui dit, gravement :

— Je crois que dans votre service même on peut trouver une consolation en adoucissant des souffrances humaines.

— Quelles souffrances? C'est une telle engeance!

— Est-ce donc une engeance particulière? demanda Nekhludov. Ce sont des hommes comme les autres. Quelques-uns même sont innocents.

— Sans doute, il s'en trouve de toutes sortes. Et on les plaint. D'autres ne leur passent rien; mais moi, chaque fois que je le puis, je tâche de les soulager. Mieux vaut que ce soit moi qui en souffre. D'autres, à la moindre chose, le règlement, et même la fusillade! Moi, j'ai pitié... S'il vous plaît? Prenez donc, dit-il en versant un nouveau verre de thé. Et cette femme que vous voulez voir, qu'est-elle en somme? demanda-t-il.

— C'est une malheureuse tombée dans une maison publique et là faussement accusée d'empoisonnement. Et cependant c'est une très brave femme, répondit Nekhludov.

L'officier hocha la tête.

— Oui, cela arrive. Ainsi laissez-moi vous raconter... A Kazan, il y en avait une, nommée Emma. Elle était hongroise d'origine, mais de vrais yeux de Persane, dit-il, en souriant à ce souvenir. Et du chic, comme une vraie comtesse...

Nekhludov interrompit l'officier pour le ramener à la conversation première.

— Je crois que vous avez la possibilité d'améliorer la situation de ces hommes tant qu'ils sont sous votre dépendance. Et j'ai la conviction qu'en agissant ainsi vous éprouveriez une vraie joie, dit Nekhludov en s'efforçant de prononcer ces paroles aussi distinctement que possible, comme on le fait quand on s'adresse à des étrangers ou à des enfants.

L'officier considérait Nekhludov de ses yeux luisants, et visiblement, attendait impatiemment la fin pour reprendre l'histoire de sa Hongroise aux yeux de Persane, qui, sans nul doute, le hantait et absorbait toute son attention.

— Oui, c'est bien vrai, dit-il, aussi je les plains. Mais, voilà, au sujet de cette Emma, je voulais vous raconter ce qu'elle fit...

— Cela ne m'intéresse pas, dit Nekhludov, et je vous dirai, en toute franchise, qu'après avoir été très différent jadis, aujourd'hui j'abomine cette façon d'envisager la femme.

L'officier considéra Nekhludov avec étonnement.

— Encore un peu de thé? dit-il.

— Non, merci !

— Bernov ! cria l'officier, conduis ce monsieur à Vakoulov, et dis-lui de le laisser entrer dans la salle des politiques, où il pourra rester jusqu'à l'appel.

IX

Accompagné du soldat, Nekhludov se retrouva de nouveau dans la sombre cour faiblement éclairée par les feux rouges des lanternes.

— Où vas-tu ? demanda un soldat qu'ils rencontrèrent, à celui qui accompagnait Nekhludov.

— Dans la cinquième salle.

— On ne passe pas par ici : c'est fermé à clef ; il faut entrer par l'autre perron.

— Et pourquoi est-ce fermé ?

— C'est le chef qui a fermé ; et il est parti au village.

— Alors, par ici.

Le soldat conduisit Nekhludov vers un autre perron, en suivant le chemin de planches. Dans la cour, on entendait, venant de l'intérieur, un bourdonnement de voix et la rumeur de l'agitation, comme auprès d'une ruche en travail, mais quand Nekhludov s'approcha et que la porte

s'ouvrit, cette rumeur grandit encore et se transforma en un bruit tumultueux de voix qui s'apostrophaient, s'injuriaient et riaient. A ce bruit se mêlaient les sons variables et changeants des chaînes ; et une lourde puanteur se dégageait de là.

Ces deux sensations : le bruit des voix mêlé au son des chaînes,* et cette horrible puanteur se confondaient toujours pour Nekhludov en une seule et même impression pénible, une sorte d'écoeurement moral qui allait jusqu'à la nausée physique. Et ces deux sensations se confondaient et se renforçaient l'une l'autre.

Dans le vestibule où était placé un cuveau puant, appelé en Sibérie *paracha*, la première chose que vit Nekhludov ce fut une femme assise au bord du cuveau. En face d'elle, un homme en béret plat comme une crêpe, posé de côté sur sa tête rasée, causait avec elle. En apercevant Nekhludov, le prisonnier cligna de l'œil et dit :

— Le tsar lui-même ne peut retenir l'eau !

Et la femme rabattit les pans de sa capote et baissa les yeux.

Du vestibule partait un corridor sur lequel donnaient les portes des salles. La première était celle des familles, puis venait une grande salle pour les célibataires, et au bout du corridor deux petites salles pour les condamnés politiques. Le bâtiment de cette étape, construit pour loger cent cinquante personnes, en contenait quatre cent

cinquante, et il était tellement bondé que les prisonniers n'ayant pas trouvé de place dans les salles encombraient le corridor. Les uns étaient assis ou couchés par terre ; d'autres allaient et venaient, avec des théières vides ou pleines d'eau chaude. Parmi eux se trouvait Tarass. Il courut au devant de Nekhludov et le salua affectueusement. Le bon visage de Tarass était tout couvert de taches bleues, et il avait un œil tout noir.

— Que t'est-il arrivé? lui demanda Nekhludov.

— J'ai eu une affaire! répondit Tarras en souriant.

— Ils ne font que se battre! dit avec dédain le gardien.

— C'est à cause de sa femme, ajouta un prisonnier qui marchait derrière eux. Il s'est battu avec Fedka, le borgne.

— Et Fedosia, que devient-elle? demanda Nekhludov.

— Elle va bien. Je lui porte de l'eau chaude pour le thé, répondit Tarass en entrant dans la salle des familles.

Par la porte, Nekhludov y jeta un coup d'œil. Toute la salle était remplie de femmes et d'hommes sur les couchettes ou par terre. Les vêtements trempés qu'on faisait sécher dégageaient une buée épaisse, et les voix des femmes formaient un bourdonnement ininterrompu. La porte voisine était celle de la salle des célibataires. Cette salle

était plus remplie encore ; la foule bruyante débordait jusque dans le corridor, et les prisonniers, dans leurs vêtements mouillés, se partageaient quelque chose. Le gardien expliqua à Nekhludov que l'élu du convoi remettait aux cantiniers, en échange de jetons, l'argent des provisions prématurément perdu par les joueurs. A la vue du sous-officier et du monsieur, les plus rapprochés se turent et considérèrent les intrus d'un regard malveillant. Parmi les cantiniers, Nekhludov aperçut Fédorov, le forçat qu'il connaissait, et qui avait toujours auprès de lui un jeune prisonnier pitoyable, pâle et bouffi, aux sourcils soulevés ; il vit aussi un hideux vagabond au visage marqué de la petite vérole, sans nez, qui, au su de tous, lors d'une évasion dans les marécages, avait tué un camarade et mangé sa chair. Il se tenait dans le corridor, sa capote mouillée jetée sur une épaule, et d'un air hardi et moqueur, il regardait Nekhludov sans s'écarter devant lui. Nekhludov le contourna.

Si familier que fût pour Nekhludov ce spectacle depuis trois mois qu'il voyait ces quatre cents condamnés en différentes circonstances : par la chaleur, dans le nuage de poussière soulevé par leurs chaînes, pendant les arrêts le long du chemin, pendant les haltes, dans la cour où se passaient librement et ouvertement d'épouvantables scènes de débauché, chaque fois qu'il se trouvait

parmi eux et sentait, comme à présent, leur attention portée sur lui, chaque fois, il éprouvait un cruel sentiment de honte et se sentait presque coupable envers eux. Et ce double sentiment de honte et de culpabilité lui était d'autant plus pénible qu'il s'y joignait un sentiment non moins invincible de dégoût et d'horreur. Il savait que dans les conditions où ils se trouvaient ils ne pouvaient être autres, et cependant il ne pouvait dominer le dégoût qu'ils lui inspiraient.

— Ils vivent bien, les fainéants ! entendit Nekhludov comme il s'approchait de la porte de la salle des politiques. Et une voix enrouée ajouta un grossier juron.

Et l'on entendit un rire malveillant et railleur.

Après avoir dépassé la salle des célibataires, le sous-officier qui accompagnait Nekhludov le quitta en lui disant qu'il reviendrait le chercher avant l'appel. A peine s'était-il éloigné qu'un prisonnier nu-pieds, relevant ses chaînes, s'approcha tout près de Nekhludov en exhalant une âcre odeur de sueur, et lui dit mystérieusement :

— Venez à notre aide, monsieur ! On a tout à fait entortillé le garçon. On l'a saoulé. Ce matin, à l'appel, il s'est dit Karmanov. Venez à son aide. Nous autres, nous ne pouvons pas, on nous tuerait, dit le prisonnier, en regardant avec inquiétude autour de lui, et s'éloignant vivement de Nekhludov.

Il s'agissait d'un forçat, Karmanov, qui avait décidé un prisonnier, qui lui ressemblait et qui

était simplement déporté, de faire l'échange de leurs peines : le forçat deviendrait un déporté, et le déporté irait à sa place au bagne.

Nekhludov connaissait déjà cette affaire, car le même prisonnier l'en avait prévenu huit jours auparavant. Il fit signe de la tête qu'il avait compris et qu'il ferait tout ce qu'il pourrait ; puis, sans se retourner, il alla plus loin.

Nekhludov connaissait ce prisonnier depuis Ekaterinebourg, où il l'avait prié d'obtenir pour sa femme l'autorisation de l'accompagner, et il était surpris de son acte. C'était un homme de taille moyenne, d'environ trente ans, l'air d'un paysan russe le plus ordinaire, condamné aux travaux forcés pour tentative d'assassinat ayant le vol pour mobile. Il s'appelait Makar Dievkine. Son crime était assez bizarre. Selon Makar, lui-même n'en était point l'auteur, mais l'esprit malin, *Lui*. Un voyageur, racontait-il était venu chez son père et avait loué, moyennant deux roubles, une charrette pour se rendre à un village situé à quarante verstes de là. Le père ordonna à Makar de conduire le voyageur. Il avait attelé le cheval, s'était préparé au départ, et avait bu le thé en compagnie du voyageur. Pendant qu'ils buvaient le thé, le voyageur avait raconté qu'il partait pour se marier et qu'il emportait sur lui cinq cents roubles gagnés à Moscou. Ayant appris cela, Makar était sorti dans la cour et avait glissé une hache sous la paille du

traîneau. « Je ne sais pas moi-même pourquoi j'ai pris la hache », racontait-il. « Prends la hache, me dit-il, et je l'ai prise... On monta, on partit ; nous avançons. Ça va bien. J'avais complètement oublié la hache. Voilà que nous approchons du village. Il restait encore six verstes. Avant le croisement du chemin de traverse avec la grand'route il y a une montée. Je descendis du traîneau et marchai à côté. Et voilà que *Lui* me souffle : « A quoi penses-tu ? En haut de la côte la route fourmille de passants. Après c'est le village, et il emportera l'argent. Si tu veux le faire il n'y a pas à attendre. » Alors je me baissai vers le traîneau comme pour ranger la paille, et voici que la hache se trouva toute seule sous ma main. Le voyageur se retourna : « Qu'est-ce que tu fais ? » me dit-il. Alors je levai la hache pour le frapper. Mais l'homme sauta vivement du traîneau et me saisit le bras. « Que fais-tu misérable?... » Il me jeta dans la neige. Moi, je ne luttai même pas et me laissai faire. Il m'attacha les mains avec sa ceinture, me jeta dans le traîneau et me conduisit directement au poste. On m'a mis en prison, jugé. Dans ma commune on donna sur moi de bons renseignements ; mon patron me donna aussi un bon témoignage ; mais je n'avais pas les moyens de me payer un avocat, dit Makar, et j'en ai eu pour quatre ans de travaux forcés. »

Et voilà que ce même homme, pour sauver un

de ses compagnons, révélait à Nekhludov le secret des prisonniers, bien qu'il sût qu'en faisant cela il risquait sa vie, car s'ils en avaient eu connaissance, ils l'eussent certainement étranglé.

Le logement des condamnés politiques se composait de deux petites salles qui donnaient sur une partie du corridor séparée par une cloison. Nekhludov entra dans cette sorte d'antichambre et y trouva Simonson, une bûche de sapin à la main, accroupi devant la petite porte du poêle tout ronflant.

En apercevant Nekhludov, sans changer de position, il le regarda de dessous ses épais sourcils, et lui tendit la main.

— Je suis heureux que vous soyez venu ; j'avais besoin de vous voir, fit-il d'un air important en regardant Nekhludov droit dans les yeux.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Nekhludov.

— Plus tard. Je suis occupé en ce moment.

Et Simonson se remit à son poêle, qu'il chauffait d'après une méthode personnelle, assurant la moindre déperdition de calorique.

Nekhludov allait franchir la première porte, lorsque, de celle d'en face, parut Maslova, courbée, un balai à la main, et poussant vers le poêle un grand tas d'ordures et de poussière. Elle était en camisole blanche, sa jupe retroussée, et chaussée de bas. Sa tête était couverte jusqu'aux sourcils d'un fichu qui la garantissait de la poussière. A la vue de Nekhludov elle se redressa, et, toute rouge et animée, elle déposa son balai, essuya ses mains à sa jupe et s'arrêta droit devant lui.

— Vous mettez le logement en ordre ? dit Nekhludov en lui tendant la main.

— Oui, mon occupation d'autrefois ! répondit-elle avec un sourire. Et ce qu'il y a de saleté ici, vous ne pouvez vous en faire une idée ! Nous avons déjà balayé, balayé...

— Le plaid est-il enfin sec ? demanda-t-elle à Simonson.

— Presque, répondit Simonson en lui jetant un regard particulier qui frappa Nekhludov.

— Alors je viendrai le chercher et j'apporterai des pelisses à sécher. Tout le monde est par ici, dit-elle à Nekhludov, en se dirigeant vers la porte la plus éloignée, mais lui désignant la plus proche.

Nekhludov ouvrit la porte et entra dans une petite pièce faiblement éclairée par une lampe de métal, posée sur une couchette. Il y faisait froid et on y respirait, avec la poussière soulevée

par le balayage, l'odeur de l'humidité et du tabac. La lampe de tôle jetait une vive lumière sur ce qui l'entourait, mais les couchettes restaient dans l'obscurité et des ombres vacillaient sur le mur.

Dans cette petite salle tous étaient réunis, excepté deux hommes chargés des approvisionnements et qui étaient allés chercher de l'eau chaude et des victuailles. Il y avait là la vieille connaissance de Nekhludov, Vera Efremovna, plus maigre et plus jaune que jamais, avec ses énormes yeux effrayés, sa veine gonflée sur le front et ses cheveux coupés courts; elle était vêtue d'une veste grise, et, assise devant un journal déplié sur lequel était étalé du tabac, d'un mouvement saccadé elle en remplissait des tubes à cigarettes.

Il y avait là aussi une autre condamnée politique que Nekhludov voyait avec le plus grand plaisir, Émilie Rantzeva, qui, chargée du ménage savait y apporter un charme tout féminin, tout intime, même dans les conditions les plus pénibles. Assise près de la lampe, les manches relevées, de ses belles mains brunies, avec habileté elle essuyait et rangeait sur la couchette les gobelets et les tasses. Rantzeva était jeune, pas jolie, mais son visage intelligent et doux avait le privilège de se transformer complètement dans un bon sourire épanoui et séduisant. C'est avec un de ces sourires qu'elle accueillait maintenant Nekhludov.

— Nous vous croyions définitivement retourné en Russie, dit-elle.

Dans un coin reculé et obscur, Marie Pavlovna s'occupait d'une fillette aux cheveux très clairs qui ne cessait de babiller de sa douce voix d'enfant.

— Vous avez bien fait de venir ! Avez-vous vu Katia ? demanda-t-elle à Nekhludov. Voyez, nous avons une nouvelle venue, ajouta-t-elle en montrant la fillette.

Anatole Kritsov était également là. Maigre, pâle, ses pieds chaussés de bottes de feutre ramené sous lui, voûté, frissonnant, il était blotti sur une couchette, tout au fond ; les mains enfoncées dans les manches de sa pelisse, il regardait Nekhludov de ses yeux enfiévrés.

Nekhludov allait s'approcher de lui, mais à droite de la porte, un homme aux cheveux roux bouclés, portant des lunettes et une veste de caoutchouc, cherchait quelque chose dans son sac tout en causant avec la jolie Grabetz, qui souriait.

C'était le fameux révolutionnaire Novodvorov, et Nekhludov se hâta de le saluer. Il mit cette hâte à le saluer parce que, de tous les condamnés politiques présents, c'était le seul qui lui fût antipathique. Novodvorov, par-dessus ses lunettes, lui lança un regard de ses yeux bleus et, en fronçant les sourcils, lui tendit son étroite main.

— Eh bien ! le voyage est toujours agréable ? lui demanda-t-il non sans ironie.

— Oui, il y a beaucoup de choses intéressantes, répondit Nekhludov, affectant de n'avoir pas senti l'ironie et l'acceptant comme une amabilité ; et il se dirigea vers Kriltsov.

Nekhludov se montrait indifférent aux paroles de Novodvorov, mais en réalité, elles n'étaient pas sans effet pour lui. Cette intention de le blesser troublait sa bonne disposition, et Nekhludov devint triste et morose.

— Eh bien ! Et la santé ? demanda-t-il à Kriltsov, en serrant sa main froide et tremblante.

— Merci : ça va ! Seulement je n'arrive pas à me réchauffer ; j'ai été mouillé, dit Kriltsov en cachant vivement sa main dans la manche de sa pelisse. Et ici, il fait un froid de chien ! Et les carreaux qui sont cassés !

Il montra, à la fenêtre, deux trous béants derrière le grillage de fer.

— Et vous, pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

— On ne me l'a pas permis : sévérité des chefs ! C'est aujourd'hui seulement que j'ai trouvé un officier plus aimable.

— Aimable ! Ah ! bien oui ! dit Kriltsov. Demandez donc à Marie ce qu'il a fait ce matin.

Marie Pavlovna, sans quitter sa place, raconta ce qui s'était passé avec la fillette, le matin au départ du convoi.

— Je suis d'avis qu'il faut adresser une protestation collective, dit d'une voix tranchante Vera Efremovna, tout en regardant avec hésitation et comme avec frayeur, tantôt l'un, tantôt l'autre.

— Vladimir l'a fait, mais cela ne suffit pas !

— A quoi bon protester ! dit Kriltsov, avec une grimace de dépit.

On sentait que l'affectation et la nervosité de Vera Efremovna l'irritaient depuis longtemps.

— Vous cherchez Katia ? demanda-t-il à Nekhludov. Elle ne fait que travailler, nettoyer. Elle a nettoyé cette salle des hommes, maintenant elle nettoie celle des femmes ; mais elle aura beau faire, elle ne nous débarrassera pas des puces qui nous dévorent. Et Marie, que fait-elle là-bas ? demanda-t-il en montrant de la tête le coin où se trouvait Marie Pavlovna.

— Elle peigne sa fille adoptive ! répondit Rantzeva.

— Ne va-t-elle pas les semer sur nous ? fit Kriltsov.

— Non, non, je fais attention ! Elle est maintenant tout à fait propre, dit Marie Pavlovna. Prenez-là, s'adressa-t-elle à Rantzeva, moi je vais aller aider Katia. J'apporterai en même temps le plaid.

Rantzeva prit la fillette, et, avec une sollicitude maternelle, tenant l'enfant par ses petits bras

potelés et nus, elle l'assit sur ses genoux et lui donna un morceau de sucre.

Marie Pavlovna sortit; en même temps entrèrent dans la salle les deux hommes qui apportaient les provisions et l'eau chaude.

XII

L'un des arrivants était un petit jeune homme maigre, en pelisse de peau de mouton et de hautes bottes. Il marchait d'un pas léger et rapide, portant deux grandes théières d'eau bouillie, et tenant sous son bras un pain enveloppé dans une serviette.

— Tiens, notre prince est revenu ! dit-il en posant les théières près des tasses et en passant le pain à Rantzeva. Nous avons acheté des choses extraordinaires ! ajouta-t-il en ôtant sa pelisse et la jetant dans un coin, par-dessus les têtes. Markel a acheté du lait et des œufs. Ce sera aujourd'hui un vrai bal ! Et Kirillovna qui aménage tout avec sa propreté esthétique ! dit-il en regardant Rantzeva avec un sourire. Allons, maintenant, du thé ! lui dit-il.

Tout dans cet homme : ses mouvements, le

timbre de sa voix, son regard, exprimait la vigueur et la gaieté. L'autre, également de petite taille, osseux, les pommettes saillantes, les joues bouffies, le visage terne, de beaux yeux verts écartés du nez, les lèvres minces, avait au contraire un aspect taciturne et triste. Il portait un vieux pardessus ouaté et des galoches par-dessus ses bottes. Il apportait deux pots et deux barils.

Quand il eut déposé sa charge devant Rantzeva, il salua de la tête Nekhludov, sans le quitter des yeux; puis, lui ayant tendu à contre-cœur sa main en sueur, il se mit à retirer lentement les provisions du panier.

Ces deux condamnés politiques étaient des hommes du peuple : le premier, un paysan, Nabatov; le second, un ouvrier de fabrique, Markel Kondratiev. Markel avait trente-cinq ans quand il avait été entraîné dans le mouvement révolutionnaire; Nabatov l'avait été à dix-huit ans. Grâce à ses capacités extraordinaires, Nabatov avait pu passer de l'école communale au lycée et donner des leçons pour subvenir à ses besoins; il avait terminé ses études avec une médaille d'or, mais n'était pas entré à l'Université, car, dès la septième année du lycée, il avait décidé de revenir dans le peuple, d'où il était sorti, pour instruire ses malheureux frères. Il avait fait ce qu'il avait résolu : d'abord greffier dans la chancellerie d'un grand village, on l'avait bientôt arrêté pour avoir

fait des lectures aux paysans et organisé parmi eux des sociétés de consommation et de production. Cette première fois, il avait passé huit mois en prison, puis on l'avait relâché, mais il était resté sous la surveillance de la police. Aussitôt libéré il était allé dans un autre gouvernement et, installé comme maître d'école dans un village, il avait continué son œuvre. Arrêté de nouveau, cette fois on l'avait gardé un an et deux mois. Là, il n'avait fait que se fortifier dans ses convictions politiques.

Au sortir de ce deuxième emprisonnement on l'avait déporté dans le gouvernement de Perm. Il s'était enfui. On l'avait repris, gardé sept mois en prison, puis déporté dans le gouvernement d'Arkangel. De là il s'était enfui une deuxième fois, et de nouveau on l'avait arrêté. On le condamna à la déportation dans le gouvernement de Iakoutsk. Ainsi il avait passé la moitié de sa vie soit en prison, soit en déportation. Mais loin de l'aigrir ou d'affaiblir son énergie, toutes ces épreuves n'avaient fait que lui donner plus d'entrain. C'était un homme résistant, digérant bien, toujours en mouvement, gai et vigoureux. Il ne regrettait jamais rien, ne se souciait guère de l'avenir et appliquait au moment présent toutes les forces de son intelligence et de son sens pratique. Quand il était en liberté il poursuivait le but qu'il s'était fixé, à savoir : l'instruction et

l'union des travailleurs, principalement des paysans; quand il était en prison, il n'en continuait pas moins à agir de façon énergique et pratique pour conserver des relations avec le monde extérieur et organiser la vie, moins pour lui que pour son groupe, aussi bien que possible dans les conditions données. Il était avant tout communiste. Lui-même semblait n'avoir besoin de rien, et un rien lui suffisait; mais pour sa communauté, pour ses camarades, il exigeait beaucoup et pouvait travailler, soit manuellement, soit intellectuellement, au point d'en oublier de manger et de dormir. Vrai paysan, il était naturellement laborieux, adroit de ses mains, sobre, aimable, attentif non seulement aux sentiments, mais aux opinions des autres. Sa vieille mère, une veuve illettrée, superstitieuse, vivait encore, et Nabatov l'aidait et allait la voir quand il était en liberté. Alors il entra dans tous les détails de sa vie, la secondait dans ses travaux, fréquentait ses anciens camarades, de jeunes paysans, fumait avec eux du tabac grossier dans une pipe de gros carton, se battait avec eux et leur expliquait comment tous étaient trompés et comment ils devaient se délivrer du mensonge dans lequel on les tenait. Lorsqu'il pensait et parlait de ce que donnera la révolution au peuple, il s'imaginait toujours ce peuple dont il était sorti, gardant presque les anciennes conditions de vie en y ajoutant seu-

lement la possession de la terre à l'exclusion des propriétaires et des fonctionnaires. La révolution, à son avis, ne devait pas changer les formes fondamentales de la vie du peuple, — et en cela il différait de Novodvorov et du partisan de celui-ci, Markel Kondratiev, — elle ne devait pas démolir tout l'édifice, mais simplement répartir autrement les étages inférieurs de ce vieil édifice, beau, solide et vaste, qu'il aimait ardemment.

Il était demeuré paysan, même dans sa façon d'envisager la religion : jamais il ne pensait aux questions métaphysiques, au commencement du commencement, et à la vie future. Dieu était pour lui, comme pour Arago, une hypothèse dont, jusqu'à présent, il n'avait ressenti aucun besoin. Il se souciait peu de la façon dont le monde a commencé : selon Moïse ou selon Darwin, et le darwinisme, qui avait une si grande importance aux yeux de ses camarades, pour lui, était le même jeu de la pensée que la création en six jours.

La question de l'origine du monde ne le préoccupait pas, précisément parce qu'elle s'effaçait devant celle qu'il se posait : comment y vivre de la meilleure façon ? Quant à la vie future, jamais non plus il n'y pensait, mais il gardait au fond de son cœur une croyance ferme et sereine, léguée par ses ancêtres et commune à tous les laboureurs, il croyait que de même que dans le monde animal et végétal, rien n'est détruit et que tout se trans-

forme indéfiniment, — l'engrais en grain, le grain en poule, le têtard en grenouille, la chenille en papillon, le gland en chêne, — de même l'homme ne disparaît pas et ne fait que changer de vie. Il croyait cela fermement; et de là venait qu'il regardait toujours la mort sans crainte et même avec bonne humeur, et supportait fermement les souffrances qui y menaient, mais il n'aimait ni ne voulait en parler. Il aimait à travailler, toujours s'occupait de choses pratiques et poussait ses camarades à faire de même.

L'autre prisonnier politique sorti du peuple, faisant partie du même convoi, Markel Kondratiev, était un homme d'un autre caractère. Entré dans une fabrique dès l'âge de quinze ans, il s'était mis à fumer et à boire pour étouffer un vague sentiment d'offense. Ce sentiment il l'avait éprouvé pour la première fois un jour de Noël, à une fête organisée pour les enfants des ouvriers par la femme du fabricant; comme ses camarades il avait reçu un mirliton d'un kopek, une pomme, une noix dorée, une figue, tandis qu'on avait donné aux enfants du fabricant des jouets qui lui parurent dons de fée et qui, il l'avait su plus tard, avaient coûté plus de cinquante roubles. Il avait environ trente ans, lorsqu'une révolutionnaire célèbre s'était engagée comme ouvrière à la fabrique, et, remarquant les capacités de Kondratiev, lui avait donné des livres et des bro-

chures, avait causé avec lui de sa situation, de ses causes, et des moyens de l'améliorer. Quand il avait vu la possibilité de se libérer, ainsi que les autres, de l'état d'oppression dans lequel il se trouvait, et dont l'injustice lui semblait encore plus cruelle et terrible qu'auparavant, il avait désiré passionnément non seulement la libération, mais encore le châtement de ceux qui commettaient cette cruelle injustice. On lui expliqua que la science donne cette possibilité, et Kondratiev s'adonna à l'étude avec ardeur. Il ne voyait point clairement comment la réalisation de l'idéal socialiste pouvait s'accomplir par la science ; cependant il croyait la science apte à remédier à cette injustice qu'elle révélait. En outre, la science avait à ses yeux l'avantage de l'élever au-dessus des autres hommes. Aussi avait-il cessé de boire et de fumer, et, devenu gardien de l'entrepôt, par suite ayant plus de liberté, il avait consacré tous ses loisirs à l'étude.

La révolutionnaire l'instruisait et était frappée de l'étonnante facilité avec laquelle il absorbait insatiablement toutes sortes de connaissances. En deux ans, il avait appris l'algèbre, la géométrie, l'histoire, qui l'intéressait particulièrement, et avait lu toute la littérature critique, et surtout socialiste.

La révolutionnaire avait été arrêtée, et avec elle Kondratiev, pour détention d'ouvrages prohibés ;

on les avait mis en prison, puis déportés dans le gouvernement de Vologda. Là il avait fait la connaissance de Novodvorov, lu encore une foule de livres révolutionnaires, retenu tout, et s'était pénétré encore davantage de ses convictions socialistes. Sa déportation terminée, il avait été l'organisateur d'une grande grève ouvrière qui s'était terminée par le sac de l'usine et l'assassinat du directeur. On l'avait arrêté et condamné à la perte de ses droits civils et à la déportation.

En matière de religion, il était encore plus négatif qu'en matière politique. S'étant convaincu de la fausseté de la religion dans laquelle il avait été élevé, et étant parvenu à s'en affranchir, d'abord avec crainte, puis avec joie, il éprouvait comme le désir de se venger du mensonge dans lequel lui et ses ancêtres avaient été maintenus, et il ne cessait de railler haineusement les popes et les dogmes religieux.

Il avait des habitudes d'ascète, se contentant de peu, et jouissait, comme tout homme entraîné au travail, d'une grande force musculaire; il pouvait facilement et longtemps se livrer avec adresse à tout travail physique, mais il aimait les loisirs qui lui permettaient, soit en prison, soit aux étapes, de continuer à s'instruire. Maintenant, il étudiait avec le plus grand soin le premier volume de Marx, et cachait ce livre dans son sac comme un trésor précieux. Envers ses compagnons, il se

montrait réservé, indifférent, sauf envers Novodvorov, auquel il était particulièrement dévoué, et dont il acceptait le jugement, sur n'importe quelle question, comme vérité indiscutable.

Quant aux femmes, il les considérait comme un obstacle à toute œuvre utile, et n'avait pour elles qu'un absolu mépris. Cependant, il avait quelque pitié pour Maslova, se montrait même affectueux à son égard, voyant en elle un exemple de l'exploitation des classes inférieures par les supérieures. C'est pour le même motif qu'il n'aimait pas Nekhludov, lui parlait peu, ne lui serrait pas la main, se contentant de laisser serrer la sienne quand Nekhludov le saluait.

XIII

Le poêle était chaud, le thé versé dans les verres et les tasses et blanchi de lait; les craquelins étaient préparés aussi avec le pain frais de froment, les œufs durs, le beurre, de la tête de veau et des pieds de veau. Tous s'étaient rapprochés de la couchette qui servait de table, et l'on buvait, mangeait, bavardait. Rantzeva, assise sur une caisse, servait le thé. Tous les autres s'étaient groupés autour d'elle, à l'exception de Kriltsov, qui ayant ôté son manteau mouillé et s'étant enveloppé d'un plaid sec, était resté couché à sa place et causait avec Nekhludov.

Après le froid et l'humidité de la route, après la saleté, le désordre qu'ils avaient trouvés en arrivant ici, après les peines qu'on avait eues pour mettre tout en ordre, après la nourriture et le thé chaud, tout le monde était d'une humeur joyeuse et bienveillante.

Le fait que de l'autre côté du mur arrivaient les bruits des pas, les cris, les jurons des condamnés de droit commun, leur rappelait ce qui se passait autour d'eux et augmentait encore davantage la sensation de l'intimité. Comme pendant un arrêt en pleine mer, ces hommes se sentaient, pour un instant, à l'abri des vagues d'humiliations et de souffrances qui les entouraient, et, par suite, se trouvaient dans un état d'exaltation qui élevait leur esprit. Ils parlaient de tout, sauf de leur situation et de ce qui les attendait. En outre, comme cela arrive toujours entre de jeunes hommes et de jeunes femmes, surtout quand ils sont forcés de vivre ensemble, comme c'était leur cas, entre eux naissaient et se développaient des liaisons sentimentales. Tous, ou presque tous, étaient amoureux. Novodvorov était amoureux de la jolie et souriante Grabetz. C'était une jeune étudiante, fort peu réfléchie, et parfaitement indifférente aux questions révolutionnaires. Mais elle avait suivi l'influence de son temps, s'était compromise dans une affaire quelconque, et avait été condamnée à la déportation. Et de même qu'en liberté le principal intérêt de sa vie était de plaire aux hommes, de même elle avait continué pendant les interrogatoires, en prison, et en déportation. A présent elle était heureuse parce que Novodvorov était amoureux d'elle et qu'elle-même était amoureuse de lui. Vera Efrémovna,

très inflammable, mais qui n'inspirait point l'amour, ne perdait cependant pas espoir : elle était éprise tantôt de Nabatov, tantôt de Novodvorov. C'était aussi quelque chose comme de l'amour qu'éprouvait Krittsov pour Marie Pavlovna : il l'aimait comme les hommes aiment les femmes, mais, connaissant les idées de la jeune fille sur l'amour, il lui cachait très habilement son sentiment sous les dehors de l'amitié et de la reconnaissance pour les soins si tendres dont elle le comblait. Nabatov et Rantzeva étaient liés par des sentiments amoureux très compliqués. De même que Marie Pavlovna était une jeune fille absolument chaste, de même Rantzeva était une femme mariée absolument chaste.

A seize ans, étant encore au lycée, elle s'était éprise de Rantzev, alors étudiant à l'Université de Pétersbourg. A dix-neuf ans elle l'avait épousé, lui étant encore à l'université. Au courant de sa quatrième année, son mari avait été mêlé à des troubles universitaires ; expulsé de Pétersbourg, il devint révolutionnaire. Pour l'accompagner elle avait dû abandonner les cours de médecine qu'elle suivait, et elle aussi était devenue révolutionnaire. Si son mari n'avait pas été à ses yeux le meilleur et le plus intelligent de tous les hommes, elle ne l'eût point aimé, mais l'ayant épousé parce qu'elle le trouvait le meilleur et le plus intelligent des hommes, elle avait naturellement envisagé la vie

et le but de la vie, au même point de vue que le meilleur et le plus intelligent des hommes. Lui, d'abord, avait vu dans l'étude le but de la vie ; elle l'avait comprise de même. Puis il était devenu révolutionnaire, elle était devenue révolutionnaire. Elle pouvait démontrer parfaitement que le régime actuel est détestable, que le devoir de chacun est de lutter contre ce régime pour essayer de le remplacer par le régime politique et économique qui permettra à la personnalité humaine de se développer librement, etc., etc. Et elle croyait sincèrement qu'elle pensait et sentait ainsi, mais en réalité, elle pensait uniquement que les idées de son mari étaient la vérité même, et elle ne cherchait qu'une chose : cette communion d'âme complète entre elle et son mari, qui seule lui donnait une satisfaction morale.

La séparation d'avec son mari et son enfant, que sa mère avait pris, lui avait été cruelle. Mais elle la supportait avec calme et fermeté, sachant qu'elle la supportait et pour son mari et pour une cause certainement juste, puisqu'il la servait. En pensée elle restait toujours avec son mari ; et de même qu'elle n'avait jamais aimé personne avant lui, maintenant elle ne pouvait aimer personne autre que lui. Mais l'affection dévouée et pure de Nabatov la touchait et l'émouvait. Lui, homme moral et fort, ami de son mari, s'efforçait de la traiter en sœur, mais dans ses rapports avec elle

se glissait quelque chose de plus, et ce quelque chose les effrayait tous deux, et, en même temps, adoucissait leur vie présente, si pénible.

Ainsi, dans ce groupe, seuls Marie Pavlovna et Kondratiev étaient libres de toute préoccupation amoureuse.

XIV

Attendant de pouvoir s'entretenir en particulier avec Katucha, comme il le faisait d'ordinaire après le thé et le souper en commun, Nekhludov était assis près de Kriltsov et causait avec lui. Entre autres choses, il lui raconta la communication que lui avait faite Makar, et l'histoire de son crime. Kriltsov l'écoutait avec attention, ses yeux brillants fixés sur Nekhludov.

— Oui, dit-il tout à coup, une pensée me préoccupe souvent : ainsi, nous marchons côte à côte avec eux, ces mêmes hommes pour lesquels nous allons au bain ! Et cependant, non seulement nous ne les connaissons pas, mais nous ne cherchons même pas à les connaître. Et eux, c'est pire encore : ils nous haïssent et nous considèrent comme leurs ennemis. Voilà ce qui est affreux !

— Il n'y a là rien d'affreux ! se mit à dire Novod-

vorov qui avait écouté la conversation. Toujours les masses ne respectent que le pouvoir, poursuivait-il de sa voix sonore. C'est le gouvernement qui a le pouvoir, elles l'adorent et nous haïssent ; demain, si nous sommes au pouvoir, c'est nous qu'elles adoreront...

Au même instant on entendit derrière le mur, des jurons, une bousculade de gens qui se heurtaient contre le mur, des bruits de chaînes, des cris aigus. On battait quelqu'un ; on appelait au secours.

— Les voilà bien, les brutes ! Quelle communion pourrait-il exister entre elles et nous ? dit tranquillement Novodvorov.

— Des brutes dis-tu ? Voici justement ce que Nekhludov vient de me raconter, dit Kritsov d'un ton irrité, en répétant comment Makar avait risqué sa vie pour sauver un de ses compagnons. Ceci n'est pas de la bestialité, mais un acte héroïque !

— Sentimentalité ! fit ironiquement Novodvorov. Il nous est difficile de comprendre les pensées de ces gens-là et les motifs de leurs actes. Tu vois de l'héroïsme où il n'y a peut-être que de la haine pour un autre forçat.

— Comment ne veux-tu voir chez les autres rien de bon ? s'écria tout à coup, avec ardeur, Marie Pavlovna. (Elle tutoyait tout le monde.)

— On ne peut voir ce qui n'existe pas.

— Comment cela n'existe pas, quand l'homme s'expose à une mort affreuse ?

— J'estime, dit Novodvorov, que si nous voulons accomplir notre œuvre, la première condition pour cela, (Kondratiev avait laissé le livre qu'il lisait, près de la lampe, pour écouter attentivement son maître), c'est de bannir les chimères et de voir les choses telles qu'elles sont. Il faut tout faire pour le peuple et ne rien attendre de lui. Le peuple doit être l'objet de notre activité, mais il ne peut être notre collaborateur tant qu'il demeurera dans son état présent d'inertie, commença-t-il comme s'il faisait une conférence. C'est pourquoi il est complètement illusoire d'espérer son concours tant que son évolution, cette évolution à laquelle nous le préparons, ne sera pas accomplie.

— Quelle évolution? demanda Kritsov, s'emportant tout-à-coup. Nous affirmons être contre l'arbitraire et le despotisme et n'est-ce pas là le despotisme le plus terrible?

— Je ne vois là aucun despotisme, répondit sans s'émouvoir Novodvorov. Je dis seulement que je connais la voie que doit suivre le peuple et que je puis lui indiquer cette voie.

— Mais comment sais-tu que cette voie que tu lui indiques est la bonne? N'est-ce pas le même despotisme qui engendra aussi bien l'Inquisition que les massacres de la Révolution française? Ils connaissaient aussi, d'après leur science, la véritable et unique voie!

— Le fait qu'ils se sont trompés ne prouve pas.

que je me trompe aussi. Et puis il y a une grande différence entre les bafouillages des idéologues et les données positives de la science économique.

La voix de Novodvorov remplissait toute la salle. Lui seul parlait, les autres se taisaient.

— Ils discutent toujours ! dit Marie Pavlovna quand il s'arrêta une minute.

— Et vous, qu'en pensez-vous ? demanda Nekhludov à Marie Pavlovna.

— Je crois qu'Anatole a raison, et que nous n'avons pas le droit d'imposer nos vues au peuple.

— Et vous Katucha ? demanda Nekhludov avec un sourire et la crainte qu'elle ne dise ce qu'il ne fallait pas dire.

— Je pense que le pauvre peuple est offensé, dit-elle en rougissant. Il est trop offensé, le pauvre peuple.

— Très juste, Mikhailovna, très juste ! dit Nabatov. On l'offense rudement le peuple ! Et il ne faut plus qu'il en soit ainsi. Là est notre œuvre.

— Une étrange conception des missions révolutionnaires ! fit Novodvorov, qui se mit à fumer avec humeur.

— Je ne puis pas causer avec lui, dit Kriltsov à voix basse ; et il se tut.

— Et il vaut mieux ne pas discuter, ajouta Nekhludov.

Malgré la considération qu'avaient pour Novodvorov tous les révolutionnaires, malgré qu'il fût très savant et tenu pour très intelligent, Nekhludov le rangeait parmi ces révolutionnaires qui, étant au-dessous de la moyenne par leurs qualités morales, se trouvent amenés, du fait de leur activité, à un degré de beaucoup inférieur. Les forces intellectuelles de cet homme, son numérateur, étaient très grandes ; mais l'opinion qu'il avait de soi, son dénominateur, était infiniment plus grande, et, depuis longtemps, avait dépassé les premières.

C'était un homme d'un tout autre caractère que Simonson. Celui-ci était une nature plus virile chez qui les actes découlent du travail de la pensée et sont déterminés par elle. Novodvorov, lui, appartenait à la catégorie des gens de caractère plutôt féminin, chez qui l'activité intellectuelle est

dirigée en partie vers la réalisation d'un but déterminé par le sentiment et en partie vers la justification des actes provoqués par le sentiment.

Toute l'activité révolutionnaire de Novodvorov, bien qu'il sût la présenter avec éloquence et l'appuyer d'arguments convaincants, apparaissait à Nekhludov comme uniquement fondée sur l'ambition et le désir de dominer les autres. Grâce à sa faculté de s'assimiler les pensées d'autrui et de les transmettre fidèlement, dans la période de ses études, parmi les professeurs et les étudiants, où cette capacité est fort appréciée, au collège, à l'Université, dans l'enseignement, il était le premier et s'était senti parfaitement satisfait. Mais une fois ses études achevées, son diplôme reçu, cette situation avait cessé et alors, comme le racontait à Nekhludov, Krittsov, qui n'aimait pas Novodvorov, pour dominer dans un nouveau milieu, il avait brusquement changé d'opinions, et, de libéral progressiste, était devenu un révolutionnaire rouge. L'absence complète, en lui, des qualités morales et esthétiques qui engendrent le doute et l'hésitation, lui avait permis d'acquérir rapidement, dans le monde révolutionnaire, la place de chef de parti, qui satisfaisait son amour-propre. Une fois sa direction choisie, il n'hésitait plus, c'est pourquoi il avait la certitude de ne pas se tromper. Tout lui semblait extraordinairement simple, clair et indiscutable. Et, avec l'étroitesse

de ses vues, tout était en effet très simple et très clair et, comme il le disait, il ne fallait qu'être logique. Sa confiance en soi était si grande qu'il lui fallait ou écarter les hommes ou les dominer. Et comme son activité évoluait dans un milieu de gens très jeunes qui prenaient pour de la profondeur et de la sagesse son assurance imperturbable, la plupart se soumettaient à lui, et il jouissait d'une grande popularité dans les milieux révolutionnaires. Son œuvre consistait à préparer la révolte qui lui donnerait le pouvoir et lui permettrait de convoquer le *Zemski Sobor*. Là, devait être proposé son programme à lui et il était absolument convaincu que ce programme résoudreait toutes les questions, et que rien ne pouvait s'opposer à sa réalisation.

Ses camarades estimaient sa hardiesse et sa décision, mais ils ne l'aimaient pas. Lui, n'aimait personne; il traitait en rivaux tous ceux qui sortaient de l'ordinaire, et s'il l'eût pu, il eût agi envers eux comme le vieux singe mâle traite les jeunes. Il leur eût ôté toute leur intelligence, toutes leurs capacités, afin qu'ils ne pussent entraver la manifestation de ses facultés. Il n'avait de complaisance que pour ceux qui s'inclinaient devant lui. Ainsi agissait-il à présent envers l'ouvrier Kondratiev, qu'il avait converti à la révolution, envers Véra Efrémovna et la jolie Grabetz, toutes deux amoureuses de lui. En principe il

était partisan de l'émancipation de la femme, mais en fait, il tenait toutes les femmes pour sottes et négligeables, à l'exception de celles dont il était amoureux, comme maintenant Grabetz, et alors, il les regardait comme des femmes supérieures dont lui seul pouvait apprécier les qualités.

La question des relations sexuelles, comme toutes les questions, lui paraissait très simple, très claire et parfaitement résolue par la reconnaissance de l'amour libre.

Il s'était uni à une femme par un mariage fictif, mais avait eu une concubine de laquelle il s'était séparé ayant constaté qu'entre elle et lui n'existait pas d'amour réel; et maintenant il se préparait à contracter une nouvelle union libre avec Grabetz.

Il méprisait Nekhludov parce que celui-ci, suivant son expression, « faisait des manières » avec Maslova, et surtout parce qu'il se permettait de voir les défauts de l'organisation sociale actuelle et les moyens de la modifier, à sa façon, en prince, c'est-à-dire en imbécile. Nekhludov se rendait compte de cette opinion de Novodvorov, et, à son regret, il sentait que malgré les dispositions bienveillantes dont il était animé pendant tout ce voyage, il lui rendait la pareille et ne pouvait vaincre sa très grande antipathie pour cet homme.

XVI

On entendit dans la salle voisine les voix des chefs. Le silence se fit et aussitôt après le surveillant-chef entra suivi de deux soldats. C'était le contrôle. Le chef compta en désignant chacun du doigt. Quand il arriva devant Nekhludov, il lui dit d'un ton familier :

— Maintenant, prince, vous ne pouvez pas rester après le contrôle. Il va falloir partir.

Nekhludov, qui savait ce que cela voulait dire, s'approcha de lui et lui glissa dans la main trois roubles préparés d'avance.

— Allons, il n'y a rien à faire avec vous ; restez encore un peu.

Le chef allait sortir, lorsqu'un autre sous-officier entra, en compagnie d'un prisonnier grand et maigre, à la barbe rare, et l'œil meurtri.

— C'est pour ma petite, dit le prisonnier.

— Ah! voilà papa! s'écria aussitôt une petite voix claire, et une tête blonde se montra derrière Rantzeva qui, avec Marie Pavlona et Katucha, faisait une robe à la fillette dans une de ses jupes.

— C'est moi, ma petite, c'est moi! dit Bouzovkine avec tendresse.

— Elle se trouve bien ici, dit Marie Palovna, considérant avec compassion le visage meurtri de Bouzovkine. Laissez-la nous!

— Les dames me cousent une robe neuve, dit la fillette en montrant à son père le travail de Rantzeva, une belle, une jo-o-o-lie, balbutiait-elle.

— Veux-tu rester dormir chez nous? lui demanda Rantzeva en la caressant.

— Je veux bien. Mais papa aussi?

Le visage de Rantzeva s'illumina d'un sourire.

— Ton père ne peut pas, dit-elle. Alors vous la laissez, dit-elle au père.

— C'est bon, laissez-la! fit le chef, s'arrêtant à la porte; puis il sortit avec le sous-officier.

Aussitôt les gardiens sortis, Nabatov s'approcha de Bouzovkine, et lui touchant l'épaule, lui dit :

— Alors, frère, est-ce vrai que Karmanov veut changer avec un autre?

Le visage placide et bon de Bouzovkine aussitôt s'assombrit et ses yeux se voilèrent.

— Nous n'avons entendu parler de rien. Ce n'est pas probable! dit-il. Et toujours avec le même regard voilé, il ajouta : Allons, Aksutka,

reste à faire la princesse avec les dames ! Et il sortit précipitamment.

— Il sait tout ! et c'est vrai qu'ils font l'échange ! dit Nabatov. Qu'allez-vous faire ?

— J'en informerai les autorités, à la ville. Je les connais tous deux, répondit Nekhludov.

Puis tous se turent, craignant évidemment de rouvrir la discussion.

Simonson qui, de toute la soirée, avait gardé le silence, étendu sur une couchette, la tête posée sur ses bras repliés, se leva tout à coup d'un mouvement décidé et, se frayant un chemin à travers ses compagnons, s'approcha de Nekhludov.

— Pouvez-vous m'écouter à présent ? lui dit-il.

— Certainement, répondit Nekhludov qui se leva pour le suivre.

Katucha jeta les yeux sur Nekhludov qui se levait et, rencontrant son regard, elle rougit et hocha la tête d'un air perplexe.

— Voici de quoi il s'agit, commença Simonson après être sorti avec Nekhludov à l'entrée du corridor. Là on entendait le bourdonnement des voix et les cris des forçats. Nekhludov fronça les sourcils, mais Simonson n'en parut nullement troublé. — Connaissant vos rapports avec Catherine Mikhaïlovna, continua-t-il en fixant attentivement ses bons yeux sur le visage de Nekhludov, je crois de mon devoir...

Mais il dut s'interrompre, car, à la porte même,

deux voix se mirent à crier ensemble, se disputant à propos de quelque chose.

— On te dit, canaille, que ce n'est pas à moi ! criait une voix.

— Étrangle-toi avec, diable ! criait l'autre d'une voix rauque.

A ce moment, Marie Pavlovna sortit dans le corridor.

— Mais on ne peut pas causer ici, dit-elle. Venez plutôt par ici, il n'y a que Vera.

Elle passa devant eux, et entra par une porte voisine dans une petite salle, évidemment aménagée pour une seule personne, et pour le moment mise à la disposition des condamnées politiques. Sur la couchette, Vera Efrémovna était étendue, la tête couverte.

— Elle a la migraine ; elle dort et n'entend rien. Et moi, je m'en vais, dit Marie Pavlovna.

— Au contraire, reste ! dit Simonson. Je n'ai de secrets pour personne, mais surtout pour toi.

— Comme tu voudras, dit Marie Pavlovna ; et, avec un mouvement de tout le corps, familier aux enfants, se tournant d'un côté sur l'autre, elle s'assit tout au fond du lit et se prépara à écouter en regardant quelque part, loin, de ses beaux yeux de brebis.

— Alors voici l'affaire, répéta Simonson ; connaissant vos rapports avec Catherine Mikhaïlovna, je me crois obligé de vous faire connaître les miens.

— Quoi? demanda Nekhludov, admirant malgré lui la simplicité et la franchise avec lesquelles Simonson lui parlait.

— C'est-à-dire que je voudrais épouser Catherine Mikhaïlovna...

— C'est extraordinaire! fit Marie Pavlovna, arrêtant son regard sur Simonson.

— ... Et j'ai résolu de lui demander d'être ma femme, poursuivit Simonson.

— Et qu'y puis-je?... Cela dépend d'elle! dit Nekhludov.

— Oui, mais elle ne décidera rien sans vous.

— Pourquoi?

— Parce que, tant que ne sera pas définitivement tranchée la question de vos rapports avec elle, elle ne peut prendre aucun parti.

— En ce qui me concerne, la question est absolument tranchée. J'ai voulu faire ce que je croyais mon devoir, et aussi améliorer sa situation, mais je n'ai, en aucun cas, l'intention de la gêner.

— Mais elle ne veut pas de votre sacrifice.

— Il n'y a là aucun sacrifice.

— Et je sais que sa résolution est inébranlable.

— Alors, pourquoi me demander mon avis? dit Nekhludov.

— Elle a besoin que vous envisagiez les choses de la même façon.

— Mais comment pourrais-je reconnaître que je ne dois pas faire ce que j'estime être mon devoir?

La seule chose que je puisse lui dire c'est que moi je ne suis pas libre vis-à-vis d'elle, tandis qu'elle l'est complètement vis-à-vis de moi.

Simonson se tut, réfléchissant.

— Bon. Je le lui dirai. Mais, ne croyez point que je sois amoureux d'elle, continua-t-il, je l'aime comme une bonne et rare créature qui a beaucoup souffert; je ne demande rien d'elle; mais je désire vivement lui venir en aide, alléger sa situation...

Nekhludov remarqua avec surprise que la voix de Simonson tremblait.

— ... alléger sa situation, continua Simonson. Si elle ne veut pas accepter votre concours, qu'elle accepte le mien! Si elle y consent, je demanderai à être envoyé où elle fera sa peine. Quatre ans, ce n'est pas l'éternité! Je vivrai près d'elle et peut-être pourrai-je améliorer son sort...

De nouveau, l'émotion le força de s'interrompre.

— Que puis-je vous dire? fit Nekhludov, je suis heureux qu'elle ait trouvé un protecteur tel que vous.

— C'est ce que je voulais savoir! s'écria Simonson. Je voulais savoir si, l'aimant, lui voulant du bien, vous regarderiez notre mariage comme un bien pour elle?

— Oh! oui! répondit résolument Nekhludov.

— Il ne s'agit que d'elle. Je désire seulement que cette âme souffrante trouve un peu de repos,

dit Simonson en regardant Nekhludov avec une tendresse enfantine qu'on n'eût pu attendre d'un homme aussi sombre.

Et Simonson se leva, prit la main de Nekhludov, se pencha vers lui, lui sourit timidement et l'embrassa.

— Alors je lui dirai tout cela, dit-il; et il sortit.

XVII

— Eh bien! Comment trouvez-vous cela? dit Marie Pavlovna. Amoureux, tout à fait amoureux! Je ne me serais jamais attendu à cela! Vladimir Simonson amoureux d'une façon aussi sotte, aussi enfantine? C'est stupéfiant! Et je vous dirai même franchement que cela me chagrine! ajouta-t-elle en soupirant.

— Mais elle, Katia, qu'en pensez-vous? Comment prend-elle cela? demanda Nekhludov.

Marie Pavlovna s'arrêta, cherchant évidemment à répondre d'une façon aussi précise que possible à cette question.

— Elle? Voyez-vous, malgré son passé, par sa nature c'est une créature des plus morales... et ses sentiments sont très délicats... Elle vous aime d'un amour bon, elle est heureuse de pouvoir vous faire du bien, même un bien négatif, en vous

empêchant de vous lier avec elle. Pour elle, son mariage avec vous serait une chute affreuse, pire que tout son passé, aussi elle n'y consentira jamais. Et cependant, votre présence la trouble.

— Alors, quoi, il me faut disparaître ? demanda Nekhludov.

Marie Pavlovna sourit de son joli sourire enfantin.

— Eh bien, oui, dans une certaine mesure.

— Comment cela, dans une certaine mesure ?

— Voilà, je ne vous ai pas dit exactement les choses... Enfin, pour ce qui la concerne, je voulais vous dire qu'elle doit certainement s'être rendu compte de l'amour exalté de Simonson (bien qu'il ne lui en ait rien dit) et qu'elle en est à la fois flattée et effrayée. Comme vous le savez, je n'entends pas grand'chose à ces questions, mais il me semble que de la part de Simonson il y a là un sentiment d'homme, très ordinaire, bien que dissimulé. Il prétend que son amour stimule son énergie et qu'il est platonique. Mais moi, je sens que si élevé qu'il soit il n'y a pas moins dans le fond quelque malpropreté, comme celui de Novodvorov pour Lubotchka.

Marie Pavlovna s'était éloignée de la question, entraînée par son thème favori.

— Mais moi, que me conseillez-vous de faire ? interrogea Nekhludov.

— Je crois que vous devriez lui parler. Il vaut toujours mieux une situation nette. Expliquez-

vous avec elle. Je vais l'appeler, voulez-vous ? demanda Marie Pavlovna.

— Je vous en prie, répondit Nekhludov. Et Marie Pavlovna sortit.

Un sentiment étrange envahit Nekhludov quand il resta seul dans la petite chambre, entendant la respiration régulière, parfois entrecoupée de gémissements, de Véra Efrémovna, ainsi que le vacarme incessant des forçats, qui parvenait à travers les deux portes.

Ce que venait de dire Simonson déliait Nekhludov de l'engagement qu'il avait pris et qui, aux moments de faiblesse, lui semblait étrange et lourd ; et, néanmoins, ce qu'il venait d'apprendre lui était non seulement désagréable, mais même pénible. Une des causes en était le sentiment que la proposition de Simonson détruisait la grandeur de son acte et diminuait à ses yeux et aux yeux du monde la valeur de son sacrifice. En effet, si un homme excellent et n'ayant aucune obligation envers elle, voulait unir sa destinée à la sienne, son sacrifice à lui, Nekhludov, n'était plus aussi important. Peut-être aussi, était-ce simple jalousie : il s'était tant accoutumé à son amour pour lui, qu'il n'admettait pas qu'elle pût aimer un autre. En outre, cela détruisait un projet formé depuis longtemps : vivre auprès d'elle pendant la durée de sa peine. Si maintenant elle épousait Simonson, sa présence auprès d'elle devenait

inutile, et il faudrait organiser un nouveau plan de vie.

Avant qu'il ait eu le temps de voir clair dans ses sentiments, la porte s'ouvrit laissant arriver le vacarme de la salle des forçats (il y avait ce jour-là, parmi eux, une agitation anormale) et Katucha entra dans la chambre.

Elle s'approcha de lui d'un pas rapide.

— Marie Pavlovna m'a envoyée ici, dit-elle en s'arrêtant tout près de lui.

— Oui, j'ai à vous parler. Asseyez-vous. Vladimir Ivanovitch vient d'avoir un entretien avec moi.

Elle s'était assise, les mains posées sur ses genoux, et semblait très calme. Mais dès que Nekhludov prononça le nom de Simonson, elle devint toute rouge.

— Et que vous a-t-il dit ? demanda-t-elle.

— Il m'a dit qu'il voulait vous épouser.

Son visage se contracta soudain, comme sous l'effet de la souffrance ; mais elle ne dit rien et seulement baissa les yeux.

— Il m'a demandé mon consentement, ou plutôt mon avis. Je lui ai répondu que tout dépendait de vous, que vous seule deviez décider.

— Ah ! pourquoi tout cela ? s'écria-t-elle en fixant sur les yeux de Nekhludov ce regard étrange, loucheur, qui toujours agissait d'une façon particulière sur Nekhludov.

Durant quelques secondes ils demeurèrent ainsi, les yeux dans les yeux. Et ce regard disait beaucoup à l'un et à l'autre.

— A vous de décider, répéta Nekhludov.

— Qu'ai-je à décider ? s'écria-t-elle. Tout est décidé depuis longtemps !

— Non, vous devez décider si vous acceptez la proposition de Vladimir Ivanovitch, répéta Nekhludov.

— Quelle épouse suis-je ! moi, galérienne ! Pourquoi irais-je encore perdre la vie de Vladimir Ivanovitch ? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Oui, mais si on obtient la grâce ? demanda Nekhludov.

— Ah ! laissez-moi ! Je n'ai plus rien à dire ! fit-elle ; et elle se leva et sortit de la chambre.

XVIII

Quand Nekhludov, à la suite de Katucha, revint dans la salle des hommes, il les trouva tous en émoi. Nabatov, qui allait partout, s'informait de tout, observait tout, venait d'apporter une nouvelle qui avait stupéfié tous ses compagnons. Cette nouvelle était celle-ci : il avait découvert sur un mur un mot écrit par le révolutionnaire Petline, condamné aux travaux forcés. Tous croyaient Petline depuis longtemps à Kara ; et voici que l'on apprenait son récent passage, ici même, seul dans un convoi de condamnés de droit commun.

« 17 août, était-il écrit. Je suis seul emmené avec les condamnés de droit commun. Neverov était avec moi mais il s'est pendu à Kazan, dans l'asile des fous. Moi je me porte bien, j'ai du courage, et j'ai bon espoir. »

Tous discutaient la situation de Petline et les

motifs du suicide de Neverov. Krittsov l'air recueilli se taisait et regardait fixement devant lui, de ses yeux brillants.

— Mon mari m'a dit que Neverov avait déjà des hallucinations à Petropavlovskaja, dit Rantzeva.

— Oui, un poète, un rêveur ! Ces hommes-là ne peuvent supporter l'isolement, remarqua Novodvorov. Moi, quand on me mettait au secret, je ne permettais pas à mon imagination de travailler, et je me faisais un emploi du temps des plus systématiques. Aussi ai-je très bien supporté tout.

— Eh ! que ne supporte-t-on pas ? Moi, souvent, j'ai même été heureux d'être en prison ! s'écria Nabatov de sa voix énergique, s'efforçant évidemment de dissiper les sombres pensées de ses compagnons. Autrement, on craint toujours quelque chose, ou d'être pris soi-même, ou d'entraîner les autres et de compromettre la cause. Une fois enfermé, on n'est plus responsable de rien ! On peut se reposer. Il n'y a plus qu'à rester tranquille et fumer.

— Tu l'as connu intimement ? demanda Marie Pavlovna à Krittsov, en remarquant avec inquiétude son visage bouleversé.

— Neverov, un rêveur ! fit Krittsov, suffoquant tout à coup, comme après avoir longtemps crié ou chanté. Neverov était un homme, selon l'expression de notre portier, *comme la terre en produit peu*. Oui... c'était un homme transparent comme le

cristal, on voyait au travers. Oui... incapable non seulement de mentir mais même de feindre ; et un épiderme si fin, qu'il était comme écorché, les nerfs à nu. Oui... Une nature complexe, riche. Pas comme... Mais à quoi bon parler!... Il se tut un instant. Nous discutons pour savoir ce qui vaut le mieux, ajouta-t-il d'un ton amer et irrité, s'il faut instruire le peuple et changer ensuite les formes de sa vie, ou commencer d'abord par changer celles-ci ; puis nous demandons comment lutter : par la propagande pacifique ou par le terrorisme ? Nous discutons, oui ! Tandis qu'*eux* ils ne discutent pas ; ils savent ce qu'ils font. Ils ne s'inquiètent pas de savoir si des dizaines et des centaines d'hommes doivent être sacrifiés ou non, et quels hommes ! Au contraire, ils pensent que les meilleurs doivent périr. Oui, Herzen disait que la proscription des Décembristes a eu pour effet d'abaisser le niveau social. Certainement on l'a abaissé ! Ensuite on a retiré de la circulation Herzen lui-même et ses compagnons. Au tour des Neverov, à présent...

— On ne les supprimera pas tous ! dit Nabatov de sa voix puissante. Il en restera toujours pour en engendrer d'autres.

— Non, il n'en restera pas, si nous *les* plaignons, s'écria Kriltsov en élevant la voix, et ne se laissant pas interrompre. Donne-moi une cigarette.

— Mais tu n'es pas bien, Anatole, lui dit Marie Pavlovna. Je t'en prie, ne fume pas.

— Ah ! laisse-moi ! fit-il avec colère ; et il alluma la cigarette, mais aussitôt il se remit à tousser et sentit comme une nausée. Après avoir craché il continua : Non, nous n'avons pas fait ce qu'il fallait. Non pas cela. Assez de discussions : nous devons tous nous unir... et les anéantir !

— Mais eux aussi sont des hommes, observa Nekhludov.

— Non, ce ne sont pas des hommes ceux qui peuvent faire ce qu'ils font !... Voilà, on dit qu'on vient d'inventer des bombes et des ballons. Eh bien ! monter en ballon et les saupoudrer de bombes, comme des punaises, jusqu'à ce que tous soient exterminés !... Oui... Parce que... commença-t-il, mais son visage devint tout rouge, il eut une quinte de toux plus violente encore, et le sang jaillit de sa bouche.

Nabatov courut chercher de la neige. Marie Pavlovna prépara des gouttes de valériane qu'elle lui présenta. Mais lui, les yeux fermés, repoussant la jeune fille de sa main maigre et blanche, essayait de rattraper son souffle. Quand la neige et l'eau froide l'eurent un peu calmé et qu'on l'eut mis au lit pour la nuit, Nekhludov prit congé de tous et gagna la sortie avec le sous-officier qui était venu le chercher et l'attendait depuis longtemps.

Les condamnés de droit commun s'étaient cal-

més et la plupart dormaient. Bien que dans les salles les prisonniers s'étaient couchés les uns sur les lits, les autres dessous et entre les couchettes, beaucoup n'avaient pu se caser et s'étaient étendus par terre, dans le corridor, la tête sur leurs sacs et couverts de leurs capotes humides. Dans les salles et le couloir résonnaient des ronflements, des gémissements, des paroles prononcées en rêve. Partout on apercevait des tas de figures humaines cachées sous les capotes. Seuls ne dormaient pas, dans la salle des célibataires, quelques hommes groupés dans un coin, autour d'un bout de bougie, qu'ils éteignirent quand ils aperçurent le soldat; et, dans le corridor, près de la lampe, un vieillard assis nu, cherchait la vermine dans sa chemise. L'air empesté du local des condamnés politiques semblait pur en comparaison de la puanteur fétide qui régnait ici. La lampe fumeuse brûlait comme dans une buée, et il était difficile de respirer. Pour marcher dans le corridor sans accrocher du pied quelque dormeur, il fallait chercher une place vide et y mettre le pied, puis chercher un autre endroit pour le pas suivant. Trois hommes, qui n'avaient pu trouver place même dans le corridor, s'étaient couchés dans l'entrée, près du cuveau, d'où suintait un liquide infect. L'un d'eux, un vieillard, était un idiot que Nekhludov avait souvent rencontré durant le trajet. Un autre, un enfant de dix ans,

était couché entre les deux prisonniers, sur la jambe de l'un d'eux, et la main à plat sous la joue.

Quand il eut franchi les portes, Nekhludov s'arrêta et aspira longuement, à pleins poumons, l'air glacé.

XIX

Le ciel s'était étoilé. La boue gelée était à demi durcie par endroits ; Nekhludov ayant regagné son auberge frappa à la fenêtre noire ; un garçon aux larges épaules, nu-pieds, vint lui ouvrir la porte et le fit entrer dans le vestibule. A droite, on entendait le ronflement bruyant des charretiers, dans la salle commune ; devant, à travers la porte donnant sur la cour, arrivait le bruit de mâchoires de chevaux mangeant l'avoine ; à gauche était la porte de la salle des voyageurs. Là s'exhalait une odeur d'absinthe séchée et de sueur et l'on entendait, derrière la cloison, le ronflement régulier de puissants poumons ; dans un petit pot de verre rouge, une veilleuse brûlait devant les icônes. Nekhludov se dévêtit, étendit son plaid sur le divan, prit son oreiller de cuir et se coucha en se remémorant tout ce

qu'il avait vu et entendu dans le cours de cette journée. De tout ce que Nekhludov avait vu aujourd'hui, le plus terrible lui paraissait être le gamin dormant sur les ordures qui suintaient du cuveau, la tête appuyée sur la jambe du prisonnier.

Malgré l'inattendu et l'importance de son entretien avec Simonson et avec Katucha, il ne s'y arrêtait pas, son rôle en cette affaire était trop compliqué et trop confus ; c'est pourquoi il en chassait la pensée. Mais il se rappelait d'autant plus nettement ces malheureux étouffant dans cet air méphitique, étendus pèle-mêle dans ce liquide échappé du cuveau puant, et surtout cet enfant au visage innocent, couché sur la jambe du forçat. Ce spectacle ne lui sortait pas de l'esprit.

Autre chose est de savoir que quelque part, loin, des hommes en torturent d'autres en les soumettant à toutes sortes de dépravations, d'humiliations inhumaines et de souffrances, et autre chose d'assister incessamment, durant trois mois, chaque jour, au spectacle de cette torture. C'est autre chose et Nekhludov s'en apercevait. Plus d'une fois, pendant ces trois mois, il s'était demandé : « Est-ce moi qui suis fou, et qui vois ce que les autres ne voient pas, ou bien est-ce les autres, ceux qui font ce que je vois, qui sont fous ? » Mais ces hommes commettaient avec une telle assurance ces actes qui l'étonnaient et l'effrayaient ;

ils paraissaient si convaincus, non seulement de la nécessité de leurs actes, mais de l'utilité et de l'importance de leur œuvre, qu'il était difficile d'admettre que tous fussent fous ; et, d'autre part, il ne pouvait croire à sa propre folie, car il avait conscience de la clarté de sa pensée. Aussi ne savait-il que résoudre.

Ce que Nekhludov avait vu durant ces trois mois se présentait à lui sous la forme suivante : parmi les hommes qui vivent en liberté, on choisit, avec l'aide des tribunaux et de l'administration, ceux qui sont les plus vifs, les plus ardents, les plus impressionnables, les mieux doués, les plus forts, les moins rusés et les moins prudents, et ces hommes, nullement plus coupables et plus dangereux pour la société que ceux qu'on laisse en liberté, premièrement, on les arrête, on les enferme dans les prisons, dans les étapes, les bagnes, où on les maintient des mois, des années, dans une oisiveté complète, dans l'insouciance de la vie matérielle, loin de la nature, de la famille, du travail, c'est-à-dire en dehors de toutes les conditions naturelles et morales de la vie. Deuxièmement, dans ces divers établissements, ces hommes sont soumis à toutes sortes d'humiliations inutiles : chaînes, têtes rasées, vêtements dégradants ; c'est-à-dire qu'on leur enlève le principal moteur de la vie morale des faibles : le souci de l'opinion publique, la honte, le sentiment de la dignité humaine.

Troisièmement, leur vie étant constamment menacée, sans parler des cas exceptionnels tels que les insulations, les noyades, l'incendie, les maladies épidémiques, les mauvais traitements, si fréquents dans les lieux de détention, ils se trouvent dans cet état où l'homme le meilleur, le plus moral, commet, par instinct de conservation, les actes les plus cruels et les excuse chez les autres. Quatrièmement, ces hommes sont obligés de subir la promiscuité de créatures exceptionnellement perverses (surtout par ces mêmes institutions) : des débauchés, des assassins, des malfaiteurs, qui agissent comme le levain dans la pâte sur tous ces hommes encore incomplètement dépravés par les moyens répressifs employés à leur égard. Cinquièmement, à tous ces hommes qui ont subi ce traitement, on inculque par les moyens les plus convaincants, c'est-à-dire par les actes les plus cruels exercés sur eux-mêmes : par le martyre des enfants, des femmes, des vieillards ; par la bastonnade, par les primes accordées à ceux qui aident à capturer les fuyards ; par la séparation des époux et l'union forcée des femmes avec des hommes étrangers ; par la fusillade, par la pendaison, par tout cela on leur inculque de la façon la plus convaincante que les violences, les cruautés de toutes sortes, non seulement ne sont pas interdites mais même sont autorisées par le gouvernement quand cela lui est avantageux. Par conséquent cela doit être

d'autant plus permis à ceux qui subissent le joug, la misère et le malheur.

On dirait que ces institutions ont été inventées exprès pour amener tout le vice, toute la dépravation à un degré qu'ils n'eussent pu atteindre dans toute autre condition, et cela afin de les répandre ensuite sur une vaste échelle, parmi tout le peuple. « Il semble qu'on se soit posé ce problème : trouver le moyen le meilleur et le plus sûr pour dépraver le plus grand nombre possible d'hommes », songeait Nekhludov en réfléchissant à tout ce qui se passait dans les prisons et les étapes. Des centaines de milliers d'êtres sont amenés chaque année au plus haut degré de corruption, et quand ils sont tout à fait dépravés, on les relâche, afin qu'ils répandent dans les couches populaires la dépravation acquise dans les prisons.

Dans les prisons de Tumène, d'Ekaterinebourg, de Tomsk, et dans les étapes, Nekhludov avait vu avec quel succès est atteint ce but que semble poursuivre la société. Des créatures simples, ordinaires, pénétrées des principes habituels de la morale sociale russe, paysanne, chrétienne, abandonnaient ces notions, et, dans les prisons, en acquéraient de nouvelles, consistant surtout à reconnaître comme légitimes et profitables toutes humiliations et toutes violences infligées à une créature humaine. Les hommes qui avaient vécu en prison avaient acquis cette conviction : qu'étant

donné les traitements qu'ils subissaient, toutes les lois morales de respect et de compassion envers l'homme, professées par les maîtres ecclésiastiques et les moralistes, sont en réalité abrogées et qu'ils n'ont pas à s'y soumettre. Nekhludov avait observé cela chez tous les prisonniers qu'il connaissait : chez Fedorov, chez Makar et même chez Tarass qui, après deux mois de la vie des étapes, avait stupéfait Nekhludov par l'immoralité de ses raisonnements. En route Nekhludov apprit également que les prisonniers qui s'enfuient dans les marécages entraînent avec eux des compagnons qu'ils tuent et se nourrissent de leur chair. Il avait vu de ses yeux un homme accusé de cette monstruosité et l'avouer. Et le plus terrible, c'est que ce cas d'anthropophagie n'était pas isolé mais se répétait constamment.

Seule une culture particulière du vice, comme elle se pratique par ces institutions, avait pu amener un Russe à l'état auquel était arrivé le vagabond, précurseur de toute la nouvelle doctrine de Nietzsche, qui considérait que tout est possible, que rien n'est interdit, et qui répandait cette doctrine d'abord parmi les prisonniers, et ensuite dans le peuple.

L'unique explication de tout ce qui se faisait pouvait être le désir d'enrayer les crimes, d'effrayer, de corriger, et de venger légalement, ainsi qu'on l'écrit dans les livres. Mais en réalité, rien

de tout cela n'existait. Au lieu de limiter les crimes, on ne faisait que les propager; au lieu d'intimider on ne faisait qu'encourager les criminels dont beaucoup, par exemple les vagabonds, se constituaient volontairement prisonniers; au lieu de corriger, on développait la contagion systématique de tous les vices. Et quant au désir de la vengeance, non seulement il n'était pas apaisé par les punitions légales, mais on le faisait naître dans le peuple là où il n'existait pas.

« Mais alors pourquoi font-ils tout cela? » se demandait Nekhludov; et il ne trouvait point de réponse.

Ce qui l'étonnait le plus, c'est que tout cela ne se faisait point par hasard, par malentendu, exceptionnellement, mais que cela se faisait toujours, depuis des centaines d'années, avec cette seule différence, que jadis on arrachait aux prisonniers les narines, qu'on leur coupait les oreilles, qu'on les marquait au fer rouge, qu'on les trainait sur des tringles de fer, tandis que maintenant on leur mettait des menottes et les conduisait à la vapeur et non sur des charrettes.

Les fonctionnaires prétendaient que les faits dont s'indignait Nekhludov tenaient à l'imperfection des lieux de détention et de déportation, et que tout cela pouvait être amélioré par la création de prisons mieux agencées; mais cette explication ne satisfaisait point Nekhludov, car il sentait

que tout ce qui le révoltait ne provenait pas de l'aménagement plus ou moins confortable des lieux de détention. Il avait lu qu'il existait des prisons perfectionnées, à sonneries électriques, et l'électrocution recommandée par Tarde; mais ces violences perfectionnées l'indignaient encore davantage.

Ce qui, surtout, révoltait Nekhludov, c'est que dans les tribunaux, dans les ministères, des hommes recevaient de fortes sommes, extorquées au peuple, simplement pour lire dans des livres écrits par des fonctionnaires comme eux, et pour le même motif, un article correspondant à chaque acte contraire aux lois qu'ils ont écrites, en vertu duquel article ils envoient des hommes quelque part où ils ne les voient plus et où ceux-ci, abandonnés au plein pouvoir de chefs, de surveillants, de soldats cruels et abrutis, périssent par millions, moralement et physiquement.

Mieux renseigné sur les prisons et les étapes, Nekhludov avait pu s'apercevoir que tous les vices qui se développent parmi les prisonniers : l'ivrognerie, le jeu, la cruauté et tous les effroyables crimes commis par eux, y compris l'anthropophagie, ne sont nullement dus au hasard ou à la dégénérescence du type criminel, à la monstruosité, comme le prétendent au profit du gouvernement les savants bornés, mais qu'ils sont la conséquence fatale d'une erreur inexplicable qui

consiste à croire que des hommes en peuvent punir d'autres. Nekhludov comprenait que l'anthropophagie commence non dans le marécage, mais dans les ministères, dans les comités et les bureaux dont le marécage n'est que le couronnement. Il s'apercevait que son beau-frère, par exemple, comme d'ailleurs tous les magistrats, les fonctionnaires, depuis l'huissier jusqu'au ministre, se soucient fort peu de la justice ou du bien du peuple, dont ils parlent, mais que tous ne veulent que les roubles qu'on leur paie pour accomplir l'œuvre d'où résultent toute cette dépravation et toute cette souffrance. Cela était trop évident.

« Est-il possible que tout cela ne soit que la conséquence d'un malentendu? Ne pourrait-on assurer à tous ces fonctionnaires leurs traitements et même leur donner une gratification pour qu'ils ne fassent pas ce qu'ils font? » se demandait Nekhludov. Ainsi songeant, après le deuxième chant du coq, malgré les puces qui, au moindre choc, jaillissaient autour de lui comme d'une fontaine, il s'endormit profondément.

Quand Nekhludov se réveilla, les charretiers étaient partis depuis longtemps; l'hôtesse, qui buvait son thé, essuya de son mouchoir son gros cou en sueur et entra lui dire qu'un soldat de l'escorte avait apporté un billet. Le billet était de Marie Pavlovna. Elle écrivait que la crise de Kritsov était plus sérieuse qu'on ne l'avait cru. « D'abord nous voulions le laisser ici et rester avec lui, mais on ne nous l'a pas permis; nous l'emmenons donc avec nous, mais nous craignons tout. Tâchez, une fois à la ville, d'obtenir, si on l'y laisse, qu'on autorise quelqu'un de nous à y rester avec lui. Si, pour cela, il était nécessaire de l'épouser, bien entendu, je suis prête à le faire. »

Nekhludov envoya le garçon de l'auberge au relais de poste pour faire atteler les chevaux, et se hâta de préparer ses bagages. Il n'avait pas fini

de boire son second verre de thé quand la troïka de poste, les clochettes sonnantes et les roues résonnant sur la boue durcie comme de la pierre, s'arrêta devant le perron. Après avoir réglé sa note à l'hôtesse au gros cou, Nekhludov quitta vivement l'auberge et monta dans la voiture en donnant l'ordre d'aller le plus vite possible, afin de rattraper le convoi. Et de fait, non loin du village, il rejoignit les charrettes chargées des sacs et des malades, s'avancant sur la boue glacée qui commençait à dégeler. (Il n'y avait pas d'officier ; il était parti en avant.) Les soldats, qui avaient certainement bu, bavardaient gaiement, en marchant derrière et sur les deux côtés de la route. Les charrettes étaient en grand nombre. Dans chacune de celles de devant, se trouvaient entassés, six par six, les condamnés de droit commun impotents, et dans chacune des trois dernières, trois condamnés politiques. Dans la toute dernière, il y avait Novodvorov, Grabetz et Kondratiev ; dans la deuxième, Rantzeva, Nabatov et la femme souffrant de rhumatismes, à qui Marie Pavlovna avait cédé sa place. Dans la troisième, sur du foin et des oreillers, était étendu Krilstov. Marie Pavlovna était assise près de lui, sur le rebord. Nekhludov arrêta sa voiture près de celle de Krilstov et s'approcha de lui. Un des soldats de l'escorte, qui avait bu beaucoup, agita le bras, mais ce geste n'arrêta pas Nekhludov, il s'appro-

cha davantage de la charrette, marchant à côté et la main appuyée contre le rebord.

Kriltsov en pelisse courte et en bonnet d'astrakan, la bouche bandée d'un mouchoir, semblait encore plus pâle et plus maigre. Ses beaux yeux paraissaient particulièrement grands et brillants. Sans cesse secoué par les cahots, il ne quittait pas des yeux Nekhludov, et quand celui-ci s'informa de sa santé, il se borna à fermer les yeux et à tourner la tête d'un air mécontent. On voyait que toute son énergie se dépensait à supporter les cahots de la charrette. Marie Pavlovna était assise à l'autre extrémité. Elle échangea avec Nekhludov un regard significatif qui exprimait toute son inquiétude sur l'état de Kriltsov, mais elle dit aussitôt d'un ton naturel et assez haut pour que sa voix dominât le bruit de roues :

— L'officier a dû avoir honte ! On a enlevé les menottes à Bouzovkine. Il porte lui-même sa fillette, et avec lui marchent Katia, Simonson, et, à ma place, Verotchka.

Kriltsov prononça quelques paroles indistinctes, en désignant Marie Pavlovna, puis, fronçant les sourcils, et, visiblement, retenant sa toux, il hocha la tête. Nekhludov approcha son oreille pour mieux entendre. Alors Kriltsov dégagea sa bouche du foulard et murmura :

— Maintenant, c'est beaucoup mieux ! Pourvu que je ne prenne pas froid !

Nekhludov inclina la tête en signe d'assentiment et échangea un regard avec Marie Pavlovna.

— Eh bien! Où en est le problème des trois corps? murmura Krittsov en souriant péniblement. Solution difficile?

Nekhludov ne comprit pas, mais Marie Pavlovna lui expliqua qu'il s'agissait du fameux problème concernant les relations des trois corps : le soleil, la lune et la terre, et que Krittsov, en plaisantant, avait imaginé de comparer à ce problème les relations existant entre Nekhludov, Katucha et Simonson. Krittsov confirma d'un signe de tête l'exactitude de l'explication de Marie Pavlovna.

— La solution ne dépend pas de moi, dit Nekhludov.

— Avez-vous reçu mon billet? Le ferez-vous? demanda Marie Pavlovna.

— Certainement, répondit Nekhludov. Puis, voyant le mécontentement réapparaître sur le visage de Krittsov, il rejoignit sa voiture, y monta et se tint aux deux rebords, à cause des secousses de la chaussée non pavée. Il s'efforça de dépasser le convoi des capotes grises et des pelisses des prisonniers qui allaient deux par deux, et qui s'échelonnait sur une étendue d'une verste. De l'autre côté de la route, Nekhludov reconnut le fichu bleu de Katucha, le paletot noir de Véra Efrémovna, la veste et le bonnet de tricot de

Simonson ainsi que ses bas de laine blanche, encerclés de courroies, comme des sandales. Il marchait à côté des femmes et causait avec animation.

En apercevant Nekhludov, les femmes le saluèrent, et Simonson souleva son bonnet d'un air solennel. Nekhludov, n'ayant rien à leur dire, les dépassa sans arrêter son cocher.

Quand la voiture se trouvait sur la route unie, le cocher accélérait l'allure, mais il devait s'écartier à chaque instant pour contourner les chariots qui avançaient de chaque côté de la route.

Le chemin, creusé de profondes ornières, traversait une épaisse forêt de bouleaux et de mélèzes, dont les feuilles, prêtes à tomber, se revêtaient de couleur de sable. A mi-chemin la forêt cessa; des deux côtés apparurent des champs, puis les croix d'or et les coupoles d'un monastère. La journée promettait d'être belle; les nuages se dissipèrent; le soleil se leva au-dessus de la forêt, et le feuillage humide, et les flaques d'eau, et les coupoles et les croix de l'église se mirent à scintiller sous ses rayons. Devant, à droite, dans le lointain violet, des montagnes apparurent. La troïka entra dans un grand village, précédant la ville. La rue était pleine de gens, russes et aborigènes, ceux-ci dans leurs étranges bonnets et leurs amples vêtements. Hommes et femmes, entre-

mêlés d'ivrognes, grouillaient et bourdonnaient devant les boutiques, les cabarets, les débits et devant les charrettes. On sentait le voisinage de la ville.

Le cocher, voulant évidemment parader, fouetta et rassembla son cheval de droite, se mit de côté sur son siège, pour porter les guides à droite, puis lança la voiture sur la longue rue et ne s'arrêta que près de la rivière, à l'endroit du passage à bac. Le bac se trouvait alors au milieu de la rivière rapide et revenait de ce côté. Là une vingtaine d'attelages attendaient. Nekhludov, cependant, n'eut pas longtemps à attendre. Le bac allait contre le courant, mais porté par la rapidité de l'eau, il aborda bientôt le ponton.

Les passeurs, de forts gaillards musculeux, aux larges épaules, en pelisses de peau de mouton, silencieusement et adroitement jetèrent les amarres et les fixèrent aux poteaux ; ayant ensuite abaissé le tablier, ils laissèrent sortir les charrettes qu'ils avaient passées, puis se mirent à embarquer les autres en serrant côte à côte les chevaux effrayés par l'eau. La large et rapide rivière battait le flanc des barques qui soutenaient le bac, et le câble se tendait. Quand le bac fut rempli, que la voiture de Nekhludov, dont les chevaux dételés étaient serrés de tous côtés, fut embarquée, les passeurs repoussèrent le bac sans se soucier des prières de ceux qui n'avaient pu

trouver place, relevèrent le tablier, détachèrent les amarres et prirent le large.

Sur le bac se fit le silence, troublé seulement par les piétinements des passeurs et le bruit des sabots des chevaux frappant sur les planches.

XXI

Nekhludov se tenait debout au bord du bac, en regardant la large et rapide rivière. Dans son imagination deux images passaient tour à tour : la tête cahotée de Kritsov irrité, qui agonisait ; et le visage de Katucha, marchant d'un pas ferme au bord de la route, à côté de Simonson. L'une d'elles : celle de Kritsov mourant — et ne se préparant pas à la mort — était effrayante et triste. L'autre, celle de la courageuse Katucha, ayant trouvé l'amour d'un homme tel que Simonson, et marchant désormais fermement et sûrement dans la voie du bien, eût dû réjouir Nekhludov ; et cependant elle lui était si pénible qu'il ne pouvait supporter cette impression.

Apporté de la ville, un tintement, le tremblement de cuivre d'une grande cloche, vibrait à la surface de l'eau. Le cocher de poste, qui se tenait

près de Nekhludov, et tous les passagers, se découvrirent et firent le signe de la croix. Seul un petit vieillard en guenilles, qui se tenait plus près du bord que les autres, et que Nekhludov n'avait pas aperçu tout d'abord, ne se signa point, et fixa les yeux sur Nekhludov. Ce vieillard était vêtu d'un caftan rapiécé, d'un pantalon de drap et chaussé de souliers éculés; sur son dos pendait un petit sac, et il était coiffé d'un haut bonnet de fourrure toute rongée.

— Et toi, vieux, pourquoi ne pries-tu pas? lui demanda le cocher de Nekhludov en remettant son bonnet. Tu n'es donc pas baptisé?

— Et qui prier? répartit d'un air résolu et provocant le vieillard loqueteux, en prononçant rapidement les syllabes.

— Dieu, naturellement! fit le cocher d'un ton ironique.

— Et sais-tu où il est? Tu le connais, ton Dieu?

Il y avait quelque chose de si sérieux, de si grave dans l'expression du vieillard, que le cocher, sentant avoir affaire à un homme fort, se troubla légèrement, mais il n'en laissa rien paraître, et ne voulant pas avoir le dessous, devant le public attentif, il répartit vivement :

— Où? On le sait : au ciel!

— Tu as été au ciel?

— Que j'y sois allé ou non, tout le monde sait qu'il faut prier Dieu!

— Personne n'a jamais vu Dieu! C'est son Fils, de même essence, étant dans le sein du Père, qui l'a révélé, répliqua le vieillard avec la même vivacité, et d'un air grave et sombre.

— C'est-à-dire que tu n'es pas chrétien. Tu es un païen. Tu pries dans le vide! dit le cocher en passant le manche de son fouet dans sa ceinture et arrangeant les harnais de son cheval.

Quelqu'un rit.

— Et toi, grand-père, de quelle religion es-tu? demanda un paysan d'un certain âge, qui se tenait au bord du bac à côté de ses chevaux.

— Je n'ai aucune religion. Je ne crois à personne qu'en moi, répondit le vieillard avec la même vivacité et la même décision.

— Et comment peut-on croire en soi-même? demanda Nekhludov, intervenant dans la conversation. On peut se tromper.

— Cela jamais, répliqua résolument le vieillard en secouant la tête.

— Pourquoi donc y a-t-il diverses religions? continua Nekhludov.

— Il existe différentes religions, précisément parce que l'on croit dans les autres au lieu de croire en soi. Moi aussi j'ai cru dans les autres et j'ai erré comme dans la brousse. Je m'y suis égaré au point de ne plus espérer en sortir. Les vieux croyants, les nouveaux croyants, les Soubbotniki, les Khlisti, les Popovtsy, les Bezpopovtsy, les Aus-

triak, les Molokhans, les Skoptzy, chacun vante sa religion. Et alors tous se sont dispersés comme de jeunes chiens encore aveugles. Les religions sont nombreuses, mais l'Esprit est un. Il est en toi, en moi, en lui. Cela veut dire que chacun doit croire on l'esprit qui est en lui, et alors tous seront unis. Que chacun croie en soi, et tous seront unis.

Le vieillard parlait haut, en promenant son regard autour de lui, avec le désir évident de se faire entendre du plus grand nombre possible de personnes.

— Y a-t-il longtemps que vous prêchez cela? lui demanda Nekhludov.

— Moi? depuis très longtemps. Voilà vingt-deux ans qu'ils me persécutent.

— Et comment cela?

— Comme on a persécuté Christ, on me persécute. On m'arrête, on me traîne devant les tribunaux, chez les popes, les docteurs, et les pharisiens; on m'a même enfermé dans une maison de fous. Mais on ne peut rien sur moi, parce que je suis libre! « Comment t'appelles-tu? » qu'on me demande. Ils croient que je me donnerai un nom quelconque. Mais je n'en accepte aucun. J'ai tout renié. Je n'ai ni nom, ni pays, ni patrie; je n'ai rien. Je suis moi. Comment on m'appelle? Un homme! « Et quel âge as-tu? » Je réponds : — « Moi, je ne compte pas les années, et il m'est

impossible de les compter, car je fus et serai toujours! » — « Et ton père, et ta mère? » qu'ils disent. — « Je n'ai ni père ni mère, que je répons, excepté Dieu et la terre. Dieu c'est mon père; la terre c'est ma mère! » — « Et le tzar, qu'on me dit, tu le reconnais? » — « Pourquoi ne pas le reconnaître? Il est son tzar à lui; moi je suis mon tzar à moi. » — « Tiens, qu'ils disent, impossible de parler avec toi! » Moi je répons : « Je ne te demande pas de parler avec moi. » Et c'est ainsi qu'on me tourmente.

— Où allez-vous, maintenant? lui demanda Nekhludov.

— Je vais où Dieu me mène. Je travaille quand je trouve de l'ouvrage; quand je n'en ai pas, je mendie, termina le vieillard en remarquant que le bac abordait à l'autre rive; et il regarda victorieusement ses auditeurs

Le bac aborda. Nekhludov tira son porte-monnaie et offrit de l'argent au vieillard. Celui-ci refusa.

— Ça, je ne le prends pas. Je n'accepte que du pain, dit-il.

— Pardonne-moi!

— Je n'ai pas à te pardonner. Tu ne m'as pas offensé. On ne peut pas s'offenser, dit le vieillard, en remettant sur son épaule le sac qu'il avait déposé.

Quand la voiture de poste fut débarquée, on réattela les chevaux.

— Vous êtes bien bon de lui avoir parlé, monsieur, dit le cocher à Nekhludov, quand celui-ci, ayant donné un pourboire au robuste passeur, remonta dans la voiture, un vagabond comme ça !

Après avoir gravi la montée, le cocher se tourna :

— A quel hôtel faut-il vous conduire ?

— Quel est le meilleur ?

— Mais quoi de mieux que l'hôtel de Sibérie. Chez Dukov on est bien aussi.

— Où tu voudras.

Le cocher se plaça de nouveau de côté sur son siège et stimula l'attelage. Cette ville était pareille à toutes les villes : les mêmes maisons à pignons et aux toits verts, la même cathédrale, les mêmes boutiques, les mêmes magasins dans la rue principale, et jusqu'aux mêmes sergents de ville. Seulement presque toutes les maisons étaient en bois et les rues non pavées. Dans l'une de ces rues, le cocher arrêta la troïka devant le perron d'un hôtel. Dans cet hôtel pas une chambre n'était

libre, et il fallut aller à l'autre. Dans celui-ci il y avait une chambre de disponible, et Nekhludov, pour la première fois depuis deux mois, se retrouva dans les conditions de propreté et de commodité relatives, auxquelles il était habitué. La chambre donnée à Nekhludov n'était pas très luxueuse, mais après les voitures de poste, les auberges et les relais, il éprouvait un grand soulagement. Avant tout, il voulait se débarrasser des poux dont il n'avait pu se défaire complètement depuis qu'il visitait les étapes. Dès qu'il eut ouvert ses bagages, il alla au bain, et de là, après avoir revêtu ses habits de ville : chemise empesée, pantalon portant la trace du pli, redingote et pardessus, il se rendit chez le gouverneur de la province. Le portier de l'hôtel héla une voiture attelée d'un cheval kzirghise, de bonne taille et bien nourri, qui déposa Nekhludov devant un vaste et beau bâtiment, près duquel se tenaient des sentinelles et un agent de police. Devant et derrière la maison s'étendait un jardin où, parmi les branches dénudées des trembles et des bouleaux, apparaissait la verdure des pins, des sapins et des mélèzes.

Le général était souffrant et ne recevait pas. Mais Nekhludov insista auprès du valet de chambre pour faire passer sa carte. Le valet revint avec une réponse favorable.

— On a ordonné de vous recevoir.

L'antichambre, le valet, le planton, l'escalier, le salon avec son brillant parquet ciré, tout cela rappelait Pétersbourg, sauf que c'était moins propre et plus majestueux. On fit entrer Nekhludov dans le cabinet de travail.

Le général, un homme sanguin, bouffi, le nez en pomme de terre, des bosses sur le front et le crâne chauve, des poches sous les yeux, était assis, enveloppé d'une robe de chambre tatare en soie, une cigarette à la main, et buvait le thé dans un verre à support d'argent.

— Bonjour, cher monsieur ! Excusez-moi de vous recevoir en robe de chambre. Mais cela vaut mieux que pas du tout, dit-il en refermant le vêtement sur son cou puissant, plissé par derrière. Je ne suis pas très bien portant et ne sors pas. Qu'est-ce qui vous amène dans notre lointain pays ?

— J'accompagne un convoi de prisonniers où se trouve une personne qui me touche de près, répondit Nekhludov ; et je suis venu solliciter Votre Excellence en faveur de cette personne, et encore pour autre chose.

Le général aspira la fumée de sa cigarette, but une gorgée de thé, éteignit sa cigarette dans un cendrier de malachite ; et, fixant sur Nekhludov ses yeux étroits, brillants, noyés par la graisse, il l'écouta attentivement. Il ne l'interrompit que pour lui demander s'il désirait fumer.

Ce général appartenait à la catégorie de ces militaires savants, qui croient possible de concilier l'esprit libéral, humanitaire, avec leur profession. Mais, intelligent et bon par nature, il n'avait point tardé à s'apercevoir de son erreur et de cette constante contradiction avec soi-même, et il s'était adonné sans cesse davantage à l'habitude, si répandue parmi les militaires, de boire de l'eau-de-vie ; et cette habitude était devenue chez lui si forte, qu'après trente-cinq ans de service dans l'armée, il était devenu ce que les médecins appellent un alcoolique. Il était tout imprégné d'alcool. Il lui suffisait de prendre un peu de liquide pour ressentir aussitôt les effets de l'ivresse. Boire du vin était pour lui un tel besoin, qu'il ne pouvait vivre sans cela, et chaque jour, vers le soir, il était complètement gris, mais il s'était si bien fait à cet état qu'il ne titubait pas, ne divaguait pas. Si même cela lui arrivait, il occupait un poste si élevé, si prépondérant, que toute sottise dite par lui passait pour quelque chose de sensé. C'était seulement le matin, précisément à l'heure de la visite de Nekhludov, qu'il ressemblait à un homme intelligent, pouvait comprendre ce qu'on lui disait et justifiait avec plus ou moins de vérité le proverbe qu'il aimait à répéter : « Ivre mais intelligent, deux qualités en lui ! » Dans les hautes sphères, on savait qu'il buvait, mais on savait aussi qu'il était plus instruit

que les autres, — bien que son instruction se fut arrêtée là où l'avait trouvée l'alcoolisme, — hardi, habile, représentatif, sachant garder de la tenue, même en état d'ébriété. C'est pourquoi on l'avait nommé et le maintenait à ce poste en vue et délicat.

Nekhludov lui raconta que la personne à laquelle il s'intéressait, une femme, avait été injustement condamnée et qu'il avait introduit en sa faveur un recours en grâce adressé à l'Empereur.

— Parfait ! Et alors ? dit le général.

— On m'a promis, de Pétersbourg, que je serai instruit du sort de cette femme au plus tard, dans le courant de ce mois, et ici même...

Sans cesser de tenir les yeux fixés sur Nekhludov, le général avança ses doigts courts sur la table, sonna et continua à écouter sans mot dire, en fumant et toussant d'une façon particulièrement bruyante.

— Alors, je voudrais vous demander, si la chose est possible, de retenir cette femme ici, jusqu'à l'arrivée de la réponse.

Le valet de chambre, en tenue militaire, entra.

— Va demander si Anna Vassilievna est levée ! dit le général à son ordonnance, et apporte encore du thé. — Et ensuite ? fit le général, s'adressant à Nekhludov.

— Ma seconde requête, poursuivit Nekhludov,

concerne un prisonnier politique qui fait partie du même convoi.

— Ah! ah! fit le général, avec un hochement de tête significatif.

— Il est très malade, mourant même. On va sans doute le laisser ici, à l'hôpital. Alors une des condamnées politiques voudrait demeurer auprès de lui.

— Elle n'est pas sa parente?

— Non. Mais elle serait prête à l'épouser, si cela lui permettait de rester auprès de lui.

Le général, sans mot dire, et sans cesser de fumer, fixa ses yeux brillants sur Nekhludov, avec le désir évident de troubler son interlocuteur par son regard.

Quand Nekhludov eut terminé, il prit un livre sur la table, mouilla ses doigts pour le feuilleter plus rapidement, puis, ayant trouvé l'article concernant le mariage, il le lut.

— A quoi est-elle condamnée? demanda-t-il en relevant les yeux.

— Elle? Aux travaux forcés.

— Dans ce cas, la situation des condamnés ne serait nullement modifiée du fait du mariage.

— Mais...

— Permettez! Si elle épousait un homme libre, elle devrait quand même subir sa peine. La question est de savoir qui est condamné à la peine la plus forte, elle ou lui?

— Tous deux sont condamnés aux travaux forcés.

— Alors, ils sont quittes ! fit en riant le général. La même punition pour lui et pour elle. Lui, on peut le laisser, pour cause de maladie, continuait-il, et il va sans dire qu'on fera tout ce qui sera possible pour adoucir son sort. Mais elle, si même elle se mariait avec lui, elle ne pourrait rester ici...

— Madame la générale prend le café ! annonça le valet.

— Au reste, je vais y réfléchir. Comment s'appellent-ils ? Inscrivez ici.

Nekhludov inscrivit les noms.

— Et cela non plus, je ne puis le permettre, répondit le général à Nekhludov qui le priait de lui laisser voir le malade. Ce n'est pas que je vous soupçonne, dit-il ; mais vous vous intéressez à lui et aux autres, et vous avez de l'argent. Or, ici, tout est à acheter. On me dit de détruire la vénalité ! Comment y parvenir, puisque tous sont à vendre ! Et moins le fonctionnaire est élevé, plus il en prend. Comment puis-je contrôler un homme à une distance de cinq mille *verstes* ? Chacun d'eux est un petit tzar, comme moi ici, d'ailleurs ! dit-il en riant. Vous avez eu, certainement, des entrevues avec les condamnés politiques : vous avez donné de l'argent et on vous a laissé passer, fit-il avec un sourire. N'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai.

— Je comprends que vous ayez fait cela. Vous voulez voir un condamné politique. Vous avez pitié de lui, et le surveillant-chef ou un soldat de l'escorte accepte votre argent parce qu'il ne reçoit pour tout traitement que quelques kopeks, et qu'il a une famille. A sa place, ou à la vôtre, j'agisrais comme vous et lui. Mais à ma place, à moi, je ne puis me permettre la moindre infraction à la lettre de la loi, et cela parce que je suis un homme qui peut être accessible à la pitié. Je suis chargé d'exécuter d'une certaine façon des ordres donnés ; on a eü confiance en moi, et je dois justifier cette confiance. Eh bien ! cette question est réglée. Et maintenant racontez-moi ce qui se passe chez vous, dans la métropole ?

Le général se mit à questionner, à raconter, moins pour apprendre des nouvelles que pour faire valoir à la fois son importance et son affabilité.

XXIII

— Eh bien! Où êtes-vous descendu? Chez Dukov? On y est aussi mal qu'ailleurs! Mais venez dîner avec nous, ajouta le général en reconduisant Nekhludov. A cinq heures. Parlez-vous anglais?

— Oui, je parle anglais.

— Voilà qui va bien! Voyez-vous, un touriste anglais est arrivé ici. Il étudie la déportation et la détention en Sibérie. Précisément, il dine chez nous; venez donc aussi. Nous dinons à cinq heures, et ma femme exige l'exactitude. En même temps je vous donnerai la réponse au sujet de cette femme et aussi du malade. Peut-être pourra-t-on laisser quelqu'un auprès de lui.

Nekhludov prit congé du général, puis, se sentant en veine d'activité, il se rendit à la poste.

Le bureau de poste était une pièce basse et voûtée; derrière les guichets, les employés, assis, dis-

qu'il lui proposait n'était que fictif et n'avait pour but que d'alléger sa situation. Maintenant, rien n'empêchait plus la vie commune. Et Nekhludov n'y était pas préparé. Puis il y avait aussi ses rapports avec Simonson? Que signifiaient ses paroles de la veille? Et si elle consentait à s'unir à Simonson, serait-ce bien ou mal? Ne sachant que répondre à ces questions, il les éloigna. « Tout cela se décidera après, se dit-il. Maintenant, le plus pressé est de la voir, de lui communiquer l'heureuse nouvelle, et de la faire mettre en liberté. » Il croyait suffisante pour cela la copie qu'il avait entre ses mains. En sortant du bureau de poste, il se fit conduire à la prison.

Bien que le général ne l'eût pas autorisé à visiter la prison, Nekhludov qui savait par expérience que souvent on obtient facilement des inférieurs ce que les autorités supérieures vous refusent, résolut d'essayer de pénétrer dans la prison, maintenant, afin d'apprendre la bonne nouvelle à Katucha, peut-être la faire sortir de prison, et s'informer en même temps de la santé de Krittsov et lui faire part, ainsi qu'à Marie Pavlovna, de la réponse du général.

Le directeur de la prison était un homme grand et trapu, imposant, moustachu, avec des favoris qui descendaient aux coins de la bouche. Il fit à Nekhludov un accueil très sévère et lui déclara nettement que, sans autorisation des chefs, il ne

pouvait admettre les étrangers. Nekhludov lui ayant objecté qu'on le laissait entrer, même dans les capitales, le directeur répondit :

— Cela est fort possible ; mais moi je ne permets pas !

Son ton signifiait : « Vous autres, messieurs de la capitale, vous croyez nous étonner ; mais nous, même dans la Sibérie orientale, nous connaissons imperturbablement la loi et nous vous le ferons voir ! »

La copie du décret de la Chancellerie particulière de Sa Majesté n'eut pas plus d'effet sur le directeur de la prison.

Il refusa tout net d'admettre Nekhludov dans les murs de la prison. Quant à la naïveté de Nekhludov, supposant que Maslova pouvait être libérée sur le vu de cette simple copie, il répondit par un sourire méprisant, et déclara que pour mettre un prisonnier en liberté, il lui fallait un ordre de son chef hiérarchique. Tout ce qu'il pouvait promettre, c'était d'informer Maslova de sa grâce et de ne pas la détenir même une heure de plus dès qu'il aurait reçu l'ordre de ses chefs.

Il refusa également de le renseigner sur la santé de Kriltsov, il ajouta qu'il n'avait pas même le droit de dire qu'il y avait ici un prisonnier de ce nom. Ainsi Nekhludov, sans avoir rien pu obtenir, remonta dans sa voiture et regagna son hôtel.

La sévérité du directeur avait une autre raison :

la prison renfermait deux fois plus de détenus qu'elle devait en contenir normalement, et une épidémie de typhus y régnait en ce moment. Et le cocher qui conduisait Nekhludov lui raconta en route que la population baissait beaucoup dans la prison. « Je ne sais quelle maladie les emporte, mais on en enterre jusqu'à vingt par jour », disait-il.

XXIV

Malgré l'insuccès de sa démarche à la prison, Nekhludov, toujours dans le même état d'activité fébrile, se rendit à la Chancellerie du gouverneur, afin de demander si l'avis officiel de la grâce de Maslova y était arrivé. Le papier ne s'y trouvait pas, et Nekhludov, rentrant à l'hôtel, écrivit aussitôt à Sélénine et à son avocat. Sa correspondance terminée, il regarda sa montre ; il était l'heure d'aller dîner chez le général.

Mais de nouveau, en route, il fut obsédé par cette pensée : comment Katucha accepterait-elle sa grâce ? Où l'enverrait-on ? Comment vivrait-il avec elle ? Que fera Simonson ? Quelle attitude gardera-t-elle vis-à-vis de lui ? Il se rappela le changement survenu en elle. Il se remémora aussi son passé.

« Il faut oublier, l'effacer ! » se dit-il, et de nouveau il se hâta de ne point penser à cela. « On verra

plus tard », se dit-il. Et il se mit à réfléchir à ce qu'il dirait au général.

Le dîner du général, organisé avec ce luxe des gens riches et des fonctionnaires haut placés, auquel était accoutumé Nekhludov, lui fit un plaisir tout particulier après la longue privation non seulement de ce luxe, mais même du plus élémentaire confort.

La maîtresse de la maison, une grande dame pétersbourgeoise du vieux temps, ancienne demoiselle d'honneur de la Cour de Nicolas I^{er}, parlait parfaitement le français, et le russe comme une étrangère. Elle se tenait très droite, et, dans ses mouvements de mains, elle ne détachait pas ses coudes de sa taille. A son mari, elle témoignait une considération tranquille, légèrement triste, et se montrait très affable pour ses hôtes, mais différemment, suivant leur importance. Elle accueillit Nekhludov en familier, avec cette admiration fine, imperceptible, grâce à laquelle Nekhludov se rappela de nouveau tous ses mérites, et se sentit pleinement satisfait. Elle lui donna à entendre qu'elle connaissait le motif, un peu singulier, mais honorable, de son voyage en Sibérie, et qu'elle le tenait pour un homme exceptionnel. Cette flatterie délicate et le luxe élégant qui remplissait la maison du général, firent que Nekhludov s'abandonna tout entier au plaisir de ce riche décor, de la bonne chère, de la conversation avec des personnes dis-

tinguées et de son monde, comme si tout ce qui s'était passé ces temps derniers n'était qu'un rêve dont il s'éveillait pour revenir à la réalité.

A ce diner, outre les familiers de la maison, — la fille du général avec son mari, et l'aide de camp, — il y avait l'Anglais, un propriétaire de mines d'or, un gouverneur de passage, venu du fond de la Sibérie. Toutes ces personnes parurent très agréables à Nekhludov.

L'Anglais, un homme bien portant, rouge, parlant fort mal le français, mais très bien et même éloquemment l'anglais, avait beaucoup vu, et il racontait des choses intéressantes sur l'Amérique, les Indes, le Japon et la Sibérie.

Le jeune propriétaire de mines d'or, fils de paysans, portait des vêtements faits à Londres, et des boutons de chemise en brillants ; il était possesseur d'une riche bibliothèque, donnait de grosses sommes pour des œuvres de bienfaisance et affichait des opinions libérales. Nekhludov le trouvait très agréable et intéressant parce qu'il représentait un type tout nouveau et très bon, produit par la greffe de la culture européenne sur le robuste sauvageon paysan.

Le gouverneur de la ville lointaine était ce même ancien directeur de département dans un ministère dont on avait tant parlé, lors du séjour de Nekhludov à Pétersbourg. C'était un homme gras, avec des cheveux rares, bouclés, des yeux bleus,

humides, un ventre gros et tombant, des mains blanches et soignées, ornées de bagues, et un sourire aimable. Ce gouverneur était très apprécié du maître de la maison, parce que lui seul, parmi tant de concussionnaires, ne prenait pas de pots de vin ; et la maîtresse de la maison tenait à lui, parce que, aimant la musique et étant très bonne pianiste, elle avait trouvé en lui un bon musicien qui jouait avec elle à quatre mains. Nekhludov était en si bonne disposition que même cet homme, aujourd'hui, ne lui déplaisait pas non plus.

L'aide de camp, énergique, joyeux, le menton rasé, bleuâtre, offrant à tous propos ses services, l'attirait par son air bon enfant.

Mais l'impression la plus agréable qu'éprouva Nekhludov, lui fut donnée par le jeune couple : la fille du général et son mari. Cette jeune femme n'était pas jolie, mais paraissait ingénue et tout absorbée par ses deux premiers enfants. Son mari, qu'elle avait épousé par amour, après une longue résistance de ses parents, était licencié de la Faculté de Droit de Moscou. C'était un fonctionnaire d'opinion libérale, modeste, intelligent. Il s'occupait de statistique, surtout de celle des aborigènes, qu'il étudiait et aimait, et qu'il s'efforçait de sauver de la disparition progressive. Tout ce monde se montrait non seulement affectueux et aimable à l'égard de Nekhludov, mais même visiblement heureux de le voir, comme une personne nou-

velle et intéressante. Le général vint dîner en uniforme, la croix blanche au cou, et il salua Nekhludov comme un vieil ami, et aussitôt invita les convives à prendre les hors-d'œuvre et l'eau-de-vie.

Le général lui ayant demandé ce qu'il avait fait depuis sa visite, Nekhludov lui raconta qu'il était allé à la poste et avait appris la grâce de la personne dont ils avaient parlé le matin, et il redemanda au général l'autorisation de visiter la prison.

Le général, évidemment mécontent d'entendre parler affaires pendant le repas, fronça les sourcils sans rien répondre.

— Voulez-vous de l'eau-de vie? demanda-t-il en français à l'Anglais qui s'approchait.

Celui-ci but un petit verre, et raconta qu'il avait visité aujourd'hui la cathédrale et une usine, mais qu'il désirait encore voir la grande prison.

— Voilà qui se trouve à merveille! dit le général, en s'adressant à Nekhludov. Vous irez ensemble. Donnez-leur un laissez-passer, dit-il à l'aide de camp.

— Quand voulez-vous y aller? demanda Nekhludov à l'Anglais.

— Je préfère visiter les prisons le soir, répondit l'Anglais; tous sont dans leurs salles, tout y est comme à l'ordinaire, il n'y a pas de préparatifs.

— Ah! il veut voir cela dans toute sa beauté? Il

le verra! J'ai écrit, on ne m'écoute pas! Qu'ils l'apprennent donc par la presse étrangère! dit le général en s'approchant de la grande table où déjà la maîtresse de la maison indiquait aux convives leurs places.

Nekhludov était assis entre la maîtresse de la maison et l'Anglais; il avait en face de lui la fille du général et l'ancien directeur de Département.

Pendant le dîner, on parla de tout un peu: tantôt de l'Inde, que l'Anglais connaissait; tantôt de l'expédition du Tonkin, que le général critiquait sévèrement; tantôt de la corruption et de la concussion, générales en Sibérie. Toutes ces choses intéressaient fort peu Nekhludov.

Mais après le dîner, au salon, pendant le café, une intéressante discussion s'engagea entre l'Anglais et la maîtresse de la maison, au sujet de Gladstone, et Nekhludov eut le sentiment d'avoir exprimé au cours de cette discussion, beaucoup de choses intelligentes remarquées de ses auditeurs.

Après le bon dîner, après le vin, le café, Nekhludov, assis dans un fauteuil moelleux, en compagnie de gens aimables et bien élevés, se sentait de plus en plus à l'aise. Et lorsque, sur la prière de l'Anglais, la maîtresse de la maison se mit au piano avec l'ancien directeur de Département et jouèrent la cinquième symphonie de Beethoven, que tous deux exécutaient fort bien, Nekhludov éprouva un sentiment de satisfaction de soi-même

qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps ; c'était comme s'il venait seulement de découvrir quel homme excellent il était.

Le piano était bon et l'exécution parfaite. Nekhludov, qui connaissait et aimait cette symphonie, en jugea ainsi. En écoutant l'admirable andante, il ressentit un picotement dans le nez, provoqué par son attendrissement sur soi-même et toutes ses vertus.

Après avoir remercié la maîtresse de la maison pour ce plaisir, qu'il n'avait pas goûté depuis si longtemps, Nekhludov allait prendre congé et partir, quand la fille du général s'approcha de lui d'un air résolu et, toute rougissante, lui dit :

— Vous vous êtes informé de mes enfants ; voulez-vous les voir ?

— Elle s'imagine que c'est un bonheur pour tout le monde de voir ses enfants, dit la mère, en souriant de ce touchant manque de tact de sa fille. Cela n'intéresse pas du tout le prince.

— Au contraire, c'est très intéressant ! protesta Nekhludov, touché de ce débordement d'amour maternel. Je vous en prie, faites-les moi voir.

— Elle emmène le prince pour lui montrer ses marmots ! s'écria en riant le général, de la table de jeu où il était assis en compagnie de son gendre, du propriétaire de mines d'or et de l'aide de camp. Allons, payez votre tribut !

La jeune femme, visiblement émue du jugement

qui allait être porté sur ses enfants, précédait Nekhludov d'un pas rapide, en se dirigeant vers les appartements privés. Dans la troisième pièce, haute, tendue de blanc, éclairée d'une lampe basse à abat-jour sombre, deux petits lits étaient dressés côte à côte ; près d'eux était assise une nourrice en pèlerine blanche, une Sibérienne, avec un bon visage aux pommettes saillantes. Elle se leva et salua. La mère se pencha au-dessus du premier lit dans lequel dormait paisiblement, la bouche ouverte, une fillette de deux ans, aux longs cheveux bouclés étalés sur l'oreiller.

— Voici Katia, dit la mère en replaçant une couverture à rayures bleues, tricotée, au-dessous de laquelle sortait une petite jambe blanche.

— Est-elle jolie ? Et elle n'a que deux ans !

— Délicieuse !

— Et voici Vassuk, comme l'appelle son grand-père ! Un tout autre type. Un Sibérien ! N'est-ce pas ?

— Un superbe garçon ! dit Nekhludov en regardant le bébé qui dormait couché sur le ventre.

— N'est-ce pas ? fit la mère avec un sourire significatif.

Nekhludov se rappela les chaînes, les têtes rasées, les coups, la débauche, le moribond Kriltsov, Katucha et tout son passé, et soudain il eut le désir d'un bonheur aussi comme il faut, aussi pur, que lui semblait celui dont il était témoin.

Ayant encore loué plusieurs fois les enfants et enchanté la mère par ses louanges, qu'elle buvait avidement, il la suivit dans le salon où l'Anglais l'attendait pour aller avec lui à la prison, comme c'était convenu. Après avoir pris congé des hôtes, jeunes et vieux, Nekhludov et l'Anglais sortirent.

Le temps avait changé. La neige qui tombait en flocons rapides avait déjà recouvert le chemin, les toits, les arbres du jardin, le perron, la capote de la voiture et le dos des chevaux. Nekhludov ordonna au cocher de l'Anglais, qui avait sa voiture, d'aller à la prison ; puis il monta dans la sienne et, avec le pénible sentiment d'accomplir un devoir désagréable, il fit suivre sa voiture qui avançait difficilement dans la neige.

Malgré le voile propre, blanc, qui maintenant recouvrait tout : le perron, le toit, les murs, le sombre bâtiment de la prison, avec son factionnaire et sa lanterne sous le porche et ses fenêtres éclairées, était encore plus sinistre que le matin.

Le majestueux directeur sortit jusqu'à la porte, lut à la lumière de la lanterne le laissez-passer remis à Nekhludov et à l'Anglais, et manifesta sa surprise par un mouvement de ses larges épaules ; mais c'était l'ordre ; il invita donc les visiteurs à le suivre. Il les conduisit d'abord dans la cour, et de là par une porte, à droite, et un escalier, jusqu'au bureau. Là il les pria de s'asseoir et leur demanda en quoi il pouvait leur être utile. Nekhludov ayant exprimé le désir de voir Maslova, il envoya un surveillant la chercher et se prépara à répondre aux questions que l'Anglais lui

posa aussitôt, par l'intermédiaire de Nekhludov.

— Pour combien de détenus est construite cette prison? demanda l'Anglais. Combien renferme-t-elle de prisonniers? Combien d'hommes, de femmes, d'enfants? Combien de forçats, de déportés, de parents admis à suivre les condamnés? Combien de malades?

Nekhludov traduisait les questions de l'Anglais et les réponses du directeur, sans en pénétrer le sens, car l'entretien qu'il allait avoir le troublait d'une façon à laquelle il était loin de s'attendre. Quand, au milieu de la phrase qu'il traduisait à l'Anglais, il entendit des pas se rapprocher et la porte du bureau s'ouvrir et qu'il aperçut, comme cela avait eu lieu tant de fois déjà, le surveillant suivi de Katucha en camisole de prisonnière, et la tête enveloppée d'un fichu, il ressentit un sentiment pénible.

« Je veux vivre! je veux avoir une famille, des enfants. Je veux une existence humaine! » songea-t-il pendant que d'un pas rapide, sans lever les yeux, elle entra dans la chambre.

Il se leva et fit quelques pas à sa rencontre. Son visage lui parut sévère et désagréable. Il avait la même expression que ce jour où la première fois, elle lui avait fait des reproches. Elle rougissait, pâlisait, ses doigts tortillaient fiévreusement le bord de sa camisole; tantôt elle le regardait, tantôt baissait les yeux.

— Vous savez que votre grâce est accordée ? lui demanda Nekhludov.

— Oui, le surveillant me l'a dit.

— Ainsi, dès la réception de l'avis officiel, vous pourrez quitter la prison et vous installer où vous voudrez... Nous allons y songer...

Elle l'interrompit vivement :

— Je n'ai plus à y songer. Où sera Vladimir Ivanovitch, je serai aussi.

Malgré toute son émotion, elle prononça ces paroles rapidement, d'une voix nette, comme une leçon apprise, et les yeux levés sur Nekhludov.

— Ah ! ah ! fit Nekhludov.

— Quoi ! Dmitri Ivanovitch ! Il veut que je vive avec lui !... Elle s'arrêta comme effrayée et se reprit : Que je sois auprès de lui ! Quoi de mieux pour moi ? Je dois considérer cela comme un bonheur... Que puis-je souhaiter de mieux ?...

« De deux choses l'une : ou bien elle aime Simonson et ne tient nullement au sacrifice que je voulais lui faire, ou bien elle m'aime encore et renonce à moi pour mon propre bien, et brûle à jamais ses vaisseaux en unissant sa destinée à celle de Simonson ! » songea Nekhludov. Et il eut honte. Il se sentit rougir.

— Si vous l'aimez, dit-il.

— Eh quoi ! Aimer, ne pas aimer ? Je n'y pense plus. D'ailleurs, Vladimir Ivanovitch est un homme tout particulier.

— Sans doute, commença Nekhludov. C'est un homme excellent, et je crois...

Elle l'interrompit de nouveau, comme si elle craignait qu'il ne prononçât un mot de trop, ou de ne pouvoir tout dire elle-même.

— Non, pardonnez-moi, Dmitri Ivanovitch, de ne pas agir selon votre désir, lui dit-elle en fixant ses yeux de son regard loucheur et mystérieux. C'est la destinée... Vous avez besoin de vivre, vous aussi !

Ce qu'il venait de se dire tout à l'heure, voilà qu'elle le lui disait. Mais à présent il ne le pensait plus ; il pensait et sentait tout autre chose. Non seulement il avait honte, mais il regrettait encore tout ce qu'il perdait avec elle.

— Je ne m'attendais pas... dit-il.

— A quoi bon vivre ici et vous tourmenter ? Vous avez eu bien assez de soucis...

— Je ne me suis point tourmenté ; je me sentais très bien, et je voudrais encore vous servir si je le pouvais.

— Nous — en prononçant ce « nous », elle regarda Nekhludov. — Nous n'avons besoin de rien ! Vous avez déjà tant fait pour moi. Sans vous...

Elle voulait ajouter quelque chose, mais sa voix s'altéra.

— Vous n'avez pas à me remercier, dit Nekhludov.

— Qui sait ? Dieu fera nos comptes ! fit-elle, et des larmes brillèrent dans ses yeux noirs.

— Quelle brave femme vous êtes ! dit-il.

— Moi, brave ? Et à travers ses larmes un sourire navré parut sur son visage.

— ARE YOU READY ? demanda l'Anglais à ce moment.

— DIRECTLY, répondit Nekhludov. Et il demanda à Katucha ce que devenait Kriiltsov.

Elle se remit de son émotion et raconta avec calme ce qu'elle savait. Kriiltsov, très affaibli par le voyage, avait été conduit aussitôt à l'hôpital. Marie Pavlovna, très inquiète, avait demandé à s'installer auprès de lui, comme garde-malade, mais on le lui avait refusé.

— Alors, je m'en vais ? dit-elle, voyant que l'Anglais attendait.

— Je ne vous dis pas adieu. Je vous verrai encore ! dit Nekhludov en lui tendant la main.

— Pardonnez ! prononça-t-elle d'une voix à peine perceptible.

Leurs yeux se rencontrèrent, et dans son étrange regard loucheur et dans le sourire navré avec lequel elle dit non pas « adieu », mais « pardonnez », Nekhludov comprit que des deux explications possibles de sa décision, la seconde était la vraie : elle l'aimait, lui, Nekhludov, et croyait lui ruiner son existence en y associant la sienne, tandis qu'en suivant Simonson, elle libérait

Nekhludov ! Maintenant elle était heureuse d'avoir accompli ce qu'elle avait voulu, mais en même temps elle souffrait de se séparer de lui.

Elle lui serra la main, se détourna brusquement et sortit.

Nekhludov se tourna vers l'Anglais, prêt à le suivre, mais celui-ci prenait des notes sur son carnet.

Nekhludov s'assit sur un banc de bois placé près du mur et ressentit soudain une terrible fatigue. Il était las, non des nuits sans sommeil, du voyage, des émotions, mais de toute la vie. Il s'appuya au dossier du banc, ferma les yeux et s'endormit instantanément d'un lourd sommeil de mort.

— Eh bien, désirez-vous à présent visiter les salles ? demanda le directeur.

Nekhludov se réveilla, étonné de se trouver où il était. L'Anglais avait fini de prendre des notes et voulait voir les salles. Nekhludov fatigué, indifférent, se mit à le suivre.

Après avoir traversé le vestibule et le corridor, puants jusqu'à la nausée, et où, à leur grand étonnement, ils virent deux prisonniers uriner sans gêne sur le parquet, le directeur, l'Anglais et Nekhludov, accompagnés des surveillants, pénétrèrent dans la première salle des forçats. Des lits de planches en occupaient le milieu. Tous les prisonniers étaient déjà couchés. Ils étaient là soixante-dix, étendus côte à côte, tête contre tête. A l'arrivée des visiteurs, tous se levèrent vivement, avec un bruit de chaînes, et se rangèrent le long des lits ; les crânes fraîchement rasés, par moitié, brillaient. Deux d'entre eux restèrent couchés. L'un était un jeune homme, tout rouge de fièvre ; l'autre était un vieillard qui ne cessait de gémir.

L'Anglais demanda si le jeune prisonnier était

malade depuis longtemps. Le directeur répondit qu'il n'était malade que depuis le matin. Quant au vieillard, il souffrait de l'estomac depuis longtemps, mais on ne savait où le mettre ailleurs, l'infirmerie étant archicomble. L'Anglais eut un mouvement de tête désapprobateur et exprima le désir de dire quelques mots à ces hommes ; et il pria Nekhludov de les traduire. Il résultait que l'Anglais, outre qu'il voyageait pour décrire les lieux de déportation de la Sibérie, poursuivait encore un autre but : prêcher le salut par la foi et la rédemption.

— Dites-leur que Christ a eu pitié d'eux, les a aimés et qu'il est mort pour eux, et que, s'ils croient cela, ils seront sauvés.

Tandis qu'il parlait tous les prisonniers demeuraient silencieux devant leurs lits, les mains sur la couture du pantalon.

— Dites-leur que c'est écrit dans ce livre, ajouta-t-il. Y en a-t-il parmi eux qui savent lire ?

Il s'en trouva plus de vingt. L'Anglais retira de sa sacoche quelques exemplaires reliés du Nouveau Testament, et des mains musculeuses, aux ongles noirs et solides, se tendirent vers lui, se repoussant l'une l'autre. Il remit dans cette salle deux évangiles et passa à la suivante.

Dans l'autre salle, tout était semblable : même manque d'air, même panneau, même icône suspendue entre les fenêtres, même cuveau à gauche

de la porte ; et de même, les prisonniers, tassés l'un contre l'autre, étaient étendus côte à côte et, avec les mêmes mouvements, se levèrent et prirent la même attitude militaire. Dans cette salle, trois hommes ne se levèrent pas. Deux se soulevèrent seulement, l'autre demeura couché sans même regarder les visiteurs. C'étaient des malades. L'Anglais refit le même discours et donna également deux évangiles.

Dans la troisième salle il y avait quatre malades.

L'Anglais ayant demandé pourquoi on ne réunissait pas les malades tous ensemble dans une même salle, le directeur répondit qu'eux-mêmes ne le désiraient pas ; que du reste ces malades n'étaient pas contagieux et que l'infirmier veillait sur eux et les soignait.

— Voilà quinze jours qu'on ne l'a pas vu ! dit une voix.

Le directeur ne répondit rien et conduisit les visiteurs dans la salle suivante. De nouveau, à leur arrivée, tous se levèrent et s'alignèrent, et de nouveau l'Anglais distribua des évangiles. La même chose se répéta dans la cinquième salle, dans la sixième, à droite, à gauche et de tous côtés.

Après les forçats on visita les déportés, puis les déportés par leurs communautés, puis les parents admis à suivre les prisonniers. Partout la même chose : partout les mêmes hommes souffrant du

froid, de la faim, oisifs, malades, sournois, enfermés et montrés comme des bêtes sauvages.

L'Anglais, ayant réparti le nombre fixé de ses évangiles, ne distribuait plus rien et ne faisait plus de discours. L'horreur du spectacle et surtout la lourdeur de l'atmosphère avaient fini, évidemment, par affaiblir son énergie, et il marchait à travers les salles en répondant seulement ALL RIGHT ! aux explications du directeur sur la catégorie des prisonniers de chaque salle.

Nekhludov, lui, marchait comme dans un rêve, et, sans trouver la force de partir, ressentait la même fatigue et la même désespérance.

XXVII

Dans une des salles des déportés, Nekhludov, à son étonnement, aperçut l'étrange vieillard qu'il avait rencontré le matin sur le bac. Ce vieillard loqueteux, tout ridé, était maintenant vêtu d'une chemise, que la saleté faisait couleur de cendre, déchirée sur l'épaule, et d'un pantalon de même étoffe ; il était assis à terre près des planches, pieds nus, et d'un air interrogateur et sévère il examinait les visiteurs. Son corps usé, qu'on apercevait par la déchirure de sa chemise sale, était faible et pitoyable à voir ; mais le visage avait une expression encore plus concentrée et plus animée que sur le bac.

A l'entrée des autorités, tous les prisonniers, comme dans les autres cellules, se levèrent brusquement et prirent une attitude militaire, mais le vieillard resta assis. Ses yeux luisaient, et ses sourcils se fronçaient avec colère.

— Debout ! lui cria le directeur.

Le vieillard ne bougea pas et sourit avec dédain.

— Ce sont tes valets qui se mettent debout devant toi ! Mais moi je ne suis pas ton valet ! Tu portes la marque ! — poursuivit le vieillard en montrant le front du directeur.

— Quoi ! s'écria celui-ci d'un ton menaçant, en marchant sur lui.

— Je connais cet homme ! — intervint Nekhludov. Pourquoi est-il arrêté ?

— La police nous l'a envoyé pour vagabondage. Nous leur demandons de ne plus nous envoyer personne, mais ils le font quand même, — dit le directeur en jetant au vieillard un regard de travers.

— Et toi aussi, à ce que je vois, tu appartiens à l'armée de l'Antéchrist ! — dit le vieillard, s'adressant à Nekhludov.

— Non, je suis un visiteur.

— Alors, tu es venu voir comment l'Antéchrist tourmente les hommes ? Eh bien, vois. Il arrête les hommes, toute une armée, et les enferme dans une cage. Les hommes doivent manger leur pain à la sueur de leur front, et lui, il les parque comme des pourceaux, et les nourrit sans les faire travailler, pour en faire des bêtes.

— Que dit-il ? demanda l'Anglais.

Nekhludov lui expliqua que le vieillard accusait

le directeur de la prison, parce qu'il retenait des hommes en captivité.

— Demandez-lui donc comment, à son avis, il faut traiter ceux qui n'observent pas la loi ? dit l'Anglais.

Nekhludov traduisit la question.

Le vieillard sourit, découvrant des dents serrées.

— La loi ! fit-il avec mépris. Il a commencé par dépouiller tout le monde, par s'emparer de toute la terre, de toutes les richesses, il a tué tous ceux qui lui résistaient, et puis il a écrit sa loi qui défend de dépouiller et de tuer. Il aurait dû commencer par écrire cette loi.

Nekhludov traduisit. L'Anglais sourit.

— Eh bien, quand même, demandez-lui donc ce qu'on doit faire maintenant des voleurs et des assassins ?

Nekhludov traduisit de nouveau la question. Le vieillard fronça sévèrement les sourcils.

— Dis-lui de se débarrasser de l'empreinte de l'Antéchrist ; alors il n'y aura pour lui ni voleurs ni assassins. Dis-le lui comme ça.

— HE IS CRAZY ! fit l'Anglais, quand Nekhludov lui eut traduit les paroles du vieillard, et il sortit de la salle en haussant les épaules.

— Fais ton affaire et ne t'inquiète pas des autres. Chacun pour soi. Dieu sait qui il faut punir et qui grâcier, et nous, nous ne le savons pas, dit encore le vieillard. Sois toi-même ton maître,

alors il n'y aura plus besoin de maîtres. Va, va ! ajouta-t-il la mine hargneuse, en se tournant vers Nekhludov qui s'attardait. Tu as assez vu comment les serviteurs de l'Antéchrist nourrissent les poux avec la chair humaine. Va-t-en, va-t-en !

Quand Nekhludov rejoignit l'Anglais et le directeur dans le corridor, ils étaient debout, près de la porte ouverte d'une salle vide.

Nekhludov demanda à quoi servait cette salle. Le directeur expliqua que c'était la chambre des morts.

— Ah ! fit l'Anglais, quand Nekhludov eut traduit, et il demanda à entrer.

C'était une petite salle ordinaire. Une petite lampe accrochée au mur éclairait faiblement dans un coin, des sacs et du bois, et, sur des planches, à droite, quatre cadavres. Le premier de ces cadavres, en chemise de grosse toile et en caleçon, était celui d'un homme de grande taille, avec une barbiche pointue et la tête à demi rasée. Le corps était déjà froid ; les mains bleuies, qui, évidemment, avaient été croisées sur la poitrine, s'étaient écartées, ainsi que les pieds nus. Près de lui était étendue une vieille femme en jupe et camisole blanches, également nu-pieds avec une mince et courte natte de cheveux, un visage ratatiné et jaune. Près d'elle, un autre cadavre d'homme, en blouse mauve. Cette couleur rappela quelque chose à Nekhludov.

Il s'approcha plus près et se mit à examiner le cadavre.

Une petite barbiche noire, redressée, un joli nez ferme, un front haut et blanc, des cheveux rares et bouclés. Il commençait à reconnaître ces traits et n'en pouvait croire ses yeux. La veille encore, il avait vu ce visage animé par l'indignation et la souffrance. Maintenant il le retrouvait calme, inerte et terriblement beau. C'était Kritsov, ou du moins la trace de son existence corporelle. « Pourquoi a-t-il souffert ? Pourquoi a-t-il vécu ? L'a-t-il compris à cette heure ? » songeait Nekhludov. Et il lui semblait qu'il n'y avait pas de réponse, qu'il n'y avait rien sauf la mort. Et il se sentit mal. Sans dire adieu à l'Anglais, Nekhludov pria le surveillant de le reconduire dans la cour, et sentant le besoin d'être seul afin de méditer sur tout ce qu'il avait éprouvé ce soir-là, il rentra à son hôtel.

XXVIII

Nekhludov, au lieu de se coucher, se mit à marcher de long en large dans sa chambre. Ce qui le rattachait à Katucha n'existait plus. Il avait cessé de lui être utile, et cela le remplissait de tristesse et de honte. Mais autre chose l'inquiétait à présent. Une autre œuvre, loin d'être terminée celle-là, le tourmentait avec plus de force que jamais et exigeait de lui des actes. Tout cet horrible mal qu'il avait vu et constaté ces temps derniers, particulièrement aujourd'hui, en cette affreuse prison, ce mal qui avait perdu, entre autres, le brave Kritsov, triomphait, régnait, et l'on ne voyait pas non seulement le moyen de le vaincre, mais même la façon de le combattre. En imagination il revoyait ces centaines et ces milliers d'êtres dégradés, enfermés dans un milieu pestilentiel par des généraux, des procureurs, des directeurs de prison

indifférents ; il se rappelait l'étrange vieillard qui flétrissait librement les autorités, et qu'on traitait en fou, et, parmi les cadavres, le beau visage de cire de Kriltsov, mort dans la haine. Et la question ancienne : si c'était lui-même, Nekhludov, qui était fou, ou ceux qui faisaient tout cela en se flattant d'être des créatures raisonnables, se posait à lui avec une nouvelle force et exigeait la réponse.

Las de marcher et de réfléchir, il s'assit sur le divan, devant la lampe et, machinalement, il ouvrit l'évangile que l'Anglais lui avait donné et qu'il avait déposé sur la table en vidant ses poches. « On prétend qu'on trouve là une réponse à tout », songeait-il. Et ouvrant au hasard, il se mit à lire le chapitre XVIII de Matthieu.

1. En cette même heure-là les disciples vinrent à Jésus et lui dirent : Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ?

2. Et Jésus, ayant fait venir un enfant, le mit au milieu d'eux,

3. Et dit : Je vous le dis en vérité, que si vous ne changez, et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

4. C'est pourquoi quiconque s'humiliera soi-même, comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux.

« Oui, oui, c'est bien cela », se dit-il, en se rappelant le calme et la joie de vivre qu'il avait goûtés dans la mesure où il s'était humilié.

5. Et quiconque reçoit un tel enfant à cause de mon nom, il me reçoit.

6. Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule, et qu'on le jetât au fond de la mer.

« Pourquoi ici, *il me reçoit*? Et où reçoit-il? Et que signifie : *à cause de mon nom*? se demandait-il, sentant que ces paroles n'avaient aucune signification pour lui. Et pourquoi : *au cou une meule* et *au fond de la mer*? Non ce n'est pas cela, cela n'est pas clair, n'a pas de sens », se dit-il, se rappelant que plusieurs fois déjà il avait essayé de lire l'évangile et que toujours l'obscurité de pareils passages l'en avait écarté.

Il lut encore les versets 7, 8, 9, 10, traitant des scandales, de leur nécessité sur cette terre, du châtement par la gehenne du feu où seront précipités les hommes, et de certains anges-enfants, qui voient la face du Père qui est aux cieux.

« Quel dommage que tout cela soit si obscur ! » songeait-il. « Cependant, on sent qu'il y a là quelque chose de beau ».

11. Car le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu,

continua-t-il à lire.

12. Que vous en semble? Si un homme a cent brebis et qu'il y en ait une égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-

vingt-dix-neuf pour s'en aller par les montagnes chercher celle qui s'est égarée?

13. Et s'il arrive qu'il la trouve, je vous dis en vérité qu'il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont point égarées.

14. Ainsi, la volonté de votre Père qui est aux cieux n'est pas qu'aucun de ces petits périsse.

« Oui, ce n'est pas la volonté du Père qu'ils périssent, et cependant les voilà qui périssent par centaines et par milliers. Et il n'y a aucun moyen de les sauver », pensait-il.

21. Alors Pierre, s'étant approché, lui dit : Seigneur ! combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il m'aura offensé ? Sera-ce jusqu'à sept fois ?

22. Jésus lui répondit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.

23. C'est pourquoi ce qui arrive dans le royaume des cieux est comparé à ce que fit un roi qui voulut faire compte avec ses serviteurs.

24. Quand il eut commencé à compter, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents ;

25. Et parce qu'il n'avait pas de quoi payer, son maître commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, afin que la dette fût payée.

26. Et ce serviteur, se jetant à terre, le suppliait, en lui disant : Seigneur, aie patience envers moi, et je te payerai tout.

27. Alors le maître de ce serviteur, ému de compassion, le laissa aller, et lui acquitta la dette.

28. Mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons de service qui lui devait cent deniers,

et l'ayant saisi, il l'étranglait, en lui disant : Paye-moi ce que tu me dois.

29. Et son compagnon de service, se jetant à ses pieds, le suppliait en lui disant : Aie patience envers moi, et je te paierai tout.

30. Mais il n'en voulut rien faire : et, s'en étant allé, il le fit mettre en prison, pour y être jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette.

31. Ses autres compagnons de service, voyant ce qui s'était passé, en furent fort indignés ; et ils vinrent rapporter à leur maître tout ce qui était arrivé.

32. Alors son maître le fit venir, et lui dit : Méchant serviteur, je t'avais quitté toute cette dette, parce que tu m'en avais prié :

33. Ne te fallait-il pas aussi avoir pitié de ton compagnon de service, comme j'avais eu pitié de toi ?

« Serait-ce donc uniquement cela ? » s'écria tout à coup Nekhludov après avoir lu ces paroles. Et la voix intime de tout son être lui dit : « Oui, ce n'est rien que cela ! »

Et il se produisit chez Nekhludov ce qui se produit souvent chez les personnes qui vivent de la vie de l'esprit. La pensée qui semblait d'abord étrange, paradoxale, même fantaisiste, à la suite d'une confirmation de plus en plus fréquente dans la vie, se présente soudain comme une vérité très simple et indiscutable. Ainsi, maintenant lui parut claire cette pensée que le moyen unique et certain du salut de l'effroyable mal dont souffrent les hommes consiste simplement en ce qu'ils se reconnaissent toujours coupables envers Dieu, et,

par conséquent, incapables de punir ou d'amender leurs semblables. Il lui devint clair que le mal épouvantable dont il avait été témoin dans les prisons, et le calme, l'assurance de ceux qui le commettent, ne provient que de ce que les hommes veulent accomplir quelque chose d'impossible : étant mauvais, réprimer le mal. Des hommes vicieux veulent corriger d'autres hommes vicieux, et croient y parvenir par des procédés mécaniques. Alors des êtres besogneux et cupides choisissent comme profession d'appliquer ces prétendus châtiments et améliorations, et ils se pervertissent eux-mêmes au dernier degré, et sans cesse dépravent ceux qu'ils font souffrir. Maintenant Nekhludov voyait clairement quelle était l'origine de ces horreurs auxquelles il avait assisté et de ce qu'il fallait faire pour les détruire. La réponse qu'il ne pouvait trouver était celle que Christ avait faite à Pierre. La réponse était qu'on devait pardonner toujours, à tous, pardonner une infinité de fois, car il n'existe pas d'homme qui soit lui-même sans péché et qui, par suite, puisse punir ou amender.

« Mais non ! Il est impossible que ce soit si simple ! » se disait Nekhludov. Et cependant il savait, avec une évidence absolue, si étrange que cela lui eût paru d'abord, et tout habitué qu'il fût au contraire, que c'était là la solution véritable de la question, non pas seulement théoriquement mais pratiquement.

L'objection ordinaire : « Que faire des criminels ? Faut-il donc les laisser impunis ? » ne le troublait plus. Cette objection n'aurait eu de sens que si les châtimens avaient fait diminuer le nombre des crimes, s'ils avaient corrigé les criminels ; mais lorsque la preuve du contraire est faite, lorsqu'il est évident qu'il n'est pas au pouvoir des uns d'amender les autres, la seule chose raisonnable qu'on puisse faire c'est de renoncer à des actes inutiles, nuisibles même, en outre immoraux et cruels. Depuis des siècles vous sévissez contre de prétendus criminels ! Eh bien ! ont-ils disparu ? Non seulement ils ne disparaissent pas, mais leur nombre a augmenté, sans parler de ceux que les châtimens ont pervertis et, de ce nombre, les magistrats, les procureurs, les géôliers, qui jugent et condamnent les hommes.

Nekhludov comprenait maintenant que la société, en général, existe non pas grâce à ce que des criminels légaux jugent et punissent leurs semblables, mais parce que, malgré eux, les hommes ont quand même de la pitié et de l'amour les uns pour les autres.

Dans l'espoir de trouver la confirmation de cette pensée dans ce même évangile, Nekhludov se mit à le lire depuis le commencement. Après avoir lu le Sermon sur la Montagne, qui, de tout temps, l'avait touché, pour la première fois, il y vit non plus de nobles pensées abstraites, expo-

sant un idéal impossible à réaliser, mais des commandements simples, clairs, pratiques, et qu'il suffirait de suivre (ce qui était très possible) pour que s'établît une organisation sociale toute nouvelle, avec laquelle disparaîtrait spontanément la violence qui indignait tant Nekhludov, et encore permettrait d'atteindre le plus grand bonheur accessible à l'humanité : le Royaume de Dieu sur la terre.

Il y avait cinq préceptes :

Le premier précepte (Matthieu, chap. v, 21-26) consiste en ceci : l'homme, non seulement ne doit pas tuer son frère, mais encore, il ne doit pas se mettre en colère contre lui, ni considérer personne comme étant au-dessous de lui, « Raca », et s'il se querelle avec quelqu'un, il doit se réconcilier avec lui avant de faire à Dieu aucune offrande, c'est-à-dire avant de prier.

Le deuxième précepte (Matthieu, v, 27-32) consiste en ceci : l'homme non seulement ne doit pas commettre l'adultère, mais il doit éviter de convoiter la beauté de la femme ; et il doit, une fois uni à une femme, ne jamais la trahir.

Le troisième précepte (Matthieu, v, 33-37) consiste en ceci : l'homme ne doit promettre quoi que ce soit par serment.

Le quatrième précepte (Matthieu, v, 38-42) consiste en ceci : l'homme non seulement ne doit pas rendre œil pour œil, mais encore, après avoir été

frappé sur une joue, tendre l'autre ; pardonner les offenses, les supporter avec humilité, ne rien refuser à ses semblables de ce qu'ils lui demandent.

Le cinquième précepte (Matthieu, v, 43-48) consiste en ceci : l'homme ne doit pas haïr son ennemi mais encore l'aimer, lui venir en aide, le servir.

Le regard fixé sur la lumière de la lampe, Nekhludov demeurait immobile. Se rappelant toute la laideur de notre vie, il s'imaginait ce qu'elle pourrait être si les hommes étaient pénétrés de ces préceptes, et un enthousiasme depuis longtemps inéprouvé inonda son âme, comme si, après une longue souffrance, il avait trouvé, soudain, le calme et la liberté.

Il ne dort point de la nuit, et, comme il arrive à tous ceux qui lisent l'Évangile, il s'étonnait de comprendre parfaitement la signification de paroles qu'il avait lues maintes fois sans y attacher d'importance. Comme l'éponge aspire l'eau, il aspirait tout ce que ce livre contient de nécessaire, d'important, de consolant, et qui lui était révélé. Et tout ce qu'il lisait lui semblait connu depuis longtemps, et confirmait ce qu'il savait déjà, mais à quoi il n'avait pas cru jusqu'alors. Et maintenant il croyait ! Mais c'est peu de dire qu'il croyait. Non seulement il croyait qu'en vivant conformément à ces préceptes les hommes doivent atteindre le plus grand bonheur possible,

mais encore il était convaincu que l'homme ne peut faire mieux que de les suivre parce qu'en eux réside l'unique sens de la vie, et que tout écart de ces préceptes est une faute qui appelle aussitôt le châtement. Cela résultait de la doctrine entière, mais était exprimé avec une clarté et une force particulières dans la parabole des vigneron. Les vigneron s'étaient imaginé que le jardin qu'on leur avait donné à cultiver pour le maître était leur propriété, que tout ce qui s'y trouvait était pour eux seuls, et qu'ils n'avaient qu'à en jouir sans se soucier du maître, tuant tous ceux qui viendraient le leur rappeler, et s'affranchissant de tout devoir envers lui.

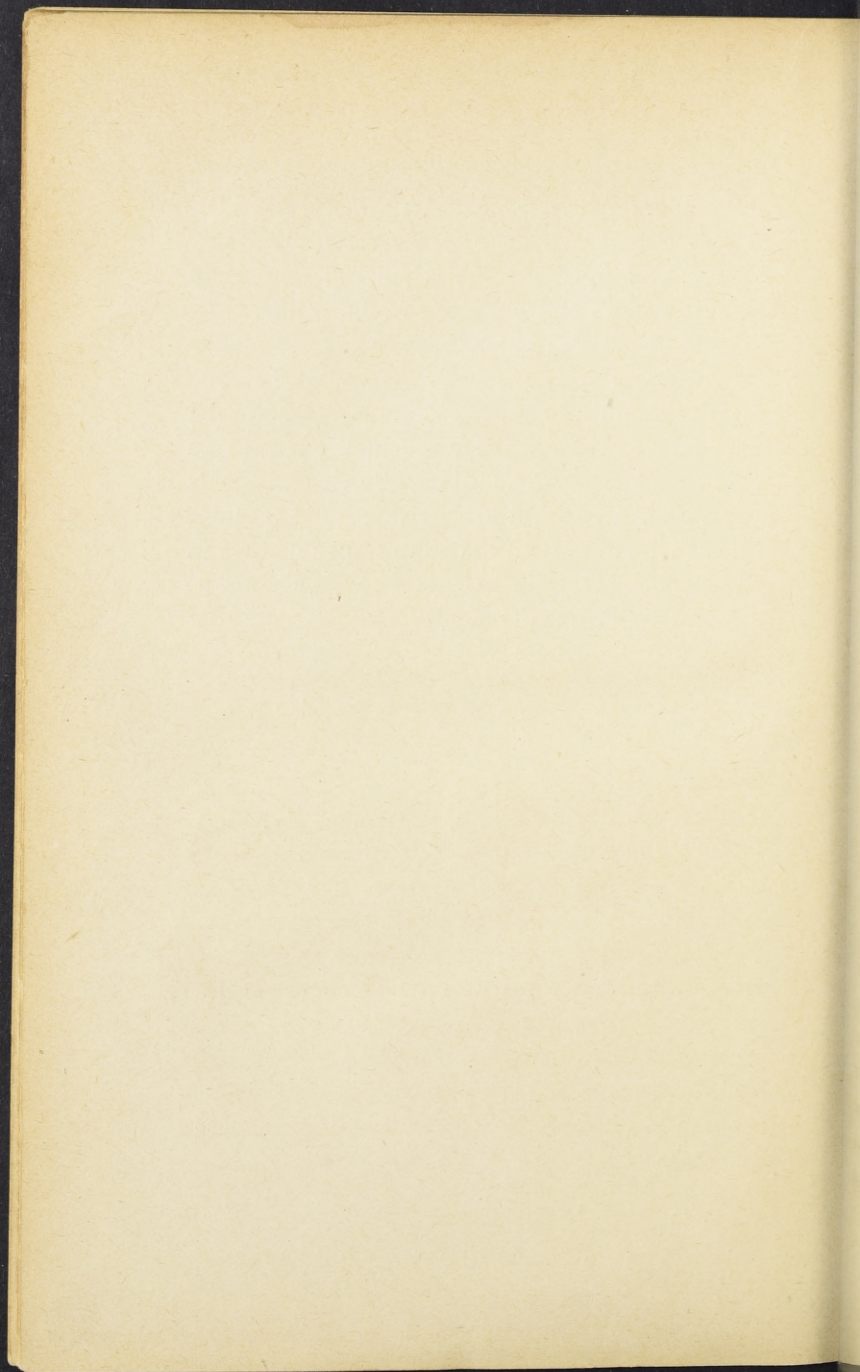
« Ainsi faisons-nous, songeait Nekhludov. Nous vivons dans la croyance insensée que nous sommes nous-mêmes les maîtres de notre vie et qu'elle nous est donnée uniquement pour en jouir. Or cela est évidemment insensé. Si nous sommes ici, c'est grâce à une volonté quelconque et pour quelque motif. Mais nous, nous avons décidé que nous vivons pour notre propre plaisir, et il est clair que nous nous en trouvons mal, comme les ouvriers qui n'accomplissent pas la volonté du maître. Et la volonté du maître est exprimée par ces préceptes. Que seulement les hommes suivent ces préceptes, et le Royaume de Dieu s'établira sur la terre, et les hommes pourront acquérir le plus grand bonheur qui leur soit

accessible. *Cherchez le Royaume de Dieu et sa vérité, et le reste vous sera donné par surcroît.* Et nous, c'est *le reste* que nous cherchons, et, naturellement nous ne le trouvons pas. La voilà donc, l'œuvre de ma vie ! L'une finit à peine, une autre commence ? »

De cette nuit commença pour Nekhludov une vie toute nouvelle, et nouvelle non pas tant au point de vue des conditions extérieures, mais parce que tout ce qui lui arriva depuis eut pour lui une signification tout autre qu'auparavant.

Comment se terminera cette nouvelle période de sa vie, l'avenir nous le montrera.

Moscou, 12 décembre 1899.



APPENDICE

I

DEUX FRAGMENTS INÉDITS DE RÉSURRECTION.

La punition.

... Les cachots formaient une série de cellules noires fermées en dehors par de solides verrous. Dans ces sombres et froids cachots, il n'y avait ni lit, ni table, ni chaise, de sorte que les prisonniers mangeaient et se couchaient sur le sol malpropre, et autour d'eux et sur eux couraient des rats, qui étaient si nombreux et si hardis qu'on ne pouvait conserver un morceau de pain; ils arrachaient même le pain des mains des prisonniers et se jetaient sur ceux-ci lorsqu'ils cessaient de se mouvoir.

Vassiliev disait qu'il n'était pas coupable et n'irait pas au cachot. On l'y traîna de force. Il se débattit, et deux prisonniers l'ayant aidé à échapper aux gardiens, ceux-ci, parmi lesquels Pétrov, renommé pour sa force, se réunirent, et rattrapèrent le prisonnier qu'ils poussèrent dans le cachot.

Aussitôt on vint rapporter au gouverneur qu'il venait de se produire une sorte de révolte. Et ce même gouverneur qui disait, en fermant sa main blanche ornée d'une émeraude, qu'il fallait de la poigne, remit un papier orné d'un beau paraphe, sur lequel était enjoint l'ordre de donner aux principaux coupables, Vassiliev et Nupomossitchy, trente coups de verges.

Peu après le thé, ces deux prisonniers furent amenés dans le parloir des femmes, désert à cette heure, où devait avoir lieu la fustigation.

Depuis la veille au soir, tous les habitants de la prison savaient ce qui allait se passer, et dans toutes les chambres, dans l'attente de ce châtiement, régnait une grande animation...

— Pourquoi restes-tu debout ! Couche-toi !

Le rôdeur déboutonna son pantalon qui tomba sur ses pieds, il l'enleva et s'assit sur le banc, les jambes pendant de chaque côté. Alors un gardien souleva les jambes sur le banc et se coucha dessus. Deux autres gardiens prirent les bras du prisonnier et les tinrent appuyés sur le banc. Le qua-

trième souleva la chemise mettant à nu les reins, les fesses et les cuisses.

Pétrov à la large poitrine, aux bras musculeux, puissants, saisit l'un des faisceaux de verges, cracha dans ses mains, et, tenant les verges fortement serrées, les souleva. Cinglant l'air avec un sifflement, elles vinrent s'abattre sur le corps nu. A chaque coup, le rôdeur hurlait et s'agitait, bien que retenu par les gardiens couchés sur lui. Vassiliev debout, pâle, jetait parfois les yeux sur le spectacle qui s'offrait à lui, et bien vite les détournait.

Sur la peau brune du rôdeur se montraient déjà des raies sanglantes et ses cris se transformaient maintenant en gémissements. Mais Pétrov qui avait reçu un coup sur les yeux en emmenant Vassiliev au cachot, se vengeait de cet outrage en frappant si fort que les pointes des verges volaient de tous côtés; et sur les fesses brunies et sur les côtes du rôdeur, coulait déjà un sang vermeil.

Quand on eut fini avec le rôdeur, et que, la mâchoire inférieure tremblante, il eut remis son pantalon, après avoir essuyé son sang avec sa chemise, le gardien-chef dit à Vassiliev, en indiquant le pantalon : « Ote ». Tout d'abord Vassiliev eut un sourire qui laissa voir ses dents blanches dans sa barbe noire, et tout son visage intelligent et énergique se transforma. En arrachant les boutons de sa tunique, il la rejeta et se coucha, lais-

sant à nu ses jambes fines, droites, et bien musclées.

— Vous n'avez pas... murmura-t-il en commençant une phrase quelconque; mais il s'interrompit, serra les dents et se prépara aux coups.

Pétrov jeta les verges brisées, en prit un nouveau faisceau et commença une nouvelle punition.

Aux premiers coups, Vassiliev poussa quelques « oh! oh! » et commença à se débattre, si bien que les gardiens, qui durent peser sur ses genoux et sur ses épaules, étaient rouges de leurs efforts.

— Trente! dit le directeur de la prison, quand on fut au vingt-sixième coup.

— Non, monsieur le directeur, vingt-six.

— Trente, trente! répéta le directeur en tirillant sa barbiche.

Quand ils eurent terminé, Vassiliev ne se leva pas.

— Eh bien, lève-toi! dit l'un des gardiens en le soulevant.

Vassiliev se leva, mais il chancela et serait tombé sans l'aide d'un gardien. Il soupirait péniblement, amèrement; ses lèvres tremblaient et faisaient ce bruit particulier avec lequel on amuse les enfants; ses genoux s'entrechoquaient.

— Une autre fois, tu battras les gardiens en pleine figure! dit Pétrov en jetant les verges et essayant de s'encourager et de se justifier. Mais son âme n'était pas tranquille, et, ayant rabattu

sur ses bras velus les manches relevées de son uniforme, il essuya avec un mouchoir sale la sueur qui couvrait son front et sortit du parloir.

— A l'hôpital! ordonna le directeur.

Il toussotait et faisait des grimaces comme s'il eût avalé quelque chose d'amer et d'empoisonné. Il s'assit sur le rebord de la fenêtre et fuma une cigarette.

« Aller à la maison », pensait-il; mais il se rappelait les figures des danses hongroises sur l'arrangement de Listz, qu'il entendait déjà depuis trois jours, et toute la matinée d'aujourd'hui et, dans son âme, il se fit encore plus sombre.

A ce moment on lui annonça Nekhludov. « Que veut-il? » pensa le directeur, et, en soupirant lourdement, il sortit dans le vestibule.

DANS LA CASEMATE

... A ce moment, dans l'un des cachots, une femme en corsage déchiré, les cheveux épars, les yeux hagards, criait d'une voix désespérée et se frappait la tête tantôt contre le mur, tantôt contre la porte. Le gardien regardait par le judas, s'éloignait et reprenait sa marche; et aussitôt que son œil se montrait au judas, les cris redoublaient.

— Ne regarde pas, tue-moi plutôt, donne-moi

un couteau, du poison, je ne peux pas, je ne peux pas...

On entendit des pas. La porte du corridor s'ouvrait, livrant passage à un homme en uniforme d'officier, accompagné de deux gardiens. A la chambre voisine des yeux se montrèrent au judas, mais, en passant, l'officier le ferma.

— Les brigands! Les bourreaux! entendait-on d'une chambre à l'autre. On frappait des coups de poing dans les portes.

Bien que ces scènes fussent coutumières, l'officier était pâle; c'était toujours pénible et effrayant.

Aussitôt que la porte de la femme hystérique fut ouverte, elle s'élança pour sortir.

— Laissez-moi, laissez-moi! criait-elle, en croisant son corsage sur sa poitrine d'une main, et rejetant de l'autre, derrière l'oreille, une mèche de cheveux parsemés de fils argentés.

— Vous savez bien que c'est impossible, ne dites pas de bêtises! dit l'officier en restant dans la porte.

— Laissez-moi ou tuez-moi! cria-t-elle, en le repoussant.

— Assez! fit sévèrement l'officier.

Mais elle continuait de plus belle.

L'officier fit un signe aux gardiens. Ils la saisirent.

Elle criait encore plus fort.

— Cessez ou ce sera pire!

Elle redoublait ses cris.

— Taisez-vous!

— Je ne me tairai pas... Ah! ah!...

Mais, spontanément, son cri fit place à une sorte de mugissement, puis se calma soudain.

Un des gardiens lui saisit les mains, les attachait, l'autre lui enfonça dans la bouche un morceau de toile qu'il lui attachait derrière la tête, afin qu'elle ne pût le déchirer.

Les yeux exorbités, elle regardait l'officier et les gardiens; tout son visage tressaillait; de son nez s'échappaient de bruyants soupirs; ses épaules se soulevaient jusqu'à ses oreilles, puis retombaient.

— Il n'est pas permis de faire un tel scandale! Tout cela c'est de sa faute! disait l'officier, et il sortit.

Les cloches, d'une voix argentine, chantaient : « Combien Notre Seigneur est glorifié en Sion ». Les plantons se relayaient. Dans la cathédrale, près des tombeaux des empereurs, brûlaient des cierges, et la garde était debout.

II

Le roman *Résurrection* resta longtemps dans les tiroirs de Tolstoï qui n'y travailla qu'à de grands intervalles. Dans la décade des années 80, A.-F. Coni, un juriste russe très connu, à cette époque procureur général près de la Cour de cassation, raconta un jour à L.-N. Tolstoï une affaire judiciaire qui l'intéressa si vivement qu'il demanda à Coni l'autorisation d'en faire un sujet de roman. Tolstoï, à plusieurs reprises, se mit à écrire ce roman, mais il l'abandonnait aussitôt. En lui, l'artiste qui a besoin d'un travail créateur, esthétique, luttait avec le moraliste, qui considère comme un devoir de donner toutes ses forces, tout son temps à la « seule chose nécessaire » : servir les hommes et se perfectionner soi-même.

Le moraliste eût probablement vaincu en lui l'artiste, si une autre force n'était venue faire

pencher la balance du côté du désir artistique. Cette force fut l'amour, la pitié pour des hommes qui souffraient.

On sait que vers le milieu des années 90, en Russie, au Caucase, les Doukhobors subirent de cruelles persécutions. On faillit presque les exterminer. Quand, ruinés, brisés par tout ce qu'ils avaient enduré, ils reçurent enfin l'autorisation de quitter la Russie, ils n'avaient pas les moyens de partir. Depuis longtemps, Tolstoï n'avait plus d'argent à sa disposition, et l'aide immédiate était nécessaire. C'est alors qu'il se décida à tirer profit de son talent artistique, qu'il regardait comme un luxe d'employer pour son propre plaisir. Mais maintenant il s'agissait de sauver la vie de quelques milliers d'hommes, le prétexte était bon.

Tolstoï entra en relations avec de grands éditeurs russes et étrangers, et mit à la disposition des Doukhobors les honoraires qui lui furent consentis, et qui formaient une somme si importante qu'il put ainsi permettre à 7.000 Doukhobors d'émigrer au Canada. Les Quakers anglais et plusieurs autres personnes se joignirent encore à Tolstoï, et cette généreuse entreprise put ainsi être menée à bonne fin.

Dès que Tolstoï eut résolu de venir en aide aux Doukhobors au moyen de son roman, il se mit énergiquement au travail et, en moins d'un an, il

avait terminé cette nouvelle œuvre qu'il appela *Résurrection*.

A cause des exigences de la censure, le roman ne put paraître en Russie qu'avec de très grandes coupures, et jusqu'à présent, il n'a pu être donné intégralement.

En France, la première traduction qui parut est également incomplète, non du fait de la censure, mais à cause des opinions réactionnaires du journal *l'Écho de Paris*, où il fut publié en feuilleton. Tous les passages où Tolstoï exprime des opinions antimilitaristes ont été supprimés.

Plusieurs des admirateurs du talent de Tolstoï attribuent au titre du roman une signification particulière, et regardent le roman lui-même comme un symbole de la résurrection de Tolstoï à l'activité artistique.

Comme Tolstoï ne reconnaissait pas le droit de propriété pour ses nouvelles œuvres, *Résurrection* parut dans des dizaines d'éditions différentes et fut vendu en Russie à plus de cent mille exemplaires. De toutes les œuvres de Tolstoï, ce roman est peut-être le plus populaire. Il fut l'un des principaux motifs de son excommunication.

III

Il existe en français plusieurs traductions de *Résurrection* :

1° Celle de M. Théodore de Wyzeva, parue chez Perrin, en 1900. Elle comporte deux volumes : le premier volume contient la première et la deuxième parties, celle-ci fortement abrégée; la troisième partie forme le second volume.

2° La traduction de M. Halpérine Kaminsky a été éditée chez Flammarion, sans date, avec les illustrations du peintre russe Pasternak, prises de l'édition originale de V. Tchertkov. Dans cette édition, la première partie du roman de Tolstoï forme un volume intitulé *Résurrection*; la deuxième et la troisième parties ont composé un second volume ayant pour titre *Nouvelle vie*.

3° Il existe une traduction de *Résurrection*, mais bien incomplète, dans une édition à 0 fr. 65.

En outre, M. Henry Bataille a tiré du roman de Tolstoï une pièce, jouée à l'Odéon, sous le même titre *Résurrection*, et qui a obtenu un très grand succès.

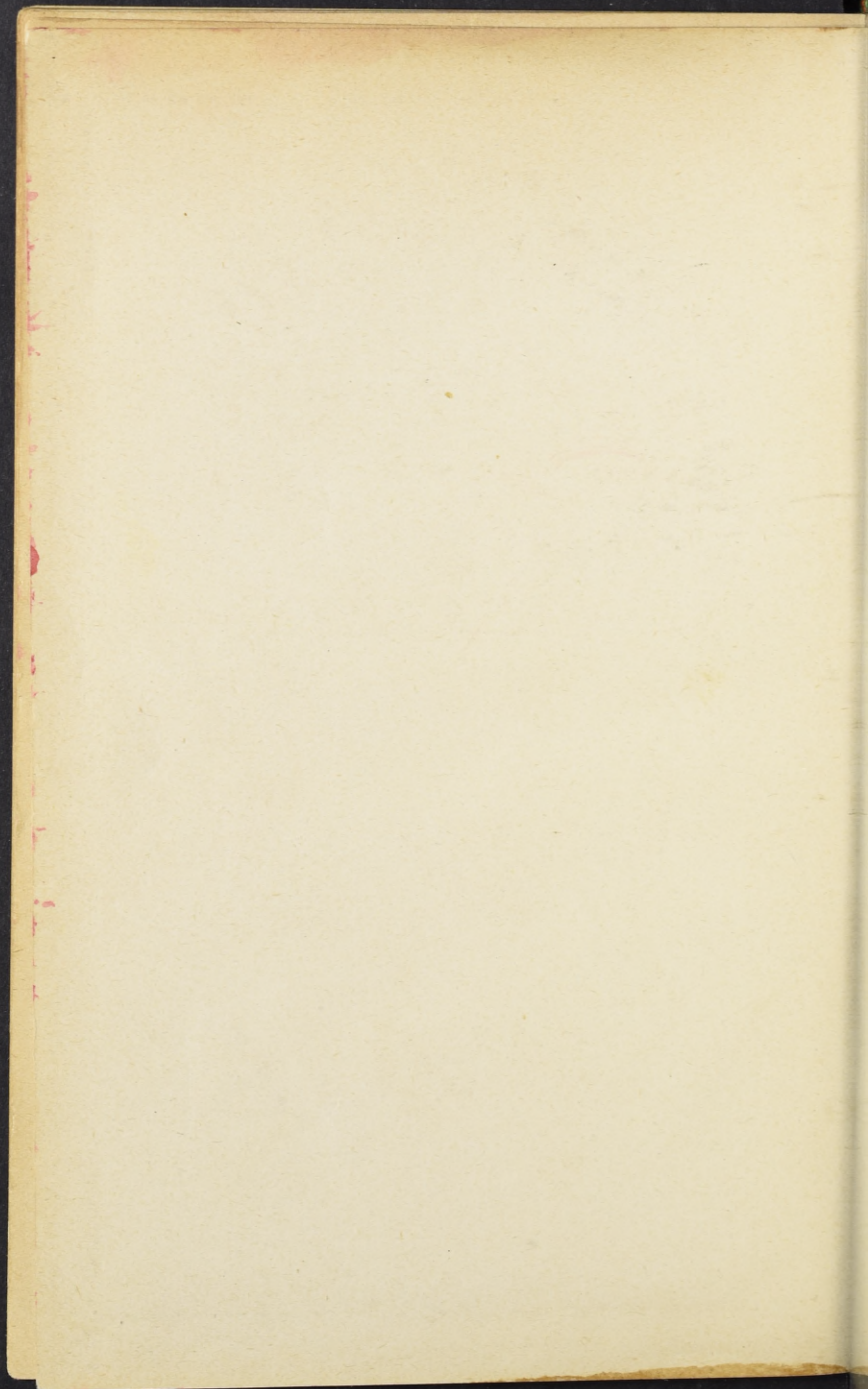
P. BIRUKOV.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER DE « *Résurrection* »

FIN DU TOME TRENTE-SEPTIÈME
DES OEUVRES COMPLÈTES DU CTE LÉON TOLSTOÏ.

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

265



C
12-VIII

(1) Propium
(2) Vind
(3) Rue Itali

Zs A



TOLSTOÏ

ŒUVRES

37

RÉSURRECTION

—
2

Zs

1

BIBLIOTHÈQUE
PUBLIQUE